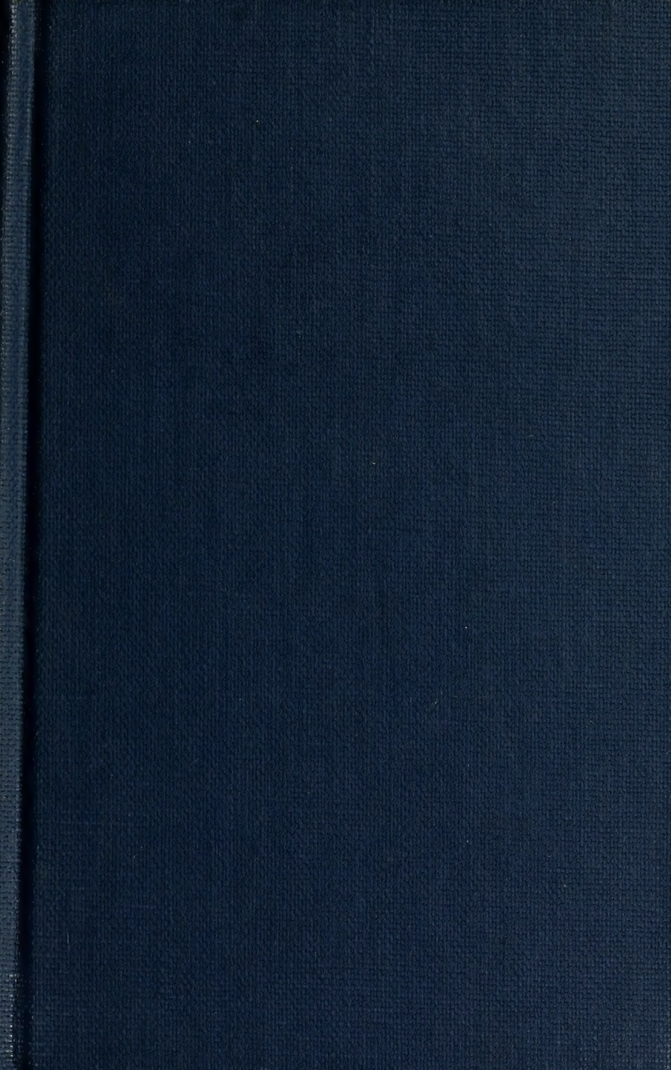
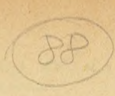





ŒUVRES

DE

# GEORGE SAND

---

ISIDORA

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

# ŒUVRES COMPLÈTES

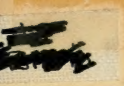
DE

# GEORGE SAND

Nouvelle édition format grand in-18

| | |
|---|---|
| Les Amours de l'age d'or | 1 vol. |
| Adriani | 1 — |
| André | 1 — |
| Antonia | 1 — |
| Autour de la table | 1 — |
| Le Beau Laurence | 1 — |
| Beaux mess. de Bois-Doré | 2 — |
| Cadio | 1 — |
| Césarine Dietrich | 1 — |
| Le Chateau des Désertes | 1 — |
| Le Chateau de Pictordu | 1 — |
| Le Chêne parlant | 1 — |
| Le Compagnon du tour de France | 2 — |
| La Comtesse de Rudolstadt | 2 — |
| La Confession d'une jeune fille | 2 — |
| Constance Verrier | 1 — |
| Consuelo | 3 — |
| Contes d'une grand'mère | 1 — |
| La Coupe | 1 — |
| Les Dames vertes | 1 — |
| La Daniella | 2 — |
| La Dernière Aldini | 1 — |
| Le Dernier Amour | 1 — |
| Les Dernières pages | 1 — |
| Les Deux frères | 1 — |
| Le Diable aux champs | 1 — |
| Elle et Lui | 1 — |
| La Famille de Germandre | 1 — |
| La Filleule | 1 — |
| Flamarande | 1 — |
| Flavie | 1 — |
| Francia | 1 — |
| François le Champi | 1 — |
| Histoire de ma Vie | 4 — |
| Un Hiver a Majorque. — Spiridion | 1 — |
| L'Homme de neige | 3 — |
| Horace | 1 — |
| Impressions et Souvenirs | 1 — |
| Indiana | 1 — |
| Isidora | 1 — |
| Jacques | 1 — |
| Jean de la Roche | 1 — |
| Jean Ziska. — Gabriel | 1 vol. |
| Jeanne | 1 — |
| Journal d'un voyageur pendant la guerre | 1 — |
| Laura | 1 — |
| Légendes rustiques | 1 — |
| Lélia. — Métella. — Cora | 2 — |
| Lettres d'un Voyageur | 1 — |
| Lucrezia Floriani — Lavinia | 1 — |
| Mademoiselle La Quintinie | 1 — |
| Mademoiselle Merquem | 1 — |
| Les Maitres sonneurs | 1 — |
| Les Maitres mosaistes | 1 — |
| Malgrétout | 1 — |
| La Mare au Diable | 1 — |
| Le Marquis de Villemer | 1 — |
| Ma sœur Jeanne | 1 — |
| Mauprat | 1 — |
| Le Meunier d'Angibault | 1 — |
| Monsieur Sylvestre | 1 — |
| Mont-Revêche | 1 — |
| Nanon | 1 — |
| Narcisse | 1 — |
| Nouvelles | 1 — |
| Nouvelles lettres d'un voyageur | 1 — |
| Pauline | 1 — |
| La Petite Fadette | 1 — |
| Le Péché de M. Antoine | 2 — |
| Le Piccinino | 2 — |
| Pierre qui roule | 1 — |
| Promen. aut. d'un village | 1 — |
| Le Secrétaire intime | 1 — |
| Les 7 Cordes de la Lyre | 1 — |
| Simon | 1 — |
| Tamaris | 1 — |
| Teverino — Léone Léoni | 1 — |
| Théâtre complet | 4 — |
| Théâtre de Nohant | 1 — |
| La Tour de Percemont. — Marianne | 1 — |
| L'Uscoque | 1 — |
| Valentine | 1 — |
| Valvèdre | 1 — |
| La Ville noire | 1 — |

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY.



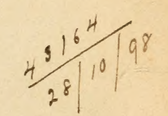
# ISIDORA

PAR

GEORGE SAND

NOUVELLE ÉDITION

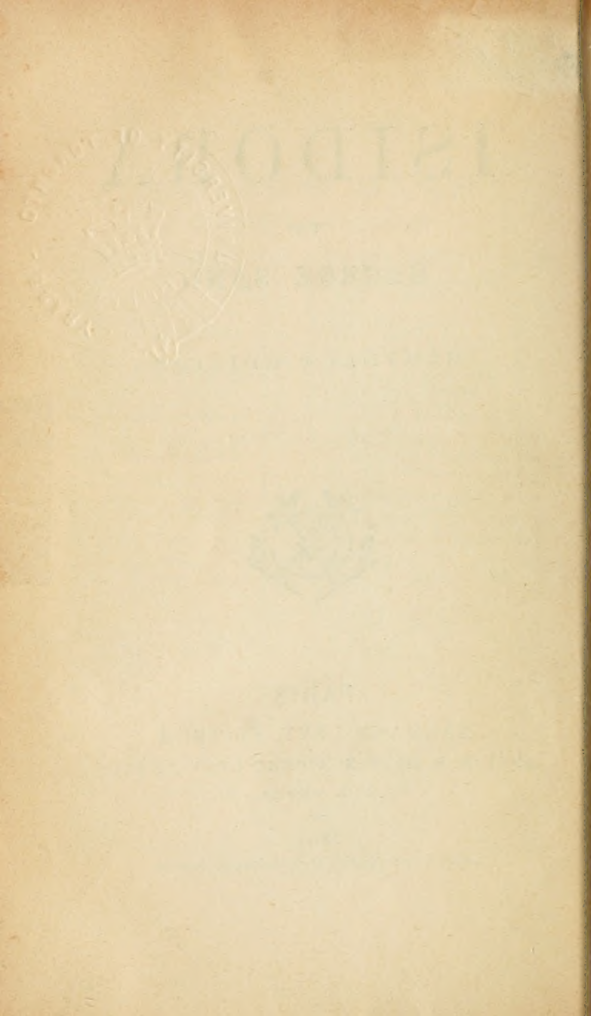





PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—

1894



# NOTICE

A Paris, 1845. C'était une très belle personne, extraordinairement intelligente, et qui vint plusieurs fois *verser son cœur à mes pieds,* disait-elle. Je vis parfaitement qu'elle *posait* devant moi et ne pensait pas un mot de ce qu'elle disait la plupart du temps. Elle eût pu être ce qu'elle n'était pas. Aussi n'est-ce pas elle que j'ai dépeinte dans *Isidora.*

GEORGE SAND.

Nohant, 17 janvier 1853.

# ISIDORA

## PREMIÈRE PARTIE.

### JOURNAL D'UN SOLITAIRE A PARIS.

Il y a quelques années, un de nos amis partant pour la Suisse nous chargea de ranger des papiers qu'il avait laissés à la campagne, chez sa mère, bonne femme peu lettrée, qui nous donna le tout, pêle-mêle, à débrouiller. Beaucoup des manuscrits de Jacques Laurent avaient déjà servi à faire des sacs pour le raisin, et c'était peut-être la première fois qu'ils étaient bons à quelque chose. Cependant nous eûmes le bonheur de sauver deux cahiers qui nous parurent offrir quelque intérêt. Quoiqu'ils n'eussent rien de commun ensemble, en apparence, la même ficelle les attachait, et nous prîmes plaisir à mettre en regard les interruptions d'un de ces manuscrits avec les dates de l'autre; ce qui nous conduisit à en faire un tout que nous livrons à votre discrétion bien connue, amis lecteurs. Nous avons désigné ces deux cahiers par les numéros 1 et 2, et par les titres de *Travail* et *Journal.* Le premier était un recueil de notes pour un ouvrage philosophique que Jacques Laurent n'a pas encore terminé et qu'il ne terminera peut-être jamais. Le second était un examen de son cœur et un récit de ses émotions qu'il se faisait sans doute à lui-même.

## CAHIER N° 1. — TRAVAIL.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

### TROISIÈME QUESTION.

*La femme est-elle ou n'est-elle pas l'égale de l'homme dans les desseins, dans la pensée de Dieu?*

La question est mal posée ainsi ; il faudrait dire : *L'espèce humaine est-elle composée de deux êtres différents, l'homme et la femme?* Mais dans cette rédaction j'omets la pensée divine, et ce n'est pas mon intention. *En créant l'espèce humaine, Dieu a-t-il formé deux êtres distincts et séparés, l'homme et la femme?*

Revoir cette rédaction dont je ne suis pas encore content.

## CAHIER N° 2. — JOURNAL.

25 décembre 183*.

J'ai passé toute ma soirée d'hier à poser la première question, et je me suis couché sans l'avoir rédigée de manière à me contenter. Je me sentais lourd et mal disposé au travail. J'ai feuilleté mes livres pour me réveiller, j'ai trop réussi. Je me suis laissé aller au plaisir de comparer, d'analyser ; j'ai oublié la formule de mon sujet pour les détails. C'est parfois un grand ennemi de la méditation que la lecture.

26 décembre.

Je n'ai pu travailler hier soir, le vent a tourné au nord. Je me suis senti paralysé de corps et d'âme. Les nuits

sont si froides et le bois coûte si cher ici! Quand je devrais mourir à la peine, je ne sortirai pas de cette pauvre mansarde, je ne quitterai pas ce sombre et dur Paris sans avoir résolu la question qui m'occupe. Elle n'est pas de médiocre importance dans mon livre : régler *les rapports de l'homme et de la femme dans la société, dans la famille, dans la politique!* Je n'irai pas plus avant dans mon traité de philosophie, que je n'aie trouvé une solution aux divers problèmes que cette formule soulève en moi. J'admire comme ils l'ont cavalièrement et lestement tranchée tous ces auteurs, tous ces utopistes, tous ces métaphysiciens, tous ces poëtes! Ils ont toujours placé la femme trop haut ou trop bas. Il semble qu'ils aient tous été trop jeunes ou trop vieux. — Mais moi-même, ne suis-je pas trop jeune? Vingt-cinq ans, et vingt-cinq ans de chasteté presque absolue, c'est-à-dire d'inexpérience presque complète! Il y a en a qui penseraient que cela m'a rendu trop vieux. Il est des moments où, dans l'horreur de mon isolement, je suis épouvanté moi-même de mon peu de lumière sur la question. Je crains d'être au-dessous de ma tâche; et si je m'en croyais, je sauterais ce chapitre, sauf à le faire, et à l'intercaler en son lieu, quand mon ouvrage sera terminé à ma satisfaction sur tous les autres points.

26 décembre au soir.

L'idée de ce matin n'était, je crois, pas mauvaise. J'essaierai de passer outre, afin de m'éclairer sur ce point par la lumière que je porterai dans toutes les parties de mon œuvre et que j'en ferai jaillir. Je me sens un peu ranimé par cette espérance... J'ignore si c'est le froid, le ciel noir, et le vent qui siffle sur ces toits, qui tiennent mon âme captive; mais il y a des moments où je n'ai plus confiance en moi-même, et où je me demande sérieuse-

ment si je ne ferais pas mieux de planter des choux que de m'égarer ainsi dans les âpres sentiers de la métaphysique.

## CAHIER N° 1. — TRAVAIL.

### QUATRIÈME QUESTION.

*Quelle sera l'éducation des enfants* dans ma république idéale?

C'est-à-dire d'abord *à qui sera confiée l'éducation des enfants?*

### RÉPONSE.

A l'État. — La société est la mère abstraite et réelle de tout citoyen, depuis l'heure de sa naissance jusqu'à celle de sa mort. Elle lui doit... (Voir pour plus ample exposé, mon cahier numéro 3, où ce principe est suffisamment développé.)

### INSTITUTION.

*La première enfance de l'homme sera exclusivement confiée à la direction de la femme.*

### QUESTION.

*Jusqu'à quel âge?*

### RÉPONSE.

*Jusqu'à l'âge de cinq ans.*

C'est trop peu. Un enfant de cinq ans serait trop cruellement privé des soins maternels.

*Jusqu'à l'âge de dix ans.*

C'est trop. — L'éducation intellectuelle peut et doit commencer beaucoup plus tôt.

RÉPONSE.

*A partir de l'âge de cinq ans, jusqu'à celui de dix ans, l'éducation des mâles sera alternativement confiée à des femmes et à des hommes.*

QUESTION.

*Quelle sera la part d'éducation attribuée à la femme?*

Je l'ai trop exclusivement supposée purement hygiénique. J'ai semblé admettre, dans le titre précédent, que l'homme seul pouvait donner l'enseignement scientifique. La femme ne doit-elle pas préparer, même avant l'âge de cinq ans, cette jeune intelligence à recevoir les hauts enseignements de la science, de la morale et de l'art?

Cela me fait aussi songer que j'établis *à priori* une distinction arbitraire entre l'éducation des mâles et celle des femelles, presque dès le berceau. Il faudrait commencer par définir la différence intellectuelle et morale de l'homme et de la femme...

## CAHIER N° 2. — JOURNAL.

27 décembre.

Cette difficulté m'a arrêté court; je vois que j'étais fou de vouloir passer à la quatrième question avant d'avoir résolu la troisième. Jamais je ne fus si pauvre logicien. Je gage que le froid me rend malade, et que je ne ferai rien qui vaille tant que soufflera ce vent du nord!

Lugubre Paris! mortel ennemi du pauvre et du solitaire! tout ici est privation et souffrance pour quiconque n'a pas beaucoup d'argent. Je n'avais pas prévu cela, je n'avais pas voulu y croire, ou plutôt je ne pouvais pas y

songer, alors que l'ardeur du travail, la soif des lumières et le besoin impérieux de *nager* dans les livres me poussaient vers toi, Paris ingrat, du fond de ma vallée champêtre! A Paris, me disais-je, je serai à la source de toutes les connaissances; au lieu d'aller emprunter péniblement un pauvre ouvrage à un ami érudit par hasard, ou à quelque bibliothèque de province, ouvrage qu'il faut rendre pour en avoir un autre, et qu'il faut copier aux trois quarts si l'on veut ensuite se reporter au texte, j'aurai le puits de la science toujours ouvert; que dis-je, le fleuve de la connaissance toujours coulant à pleins bords et à flots pressés autour de moi! Ici je suis comme l'alouette qui, au temps de la sécheresse, cherche une goutte de rosée sur la feuille du buisson, et ne l'y trouve point. Là-bas, je serai comme l'alcyon voguant en pleine mer. Et puis, chez nous, on ne pense pas, on ne cherche pas, on ne vit point par l'esprit. On est trop heureux quand on a seulement le nécessaire à la campagne! On s'endort dans un tranquille bien-être, on jouit de la nature par tous les pores; on ne songe pas au malheur d'autrui. Le paysan lui-même, le pauvre qui travaille aux champs, au grand air, ne s'inquiète pas de la misère et du désespoir qui ronge la population laborieuse des villes. Il n'y croit pas; il calcule le salaire, il voit qu'en fait c'est lui qui gagne le moins, et il ne tient pas compte du dénûment de celui qui est forcé de dépenser davantage pour sa consommation. Ah! s'il voyait, comme je les vois à présent, ces horribles rues noires de boue, ou se reflète la lanterne rougeâtre de l'échoppe! S'il entendait siffler ce vent qui, chez nous, plane harmonieusement sur les bois et sur les bruyères, mais qui jure, crie, insulte et menace ici, en se resserrant dans les angles d'un labyrinthe maudit, et en se glissant par toutes les fissures de ces toits glacés! S'il sentait tomber sur ses épaules, sur

son âme, ce manteau de plomb que le froid, la solitude et le découragement nous collent sur les os !

Le bonheur, dit-on, rend égoïste... Hélas! ce bonheur réservé aux uns au détriment des autres doit rendre tel, en effet. O mon Dieu! le bonheur partagé, celui qu'on trouverait en travaillant au bonheur de ses semblables, rendrait l'homme aussi grand que sa destinée sur la terre, aussi bon que vous-même!

Je fuyais les heureux, craignant de ne trouver en eux que des égoïstes, et je venais chercher ici des malheureux intelligents. Il y en a sans doute; mais mon indigence ou ma timidité m'ont empêché de les rencontrer. J'ai trouvé mes pareils abrutis ou dépravés par le malheur. L'effroi m'a saisi et je me suis retiré seul pour ne pas voir le mal et pour rêver le bien; mais chercher seul, c'est affreux, c'est peut-être insensé.

Je croyais acquérir ici tout au moins l'expérience. Je connaîtrai les hommes, me disais-je, et les femmes aussi. Chez nous (en province), il n'y a guère qu'un seul type à observer dans les deux sexes : le type de la prudence, autrement dit de la poltronnerie. Dans la métropole du monde je verrai, je pourrai étudier tous les types. J'oubliais que moi aussi, provincial, je suis un poltron, et je n'ai osé aborder personne.

Je puis cependant me faire une idée de l'homme, en m'examinant, en interrogeant mes instincts, mes facultés, mes aspirations. Si je suis classé dans un de ces types qui végètent sans se fondre avec les autres, du moins j'ai en moi des moyens de contact avec ceux de mon espèce. Mais la femme! où en prendrai-je la notion psychologique? Qui me révélera cet être mystérieux qui se présente à l'homme comme maître ou comme esclave, toujours en lutte contre lui? Et je suis assez insensé pour demander si c'est un être différent de l'homme!...

## CAHIER N° 1. — TRAVAIL.

### TROISIÈME QUESTION.

*Quelles sont les facultés et les appétits qui différencient l'homme et la femme dans l'ordre de la création?*

On est convenu de dire que, dans les hautes études, dans la métaphysique comme dans les sciences exactes, la femme a moins de capacités que l'homme. Ce n'est point l'avis de Bayle, et c'est un point très-controversable. Qu'en savons-nous? Leur éducation les détourne des études sérieuses, nos préjugés les leur interdisent... Ajoutez que nous avons des exemples du contraire.

Quelle logique divine aurait donc présidé à la création d'un être si nécessaire à l'homme, si capable de le gouverner, et pourtant inférieur à lui?

Il y aurait donc des âmes femelles et des âmes mâles? Mais cette différence constituerait-elle l'inégalité? On est convenu de les regarder comme supérieures dans l'ordre des sentiments, et je croirais volontiers qu'elles le sont, ne fût-ce que par le sentiment maternel... O ma mère!...

S'il est vrai qu'elles aient moins d'intelligence et plus de cœur, où est l'infériorité de leur nature? J'ai démontré cela en traitant de la nature de l'homme, deuxième question.

## CAHIER N° 2. — JOURNAL.

27, minuit.

Quel temps a porter la mort dans l'âme!... Encore ce soir, j'ai trop lu et trop peu travaillé. Héloïse, sainte Thérèse, divines figures, créations sublimes du grand artiste de l'univers!

Des sons lamentables assiégent mon oreille. Ce n'est pas une voix humaine, ce grognement sourd. Est-ce le bruit d'un métier?

J'ai ouvert ma fenêtre, malgré le froid, pour essayer de comprendre ce bruit désagréable qui m'eût empêché de dormir si je n'en avais découvert la cause.

J'ai entendu plus distinctement : c'est le son d'un instrument qu'on appelle, je crois, une contre-basse.

La voix plus claire des violons m'a expliqué que cela faisait partie d'un orchestre jouant des contredanses. Il y a des gens qui dansent par un temps pareil! quand la mort semble planer sur cette ville funeste!

Comme elle est triste, entendue ainsi à distance, et par rafales interrompues, leur musique de fête!

Cette basse, dont la vibration pénètre seule, par le courant d'air de ma cheminée, et qui répète à satiété sa lugubre ritournelle, ressemble au gémissement d'une sorcière volant sur mon toit pour rejoindre le sabbat.

Je m'imagine que ce sont des spectres qui dansent ainsi au milieu d'une nuit si noire et si effrayante!

30 décembre.

Mon travail n'avance pas; l'isolement me tue. Si j'étais sain de corps et d'esprit, la foi reviendrait. La confiance en Dieu, l'amour de Dieu qui a fait tant de grands saints et de grands esprits, et que ce siècle malheureux ne connaît plus, viendrait jeter la lumière de la synthèse sur les diverses parties de mon œuvre. Oui, je dirais à Dieu : Tu es souverainement juste, souverainement bon; tu n'as pas pu asservir, dans tes sublimes desseins, l'esclave au maître, le pauvre au riche, le faible au fort, la femme à l'homme par conséquent; et je saurais alors établir ces différences qui marquent les sexes de signes divins, et qui

les revêtent de fonctions diverses sans élever l'un au-dessus de l'autre dans l'ordre des êtres humains. Mais je ne sais point expliquer ces différences, et je ne suis assez lié avec aucune femme pour qu'elle puisse m'ouvrir son âme et m'éclairer sur ses véritables aptitudes. Étudierai-je la femme seulement dans l'histoire? Mais l'histoire n'a enregistré que de puissantes exceptions. Le rôle de la femme du peuple, de la masse féminine, n'a pas d'initiative intellectuelle dans l'histoire.

Depuis huit jours que la boue et le *froid noir* me retiennent prisonnier, je n'ai pas vu d'autre visage féminin que celui de ma vieille portière : serait-ce là une femme? Ce monstre me fait horreur. C'est l'emblème de la cupidité, et pourtant elle est d'une probité à toute épreuve; mais c'est la probité parcimonieuse des âmes de glace, c'est le respect du tien et du mien poussé jusqu'à la frénésie, jusqu'à l'extravagance.

Être réduit par la pauvreté à regarder comme un bienfaiteur un être semblable, parce qu'il ne vous prend rien de ce qui n'est pas son salaire!

Mais quelle âpreté au salaire résulte de ce respect fanatique pour la propriété! Elle ne me volerait pas un centime, mais elle ne ferait point trois pas pour moi sans me les taxer parcimonieusement. Avec quelle cruauté elle retient les nippes des malheureux qui habitent les mansardes voisines lorsqu'ils ne peuvent payer leur terme! Je sais que cette cruauté lui est commandée; mais quels sont donc alors les bourreaux qui font payer le loyer de ces demeures maudites? et n'est-il pas honteux qu'on arme ainsi le frère contre le frère, le pauvre contre le pauvre! Eh quoi! les riches qui ont tout, qui paient si cher aux étages inférieurs, dans ces riches quartiers, ne suffisent pas pour le revenu de la maison, et on ne peut faire grâce au prolétaire qui n'a rien, de cinquante francs

par an! on ne peut pas même le chasser sans le dépouiller!

Ce matin on a saisi les haillons d'une pauvre ouvrière qui s'enfuyait : un châle qui ne vaut pas cinq francs, une robe qui n'en vaut pas trois! Le froid qui règne n'a pas attendri les exécuteurs. J'ai racheté les haillons de l'infortunée. Mais de quoi sert que quelques êtres sensés aient l'intention de réparer tant de crimes? Ceux-là sont pauvres. Demain, si on fait déloger le vieillard qui demeure à côté de ma cellule, je ne pourrai pas l'assister. Après-demain, si je n'ai pas trouvé de quoi payer mon propre loyer, on me chassera moi-même, et on retiendra mon manteau.

Ce matin, la portière qui range ma chambre m'a dit en m'appelant à la fenêtre :

« Voici madame qui se promène dans son jardin. »

Ce jardin, vaste et magnifique, est séparé par un mur du petit jardin situé au-dessous de moi. Les deux maisons, les deux jardins sont la même propriété, et, de la hauteur où je suis logé, je plonge dans l'une comme dans l'autre. J'ai regardé machinalement. J'ai vu une femme qui m'a paru fort belle, quoique très-pâle et un peu grasse. Elle traversait lentement une allée sablée pour se rendre à une serre dont j'aperçois les fleurs brillantes, quand un rayon de soleil vient à donner sur le vitrage.

Encore irrité de ce qui venait de se passer, j'ai demandé à la sorcière si sa maîtresse était aussi méchante qu'elle.

« Ma maîtresse? a-t-elle répondu d'un air hautain, elle ne l'est pas : je ne connais que monsieur, je ne sers que *monsieur*.

— Alors, c'est monsieur qui est impitoyable?

— Monsieur ne se mêle de rien; c'est son premier locataire qui commande ici, heureusement pour lui; car

monsieur n'entend rien à ses affaires et achèverait de se *faire dévorer.* »

Voilà un homme en grand danger, en effet, si mon voisin lui fait banqueroute de vingt francs!

## CAHIER N° 1. — TRAVAIL.

..... Je ne puis nier ces différences, bien que je ne les aperçoive pas et qu'il me soit impossible de les constater par ma propre expérience.

L'être moral de la femme diffère du nôtre, à coup sûr, autant que son être physique. Dans le seul fait d'avoir accepté si longtemps et si aveuglément son état de contrainte et d'infériorité sociale, il y a quelque chose de capital qui suppose plus de douceur ou plus de timidité qu'il n'y en a chez l'homme.

Cependant le pauvre aussi, le travailleur sans capital, qui certes n'est pas généralement faible et pusillanime, accepte depuis le commencement des sociétés la domination du riche et du puissant. C'est qu'il n'a pas reçu, plus que la femme, par l'éducation, l'initiation à l'égalité...

Il y a de mystérieuses et profondes affinités entre ces deux êtres, le pauvre et la femme.

La femme est pauvre sous le régime d'une communauté dont son mari est chef; le pauvre est femme, puisque l'enseignement, le développement, est refusé à son intelligence, et que le cœur seul vit en lui.

Examinons ces rapports profonds et délicats qui me frappent, et qui peuvent me conduire à une solution.

Les voies incidentes sont parfois les plus directes. Recherchons d'abord.

## CAHIER N° 2. — JOURNAL.

29.

— J'ai été interrompu ce matin par une scène douloureuse et que j'avais trop prévue. Le vieillard dont une cloison me sépare, a été sommé, pour la dernière fois, de payer son terme arriéré de deux mois, et la voix discordante de la portière m'a tiré de mes rêveries pour me rejeter dans la vie d'émotion. Ce vieux malheureux demandait grâce.

Il a des neveux assez riches, dit-il, et qui ne le négligeront pas toujours. Il leur a écrit. Ils sont en province, bien loin; mais ils répondront, et il paiera si on lui en donne le temps.

Sans avoir de neveux, je suis dans une position analogue. Le notaire qui touche mon mince revenu de campagne m'oublie et me néglige. Il ne le ferait pas si j'étais un meilleur client, si j'avais trente mille livres de rente. Heureusement pour moi, mon loyer n'est pas arriéré; mais je me trouve dans l'impossibilité maintenant de payer celui de mon vieux voisin. J'ai offert d'être sa caution; mais la malheureuse portière, cette triste et laide madame Germain, que la nécessité condamne à faire de sa servitude une tyrannie, a jeté un regard de pitié sur mes pauvres meubles, dont maintes fois elle a dressé l'inventaire dans sa pensée; et d'une voix âpre, avec un regard où la défiance semblait chercher à étouffer un reste de pitié, elle m'a répondu que je n'avais pas un mobilier à répondre pour deux, et qu'il lui était interdit d'accepter la caution des locataires du cinquième les uns pour les autres. Alors, touché de la situation de mon voisin, j'ai écrit au propriétaire un billet dont j'attache ici le brouillon avec une épingle.

« Madame,

« Il y a dans votre maison de la rue de ***, n° 4, un pauvre homme qui paie quatre-vingts francs de loyer, et qu'on va mettre dehors parce que son paiement est arriéré de deux mois. Vous êtes riche, soyez pitoyable; ne permettez pas qu'on jette sur le pavé un homme de soixante-quinze ans, presque aveugle, qui ne peut plus travailler, et qui ne peut même pas être admis à un hospice de vieillards, faute d'argent et de recommandation. Ou prenez-le sous votre protection (les riches ont toujours de l'influence), et faites-le admettre à l'hôpital, ou accordez-lui son logement. Si vous ne voulez pas, acceptez ma caution pour lui. Je ne suis pas riche non plus, mais je suis assuré de pouvoir acquitter sa dette dans quelque temps. Je suis un honnête homme; ayez un peu de confiance, si ce n'est un peu de générosité.

« Jacques Laurent. »

## CAHIER N° 1. — TRAVAIL.

Un être qui ne vivrait que par le sentiment, et chez qui l'intelligence serait totalement inculte, totalement inactive, serait, à coup sûr, un être incomplet. Beaucoup de femmes sont probablement dans ce cas. Mais n'est-il pas beaucoup d'hommes en qui le travail du cerveau a totalement atrophié les facultés aimantes? La plupart des savants, ou seulement des hommes adonnés à des professions purement lucratives, à la chicane, à la politique ambitieuse, beaucoup d'artistes, de gens de lettres, ne sont-ils pas dans le même cas? Ce sont des êtres incomplets, et, j'ose le dire, le plus fâcheusement, le plus dangereusement incomplets de tous! Or donc, l'induction des pédants, qui concluent de l'inaction sociale apparente

de la femme, qu'elle est d'une nature inférieure, est d'un raisonnement...

## CAHIER N° 2. — JOURNAL.

30 décembre.

Absurde! Évidemment je l'ai été. Ces valets m'auront pris pour un galant de mauvaise compagnie, qui venait risquer quelque insolente déclaration d'amour à la dame du logis. Vraiment, cela me va bien! Mais je n'en ai pas moins été d'une simplicité extrême avec mes bonnes intentions. La dame m'a paru belle quand je l'ai aperçue dans son jardin. Son mari est jaloux, je vois ce que c'est... Ou peut-être ce propriétaire n'est-il pas un mari, mais un frère. Le concierge souriait dédaigneusement quand je lui demandais à parler à madame la comtesse; et cette soubrette qui m'a repoussé de l'antichambre avec de grands airs de prude... Il y avait un air de mystere dans ce pavillon entre cour et jardin, dont j'ai à peine eu le temps de contempler le péristyle, quelque chose de noble et de triste comme serait l'asile d'une âme souffrante et fière... Je ne sais pourquoi je m'imagine que la femme qui demeure là n'est pas complice des crimes de la richesse. Illusion peut-être! N'importe, un vague instinct me pousse à mettre sous sa protection le malheureux vieillard que je ne puis sauver moi-même.

31 janvier.

Je ne sais pas si j'ai fait une nouvelle maladresse, mais j'ai risqué hier un grand moyen. Au moment où j'allais fermer ma fenêtre, par laquelle entrait un doux rayon de soleil, le seul qui ait paru depuis quatre mortels jours, j'ai jeté les yeux sur le jardin voisin et j'y ai vu mon *innominata*. Avec son manteau de velou s noir doublé

d'hermine, elle m'a paru encore plus belle que la première fois. Elle marchait lentement dans l'allée, abritée du vent d'est par le mur qui sépare les deux jardins. Elle était seule avec un charmant lévrier gris de perle. Alors j'ai fait un coup de tête! J'ai pris mon billet, je l'ai attaché à une bûchette de mon poêle et je l'ai adroitement lancé, ou plutôt laissé tomber aux pieds de la dame, car ma fenêtre est la dernière de la maison, de ce côté. Elle a relevé la tête sans marquer trop d'effroi ni d'étonnement. Heureusement j'avais eu la présence d'esprit de me retirer avant que mon projectile fût arrivé à terre, et j'observais, caché derrière mon rideau. La dame a tourné le dos sans daigner ramasser le billet. Certainement elle a déjà reçu des missives d'amour envoyées furtivement par tous les moyens possibles, et elle a cru savoir ce que pouvait contenir la mienne. Elle y a donc donné cette marque de mépris de la laisser par terre. Mais heureusement son chien a été moins collet-monté ; il a ramassé mon placet et il l'a porté à sa maîtresse en remuant la queue d'un air de triomphe. On eût dit qu'il avait le sentiment de faire une bonne action, le pauvre animal! La dame ne s'est pas laissé attendrir. « Laissez cela, Fly, lui a-t-elle dit d'une voix douce, mais dont je n'ai rien perdu. Laissez-moi tranquille! » Puis elle a disparu au bout de l'allée, sous des arbres verts. Mais le chien l'y a suivie, tenant toujours mon envoi par un bout du bâton, avec beaucoup d'adresse et de propreté. La curiosité aura peut-être décidé la dame à examiner mon style, quand elle aura pu se satisfaire sans déroger à la prudence. Quand ce ne serait que pour rire d'un sot amoureux, plaisir dont les femmes, dit-on, sont friandes! Espérons! Pourtant je ne vois rien venir depuis hier. Mon pauvre voisin! je ne te laisserai pas chasser, quand même je devrais mettre mon *Origène* ou mon *Bayle* en gage.

Mais aussi quelle idée saugrenue m'a donc passé par la tête, d'écrire à la femme plutôt qu'au mari? Je l'ai fait sans réflexion, sans me rappeler que le mari est le chef de la communauté, c'est-à-dire le maître, et que la femme n'a ni le droit, ni le pouvoir de faire l'aumône Eh! c'est précisément cela qui m'aura poussé, sans que j'en aie eu conscience, à faire appel au bon cœur de la femme!

## CAHIER N° 1. — TRAVAIL.

L'éducation pourrait amener de tels résultats, que les aptitudes de l'un et de l'autre sexe fussent complétement modifiées.

## CAHIER N° 2. — JOURNAL.

J'ai été interrompu par l'arrivée d'un joli enfant de douze ou quatorze ans, équipé en jockey.

« Monsieur, m'a-t-il dit, je viens de la part de *madame* pour vous dire bien des choses.

— Bien des choses? Assieds-toi là, mon enfant, et parle.

— Oh! je ne me permettrai pas de m'asseoir! Ça ne se doit pas.

— Tu te trompes; tu es ici chez ton égal, car je suis domestique aussi.

— Ah! ah! vous êtes domestique? De qui donc?

— De moi-même. »

L'enfant s'est mis à rire, et, s'asseyant près du feu :

« Tenez, Monsieur, m'a-t-il dit en exhibant une lettre cachetée à mon adresse, voilà ce que c'est. »

J'ai ouvert et j'ai trouvé un billet de banque de mille francs.

« Qu'est-ce que cela, mon ami? et que veut-on que j'en fasse?

— Monsieur, c'est de l'argent pour ces malheureux locataires du cinquième, que madame vous charge de secourir quand ils ne pourront pas payer.

— Ainsi, madame me prend pour son aumônier? C'est très-beau de sa part; mais j'aime beaucoup mieux qu'elle donne des ordres pour qu'on laisse ces malheureux tranquilles.

— Oh! ça ne se fait pas comme vous croyez! Madame ne donne pas d'ordres dans la maison. Ça ne la regarde pas du tout. Monsieur le comte lui-même n'a rien à voir dans les affaires du régisseur. D'ailleurs, madame craint tant d'avoir l'air de se mêler de quelque chose, qu'elle vous prie de ne pas parler du tout de ce qu'elle fait pour vos voisins.

— Elle veut que sa main gauche ignore ce que fait sa main droite? Tu lui diras de ma part qu'elle est grande et bonne.

— Oh! pour ça, c'est vrai. C'est une bonne maîtresse, celle-là. Elle ne se fâche jamais, et elle donne beaucoup. Mais savez-vous, Monsieur, que c'est moi qui suis cause que Fly n'a pas mangé votre billet?

— En vérité?

— Vrai, d'honneur! Madame était rentrée pour recevoir une visite. Elle n'avait pas fait attention que le chien tenait quelque chose dans sa gueule. Moi, en jouant avec lui, j'ai vu qu'il était en colère de ce qu'on ne lui faisait pas de compliment; car lorsqu'il rapporte quelque chose, il n'aime pas qu'on refuse de le prendre. Il commençait donc à ronger le bois et à déchirer le papier. Alors je le lui ai ôté; j'ai vu ce que c'était, et je l'ai porté à madame aussitôt qu'elle a été seule. Elle ne voulait pas le prendre.

— Mets cela au feu, qu'elle disait, c'est quelque sottise.

— Non, non, Madame, *c'est des* malheureux.

— Tu l'as donc lu?

— Dame! Madame, que j'ai fait, Fly l'avait décacheté, et ça traînait.

— Tu as bien fait, petit, qu'elle m'a dit après qu'elle a eu regardé votre lettre, et pour te récompenser, c'est toi que je charge d'aller aux informations. Si l'histoire est vraie, c'est toi qui porteras ma réponse et qui expliqueras mes intentions; et puis, attends, qu'elle m'a dit encore : Tu diras à ce M. Jacques Laurent que je le remercie de sa lettre, mais qu'il aurait bien pu l'envoyer plus raisonnablement que par sa fenêtre.

Là-dessus, j'ai expliqué au jockey l'inutilité de ma démarche d'hier et l'urgence de la position. Il m'a promis d'en rendre compte.

J'ai bien vite porté un raisonnable secours au vieillard. En apprenant la générosité de sa bienfaitrice, il a été touché jusqu'aux larmes.

« Est-ce possible, s'est-il écrié, qu'une âme si tendre et si délicate soit calomniée par de vils serviteurs!

— Comment cela?

— Il n'y a pas d'infamies que cette ignoble portière n'ait voulu me débiter sur son compte; mais je ne veux pas même les répéter. Je ne pourrais d'ailleurs plus m'en souvenir. »

## CAHIER N° 1. — TRAVAIL.

La bonté des femmes est immense. D'où vient donc que la bonté n'a pas de droits à l'action sociale en législation et en politique?

## CAHIER N° 2. — JOURNAL.

1er janvier.

— Il est étrange que je ne puisse plus travailler. Je

suis tout ému depuis quelques jours, et je rêve au lieu de méditer. Je croyais qu'un temps plus doux, un ciel plus clair, me rendraient plus laborieux et plus lucide. Je ne suis plus abattu comme je l'étais : au contraire, je me sens un peu agité; mais la plume me tombe des mains quand je veux généraliser les émotions de mon cœur. O puissance de la douceur et de la bonté, que tu es pénétrante! Oui, c'est toi, et non l'intelligence, qui devrais gouverner le monde!

Je ne m'étais jamais aperçu combien ce jardin, qui est sous ma fenêtre, est joli. Un jardin clos de grands murs et flétri par l'hiver ne me paraissait susceptible d'aucun charme, lorsqu'au milieu de l'automne j'ai quitté les vastes horizons bleus de la végétation empourprée de ma vallée. Cependant il y a de la poésie dans ces retraites bocagères que le riche sait créer au sein du tumulte des villes, je le reconnais aujourd'hui. Les plantes ici ont un aspect et des caractères propres au terrain chaud et à l'air rare où elles végètent, comme les enfants des riches élevés dans cette atmosphère lourde avec une nourriture substantielle, ont aussi une physionomie qui leur est particulière. J'ai été déjà frappé de ce rapport. Les arbres des jardins de Paris acquièrent vite un développement extrême. Ils poussent en hauteur, ils ont beaucoup de feuillage, mais la tige est parfois d'une ténuité effrayante. Leur santé est plus apparente que réelle. Un coup de vent d'est les dessèche au milieu de leur splendeur, et, en tous cas, ils arrivent vite à la décrépitude. Il en est de même des hommes nourris et enfermés dans cette vaste cité. Je ne parle pas de ceux dont la misère étouffe le développement. Hélas! c'est le grand nombre; mais ceux-là n'ont de commun avec les plantes que la souffrance de la captivité. Les soins leur manquent, et ils arrivent rarement à cette trompeuse beauté qui est chez l'enfant du riche,

comme dans la plante de son jardin, le résultat d'une culture exagérée et d'une éclosion forcée. Ces enfants-là sont généralement beaux, leur pâleur est intelligente, leur langueur gracieuse. Ils sont, à dix ans, plus grands et plus hardis que nos paysans ne le sont à quinze ; mais ils sont plus grêles, plus sujets aux maladies inflammatoires, et la vieillesse se fait vite pour eux comme la nuit sur les dômes élevés et sur les cimes altières des beaux arbres de cette Babylone.

Il y a donc ici partout, et dans les jardins particulièrement, une apparence de vie qui étonne et dont l'excès effraie l'imagination. Nulle part au monde il n'y a, je crois, de plus belles fleurs. Les terrains sont si bien engraissés et abrités par tant de murailles, l'air est chargé de tant de vapeurs, que la gelée les atteint peu. Les jardiniers excellent dans l'art de disposer les massifs. Ce n'est plus la symétrie de nos pères, ce n'est pas le désordre et le hasard des accidents naturels; c'est quelque chose entre les deux, une propreté extrême jointe à un laisser-aller charmant. On sait tirer parti du moindre coin, et ménager une promenade facile dans les allées sinueuses sur un espace de cinquante pieds carrés.

Celui de la maison que j'habite est fort négligé et comme abandonné depuis l'été. On fait de grandes réparations au rez-de-chaussée ; on change, je crois, la disposition de l'appartement qui commande à ce jardin. Les travaux sont interrompus en ce moment-ci, j'ignore pourquoi. Mais je n'entends plus le bruit des ouvriers, et le jardin est continuellement désert. Je le regarde souvent, et j'y découvre mille secrètes beautés que je ne soupçonnais pas, quelque chose de mystérieux, une solennité vraiment triste et douce, quand la vapeur blanche du soir nage autour de ces troncs noirs et lisses que la mousse n'insulte jamais. Les herbes sauvages, l'euphorbe, l'hé

liotrope d'hiver, et jusqu'au chardon rustique, ont déjà envahi les plates-bandes. Le feuillage écarlate du sumac lutte contre les frimas ; l'arbuste chargé de perles blanches et dépouillé de feuilles, ressemble à un bijou de joaillerie, et la rose du Bengale s'entr'ouvre gaiement et sans crainte au milieu des morsures du verglas.

Ce matin j'ai remarqué qu'on avait enlevé les portes du rez-de-chaussée, et qu'on pouvait traverser ce local en décombre pour arriver au jardin. Je l'ai fait machinalement, et j'ai pénétré dans cet Éden solitaire où les bruits des rues voisines arrivent à peine. Je pensais à ces vers de Boileau sur les aises du riche citadin :

Il peut, dans son jardin tout peuplé d'arbres verts
Retrouver les étés au milieu des hivers,
Et foulant le parfum de ses plantes chéries,
Aller entretenir ses douces rêveries.

Et j'ajoutais en souriant sans jalousie :

Mais moi, grâce au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis et comme il plaît à Dieu.

Je venais de faire le tour de cet enclos, non sans effaroucher les merles qui pullulent dans les jardins de Paris et qui se levaient en foule à mon approche, lorsque j'ai trouvé, le long du mur mitoyen, une petite porte ouverte, donnant sur le grand jardin de ma riche voisine. Il y avait là une brouette en travers et tout à côté un jardinier qui achevait de charger pour venir jeter dans l'enclos abandonné les cailloux et les branches mortes de l'autre jardin. Je suis entré en conversation avec cet homme sur la taille des gazons, puis sur celle des arbres, puis sur l'art de greffer. Leurs procédés ici sont d'une hardiesse rare. Ils taillent, plantent et sèment presque en toute saison. Ce jardinier aimait à se faire écouter : mon attention lui

plaisait; il a fait un peu le pédant, et l'entretien s'est prolongé, je ne sais comment, jusqu'à ce que mon petit ami le jockey soit venu s'en mêler. Le beau lévrier Fly s'est mis aussi de la partie; il est entré curieusement dans le jardin de mon côté, et après m'avoir flairé avec méfiance, il a consenti à rapporter des branches que je lui jetais. Je sentais vaguement que *Madame* n'était pas loin, et j'avais grande envie de la voir. Mais je n'osais dépasser le seuil de mon enclos, bien que l'enfant m'invitât à jeter un coup d'œil sur le beau jardin et à m'avancer jusque dans l'allée. Le drôle me faisait les honneurs de ce paradis pour me remercier apparemment de lui avoir fait ceux d'une chaise dans ma mansarde. Il m'a pris en amitié pour cela, et, après tout, c'est un enfant intelligent et bon, que la servitude n'a pas encore dépravé; il a été plus sensible, je le vois, à un témoignage de fraternité, qu'il ne l'eût été peut-être à une gratification que je ne pouvais lui donner.

« Entrez donc, monsieur Jacques, me disait-il, madame ne grondera pas; vous verrez comme c'est beau ici, et comme Fly court vite dans la grande allée... »

Tout à coup *Madame* sort d'un sentier ombragé et se présente à dix pas devant moi. L'enfant court à elle avec la confiance qu'un fils aurait témoignée à sa mère. Cela m'a touché.

« Tenez, Madame, criait-il, c'est M. Jacques Laurent qui n'ose pas entrer pour voir le jardin. N'est-ce pas que voulez bien? »

*Madame* approche avec une gracieuse lenteur.

« Il paraît que monsieur est un amateur, ajoute le jardinier. Il entend fameusement l'horticulture. »

Le brave homme se contentait de peu. Il avait pris ma patience à l'écouter pour une grande preuve de savoir.

« Monsieur Laurent, dit la dame, je suis fort aise de

vous rencontrer. Entrez, je vous en prie, et promenez-vous tant que vous voudrez.

— Madame, vous êtes mille fois trop bonne ; mais je n'ai pas eu l'indiscrétion d'en exprimer le désir. C'est cet enfant qui, par bon cœur, me l'a proposé.

— Mon Dieu, reprend-elle, un grand jardin à Paris est une chose agréable et précieuse. J'ai appris que vous sortiez rarement de votre appartement, et que vous passiez une partie des nuits à travailler. Je dispose de cet endroit-ci, je serai charmée que vous y trouviez un peu d'air et d'espace. Profitez de l'occasion, vous ajouterez à la gratitude que je vous dois déjà. »

Et, me saluant avec un charme indicible, elle s'est éloignée.

Je me suis alors promené par tout le jardin. Elle n'y était plus. Le jockey et le jardinier m'ont conduit dans la serre. C'est un lieu de délices, quoique dans un fort petit local. Une fontaine de marbre blanc est au milieu, tout ombragée des grandes feuilles du bananier, toute tapissée des festons charmants des plantes grimpantes. Une douce chaleur y règne, des oiseaux exotiques babillent dans une cage dorée, et de mignons rouges-gorges se sont volontairement installés dans ce boudoir parfumé, dont ils ne cherchent pas à sortir quand on ouvre les vitraux. Quel goût et quelle coquetterie dans l'arrangement de ces purs camélias et de ces cactus étincelants ! Quels mimosas splendides, quels gardénias embaumés ! Le jardinier avait raison d'être fier. Ces gradins de plantes dont on n'aperçoit que les fleurs, et qui forment des allées, cette voûte de guirlandes sous un dôme de cristal, ces jolies corbeilles suspendues, d'où pendent des plantes étranges d'une végétation aérienne, tout cela est ravissant. Il y avait un coussin de velours bleu céleste sur le banc de marbre blanc, à côté de la cuve que traverse un

filet d'eau murmurante. Un livre était posé sur le bord de cette cuve. Je n'ai pas osé y toucher ; mais je me suis penché de côté pour regarder le titre : c'était le *Contrat social.*

« C'est le livre de madame, a dit l'enfant ; elle l'a oublié. C'est là sa place, c'est là qu'elle vient lire toute seule, bien longtemps, tous les jours.

— C'est peut-être ma présence qui l'en chasse ; je vais me retirer. »

Et j'allais le faire, lorsque, pour la seconde fois, elle m'est apparue. Le jardinier s'est éloigné par respect, le jockey pour courir après Fly, et la conversation s'est engagée entre elle et moi, si naturellement, si facilement, qu'on eût dit que nous étions d'anciennes connaissances. Les manières et le langage de cette femme sont d'une élégance et en même temps d'une simplicité incomparables. Elle doit être d'une naissance illustre : l'antique majesté patricienne réside sur son front, et la noblesse de ses manières atteste les habitudes du plus grand monde. Du moins de ce grand monde d'autrefois, où l'on dit que l'extrême bon ton était l'aisance, la bienveillance, et le don de mettre les autres à l'aise. Pourtant je n'y étais pas complétement d'abord ; je craignais d'avoir bientôt, malgré toute cette grâce, ma dignité à sauver de quelque essai de protection. Mais ce reste de rancune contre sa race me rendait injuste. Cette femme est au-dessus de toute grandeur fortuite, comme de toute faveur d'hérédité. Ce qu'elle inspire d'abord, c'est le respect, et bientôt après, c'est la confiance et l'affection, sans que le respect diminue.

« Ce lieu-ci vous plaît, m'a-t-elle dit ; hélas ! je voudrais être libre de le donner à quelqu'un qui sût en profiter. Quant à moi, j'y viens en vain chercher le ravissement qu'il vous inspire. On me conseille, pour ma santé,

d'en respirer l'air, et je n'y respire que la tristesse.

— Est-il possible?..... Et pourtant c'est vrai! ai-je ajouté en regardant son visage pâle et ses beaux yeux fatigués. Vous n'êtes pas bien portante, et vous n'avez pas de bonheur.

— Du bonheur, Monsieur! Qui peut être riche ou pauvre et se dire heureux! Pauvre on a des privations; riche on a des remords. Voyez ce luxe, songez à ce que cela coûte, et sur combien de misères ces délices sont prélevées!

— Vrai, Madame, vous songez à cela?

— Je ne pense pas à autre chose, Monsieur. J'ai connu la misère, et je n'ai pas oublié qu'elle existe. Ne me faites pas l'injure de croire que je jouisse de l'existence que je mène; elle m'est imposée, mais mon cœur ne vit pas de ces choses-là...

— Votre cœur est admirable!...

— Ne croyez pas cela non plus, vous me feriez trop d'honneur. J'ai été enivrée quand j'étais plus jeune. Ma mollesse et mon goût pour les belles choses combattaient mes remords et les étouffaient quelquefois. Mais ces jouissances impies portent leur châtiment avec elles. L'ennui, la satiété, un dégoût mortel, sont venus peu à peu les flétrir; maintenant je les déteste et je les subis comme un supplice, comme une expiation. »

Elle m'a dit encore beaucoup d'autres choses admirables que je ne saurais transcrire comme elle les a dites. Je craindrais de les gâter, et puis je me suis senti si ému, que les larmes m'ont gagné. Il me semblait que je contemplais un fait miraculeux. Une femme opulente et belle, reniant les faux biens et parlant comme une sainte! J'étais bouleversé. Elle a vu mon émotion; elle m'en a su gré.

« Je vous connais à peine, m'a-t-elle dit, et pourtant je

vous parle comme je ne pourrais et je ne voudrais parler à aucune autre personne, parce que je sens que vous seul comprenez ce que je pense. »

Pour faire diversion à mon attendrissement, qui devenait excessif, elle m'a parlé du livre qu'elle tenait à la main.

« Il n'a pas compris les femmes, ce sublime Rousseau, disait-elle. Il n'a pas su, malgré sa bonne volonté et ses bonnes intentions, en faire autre chose que des êtres secondaires dans la société. Il leur a laissé l'ancienne religion dont il affranchissait les hommes ; il n'a pas prévu qu'elles auraient besoin de la même foi et de la même morale que leurs pères, leurs époux et leurs fils, et qu'elles se sentiraient avilies d'avoir un autre temple et une autre doctrine. Il a fait des nourrices croyant faire des mères. Il a pris le sein maternel pour l'âme génératrice. Le plus spiritualiste des philosophes du siècle dernier a été matérialiste sur la question des femmes. »

Frappé du rapport de ses idées avec les miennes, je l'ai fait parler beaucoup sur ce sujet. Je lui ai confié le plan de mon livre, et elle m'a prié de le lui faire lire quand il serait terminé ; mais j'ai ajouté que je ne le finirais jamais, si ce n'est sous son inspiration : car je crois qu'elle en sait beaucoup plus que moi. Nous avons causé plus d'une heure, et la nuit nous a séparés. Elle m'a fait promettre de revenir souvent. J'aurais voulu y retourner aujourd'hui, je n'ai pas osé ; mais j'irai demain si la porte de ce malheureux rez-de-chaussée n'est pas replacée, et si madame Germain ne me suscite pas quelque persécution pour m'interdire l'accès du jardin. Quel malheur pour moi et pour mon livre, si, au moment où la Providence me fait rencontrer un interprète divin si compétent sur la question qui m'occupe, un type de femme si parfait à étudier pour moi qui ne connais pas du tout et

femmes... ! Oh ! oui ! quel malheur, si le caprice d'une servante m'en faisait perdre l'occasion ! car cette dame m'oubliera si je ne me montre pas ; elle ne m'appellera pas ostensiblement chez elle, si son mari est jaloux et despote, comme je le crois ! Et d'ailleurs que suis-je pour qu'elle songe à moi ?

## CAHIER N° 1. — TRAVAIL.

L'homme est un insensé, un scélérat, un lâche, quand il calomnie l'être divin associé à sa destinée. La femme...

## CAHIER N° 2. — JOURNAL.

8 janvier.

Je suis retourné déjà deux fois, et j'ai réussi à n'être pas aperçu de madame Germain. C'est plus facile que je ne pensais. Il y a une petite porte de dégagement au rez-de-chaussée, donnant sur un palier qui n'est point exposé aux regards de la loge. Toute l'affaire est de me glisser là sans éveiller l'attention de personne ; l'appartement est toujours en décombres, le jardin désert. La porte du mur mitoyen ne se trouve jamais fermée en dehors à l'heure où je m'y présente ; je n'ai qu'à la pousser et je me trouve seul dans le jardin de ma voisine. Toujours muni d'un livre de botanique, je m'introduis dans la serre. Le jardinier et le jockey me prennent pour un lourd savant, et m'accueillent avec toutes sortes d'égards. Quand madame n'est pas là elle y arrive bientôt, et alors nous causons deux heures au moins, deux heures qui passent pour moi comme le vol d'une flèche. Cette femme est un ange ! On en deviendrait passionnément épris si l'on pouvait éprouver en sa présence un autre sentiment que la vénération. Jamais âme plus pure et plus généreuse ne sortit des mains du Créateur ; jamais

intelligence plus droite, plus claire, plus ingénieuse et plus logique n'habita un cerveau humain. Elle a la véritable instruction : sans aucun pédantisme, elle est compétente sur tous les points. Si elle n'a pas tout lu, elle a du moins tout compris. Oh ! la lumière émane d'elle, et je deviens plus sage, plus juste, je deviens véritablement meilleur en l'écoutant. J'ai le cœur si rempli, l'âme si occupée de ses enseignements, que je ne puis plus travailler ; je sens que je n'ai plus rien en moi qui ne me vienne d'elle, et qu'avant de transcrire les idées qu'elle me suggère il faut que je m'en pénètre en l'écoutant encore, en rêvant à ce que j'ai déjà entendu.

Je n'ai songé à m'informer ni de sa position à l'égard du monde, ni des circonstances de sa vie privée, ni même du nom qu'elle porte ; je sais seulement qu'elle s'appelle Julie, comme l'amante de Saint-Preux. Que m'importe tout le reste, tout ce qui n'est pas vraiment elle-même ? J'en sais plus long sur son compte que tous ceux qui la fréquentent ; je connais son âme, et je vois bien à ses discours et à ses nobles plaintes que nul autre que moi ne l'apprécie. Une telle femme n'a pas sa place dans la société présente, et il n'y en a pas d'assez élevée pour elle. Oh ! du moins elle aura dans mon cœur et dans mes pensées celle qui lui convient ! Depuis huit jours je me suis tellement réconcilié avec ma solitude, que je m'y suis retranché comme dans une citadelle ; je ne regarde même plus la femme ignoble qui me sert, de peur de reposer ma vue sur la laideur morale et physique, et de perdre le rayon divin dont s'illumine autour de moi le monde idéal. Je voudrais ne plus entendre le son de la voix humaine, ne plus aspirer l'air vital hors des heures que je ne puis passer auprès d'elle. Oh ! Julie ! je me croyais philosophe, je me croyais juste, je me croyais homme, et je ne vous avais pas rencontrée !

## CAHIER N° 1. — TRAVAIL.

### DE L'AMOUR.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

## CAHIER N° 2. — JOURNAL.

15 janvier.

Je ne croyais pas qu'un homme aussi simple et aussi retiré que moi dût jamais connaître les aventures, et pourtant en voici deux fort étranges qui m'arrivent en peu de jours, si toutefois je puis appeler du nom léger d'*aventure* ma rencontre romanesque et providentielle avec l'admirable Julie.

Hier soir, j'avais été appelé pour une affaire à la Chaussée-d'Antin, et je revenais assez tard. J'étais entré, chemin faisant, dans un cabinet de lecture pour feuilleter un ouvrage nouveau, dont le titre exposé à la devanture m'avait frappé. Je m'étais oublié là à parcourir plusieurs autres ouvrages assez frivoles, dans lesquels j'étudiais avec une triste curiosité les tendances littéraires du moment ; si bien que minuit sonnait quand je me suis trouvé devant l'Opéra. C'était l'ouverture du bal, et, ralentissant ma marche, j'observais avec étonnement cette foule de masques noirs, de personnages noirs, hommes et femmes, qui se pressaient pour entrer. Il y avait quelque chose de lugubre dans cette procession de spectres qui couraient à une fête en vêtements de deuil [1].

[1]. Le journal de Jacques Laurent est daté de 183*, époque à laquelle les dominos étaient seuls admis au bal de l'Opéra. On n'y dansait pas.

Heurté et emporté par une rafale tumultueuse de ces êtres bizarres, je me sens saisir le bras, et la voix déguisée d'une femme me dit à l'oreille : « On me suit. Je crains d'avoir été reconnue. Prêtez-moi le bras pour entrer ; cela donnera le change à un homme qui me persécute. — Je veux bien vous rendre ce service, ai-je répondu, bien que je n'entende rien à ces sortes de jeux. — Ce n'est pas un jeu, reprit le domino noir à nœuds roses, qui s'attachait à mon bras et qui m'entraînait rapidement vers l'escalier ; je cours de grands dangers. Sauvez-moi. »

J'étais fort embarrassé ; je n'osais refuser, et pourtant je savais qu'il fallait payer pour entrer. Je craignais de n'avoir pas de quoi ; mais nous passâmes si vite devant le bureau, que je n'eus pas même le temps de voir comment j'étais admis. Je crois que le domino paya lestement pour deux sans me consulter. Il me poussa avec impétuosité au moment où j'hésitais, et nous nous trouvâmes à l'entrée de la salle avant que j'eusse eu le temps de me reconnaître.

L'aspect de cette salle immense, magnifiquement éclairée, les sons bruyants de l'orchestre, cette fourmilière noire qui se répandait comme de sombres flots, dans toutes les parties de l'édifice, en bas, en haut, autour de moi ; les propos incisifs qui se croisaient à mes oreilles, tous ces bouquets, tous ces masques semblables, toutes ces voix flûtées qui s'imitent tellement les unes les autres, qu'on dirait le même être mille fois répété dans des manifestations identiques ; enfin, cette cohue triste et agitée, tout cela me causa un instant de vertige et d'effroi. Je regardai ma compagne. Son œil noir et brillant à travers les trous de son masque, sa taille informe sous cet affreux domino qui fait d'une femme un moine, me

firent véritablement peur, et je fus saisi d'un frisson involontaire. Je croyais être la proie d'un rêve, et j'attendais avec terreur quelque transformation plus hideuse encore, quelque bacchanale diabolique.

Nous avions apparemment échappé au danger réel ou imaginaire qui me procurait l'honneur de l'accompagner, car elle paraissait plus tranquille, et elle me dit d'un ton railleur : « Tu fais une drôle de mine, mon pauvre chevalier. Vraiment, tu es le chevalier de la triste figure !

— Vous devez avoir furieusement raison, beau masque. lui répondis-je, car, grâce à vous, c'est la première fois que je me trouve à pareille fête. Maintenant vous n'avez plus besoin de moi, permettez-moi de vous souhaiter beaucoup de plaisir et d'aller à mes affaires.

— Non pas, dit-elle, tu ne me quitteras pas encore, tu m'amuses.

— Grand merci, mais...

— Je dirai plus, tu m'intéresses. Allons, ne fais pas le cruel, et crains d'être ridicule. Si tu me connaissais, tu ne serais pas fâché de l'aventure.

— Je ne suis pas curieux, permettez que je...

— Mon pauvre Jacques, tu es d'une pruderie révoltante. Cela prouve un amour-propre insensé. Tu crois donc que je te fais la cour ? Commence par t'ôter cela de l'esprit, toi qui en as tant ! Je ne suis pas éprise de toi le moins du monde, quoique tu sois trop joli garçon pour un pédant !

— A ce dernier mot, je vois bien que j'ai l'honneur d'être parfaitement connu de vous.

— Voilà de la modestie, à la bonne heure ! Certes, je te connais. et je sais ton goût pour la botanique. Ne t'ai-je pas vu entrer dans une certaine serre où, depuis quinze jours, tu étudies le camélia avec passion ?

— Qu'y trouvez-vous à redire?

— Rien. La dame du logis encore moins, à ce qu'il paraît?

— Vous êtes sans doute sa femme de chambre?

— Non, mais son amie intime.

— Je n'en crois rien. Vous parlez comme une soubrette et non pas comme une amie.

— Tu es grossier, chevalier discourtois! Tu ne connais pas les lois du bal masqué, qui permettent de médire des gens qu'on aime le mieux.

— Ce sont de fâcheux et stupides usages.

— Ta colère me divertit. Mais sais-tu ce que j'en conclus?

— Voyons!

— C'est que tu voudrais, en jouant la colère, me faire croire qu'il y a quelque chose de plus sérieux entre cette dame et toi que des leçons de botanique.

— Sérieux? Oui, sans doute, rien n'est plus sérieux que le respect que je lui porte.

— Ah! tu la crois donc bien vertueuse?

— Tellement, que je ne puis souffrir d'entendre parler d'elle en ce lieu, et d'en parler moi-même à une personne que je ne connais pas, et qui...

— Achève! « Et dont tu n'as pas très-bonne opinion jusqu'à présent? »

— Que vous importe, puisque vous venez ici pour provoquer et braver la liberté des paroles?

— Tu es fort aigre. Je vois bien que tu es amoureux de la dame aux camélias. Mais n'en parlons plus. Il n'y a pas de mal à cela, et je ne trouverais pas mauvais qu'elle te payât de retour. Tu n'es pas mal, et tu ne manques pas d'esprit; tu n'as ni réputation, ni fortune, c'est encore mieux. Je pardonnerais à cette femme toutes les folies de sa jeunesse, si elle pouvait, sur *ses vieux*

*jours*, aimer un homme raisonnable pour lui-même et s'attacher à lui sérieusement.

> Vous, vous êtes ma mie, une fille suivante,
> Un peu trop forte en gueule et fort impertinente.

Le domino provocateur ne fit que rire de la citation; mais changeant bientôt de ton et de tactique :

« Ton courroux me plaît, dit-elle, et me donne une excellente opinion de toi. Sache donc que tout ceci était une épreuve; que j'aime trop Julie pour l'attaquer sérieusement, et qu'elle saura demain combien tu es digne de l'honnête amitié qu'elle a pour ton personnage flegmatique, philosophique et botanique. Je veux que nous fassions connaissance chez elle à visage découvert, et que la paix soit signée entre nous sous ses auspices. Allons, viens t'asseoir avec moi sur un banc. Je suis déjà fatiguée de marcher, et mon envie de rire se passe. Julie prétend que tu es un grand philosophe, je serais bien aise d'en profiter. »

Soit faiblesse, soit curiosité, soit un vague prestige qui, de Julie, se reflétait à mes yeux sur cette femme légère, comme la brillante lueur de l'astre sur quelque obscur satellite, je la suivis, et bientôt nous nous trouvâmes dans une loge du quatrième rang, assis tellement au-dessus de la foule, que sa clameur ne nous arrivait plus que comme une seule voix, et que nous étions comme isolés à l'abri de toute surveillance et de toute distraction. *Elle* commença alors des discours étranges, où le plus énergique enivrement se mêlait à la plus adroite réserve; elle paraissait continuer l'entretien piquant que nous avions commencé en bas, ou du moins passer naturellement de ce fait particulier à une théorie générale sur l'amour. Et comme il me semblait que c'était

ou une provocation directe, ou le désir de m'arracher par surprise quelque secret de cœur relatif à Julie, je me tenais sur mes gardes. Mais elle se railla de ma prudence, et après avoir finement fustigé la présomption qu'elle m'attribuait dans les deux cas, elle me força à ne voir dans ses discours qu'une provocation à des théories sérieuses de ma part sur la question brûlante qu'elle agitait. J'étais scandalisé d'abord de cette facilité sans retenue et sans fierté à soulever devant moi le voile sacré à travers lequel j'ai à peine osé jusqu'ici interroger le cœur des femmes; mais son esprit souple et fécond, une sorte d'éloquence fiévreuse qu'elle possède, réussirent peu à peu à me captiver. Après tout, me disais-je, voici une excellente occasion d'étudier un nouveau type de femme, qui, dans sa fougue audacieuse, m'est tout aussi inconnu que me l'était il y a peu de jours le calme divin de Julie. Voyons à quelle distance de l'homme peut s'élever ou s'abaisser la puissance de ce sexe!

« Allons, me disait-elle, réponds, mon pauvre philosophe! n'as-tu donc rien à m'enseigner? Je t'ai attiré ici pour m'instruire. Moralise-moi si tu peux. De quoi veux-tu parler au bal masqué avec une femme, si ce n'est d'amour? Eh bien, prononce-toi, admets ou réfute mes objections. Que feras-tu de la passion dans ta république idéale? Dans quelle série de mérites rangeras-tu la pécheresse qui a beaucoup aimé? Sera-ce au-dessous, ou au-dessus, ou simplement à côté de la vierge qui n'a point aimé encore, ou de la matrone à qui les soins vertueux du ménage n'ont pas permis d'être aimable et, par conséquent, d'être émue et enivrée de l'amour d'un homme? Voueras-tu un culte exclusif à ces fleurs sans parfum et sans éclat qui végètent à l'ombre, et qui, ne connaissant pas le soleil, croient que le soleil est l'ennemi

de la vie? Je sais que tu adores le camélia; apparemment tu méprises la rose?

— La rose est enivrante, répondis-je, mais elle ne vit qu'un instant. Je voudrais lui donner la persistance et la durée du camélia blanc, symbole de pureté.

— C'est cela, tu voudrais lui enlever sa couleur et son parfum, et tu oserais dire aux jardiniers de ton espèce : « Voyez, chers cuistres, mes frères, quel beau monstre vient d'éclore sous mon châssis! » Tiens, froid rêveur, regarde toutes ces femmes qui sont ici! Je voudrais te faire soulever leurs masques et lire dans leurs âmes. La plupart sont belles, belles de corps et d'intelligence. Celles que tu croirais les plus dépravées sont souvent celles qui ont le plus tendre cœur, l'esprit le plus spontané, les plus nobles intelligences, les entrailles les plus maternelles, les dévouements les plus romanesques, les instincts les plus héroïques. Songes-y, malheureux, toutes ces femmes de plaisir et d'ivresse, c'est l'élite des femmes, ce sont les types les plus rares et les plus puissants qui soient sortis des mains de la nature; et c'est pourquoi, grâce aux législateurs pudiques de la société, elles sont ici, cherchant l'illusion d'un instant d'amour, au milieu d'une foule d'hommes qui feignent de les aimer, et qui affectent entre eux de les mépriser. Les plus beaux et les meilleurs êtres de la création sont là, forcés de tout braver, ou de se masquer et de mentir, pour n'être pas outragés à chaque pas. Et c'est là votre ouvrage, hommes clairvoyants, qui avez fait de votre amour un droit, et du nôtre un devoir! »

Elle me parla longtemps sur ce ton, et me fit entendre de si justes plaintes, elle sut donner tant d'attraits et de puissance à ce dieu d'Amour dont elle semblait vouloir élever le culte sur les ruines de tous les principes, que

les heures de la nuit s'envolèrent pour moi comme un songe. La parole de cette femme me subjuguait; la laideur de son déguisement, l'effroi que m'inspirait son masque, et jusqu'à l'éclat lugubre de la fête où elle m'avait entraîné, tout cela disparaissait autour de moi. Toute son âme, tout son être, semblaient être passés dans cette parole ardente, et cette voix feinte, qu'elle maintenait avec art pour ne pas se faire reconnaître, cette voix de masque qui m'avait blessé le tympan d'abord, prenait pour moi des inflexions étranges, quelque chose d'incisif, de pénétrant, qui agissait sur mes nerfs, si ce n'est sur mon âme. Je me sentais vaincu, modifié et comme transformé dans mes opinions en l'écoutant. Je lui demandai grâce. « Je suis trop agité pour répondre, lui dis-je, je veux rentrer en moi-même, et savoir si à l'abri de votre éloquence je dois vous admirer ou vous plaindre.

— Eh bien, dit-elle en se levant, consulte l'oracle! Demande à Julie ce qu'elle doit penser du caquet de sa *femme de chambre*. Je te donne rendez-vous ici, à cette place et à cette heure, d'aujourd'hui en huit. Si tu n'y viens pas, je te regarderai comme vaincu, et je regretterai le temps que j'aurai perdu à provoquer un adversaire si faible. »

Elle disparut. J'étais si accablé, que je ne songeai pas à la suivre. Puis je le regrettai aussitôt, et me mis à sa recherche, mais inutilement. Il y avait dans le bal plus de cent dominos à nœuds roses. Une ouvreuse de loges, avec qui je sus engager une conversation, m'apprit que les *femmes comme il faut* ne portaient jamais aucun ornement, et que leur costume était uniformément noir comme la nuit.

Cette femme m'a bouleversé le cerveau. O Julie! j'ai besoin de vous revoir et de vous entendre pour effacer ce mauvais rêve, pour me rattacher à l'adoration fervente

et inviolable de la clarté sans ombre et de la pudeur sans trouble.

8 janvier.

Un mauvais génie a présidé au destin de la semaine. Une fois je suis allé au jardin, elle n'a point paru ; une autre fois j'ai essayé de pénétrer dans l'enclos par le rez-de-chaussée ; les portes étaient replacées, les serrures posées et fermées. J'ai fait une tentative désespérée auprès de madame Germain ; j'ai humblement demandé la permission de prendre un peu d'air et de mouvement dans ce jardin inoccupé. Elle m'a aigrement refusé.

« De l'air et du mouvement, Monsieur n'en manque pas, puisqu'il passe les nuits à courir ! »

J'ai offert de l'argent ; mais je ne suis pas assez riche pour corrompre.

« Monsieur n'en aura pas de trop pour acquitter les dettes des locataires insolvables. D'ailleurs, c'est ma consigne : le jardin n'est ouvert à personne. »

J'irai au bal de l'Opéra ce soir : je ferai cette folie. J'interrogerai ce masque, je saurai si Julie est malade ou si elle a quelque chagrin. Je ferai semblant d'être galant, pour me rendre favorable cette femme étrange qui prétend la connaître.,. et qui m'a peut-être trompé. Comment Julie pourrait-elle se lier d'amitie avec un caractère si différent du sien ?

10 janvier.

Me voilà brisé, anéanti ! Non, je n'aurai pas le courage de me raconter à moi-même ce que j'ai découvert, ce que je souffre depuis cette nuit maudite !

10 janvier.

Essayons d'écrire. Les souvenirs qu'on se retrace en

les rédigeant échappent au vague de la rêverie dévorante.

A minuit j'étais là où elle m'avait dit de la rejoindre, et je l'attendais. Elle paraît enfin, me serre convulsivement la main, et se jette, essoufflée, sur une chaise au fond de la loge, après s'y être fait renfermer avec moi par l'ouvreuse. Au bout de quelques moments de silence, où elle paraissait véritablement suffoquée par l'émotion :

« J'ai encore été poursuivie aujourd'hui, me dit-elle, par un homme qui me hait et que je méprise. Oh! candide et honnête Jacques! vous ne savez pas ce que c'est qu'un homme du monde, à quelle lâche fureur, a quels ignobles ressentiments peuvent se porter ces gens de bonne compagnie, quand le despotisme fanatique de leur amour-propre est blessé! »

Je la plaignais, mais je ne trouvais pas d'expression pour la consoler.

« Vous le voyez, lui dis-je, cette vie d'enivrement et de plaisir égare celles qui s'y abandonnent. Ces illusions d'un instant dont vous me parliez mettent l'amour d'une femme, peut-être belle et bonne, aux bras d'un homme indigne d'elle, et capable de tout pour se venger du retour de sa raison.

— Qu'est-ce que cela prouve, Jacques? me dit-elle vivement. C'est qu'apparemment il faut s'abstenir de chercher et de rêver l'amour dans ce monde-ci. Créez-en donc un meilleur, où l'on puisse estimer ce qu'on aime, et, en attendant, croyez-moi, ne prenez pas parti pour le bourreau contre la victime. »

En ce moment, la porte de la loge voisine s'ouvrit. Un fort bel homme, qui avait un air de grand seigneur et des fleurs à sa boutonnière, entra, et, se penchant vers ma compagne par-dessus la cloison basse qui le séparait de nous :

« C'est donc vous enfin, *belle Isidora?* lui dit-il d'un ton acerbe. Pourquoi fuir et vous cacher? Je ne prétends pas troubler vos plaisirs, mais voir seulement la figure de notre heureux successeur à tous, afin de le désigner aux remercîments de *mon ami Félix.* »

Quoiqu'il eût parlé à voix basse, je n'avais pas perdu un mot de son compliment. Ma compagne m'avait saisi le bras, et je la sentais trembler comme une feuille au vent d'orage. Je pris vite mon parti.

« Monsieur, dis-je en me levant, je ne sais point ce que c'est que mademoiselle Isidora. Je ne sais pas davantage ce que c'est que votre ami Félix, et je ne vois pas trop ce que peut être un homme qui s'en vient insulter une femme au bras d'un autre homme. Mais ce que je sais, mordieu, fort bien, c'est que je reviens de mon village, et que j'en ai rapporté des poings qui, pour parler le langage du lieu où nous sommes, pourraient bien vous faire piquer une tête dans le parterre, si votre goût n'était pas de nous laisser tranquilles. »

Puis, comme je le voyais hésiter, et qu'il me paraissait trop facile de me débarrasser de ce beau fils par la force, il me prit envie de le persifler par un mensonge.

« Sachez, d'ailleurs, lui dis-je, que madame est... *ma femme*, et tenez-vous pour averti.

— Votre femme! répondit le dandy avec ironie, quoique cependant il ne fût pas certain de ne pas s'être grossièrement trompé. — Votre femme!.... Eh bien! Monsieur, vous défendez peu courtoisement son honneur; mais j'ai tort, et je mérite un peu votre mercuriale. Que madame me pardonne, ajouta-t-il en saluant ma prétendue femme, c'est une méprise qui n'a rien de volontaire.

— Je te remercie, bon Jacques, reprit-elle, aussitôt qu'il se fut éloigné, tu m'as rendu un grand service;

mais si tu veux que je te le dise, il y a dans ta manière de me défendre quelque chose qui me blesse profondément. Tu n'aurais donc pas consenti à défendre le nom et la personne d'Isidora, dans la crainte de passer pour l'amant d'une femme qu'on peut outrager ainsi?

— Rien de semblable ne m'est venu à l'esprit; je n'ai songé qu'à vous débarrasser d'un fou ou d'un ennemi, qui m'eût, à coup sûr, forcé de traverser par quelque scandale le plaisir que j'éprouve à causer avec vous.

— Mais si j'avais été cette Isidora fameuse dont on dit tant de mal, et dont vous avez sans doute la plus parfaite horreur, et si l'ennemi s'était acharné à me prendre pour elle, nonobstant notre mariage improvisé?...

— D'abord je ne m'inquiète pas de cette Isidora, et je ne la connais pas. Je ne suis pas un homme du monde, je n'ai point de rapports avec ce genre de femmes célèbres. Ensuite, Isidora ou non, je vous prie de croire que je ne suis pas assez de mon village pour ne pas savoir qu'on doit protection à la femme qu'on accompagne.

— Ah! mon cher villageois, avoue que c'est une triste nécessité que le devoir d'un honnête homme en pareil cas! Risquer sa vie pour une fille!

— Je n'ai jamais su ce que c'était qu'une fille, je le sais moins que jamais, et je suis tenté, depuis huit jours, de croire qu'il n'y a point de femmes qui méritent réellement cette épithète infamante. Si Isidora est une de ces femmes, et si vous êtes cette Isidora, j'éprouve pour vous...

— Eh bien, qu'éprouves-tu pour moi? Dis donc vite!

— Le même sentiment qu'un dévot aurait pour une relique qu'il verrait foulée aux pieds dans la fange. Il la relèverait, il s'efforcerait de la purifier et de la replacer sous la châsse.

— Tu es meilleur que les autres, pauvre Jacques, mais tu n'es pas plus grand ! Tu vois toujours dans l'amour l'idée de pardon et de correction, tu ne vois pas que ton rôle de purificateur, c'est le préjugé du pédagogue qui croit sa main plus pure que celle d'autrui, et que la châsse où tu veux replacer la relique, c'est l'éteignoir, c'est la cage, c'est le tombeau de ta possession jalouse?

— Femme orgueilleuse ! m'écriai-je, tu ne veux pas même de pardon?

— Le pardon est un reproche muet, le mépris subsiste après. Je donnerais une vie de pardon pour un instant d'amour.

— Mais le mépris revient aussi après cet instant-là !

— On l'a eu, cet instant ! Avec le pardon on ne l'a pas. Mépris pour mépris, j'aime mieux celui de la haine que celui de la pitié. »

Je ne sais comment il se fit que l'accent dont elle dit ces paroles me causa une sorte de vertige. Je fus comme tenté de me jeter à ses pieds et de lui demander pardon à elle-même. Mais un reste d'effroi et peut-être de dégoût me retint.

« Allons-nous-en, me dit-elle, nous ne nous entendrons pas, mon philosophe ! »

Je la suivis machinalement. Nous fîmes un tour de foyer. J'y étais étourdi et comme étouffé par le feu croisé des agaceries et des épigrammes. Tout à coup ma compagne quitta mon bras comme pour m'échapper. Je ne la perdis pas de vue, et, voyant qu'elle quittait le bal, je décidai de le quitter aussitôt, tout en protégeant sa retraite. Je descendais l'escalier sur ses pas, et elle atteignait la dernière marche, lorsque le beau jeune homme dont je l'avais débarrassée, et qui rentrait, se trouve face à face avec elle. Il s'arrête, sourit avec un mépris inexprimable, et, levant les yeux vers moi :

« C'est donc l'habitude dans votre province, me dit-il, de suivre sa femme comme un jaloux, et de l'observer à distance? Mon cher monsieur, vous vous êtes moqué de moi, mais je vous le pardonne, si bien que je veux vous donner un petit avis. La dame que vous escortez est la plus belle femme de Paris, vous avez raison d'en être vain; mais, comme c'est la plus méprisable et la plus méprisée, vous auriez grand tort d'en être fier.

— Et vous, répondis-je, vous devriez être honteux de parler comme vous faites. Si vous dites un mot de plus, je vous en rendrai très-repentant. »

Un flot de monde qui rentrait nous sépara, et il monta l'escalier assez rapidement. Quand il fut en haut du premier palier, il se retourna. Je m'étais emparé du bras d'Isidora, et je m'étais arrêté en bas pour le regarder aussi. Il haussa légèrement les épaules. Je lui fis un signe impératif pour qu'il eût à disparaître ou à redescendre. Il prit le premier parti, couvrant d'un air de dédain ironique sa retraite prudente.

Je me sentais le sang échauffé plus que de raison; je voulais remonter et le forcer à prendre d'autres airs. Ma compagne se cramponna après moi.

« Vous me perdez si vous faites du scandale, me dit-elle. Suivez-moi, j'ai à vous parler. »

Elle m'entraîna vers un fiacre, donna son adresse tout bas au cocher, et me dit :

« Jacques, vous allez me suivre chez moi. Ce n'est pas une aventure; je sais qu'elle ne serait pas de votre goût, et il n'est pas certain qu'elle fût du mien. »

Que ce fût la colère dont j'étais à peine remis, ou la pitié pour elle, ou quelque intérêt subit plus tendre que je ne voulais me l'avouer, je ne me sentais plus sous l'empire de la raison. Il faut que j'avoue aussi que la crainte de découvrir la vieillesse et la laideur sous son

masque avait agi à mon insu sur mon imagination. Le dandy, qui croyait me dégoûter d'elle en m'apprenant (ce qu'il ne supposait pas que je pusse ignorer), qu'elle était la plus belle femme de Paris, avait étrangement manqué sa vengeance. Le prestige de la beauté, lors même qu'il n'agit pas encore sur les yeux, est tout puissant sur un cerveau aussi impressionnable que le mien. J'entourai de mes bras ma tremblante conquête, et perdant tout mon orgueil de pédagogue, je la suppliai de ne pas me croire indigne d'un de ces moments d'amour qu'elle m'avait fait rêver si doux et si terribles. Elle tressaillit et s'arracha de mes bras à plusieurs reprises; enfin elle me dit :

« Prenez garde, Jacques, que ma figure ne soit pour vous la tête de Méduse !... Vous allez me voir, hélas ! ne parlez pas d'amour et de joie. Je touche au terme de mon agonie, et je sens la vie quitter mon sein, peut-être pour la dernière fois. »

Le fiacre s'arrêta à une petite porte, dans une ruelle sombre. J'en franchis le seuil sans savoir dans quel quartier de Paris je pouvais être : j'avais fait cette course comme un somnambule. Nous traversâmes plusieurs pièces mystérieuses, éclairées seulement par des feux mourants de cheminée qui faisaient scintiller dans l'ombre quelques dorures. Enfin nous entrâmes dans un boudoir à la fois chaste et délicieux, au milieu duquel brûlait une lampe de bronze antique. Ma compagne ferma soigneusement les portes, alluma plusieurs bougies, et, tout à coup arrachant son masque avec un mouvement de colère et de désespoir, elle me montra... O ciel ! écrirai-je son nom sans défaillir !... les traits purs et divins de Julie !

« Julie ! m'écriai-je...

— Non pas Julie, dit-elle avec amertume, mais Isi-

dora, *la femme la plus méprisée*, *sinon la plus méprisable de Paris.* »

Je restai longtemps atterré, et, lorsque j'osai relever les yeux sur elle, je vis qu'elle observait mon visage avec une profonde anxiété.

« Jacques, reprit-elle alors, voyant que je n'avais pas la force de rompre le silence, vous avez aimé *Julie !* Julie n'a pas joué de rôle devant vous : vous n'aviez point parlé d'amour ensemble. Vous avez connu l'état présent de son âme, ses profonds ennuis et ses plus sérieuses préoccupations depuis qu'elle a renoncé au rêve d'être aimée. Mais elle vous eût trompé, si elle eût laissé la passion s'allumer en vous dans les circonstances pures et charmantes qui avaient présidé à votre rencontre. Le hasard d'une autre rencontre à la porte de l'Opéra l'a décidée à se faire connaître sous son autre aspect. Celui-là, c'est le passé, mais un passé qui n'est pas assez loin pour être oublié des hommes qui le connaissent...

— Ne vous accusez pas, Julie, vous me faites trop de mal !

— Que voulez-vous dire?

— Je n'en sais rien, je souffre !

— Je vous comprends mieux que vous-même. C'est le moment de nous dire adieu, Jacques. Ne souffrez pas à cause de moi. Moi aussi, je souffre, et je dois souffrir plus longtemps que vous; car, moi aussi je vous aimais, alors que je me sentais aimée, et les raisons qui me feront combattre désormais votre souvenir ne sont terribles et humiliantes que pour moi seule.

— Ne dites pas cela, Julie ! Je vous aime, je vous aimerai toute ma vie. Je vous vénérais comme un ange; à présent, je vous aimerai autrement; mais ce ne sera pas moins, je vous le jure !

— *Vous le jurez !* donc vous ne le sentez plus. Je ne

veux pas être aimée *autrement*, moi, et je sais que mon ambition est insensée. Ainsi, adieu, noble et bon Jacques, adieu pour toujours, le dernier amour de ma vie !

— Julie ! Julie ! ne mettez pas de l'orgueil à la place de l'amour. Ne repoussez pas cet amour vrai et profond, que je mets encore à vos pieds. O ciel ! craindriez-vous de moi de lâches reproches ?

— Je vous l'ai dit, je crains le *pardon !* ce muet reproche, le plus noble, mais le plus implacable de tous !

— Ne parlez pas de pardon, n'en parlons jamais ! A Dieu seul le droit de pardonner; vous avez raison ! Et que suis-je pour m'arroger celui de vous absoudre? Ma vie a été pure et paisible, et je n'ai pas lieu d'en tirer gloire. A quelles séductions ai-je été exposé? quelles luttes ai-je subies ! Non, adorable et infortunée créature, je ne te pardonne pas, je t'aime trop pour cela !

— Tu as raison, Jacques, s'écria-t-elle, c'est ainsi qu'il faut aimer, ou ne pas s'en mêler ! »

Et, se précipitant dans mes bras, elle m'étreignit contre son cœur avec passion.

Mais cette femme avait trop souffert pour être confiante. De sinistres prévisions glacèrent ses premiers transports.

« Ecoute, Jacques, dit-elle, tu sais bien tout ! Je suis une femme entretenue; tu le sais à présent ! Je suis la maîtresse du comte Félix de ***; sais-tu cela? Nous sommes ici chez lui, il peut arriver et nous chasser l'un et l'autre; y songes-tu? En ce moment tu risques ton honneur, et moi mon opulence et la dernière planche de salut offerte à ma considération, sinon comme femme estimable, du moins comme beauté désirable et puissante.

— Que nous importe, Julie? Demain tu quitteras cette

prison dorée où ton âme languit. Tu viendras partager la misère du pauvre rêveur. Je travaillerai pour te faire vivre, je suspendrai mes rêveries, je donnerai des leçons. Nous fuirons ensemble dans quelque ville de province, loin d'ici, loin de tes ennemis. Tu trouveras cette vie pure et simple à laquelle tu aspires... Tu ne connaîtras plus cet ennui qui te ronge, cette oisiveté que tu te reproches; demain, tu seras libre, ma belle captive. Et pourquoi pas tout de suite ! Viens, partons, suis l'amant qui t'enlève ! »

Une secrète terreur se peignit dans les traits de Julie.

« Déjà des conditions ! dit-elle; déjà le travail de ma réhabilitation qui commence ! Jacques, tu vas croire que je t'ai trompé, que je me suis trompée moi-même, quand je t'ai dit que je détestais mon luxe et mes plaisirs. Je t'ai dit la vérité, je le jure... Et pourtant tes projets me font peur ! Et si tu allais ne plus m'aimer ! si je me trouvais seule, sans amour et sans ivresse, replongée dans cette affreuse misère que je n'ai pu supporter lorsque j'étais plus jeune, plus belle et plus forte ! La misère sans l'amour ! c'est impossible. Eh quoi ! tu me demandes déjà des sacrifices? tu n'attends pas que je te les offre ! tu acceptes la pécheresse à condition que, dès demain, dès aujourd'hui, elle passera à l'état de sainte ! Oh ! toujours l'orgueil et la domination de l'homme ! Il n'y a donc pas un instant d'ivresse où l'on puisse se réfugier contre les exigences d'un contrat? »

L'amertume de Julie était profondément injuste. Je fus effrayé des blessures de cette âme meurtrie. J'espérai la guérir avec le temps et la confiance, et je voulus son amour sans condition. Je l'obtins, mais il y eut quelque chose de sinistre dans nos transports. Cela ressemblait à un éternel adieu dont nous avions tous deux le pressentiment. Quand le jour pâle et tardif de l'hiver vint nous

avertir de nous séparer, je crus voir la Juliette de Shakspeare lisant dans le livre sombre du destin ; sa pâleur et ses cheveux épars la rendaient plus belle, mais les douleurs de son âme dévastée la rendaient effrayante. Elle me donna une clef de son appartement, et rendez-vous pour le soir même, mais elle ne put faire l'effort de sourire en recevant mon dernier baiser.

Deux heures après je recevais le billet suivant :

« Ce que je prévoyais est arrivé : le lâche qui m'a insultée au bal a instruit le comte de mon escapade. Je viens d'avoir une scène affreuse avec ce dernier. Mais j'ai dominé sa colère par mon audace. Je ne veux pas être chassée par cet homme, je veux le quitter au moment où il sera le plus courbé à mes pieds. Pour écarter ses soupçons, je pars avec lui pour un de ses châteaux. Je serai bientôt de retour, et alors, Jacques, je verrai si tu m'aimes. »

O Julie ! votre immense et pauvre orgueil nous perdra !

15 janvier.

Elle pouvait quitter cet homme et fuir le mal à l'instant même. Elle ne l'a pas voulu !... Est-ce la crainte de la misère ? Non, Julie, tu ne sais pas mentir, mais la crainte d'un mépris qui devait t'honorer pour la première fois de ta vie, t'a rejetée dans l'abîme. Tu n'as pas compris que la raillerie des âmes vicieuses allait cette fois te réhabiliter devant Dieu ! Et comment n'aurais-tu pas perdu la notion du vrai et du juste sur ces choses délicates ! Pauvre infortunée, ta vie a été un long mensonge à tes propres yeux !

Je l'attends toujours... Je l'aime toujours... Et pourtant elle a compté pour rien ma souffrance et ma honte. Elle subit l'amour avilissant de ce gentilhomme pour s'épar-

gner le dépit d'être quittée, et pour se réserver la gloire de *quitter* la première ! Dieu de bonté, ayez pitié d'elle et de moi !

20 janvier.

Elle n'est pas revenue ! Elle ne reviendra peut-être pas !

30 janvier.

*Billet de Julie*, du château de ***.

« Jacques, je pars pour l'Italie. Ne songez plus à moi. J'ai réfléchi. Vous n'auriez jamais pu m'aimer sans vouloir me dominer et m'humilier. Je domine et j'humilie Félix. J'ai encore besoin de cette vengeance pendant quelque temps. Ne croyez pas que je sois heureuse : vingt fois par jour je suis comme prête à me tuer ! Mais je veux mourir debout, vois-tu, et non pas vivre à genoux. J'ai trop bu dans cette coupe du repentir et de la pénitence, je ne veux pas surtout que la main d'un amant la porte à mes lèvres. »

## CAHIER N° 1. — TRAVAIL.

1er mai

Mon ouvrage est fort avancé, et la question des femmes est à peu près résolue pour moi. Êtres admirables et divins, vous ne pouvez grandir que dans la vertu, et vous abjurez votre force en perdant la sainte pudeur. C'est un frein d'amour et de confiance qu'il fallait à votre expansion puissante, et nous vous avons forgé un joug de crainte et de haine ! Nous en recueillons les fruits. Oh ! qu'ils sont amers à nos lèvres et aux vôtres !

## DEUXIÈME PARTIE.

### ALICE.

Dans un joli petit hôtel du faubourg Saint-Germain, plusieurs personnes étaient réunies autour de madame de T... Que madame de T... fût comtesse ou marquise, c'est ce que je n'ai pas retenu et ce qui importe le moins. Elle avait un nom plus doux à prononcer qu'un titre quelconque : elle s'appelait Alice.

Elle était ce jour-là au milieu de ses nobles parents; aucun ne lui ressemblait. Ils étaient rogues et fiers. Elle était simple, modeste et bonne.

C'était une femme de vingt-cinq ans, d'une beauté pure et touchante, d'un esprit mûr et sérieux, d'une tournure jeune et pleine d'élégance. Au premier abord, cette beauté avait un caractère peut-être trop chaste et trop grave pour qu'il y eût moyen de mettre, comme on dit, un roman sur cette figure-là. L'extrême douceur du regard, la simplicité des manières et des ajustements, le parler un peu lent, l'expression plus juste et plus sensée qu'originale et brillante, tous ces dehors s'accordaient parfaitement avec tout ce que le monde savait de la vie d'Alice de T... Un mariage de convenance, un veuvage sans essai et sans désir de nouvelle union, une absence totale de coquetterie, aucune ambition de paraître, une conduite irréprochable, une froideur marquée et quelque peu hautaine avec les hommes à succès, une bienveillance désintéressée à l'égard des femmes, des amitiés sérieuses sans intimité exclusive, c'était là tout ce qu'on en pouvait dire. Lions et lionnes de salons la détestaient et la déclaraient impertinente, bien qu'elle fût d'une politesse irré-

prochable, savante même, et calculée comme l'est celle d'une personne fière à bon droit, au milieu des sots et des sottes. Les gens de cœur et d'esprit, qui sont en minorité dans le monde, l'estimaient au contraire; mais ils lui eussent voulu plus d'abandon et d'élan. Quelques observateurs l'étudiaient, cherchant à découvrir un secret de femme sous cette réserve inexplicable; mais ils y perdaient leur science. Cependant, disaient-ils, cet œil noir si calme a des éclairs rapides presque insaisissables; ces lèvres qui parlent si peu ont quelquefois un tremblement nerveux, comme si elles refoulaient une pensée ardente; cette poitrine si belle et si froide a comme des tressaillements mystérieux. Puis tout cela s'efface avant qu'on ait pu l'étudier, avant qu'on puisse dire si c'est une aspiration violentée par la prudence, ou quelque bâillement de profond ennui étouffé par le savoir-vivre.

Revenue depuis peu de jours de la campagne, elle revoyait ses parents pour la première fois depuis six mois environ. Ils avaient remarqué qu'elle était changée, amincie, pâlie extrêmement, et que sa gravité ordinaire avait quelque chose d'une nonchalance chagrine.

« Ma nièce, lui disait sa vieille tante la marquise, la campagne ne vous a point profité cette année. Vous y êtes restée trop longtemps, vous y avez pris de l'ennui.

— Ma chère, disait une cousine fort laide, vous ne vous soignez pas. Vous montez trop à cheval; j'en suis sûre, vous lisez le soir, vous vous fatiguez. Vos lèvres sont blêmes et vos yeux cernés.

— Ma cousine, ajoutait un jeune fat, frère de la précédente, il faut vous remarier absolument. Vous vivez trop seule, vous vous dégoûtez de la vie. »

Alice répondait, avec un sourire un peu forcé, qu'elle ne s'était jamais mieux portée, et qu'elle aimait trop la campagne pour s'y ennuyer un seul instant.

« Et votre fils, ce cher Félix, arrive-t-il bientôt? dit un un vieil oncle.

— Ce soir ou demain, j'espère, dit madame de T...; je l'ai devancé de quelques jours, son précepteur me l'amène. Vous le trouverez grandi, embelli, et fort comme un petit paysan.

— J'espère pourtant que vous ne l'élevez point tout à fait à la Jean-Jacques? reprit l'oncle. Êtes-vous contente de ce précepteur que vous lui avez trouvé là-bas.

— Fort contente, jusqu'à présent.

— C'est un ecclésiastique? demanda la cousine.

— Non, c'est un homme fort instruit.

— Et où l'avez-vous déterré?

— Tout près de moi, dans les environs de ma terre.

— Est-ce un jeune homme? demanda le cousin d'un air qui voulait être malin.

— C'est un jeune homme, répondit tranquillement Alice ; mais il a l'air plus grave que vous, Adhémar, et je le crois beaucoup plus raisonnable. Mais, ajouta-t-elle en regardant la pendule, le notaire va venir, et je crois, mon cher oncle et ma chère tante, que nous ferions mieux de nous occuper de l'objet qui nous rassemble.

— Ah! c'est un objet bien triste! dit la tante avec un profond soupir.

— Oui, dit gravement madame de T..., cela renouvelle pour moi surtout une douleur à peine surmontée.

— Cet odieux mariage, n'est-ce pas? dit la cousine.

— Je ne puis songer à autre chose, reprit Alice, qu'à la perte de mon frère. »

Et, comme ce souvenir fut accueilli froidement, le cœur d'Alice se serra et des larmes vinrent au bord de sa paupière; mais elle les contint. Sa douleur n'avait pas d'écho dans ces cœurs altiers.

Le notaire, un vieux notaire obséquieux en saluts, mais

impassible de figure, entra, fut reçu poliment par madame de T..., sèchement par les autres, s'assit devant une table, déplia des papiers, lut un testament et fut écouté dans un profond silence. Après quoi, il y eut des réflexions faites à voix basse, un chuchotement de plus en plus agité autour d'Alice ; enfin on entendit la voix de la noble tante s'élever sur un diapason assez aigre, et dire, sans pouvoir se contenir davantage :

« Eh quoi, ma nièce, vous ne dites rien? vous n'êtes pas indignée! je ne vous conçois pas! votre excès de bienveillance vous nuira dans le monde, je vous en avertis.

— Je ne me vante d'aucune bienveillance pour la personne dont nous parlons, répondit madame de T...; je ne la connais pas. Mais je sais et je vois que mon frère l'a réellement épousée.

— Oui! mais il est mort; et elle ne nous est de rien, s'écria l'autre dame.

— Vous tranchez lestement le nœud du mariage, ma cousine, reprit Alice. Demandez à monsieur le notaire s'il fait aussi bon marché de la question civile que vous de la question religieuse.

— Les actes civils, le contrat, le testament, tout cela est en bonne forme, dit le notaire en se levant. J'ai fait connaître mon mandat et mes pouvoirs; je me retire, s'il y a procès, ce que je regarde comme impossible...

— Non, non! pas de procès, répondit gravement le vieux oncle : ce serait un scandale; et nous n'avons pas envie de proclamer cet étrange mariage, en lui donnant le retentissement des journaux de palais et des mémoires à consulter. Sachez, monsieur, que, pour des gens comme nous, la question d'argent n'est pas digne d'attention. Mon neveu était maître de sa fortune; qu'il en ait disposé en faveur de son laquais, de son chien ou de sa maîtresse, peu nous importe... Mais notre nom a été souillé par une

alliance inqualifiable ; et nous sommes prêts à faire tous les sacrifices pour empêcher cette fille de le porter.

— Je ne me charge pas, moi, de porter une pareille proposition, dit le notaire ; et mon ministère ici est rempli. La question de savoir si vous accueillerez madame la comtesse de S... comme une parente, ou si vous la repousserez comme une ennemie, n'est pas de mon ressort. Je vous laisse la discuter, d'autant plus que mon rôle de mandataire de cette personne semble augmenter l'esprit d'hostilité que je rencontre ici contre elle. Madame de T..., j'ai l'honneur de vous présenter mon profond respect ; Mesdames... Messieurs... »

Et le vieux notaire sortit en faisant de grandes révérences à droite et à gauche ; des révérences comme les jeunes gens n'en font plus.

« Cet homme a raison, dit le jeune beau-fils en moustaches blondes, qui n'avait paru, pendant la lecture des papiers, occupé que du vernis de ses bottes et de sa canne à tête de rubis. Je crois qu'il eût mieux valu se taire devant lui. Il va reporter à sa *cliente* toutes nos réflexions...

— Il est bon qu'elle les sache, mon fils, s'écria la vieille tante. Je voudrais qu'elle fût ici, dans un coin, pour les entendre et pour se bien pénétrer de notre mépris.

— Vous ne connaissez pas ces femmes-là, maman, reprit le jeune homme d'un ton de pédantisme adorable et avec un sourire de judicieuse fatuité ; elles triomphent du dépit qu'elles causent, et toute leur gloire est de faire enrager les gens comme il faut.

— Qu'elle vienne essayer de me narguer ! dit la cousine d'une voix sèche et mordante, et vous verrez comme je lui fermerai ma porte au nez !

— Et vous, Alice, reprit la tante, comptez-vous donc lui ouvrir la vôtre, que vous ne protestez pas avec nous ?

— Je n'en sais rien, répondit madame de T..., cela

dépendra tout à fait de sa conduite et de sa manière d'être, mais ce que je sais, c'est qu'il me serait beaucoup plus difficile qu'à vous de l'humilier et de l'outrager. Elle ne se trouve être votre parente qu'à un certain degré, au lieu que moi... je suis sa belle-sœur! elle est la veuve de mon frère, d'un homme qu'elle a aimé, que je chérissais, et pour lequel aucun de vous n'a eu, dans les dernières années de sa vie, beaucoup d'indulgence. »

Au mot de belle-sœur, un cri d'indignation avait retenti dans tout le salon, et la vieille tante s'était vigoureusement frappé la poitrine de son éventail; la cousine abaissa son voile sur sa figure; l'oncle soupira; le beau cousin se dandina et fit crier le parquet sous un léger trépignement d'ironie. D'autres parents, qui se trouvaient là, et qui jouaient convenablement, de l'œil et du sourire, leur rôle de comparses, chuchotèrent et se promirent les uns aux autres de ne pas imiter l'exemple de madame de T....

« Ma chère nièce, dit enfin l'oncle, je ne suis pas le partisan de vos idées philosophiques; je suis un peu trop vieux pour abjurer mes principes, quoique je pusse le faire avec vous en bonne compagnie. Je connais votre bonté excessive, et ne suis pas étonné de vous voir fermer l'oreille à la vérité, quand cette vérité est une condamnation sans appel. Vous espérez toujours justifier et sauver ceux qu'on accuse; mais ici, vous y perdrez vos bonnes intentions et tous vos généreux arguments. Renseignez-vous, informez-vous, et vous reconnaîtrez que la clémence vous est impossible. Quand vous saurez bien quelle créature infâme a été appelée par votre frère à l'honneur de porter son nom et d'hériter de ses biens, vous ne nous exposerez pas à la rencontrer chez vous, et vous nous dispenserez du pénible devoir de l'en faire sortir. »

Cet avis fut adopté avec chaleur, et madame de T..., restée seule de son avis, se trouva bientôt tête à tête avec

son cousin. Les autres parents se retirèrent, craignant de la confirmer dans sa résistance par une trop forte obsession. Ils la savaient courageuse et ferme, malgré ses habitudes de douceur.

« Ah çà, ma cousine, dit le jeune fat lorsqu'ils furent tous sortis, est-ce sérieusement que vous parlez d'admettre Isidora auprès de vous?

— Je n'ai parlé que d'examiner ma conscience et mon jugement sur le parti que j'ai à prendre, Adhémar : mais, en attendant, je vous engage, par respect pour nous-mêmes, à oublier ce nom d'Isidora, sous lequel madame de S... vous est sans doute désavantageusement connue. Il me semble que, plus vous l'outragerez dans vos paroles, plus vous aggraverez la tache imprimée à notre famille.

— *Désavantageusement* connue? Non, je ne me servirai pas de ce mot-là, repartit le cousin en caressant sa barbe couleur d'ambre. C'était une trop belle personne pour que l'*avantage* de la connaître ne fût pas recherché par les jeunes gens. Mais il en serait tout autrement dans les relations qu'une femme comme vous pourrait avoir avec une femme comme elle... Alors je présume que...

— Tenez, mon cousin, je comprends ce que vous tenez à me faire entendre, et je vous déclare que je ne trouve pas cela risible. C'est comme un affront que vous vous plaisez à imprimer à la mémoire de mon frère, et votre gaieté, en pareil cas, me fait mal.

— Ne vous fâchez pas, ma chère Alice, et ne prenez donc pas les choses si sérieusement. Eh ! bon Dieu, où en serions-nous si tous les ridicules de ce genre étaient de sanglants affronts? Dans notre vie de jeunes gens, lequel de nous n'a connu la mauvaise fortune de voir ou de *ne pas voir* sa maîtresse s'oublier un instant dans les bras d'un ami et même d'un cousin? Peccadilles que tout cela! Vous ne pouvez pas vous douter de ce que c'est que la

vie de jeune homme, ma cousine; vous, surtout, qui vous plaisez, avant le temps, à mener la vie d'une vieille femme : vous n'avez pas la moindre notion...

— Dieu merci! c'est assez, Adhémar, je ne tiens pas à vos enseignements. Je ne vous demande qu'un mot. Cette femme n'a-t-elle pas aimé beaucoup mon frère, dites?

— Beaucoup : c'est possible. Ces femmes-là aiment parfois l'homme qu'elles trompent cent fois le jour. Quand je vous dis que vous ne pouvez pas les juger!

— Je le sais, et ce m'est une raison de plus de ne pas les condamner sans chercher à les comprendre.

— Parbleu! ma chère, c'est une étude qui vous mènera loin, si vous en avez le courage; mais je ne crois point que vous l'ayez.

— Enfin, répondez-moi donc, Adhémar. Je sais que le passé de cette femme a été plein d'orages...

— Le mot est bénin.

— D'égarements, si vous voulez; mais je sais aussi que, depuis plusieurs années, elle s'est conduite avec dignité; et la marque de haute estime que mon frère a voulu lui donner en l'épousant à son lit de mort, en est une preuve. Parlez donc : pensez-vous, en votre âme et conscience, qu'elle ait épuré sa conduite et amélioré sa vie par l'envie qu'elle avait de le rendre heureux, ou par un calcul intéressé qu'elle aurait fait de l'épouser?

— D'abord, Alice, je nie le principe; je suis donc forcé de nier la conséquence. Cette femme avait pris l'habitude de l'hypocrisie; elle mettait plus d'art dans sa conduite, elle avait éloigné d'elle tous ses anciens amants; elle se tenait renfermée, ici à côté, dans le pavillon du jardin de votre frère; elle cultivait des fleurs; elle lisait des romans et de la philosophie aussi, Dieu me pardonne! elle faisait l'esprit fort, la femme blasée, la compagne mélan-

colique, la pécheresse convertie, et ce pauvre Félix se laissait prendre à tout cela. Mais quand je vous dirai, moi, que la veille de leur départ pour l'Italie, dans le temps où cette fille passait, aux yeux de Félix, pour un ange, je je l'ai reconnue, au bal de l'Opéra, en aventure non équivoque avec un joli garçon de province, maître d'école ou clerc de procureur, à en juger par sa mine!...

— Vous vous serez trompé! sous le masque et le domino!...

— Sous le domino, à moins d'être un écolier, on reconnaît toujours la démarche d'une femme qu'on a connue intimement. Ne rougissez pas, cousine; je m'exprime en termes convenables, moi, et je vous jure, non pas en mon âme et conscience, mais plus sérieusement, sur l'honneur! que cette aventure est certaine. Si vous voulez des preuves, je vous en fournirai, car j'ai été aux informations. Ce villageois demeurait ici, sous les combles, dans cette maison, qui est à vous maintenant, et que votre frère faisait valoir pour vous, en même temps que la sienne, située mur mitoyen. C'était un pauvre hère, qui avait reçu d'elle de l'argent pour s'acheter des bottes, je présume. Ils s'étaient vus deux ou trois fois dans la serre; la porte de votre jardin leur servait de communication. Je pourrais, si je cherchais bien, retrouver la femme de chambre qui m'a donné ces détails, et le jockey qui porta l'argent. La dernière nuit qu'Isidora passa à Paris, elle reçut cet homme dans le pavillon, dans l'appartement, dans les meubles de votre frère. Ce fut alors qu'averti par moi, il voulut la quitter. Ce fut alors qu'elle déploya toutes les ressources de son impudence pour le ressaisir. Ce fut alors qu'ils partirent ensemble pour ce voyage dont notre pauvre Félix n'est pas revenu, et qui s'est terminé pour lui par deux choses extrêmement tristes : une maladie mortelle et un mariage avilissant.

— Assez, Adhémar! tout cela me fait mal, et votre manière de raconter me navre. Au revoir. Je réfléchirai à ce que je dois faire.

— Vous réfléchirez! Vous tenez à vos réflexions, ma cousine! Après cela, si vous accueillez Isidora, ajouta-t-il avec une fatuité amère, cela pourra rendre votre maison plus gaie qu'elle ne l'est, et si elle vous amène ses amis des deux sexes, cela jettera beaucoup d'animation dans vos soirées. Mon père et ma tante vous bouderont peut-être ; mais, quant à moi, je ne ferai pas le rigoriste. Vous concevez, moi, je suis un jeune homme, et je m'amuserai d'autant mieux ici, qu'il me paraîtra plus plaisant de voir votre gravité à pareille fête. Bonsoir, ma cousine.

— Bonsoir, mon *jeune* cousin, » répondit Alice ; et elle ajouta mentalement en haussant les épaules, lorsqu'il se fut éloigné : Vieillard!

Elle demeura triste et rêveuse. Il y a de grandes bizarreries dans la société, se disait-elle, et il est fort étrange que les lois de l'honneur et de la morale aient pour champions et pour professeurs gourmés des laides envieuses, des femmes dévotes d'un passé équivoque, des hommes débauchés!

Tout à coup la porte de son salon se rouvrit, et elle vit rentrer Adhémar. « Tenez, tenez, ma cousine, lui dit-il d'un air moqueur, vous allez voir le héros de l'aventure ; c'est lui, j'en suis certain, car j'ai une mémoire qui ne pardonne pas, et d'ailleurs, la femme de votre concierge l'a reconnu et l'a nommé.

— Quelle aventure, quel héros? Je ne sais plus de quoi vous me parlez, Adhémar.

— L'aventure du bal masqué ; le dernier amant d'Isidora à Paris, il y a trois ans : ah! c'est charmant, ma parole! Et le plus joli de l'affaire, c'est que vous réchauf-

fiez ce serpent dans votre sein, cousine... Je veux dire dans le sein de votre famille !

— Ne vous battez donc pas les flancs pour rire ; expliquez-vous.

— Je n'ai pas à m'expliquer : le voilà qui arrive de province, frais comme une pêche, et qui descend dans votre cour.

— Mais qui? au nom du ciel!

— Vous allez le voir, vous dis-je ; je ne veux pas le nommer; je veux assister à ce coup de théâtre. Je suis revenu sur mes pas bien vite, après l'avoir nettement reconnu sous la porte cochère. Ah! le scélérat! le Lovelace! » Et Adhémar se prit à rire de si bon cœur qu'Alice en fut impatientée. Mais bientôt elle fit un cri de joie en voyant entrer son fils Félix, filleul du frère qu'elle avait perdu, et le plus beau garçon de sept ans qu'il soit possible d'imaginer.

— Ah ! te voilà, mon enfant, s'écria-t-elle en le pressant sur son cœur. Que le temps commençait à me paraître long sans toi ! Étais-tu impatient de revoir ta mère? N'es-tu pas fatigué du voyage?

— Oh ! non, je me suis bien amusé en route à voir courir les chevaux, répondit l'enfant; j'étais bien content d'aller si vite du côté de ma petite mère.

— Quelle folle plaisanterie me faisiez-vous donc, Adhémar? reprit madame de T... Est-ce là le héros de votre si plaisante aventure?

— Non pas précisément celui-ci, répondit Adhémar, mais celui-là. » Et il fit un geste comiquement mystérieux pour désigner le précepteur de Félix qui entrait en cet instant.

Alice, se sentant sous le regard méchant de son cousin, ne fit pas comme les héroïnes de théâtre, qui ont pour le public des *a parte*, des exclamations et des

tressaillements si confidentiels, que tous les personnages de la pièce sont fort complaisants de n'y pas prendre garde. Elle se conduisit comme on se conduit dans le monde et dans la vie, même sans avoir besoin d'être fort habile. Elle demeura impassible, accueillit le précepteur de son fils avec bienveillance, et, après quelques mots affectueusement polis, elle prit son enfant sur ses genoux pour le caresser à son aise.

« Je vous laisse en trop bonne compagnie, lui dit Adhémar en se rapprochant d'elle et en lui parlant bas, pour craindre que vous preniez du souci de tout ce que j'ai pu vous dire. Dans tous les cas vous voici à la source des informations, et M. Jacques Laurent vous éclairera, si bon lui semble, sur les mérites de celle qu'il vous plaisait tantôt d'appeler votre belle-sœur. Mais prenez garde à vous, cousine : ce provincial-là est un fort beau garçon, et, avec les antécédents que je lui connais, il est capable de pervertir...... toutes vos femmes de chambre. »

Madame de T... ne répondit rien. Elle avait paru ne pas entendre.

« Saint-Jean, dit-elle à un vieux serviteur qui apportait les paquets de Félix, conduisez M. Laurent à son appartement. Bonsoir, Adhémar... Toi, dit-elle à son fils, viens que je fasse ta toilette, et que je te délivre de cette poussière.

— Comment ! ce don Juan de village va demeurer dans votre maison, Alice? reprit le cousin lorsque Jacques fut sorti.

— En quoi cela peut-il vous intéresser, mon cousin?

— Mais je vous déclare qu'il est dangereux.

— Pour mes femmes de chambre, à ce que vous croyez?

— Ma foi, pour vous, Alice, qui sait? On le remarquera, et on en parlera.

— Qui en parlera, je vous prie? dit madame de T... avec une hauteur accablante, et en regardant son cousin en face : votre sœur et vous?

— Vous êtes en colère, Alice, répondit-il avec un sourire impertinent, cela se voit malgré vous. Je m'en vais bien vite, pour ne pas vous irriter davantage, et je me garderai bien de médire de votre précepteur si instruit, si raisonnable et si grave. Pardonnez-moi si, n'ayant fait connaissance avec lui qu'au bal masqué et au bras d'une fille, j'en avais pris une autre idée..... Je tâcherai de tourner à la vénération sous vos auspices. »

Il passa, dans l'antichambre, auprès de Jacques Laurent, qui séparait ses paquets d'avec ceux du jeune Félix, et il lui lança des regards ironiques et méprisants, qui ne firent aucun effet : Jacques n'y prit pas garde. Il avait bien autre chose en l'esprit que le souvenir d'Isidora et du dandy qui l'avait insultée au bal masqué, il y avait si longtemps! Il tourna à demi la tête vers ce beau jeune homme, dont chaque pas semblait fouler avec mépris la terre trop honorée de le porter. Voilà une mine impertinente, pensa-t-il; mais il n'avait pas conservé cette figure dans sa mémoire, et elle ne lui rappela rien dans le passé.

Cependant Adhémar se retirait, frappé de la figure de Jacques Laurent, et se demandant avec humeur, lui qui, sans aimer Alice, était blessé de ne lui avoir jamais plu, si ce blond jeune homme, à l'œil doux et fier, ne se justifierait pas aisément des préventions suggérées contre lui à madame de T...; si, au lieu d'être un timide pédagogue, traité en subalterne, comme il eût dû l'être dans les idées d'Adhémar, ce n'était pas plutôt un soupirant de rencontre, bon à la campagne pour un roman

au clair de lune, et commode à Paris pour jouer le rôle d'un sigisbée mystérieux.

Une heure après, le jeune Félix, peigné, lavé et parfumé avec amour par sa mère, courait et sautillait dans le jardin comme un oiseau; Laurent se promenait à distance, passant et repassant d'un air rêveur le long du grand mur qui longeait le jardin, et le séparait d'un autre enclos ombragé de vieux arbres. Alice descendait lentement le perron du petit salon d'été, qui formait une aile vitrée avançant sur le jardin, et où elle se tenait ordinairement pendant cette saison: car on était alors en plein été. Madame de T... avait passé l'hiver et le printemps à la campagne. Elle avait souhaité d'y passer une année entière, elle l'avait annoncé; mais des affaires imprévues l'avaient forcée de revenir à Paris, elle ignorait pour combien de temps, disait-elle. Il y avait eu pourtant dans cette soudaine résolution quelque chose dont Jacques Laurent ne pouvait se rendre compte, et dont elle ne se rendait pas peut-être compte à elle-même. Peut-être y avait-il eu dans la solitude de la campagne, et dans l'air enivrant des bois, quelque chose de trop solennel ou de trop émouvant pour une imagination habituée à se craindre et à se réprimer.

Quoi qu'il en soit, elle marcha quelques instants, comme au hasard, dans le jardin, tantôt s'amusant des jeux de son fils, tantôt se rapprochant de Jacques, comme par distraction. Enfin ils se trouvèrent marchant tous trois dans la même allée, et, deux minutes après, l'enfant, qui voltigeait de fleur en fleur, laissa son précepteur seul avec sa mère.

Ce précepteur avait dans le caractère une certaine langueur réservée, qui imprimait à sa physionomie et à ses manières un charme particulier. Naturellement timide, il l'était plus encore auprès d'Alice, et, chose

étrange, malgré l'aplomb que devait lui donner sa position, malgré l'habitude qu'elle avait des plus délicates convenances, malgré l'estime bien fondée que le précepteur s'était acquise par son mérite, madame de T... était encore plus embarrassée que lui dans ce tête-à-tête. C'était un mélange, ou plutôt une alternative de politesse affectueuse et de préoccupation glaciale. On eût dit qu'elle voulait accueillir gracieusement et généreusement ce pauvre jeune homme qu'elle arrachait au repos de la province et à la nonchalance de ses modestes habitudes, en lui rendant agréable le séjour de Paris; mais on eût dit aussi qu'elle se faisait violence pour s'occuper de lui, tant sa conversation était brisée, distraite et décousue.

Saint-Jean lui apporta plusieurs cartes, qu'elle regarda à peine.

« Je ne recevrai que la semaine prochaine, dit-elle, je ne suis pas encore reposée de mon voyage, et je veux, avant de laisser le monde envahir mes heures, mettre mon fils au courant de ce changement d'habitudes. Et puis, j'ai besoin de jouir un peu de lui. Savez-vous que huit jours de séparation sont bien longs, monsieur Laurent?

— Oui, Madame, pour une mère, toute absence est trop longue, répondit Jacques Laurent, comme s'il eût voulu l'aider à lui ôter à lui-même toute velléité de présomption.

— Et puis, reprit-elle, il y avait six mois que mon fils et moi nous ne nous quittions pas d'un seul instant, et je m'en étais fait une douce habitude, que la vie de Paris va rompre forcément. Le monde est un affreux esclavage; aussi j'aspire à quitter ce monde... mais il est vrai que mon fils aspirera un jour peut-être à s'y lancer, et que ma retraite serait alors en pure perte. Ah! mon-

sieur Laurent, vous ne connaissez pas le monde, vous! vous ne dépendez pas de lui, vous êtes bien heureux !

— Je suis effectivement très-heureux, » répondit Jacques Laurent du ton dont il aurait dit : Je suis parfaitement dégoûté de la vie.

Cette intonation lugubre frappa madame de T... ; elle tressaillit, le regarda, et, tout à coup détournant les yeux :

« Trouvez-vous cette maison agréable? lui dit-elle, n'y regretterez-vous pas trop la campagne?

— Cette maison est fort embellie, répondit Laurent, préoccupé; je crois pourtant que j'y regretterai beaucoup la campagne.

— Embellie? reprit Alice; vous étiez donc déjà venu ici?

— Oui, Madame, je connaissais beaucoup cette maison pour y avoir demeuré autrefois.

— Il y a longtemps?

— Il y a trois ans.

— Ah oui ! reprit Alice, un peu émue, c'est l'époque du départ de mon frère pour l'Italie.

— Je crois effectivement qu'à cette époque, dit Laurent, un peu troublé aussi, M. de S... faisait régir cette maison, et qu'il habitait la maison voisine.

— Qui lui appartenait, reprit Alice, et qui maintenant appartient à sa veuve.

— J'ignorais qu'il fût marié.

— Et nous aussi; je viens de l'apprendre, il y a un instant, par la déclaration d'un homme de loi, et par de vives discussions qui se sont élevées dans ma famille à ce sujet. Vous entendrez nécessairement parler de tout cela avant peu, monsieur Laurent, et je suis bien aise que vous l'appreniez de moi d'abord.... d'autant plus, ajouta-t-elle en observant la contenance du jeune homme,

qu'il est fort possible que vous ayez quelque renseignement, peut-être quelque bon conseil à me donner.

— Un conseil ! moi, Madame? dit Laurent, tout tremblant.

— Et pourquoi non, reprit Alice avec une aisance fort bien jouée; vous avez le sentiment des véritables convenances, plus que ceux qui s'établissent, dans ce monde, juges du point d'honneur. Vous avez dans l'âme le culte du beau, du juste, du vrai; vous comprendrez les difficultés de ma situation, et vous m'aiderez peut-être à en sortir. Du moins votre première impression aura une grande valeur à mes yeux. Sachez donc que mon frère a légué son nom et ses biens, en mourant, à une femme tout à fait déconsidérée, et dont le nom, malheureusement célèbre dans un certain monde, est peut-être arrivé jusqu'à vous...

— Il y a si longtemps que j'habite la province, dit Laurent avec le désir évident de se récuser, que j'ignore...

— Mais; il y a trois ans, vous habitiez Paris, vous demeuriez dans cette maison; il est impossible que vous n'ayez pas entendu prononcer le nom d'*Isidora*. »

Jacques Laurent devint pâle comme la mort; son émotion l'empêcha de voir la pâleur et l'agitation d'Alice.

« Je crois, dit-il, qu'en effet... ce nom ne m'est pas inconnu, mais je ne sais rien de particulier...

— Pourtant vous avez dû rencontrer cette personne, monsieur Laurent; rappelez-vous bien ! dans ce jardin, par exemple...

— Oui, oui, en effet, dans ce jardin, répondit tout éperdu le pauvre Laurent, qui ne savait pas mentir, et sur qui la douce voix d'Alice exerçait un ascendant dominateur.

— Vous devez bien vous rappeler la serre du jardin

voisin, reprit-elle : il y avait de si belles fleurs, et vous les aimez tant !

— C'est vrai, c'est vrai, dit Laurent, qui semblait parler comme dans un rêve, les camélias surtout... Oui, j'adore les camélias.

— En ce cas, vous serez bien servi, car madame de S... les aime toujours, et j'ai vu, ce matin, qu'on remplissait la serre de nouvelles fleurs. Comme vous êtes lié avec elle, vous la verrez, je présume... et vous pourrez alors servir d'intermédiaire entre elle et moi, quelles que soient les explications que nous ayons à échanger ensemble.

— Pardonnez-moi, Madame, reprit Jacques avec une angoisse mêlée de fermeté. Je ne me chargerai point de cette négociation. »

Alice garda le silence; ce qu'elle souffrait, ce que souffrait Laurent, était impossible à exprimer.

« La voilà donc, cette passion cachée qui le dévore, pensait Alice; voilà la cause de sa tristesse, de son découragement, de son abnégation, de son éternelle rêverie ! Il a aimé cette femme dangereuse, il l'aime encore. Oh ! comme son nom le bouleverse ! comme l'idée de la revoir le charme et l'épouvante ! »

On annonça que le dîner était servi, et Laurent prit son chapeau pour s'esquiver. « Non, monsieur Laurent, lui dit Alice en posant sa main sur son bras, avec un de ces mouvements de courage désespéré qui ne viennent qu'aux émotions craintives, vous dînerez avec nous; j'ai à vous parler. »

Ce ton d'autorité blessa le pauvre Jacques. Sa position subalterne comme on se permet d'appeler dans les familles aristocratiques le rôle sacré de l'être qui se consacre à la plus haute de toutes les fonctions humaines, en formant le cœur et l'esprit des enfants (de ce qu'on

a de plus cher dans la famille), ce rôle de pédagogue, asservi parfois et dominé jusqu'à un certain point par des exigences outrageantes, n'avait jamais frappé Laurent; madame de T... l'avait appelé et accueilli dans sa maison, comme un nouveau membre de sa famille; elle l'avait traité comme l'ami le plus respecté, comme quelque chose entre le fils et le frère. Cependant, depuis quelques semaines, cette confiante intimité, au lieu de faire des progrès naturels, s'était insensiblement refroidie. La politesse et les égards avaient augmenté à mesure qu'une certaine contrainte s'était fait sentir. Laurent en avait beaucoup souffert. Dans sa modestie naïve, il n'avait rien deviné, et, maintenant qu'un élan de passion jalouse et désolée le retenait brusquement, il s'imaginait être le jouet d'un caprice déraisonnable, inouï. Sa fierté n'était pas seule en jeu, car lui aussi il aimait, le pauvre Jacques, il était éperdument épris d'Alice, et son cœur se brisa au moment où il eût dû s'épanouir.

« Vous voudrez bien me pardonner, dit-il d'un ton un peu altier; mais il m'est impossible, Madame, de me rendre maintenant à votre désir. »

En disant cela, les larmes lui vinrent aux yeux. Trouver Alice cruelle lui semblait la plus grande des douleurs qu'il pût supporter.

Alice le comprit; et comme son fils revenait auprès d'elle : « Félix, lui dit-elle avec un doux sourire, engage donc notre ami à rester avec nous pour dîner. Il me refuse; mais il ne voudra peut-être pas te faire cette peine. »

L'enfant, qui chérissait Laurent, le prit par les deux mains avec une tendre familiarité, et l'entraîna vers la table. Laurent se laissa tomber sur sa chaise. Un regard d'Alice et le nom d'ami l'avaient vaincu.

Cependant ils furent mornes et contraints durant tout

le repas. L'expansive gaieté du jeune garçon pouvait à peine leur arracher un sourire. Laurent jetait malgré lui un regard distrait sur le jardin et sur la petite porte du mur mitoyen qu'on apercevait de sa place. Alice examinait et interprétait sa préoccupation dans le sens qu'elle redoutait le plus. Mais il faut dire, pour bien montrer la droiture et la fermeté du penchant de cette femme, que si elle s'était convaincue, dès le premier mot de Laurent, qu'il était bien le héros de l'aventure racontée par le beau cousin Adhémar, elle avait complétement rejeté de son souvenir les imputations outrageantes sur le caractère de Laurent. Laurent lui eût-il été moins cher, elle connaissait déjà bien assez son désintéressement et sa fierté d'âme pour regarder cette circonstance du récit d'Adhémar comme une calomnie gratuite ; mais quand on aime, on n'a pas besoin d'opposer la raison à des soupçons de cette nature. La pensée d'Alice ne s'y arrêta pas un instant.

Mais par quelle bizarre et douloureuse coïncidence ce dernier amant qu'Isidora avait eu à Paris, après mille autres, se trouvait-il donc le seul homme que la tranquille et sage Alice eût aimé en sa vie?

Alice avait eu besoin d'appeler à son secours tout ce qu'elle avait de religion dans l'âme et de courage dans le caractère pour ne pas haïr le mari froid et dépravé auquel on l'avait unie à seize ans sans la consulter. Victime de l'orgueil et des préjugés de sa famille, elle avait pris le mariage en horreur et le monde en mépris. Elle avait tant souffert, tant rougi et tant pleuré dans sa première jeunesse, elle avait été si peu comprise, elle avait rencontré autour d'elle si peu de cœurs disposés à la respecter et à la plaindre, et au contraire tant de sots et de fats désireux de la flétrir en la consolant, qu'elle s'était repliée sur elle-même dans une habitude de désespoir

muet et presque sauvage. Une violente réaction contre les idées de sa caste et contre les mensonges odieux qui gouvernent la société s'était opérée en elle. Elle s'était fait une vie de solitude, de lecture et de méditation, au milieu du monde. Lorsqu'elle y paraissait pâle et belle, ornée de fleurs et de diamants, elle avait l'air d'une victime allant au sacrifice; mais c'était une victime silencieuse et recueillie, qui ne faisait plus entendre une plainte, qui ne laissait plus échapper un soupir.

La mort de son mari avait terminé un lent et odieux supplice; mais à vingt ans, Alice était déjà si lasse de la vie, qu'elle l'abordait sans illusions, et qu'elle ne pouvait plus y faire un pas sans terreur. Les théories qu'on agitait autour d'elle soulevaient son âme de dégoût. Les hommes qu'elle voyait lui semblaient tous, et peut-être qu'ils étaient tous, en effet, des copies plus ou moins effacées du type révoltant de l'homme qui l'avait asservie. Enfin, elle ne pouvait plus aimer, pour avoir été forcée de haïr et de mépriser, dans l'âge où tout devait être confiance, abandon, respect.

Ce ne fut que dix ans plus tard qu'elle rencontra enfin un homme pur et vraiment noble, et il fallut pour cela que le hasard amenât dans sa maison et jetât dans son intimité un plébéien pauvre, sans ambition, sans facultés éclatantes, mais fortement et sévèrement épris des idées les meilleures et les plus vraies de son temps. Il n'y avait rien de miraculeux dans ce fait, rien d'exceptionnel dans le génie de Jacques Laurent. Cependant ce fait produisit un miracle dans le cœur d'Alice, et ce bon jeune homme fut bientôt à ses yeux le plus grand et le meilleur des êtres.

Ce sentiment l'envahit avec tant de charme et de douceur, qu'elle ne songea pas à y résister d'abord. Elle s'y livra avec délices, et si Jacques eût été tant soit peu

roué, vaniteux ou personnel, il se serait aperçu qu'au bout de huit jours il était passionnément aimé.

Mais Jacques était particulièrement modeste. Il avait trop d'enthousiasme naïf et tendre pour les grandes âmes et les grandes choses : il ne lui en restait pas assez pour lui-même. Absorbé dans l'étude des plus belles œuvres de l'esprit humain, plongé dans la contemplation du génie des maîtres de l'éternelle doctrine de vérité, il se regardait comme un simple écolier, à peine digne d'écouter ces maîtres s'il eût pu les faire revivre, trop heureux de pouvoir les lire et les comprendre.

Naturellement porté à la vénération, il admira le cœur et l'esprit d'Alice, ce cœur et cet esprit que le monde ignorait, et qui se révélaient à lui seul. Il l'aima, mais il persista à se croire si peu de chose auprès d'elle, que la pensée d'être aimé ne put entrer dans son cerveau. Sa position précaire acheva de le rendre craintif, car la fierté ne va pas braver les affronts, et il eût rougi jusqu'au fond de l'âme si quelqu'un eût pu l'accuser d'être séduit par le titre et l'opulence d'une femme. L'homme le plus orgueilleux en pareil cas est le plus réservé, et, par la force des choses, il eût fallu, pour être devinée, qu'Alice eût le courage de faire les premiers pas. Mais cela était impossible à une femme dont toute la vie n'avait été que douleur, refoulement et contrainte. Elle aussi doutait d'elle-même, et à force d'avoir repoussé les hommages et les flatteries, elle était arrivée à oublier qu'elle était capable d'inspirer l'amour. Elle avait tant de peur de ressembler à ces galantes effrontées qui l'avaient fait si souvent rougir d'être femme !

Ils ne se devinèrent donc pas l'un l'autre, et malheur aux âmes altières qui appelleraient niaiserie la sainte naïveté de leur amour ! Ces âmes-là n'auraient jamais compris la vénération qui accompagne l'amour véritable

dans les jeunes cœurs, et qui fait qu'on s'annihile soi-même dans la contemplation de l'être qu'on adore. Rarement deux âmes également éprises se rencontrent dans les romans plus ou moins complets dont la vie est traversée. C'est pourquoi celui-ci pourra paraître invraisemblable à beaucoup de gens. C'est pourtant une histoire vraie, malgré la vérité d'une foule d'histoires qui pourraient en combattre victorieusement la probabilité.

Aussitôt qu'Alice put voir clair dans son propre cœur, et cela ne fut pas bien long, elle interrogea avec effroi la manière d'être de Jacques avec elle. Elle y trouva une timidité qui augmenta la sienne et une tristesse qui lui fit craindre de se heurter contre un autre amour. La fierté légitime d'une âme complétement vierge la mit dès lors en garde contre elle-même ; elle veilla si attentivement sur ses paroles et sur sa contenance, que tout encouragement fut enlevé au pauvre Jacques. Il fit comme Alice, dans la crainte de paraître présomptueux et ridicule. Il aima en silence, et au lieu de faire des progrès, leur intimité diminua insensiblement à mesure que la passion couvait plus profonde dans leur sein.

L'intervention du personnage étrange d'Isidora dans cette situation fit porter à faux la lumière dans l'esprit d'Alice. Elle avait pressenti ou plutôt elle avait deviné que Jacques avait beaucoup et longtemps aimé une autre femme, elle se persuadait qu'il l'aimait encore, et, en supposant que cette femme était Isidora, elle ne se trompait que de date.

« Je veux tout savoir, se disait-elle; voici enfin l'occasion et le moyen de me guérir. N'ai-je pas désiré ardemment et demandé à Dieu avec ferveur la force de ne rien espérer, de ne rien attendre de mon fol amour? Ne me suis-je pas dit cent fois que le jour où je serais certaine que ce n'est pas moi qu'il aime, je retrouverais le calme

du désintéressement? Pourquoi donc suis-je si épouvantée de la découverte qui s'approche? Pourquoi ai-je une montagne sur le cœur?

— Vous trouvez ce lieu-ci très-changé? dit-elle en prenant le café avec lui sur la terrasse ornée de fleurs. Vous regrettez sans doute l'ancienne disposition?

— Il y a beaucoup de changements en effet, répondit Jacques; les deux pavillons vitrés qui forment des ailes au bâtiment n'existaient pas autrefois. Le jardin était dans un état complet d'abandon. C'est beaucoup plus beau maintenant, à coup sûr.

— Oui, mais cela vous plaît moins, avouez-le.

— Ce jardin désert et dévasté avait son genre de beauté. Celui-ci a moins d'ombre et plus d'éclat. Je le crois moins humide désormais, et partant beaucoup plus sain pour Félix.

— Le jardin d'à côté est plus vaste et lui conviendrait beaucoup mieux. Malheureusement la porte de communication est fermée; et il est à craindre qu'elle ne se rouvre jamais entre ma belle-sœur et moi.

— Votre belle-sœur, Madame?...

— Eh oui, mademoiselle Isidora, aujourd'hui comtesse de S... A quoi donc pensez-vous, monsieur Laurent? Je vous ai déjà dit...

— Ah! il est vrai; je vous demande pardon, Madame!... »

Et Laurent perdit de nouveau contenance.

« Écoutez, mon ami, reprit Alice après l'avoir silencieusement examiné à la dérobée, vous avez, j'espère, quelque confiance en moi, et vous pouvez compter que vos aveux seront ensevelis dans mon cœur. Eh bien, il faut que vous me disiez en conscience ce que vous savez... ou du moins ce que vous pensez de cette femme. Ce n'est pas une vaine curiosité qui me porte à vous interroger :

il s'agit pour moi de savoir si, à l'exemple de ma famille, je dois la repousser avec mépris, ou si, dirigée par des motifs plus élevés que ceux de l'orgueil et du préjugé, je dois l'admettre auprès de moi comme la veuve de mon frère.

— Vous m'embarrassez beaucoup, répondit Jacques après avoir hésité un instant; je ne connais pas assez le monde, je ne puis pas assez bien juger la personne... dont il est question pour me permettre d'avoir un avis.

— Cela est impossible : si on n'a pas un avis formulé, décisif, on a toujours, sur quelque chose que ce soit, un sentiment, un instinct, un premier mouvement. Si vous refusez de me dire votre impression personnelle, j'en conclurai naturellement que vous ne prenez aucun intérêt à ce qui me touche, et que vous n'avez pas pour moi l'amitié que j'ai pour vous; car, si vous m'adressiez une question relative à votre conscience et à votre dignité, je sens que je mettrais une extrême sollicitude à vous éclairer. »

Il y avait longtemps que madame de T... n'avait repris avec Jacques ce ton d'affectueux abandon, qui lui avait été naturel et facile dans les commencements, et qui maintenant devenait de plus en plus l'effort d'une passion qui veut se donner le change en se retranchant sur l'amitié. Jacques était si facile à tromper, qu'il crut l'amitié revenue; et lui qui se persuadait être disgracié jusqu'à l'indifférence, accueillit avec ivresse ce sentiment dont le calme l'avait cependant fait souffrir. Il pâlit et rougit; et ces alternatives d'émotion sur sa figure mobile et fraîche comme celle d'un enfant, l'embellissaient singulièrement. Sa fine et abondante chevelure blonde, la transparence de son teint, la timidité de ses manières, contrastaient avec une taille élevée, des membres robustes, un courage physique extraordinaire; sa main énorme, forte comme

celle d'un athlète, et cependant blanche et modelée comme un beau marbre, eût été d'une haute signification pour Lavater ou pour le spirituel auteur de la *Chirognomonie*[1]; son organisation douce et puissante, stoïque et tendre, était résumée tout entière dans cet indice physiologique.

Quand il osait lever ses limpides yeux bleus sur Alice, une flamme dévorante allait s'insinuer dans le cœur de cette jeune femme; mais cet éclair d'audacieux désir s'éteignait aussi rapidement qu'il s'était allumé. La défiance de soi-même, la crainte d'offenser, l'effroi d'être repoussé, abaissaient bien vite la blonde paupière de Jacques; et son sang, allumé jusque sur son front, se glaçait tout à coup jusqu'à la blancheur de l'albâtre. Alors sa timidité le rendait si farouche, qu'on eût dit qu'il se repentait d'un instant d'enthousiasme, qu'il en avait honte, et qu'il fallait bien se garder d'y croire. C'est

1. M. d'Arpentigny a écrit, comme on sait, un livre fort ingénieux sur la physionomie des mains. Nous croyons son système très-vrai et ses observations très-justes, d'autant plus qu'elles se rattachent à des formules de métaphysique très-lucides et très-ingénieuses. Mais nous ne croyons pas ce système plus exclusif que ceux de Gall et de Spurzheim. Lavater est le grand esprit qui a embrassé l'ensemble des indices révélateurs de l'être humain. Il n'a pas seulement examiné une portion de l'être, mais il a esquissé un vaste système, dont chaque portion, étudiée en particulier, est devenue depuis un système complet. La phrénologie et la chirognomonie sont traitées incidemment, mais avec largeur, dans Lavater. En s'appliquant aux particularités de la physionomie générale, chaque système amène un progrès, des observations plus précises, des études plus approfondies, et de nouvelles recherches métaphysiques. C'est sous ce dernier point de vue que nous attachons de l'importance a de tels systèmes. En général, le public n'y cherche qu'un amusement, une sorte d'horoscope. Nous y voyons bien autre chose à conclure de la relation de l'esprit avec la matière. Mais ce n'est pas dans une note, et au beau milieu d'un roman, que nous pouvons développer nos idées à cet égard. L'occasion s'en retrouvera, ou d'autres le feront mieux. En attendant, l'ouvrage de M. d'Arpentigny est à noter comme important et remarquable.

qu'en se donnant sans réserve à toutes les heures de sa vie, il se reprenait malgré lui, et forçait les autres à se replier sur eux-mêmes. C'est ainsi qu'il repoussait l'amour de la timide et fière Alice, cette âme semblable à la sienne pour leur commune souffrance.

Ah ! pourquoi, entre deux cœurs qui se cherchent et se craignent, un cœur ami, un prêtre de l'amour divin, ou mieux encore une prêtresse, car ce rôle délicat et pur irait mieux à la femme ; pourquoi, dis-je, un ange protecteur ne vient-il pas se placer pour unir des mains qui tremblent et s'évitent, et pour prononcer à chacun le mot enseveli dans le sein de chacun ? Eh quoi ! il y a des êtres hideux dont les fonctions sans nom consistent à former par l'adultère, par la corruption, ou par l'intérêt sordide du mariage, de monstrueuses unions, et la divine religion de l'amour n'a pas de ministres pour sonder les cœurs, pour deviner les blessures et pour unir ou séparer sans appel ce qui doit être lié ou béni dans le cœur de l'homme et de la femme ? Mais où est la place de l'amour dans notre société, dans notre siècle surtout ? Il faut que les âmes fortes se fassent à elles-mêmes leur code moralisateur, et cherchent l'idéal à travers le sacrifice, qui est une espèce de suicide ; ou bien il faut que les âmes troublées succombent, privées de guide et de secours, à toutes les tentations fatales qui sont un autre genre de suicide.

Alice se sentit frémir de la tête aux pieds en rencontrant le regard enivré de Jacques ; mais la femme est la plus forte des deux dans ce genre de combat ; elle peut gouverner son sang jusqu'à l'empêcher de monter à son visage. Elle peut souffrir aisément sans se trahir, elle peut mourir sans parler. Et puis cette souffrance a son charme, et les amants la chérissent. Ces palpitations brûlantes, ces désirs et ces terreurs, ces élans immenses

et ces strangulations soudaines, tout cela est autant d'aiguillons sous lesquels on se sent vivre, et l'on aime une vie pire que la mort. Il est doux, quand les vœux sont exaucés, de se rencontrer, de se retracer l'un à l'autre ce qu'on a souffert, et parfois alors on le regrette ! mais il est affreux de se le cacher éternellement et de s'être aimés en vain. Entre l'ivresse accablante et la soif inassouvie il y a toujours un abîme de douleur et de regret incommensurable. On y tombe de chaque rive. De quel côté est la chute la plus rude ?

Ainsi, lorsqu'on cherche à percer le nuage derrière lequel se tiennent cachées toutes les vérités morales, on se heurte contre le mystère. La société laisse la vérité dans son sanctuaire et tourne autour. Mais lorsqu'une main plus hardie cherche à soulever un coin du voile, elle aperçoit, non pas seulement l'ignorance, la corruption de la société, mais encore l'impuissance et l'imperfection de la nature humaine, des souffrances infinies inhérentes à notre propre cœur, des contradictions effrayantes, des faiblesses sans cause, des énigmes sans mot. Le chercheur de vérités est le plus faible entre les faibles, parce qu'il est à peu près seul. Quand tous chercheront et frapperont, ils trouveront et on leur ouvrira. La nature humaine sera modifiée et ennoblie par cet élan commun, par cettte fusion de toutes les forces et de toutes les volontés, que décuplera la force et la volonté de chacun. Jusque-là que pouvez-vous faire, vous qui voulez savoir ? L'ignorance est devant vous comme un mur d'airain, et vous la portez en vous-même. Vous demandez aux hommes pourquoi ils sont fous, et vous sentez que vous-même vous n'êtes point sage. Hélas ! nous accusons la société de langueur, et notre propre cœur nous crie : Tu es faible et malade !

Mais je m'aperçois que je traduis au lecteur le griffon-

nage obscur et fragmenté des cahiers que Jacques Laurent entassait à cette époque de sa vie, dans un coin, et sans les relire ni les coordonner, comme il avait toujours fait. Ses notes et réflexions nous ont paru si confuses et si mystérieuses, que nous avons renoncé à en publier la suite.

Vaincu par l'insistance d'Alice, il ouvrit son cœur du moins à l'amitié, et lui raconta toute l'histoire que l'on a pu lire dans la première partie de ce récit, mais en peu de mots et avec des réticences, pour ne pas alarmer la pudeur d'Alice. *Elle* était bonne et charitable, dit-il, cela est certain. Elle m'envoya, sans me connaître, de l'argent pour soulager la misère des malheureux qui ne pouvaient pas payer leur loyer au régisseur de cette maison. Le hasard me fit entrer dans ce jardin, alors abandonné, par cet appartement alors en construction. Un autre hasard me fit franchir la petite porte du mur et pénétrer dans la serre de l'autre enclos. Un dernier hasard, je suppose, l'y amena ; là je causai avec elle. Là je retournai deux fois, et je fus attendri, presque fasciné par le charme de son esprit, l'élévation de ses idées, la grandeur de ses sentiments. C'était la femme la plus belle, la plus éloquente et, à ce qu'il me semblait, la meilleure que j'eusse encore rencontrée. Ensuite...

— Ensuite, dit Alice avec une impétuosité contenue.

— Je la revis dans un bal..

— Au bal de l'Opéra?

— Il ne tiendrait qu'à moi de croire que j'y suis en cet instant, reprit Laurent avec un enjouement forcé, car vous m'intriguez beaucoup, Madame, par la révélation que vous me faites de mes propres secrets.

— C'était donc un secret, un rendez-vous? Vous voyez, mon ami, que je ne sais pas tout.

— C'était encore un hasard. Je fus raillé par une femme

impétueuse, hardie, éloquente autant que l'autre, mais d'une éloquence bizarre, pleine d'audace et d'effrayantes vérités.

— Comment *l'autre?* Je ne comprends plus.

— C'était la même.

— Et laquelle triompha?

— Toutes deux triomphèrent de mes sophismes philosophiques, toutes deux m'ouvrirent les yeux à certaines portions de la vérité, et firent naître en moi l'idée de nouveaux devoirs.

— Expliquez-vous, monsieur Laurent, vous parlez par énigmes.

— L'une, celle que j'avais vue vêtue de blanc au milieu des fleurs, représentait le sacrifice et l'abnégation; l'autre, celle qui se cachait sous un masque noir et que j'entrevoyais à travers la poussière et le bruit, me représentait la révolte de l'esclave qui brise ses fers et la rage héroïque du blessé percé de coups qui ne veut pas mourir. Une troisième figure m'apparut qui réunissait en elle seule les deux autres aspects : c'était la force et l'accablement, le remords et l'audace, la tendresse et l'orgueil, la haine du mal avec la persistance dans le mal; c'était Madeleine échevelée dans les larmes, et Catherine de Russie enfonçant sa couronne sur sa tête avec un terrible sourire. Ces deux femmes sont en elle : Dieu a fait la première, la société a fait la seconde.

— Vous m'effrayez et vous m'attendrissez en même temps, mon ami, dit Alice en détournant son visage altéré et en se penchant pour méditer. Cette femme n'est pas une nature vulgaire, puisqu'elle vous a fait une impression si profonde.

— La trace en est restée dans mon esprit et je ne voudrais pas l'effacer. Le spectacle de cette lutte et de cette douleur m'a beaucoup appris.

— Quoi, par exemple?

— Avant tout, qu'il serait impie de mépriser les êtres tombés de haut.

— Et cruel de les briser, n'est-ce pas?

— Oui, si en croyant briser l'orgueil on risque de tuer le repentir.

— Mais elle n'aimait pas mon frère?

— La question n'est pas là.

— Hélas! pensa la triste Alice, c'est la chose qui m'occupe le moins. » Et, en effet, la question pour elle était de savoir si Jacques aimait Isidora. « D'ailleurs, ajouta-t-elle, depuis trois ans que vous ne l'avez revue, elle a pu triompher des mauvais penchants; car il y a trois ans que vous ne l'avez vue?

— Oui, Madame.

— Et sans doute elle vous a écrit pendant cet intervalle?

— Jamais, Madame.

— Mais, vous avez pensé à elle, vous avez pu établir un jugement définitif?...

— J'y ai pensé souvent d'abord, et puis quelquefois seulement; je ne suis pas arrivé à juger son caractère d'une manière absolue; mais sa position, je l'ai jugée.

— C'est là ce qui m'intéresse, parlez.

— Sa position a été fausse, impossible; elle trouvait dans sa vie le contraste monstrueux qui réagissait sur son cœur et sa pensée : ici le faste et les hommages de la royauté, là le mépris et la honte de l'esclavage; au dedans les dons et les caresses d'un maître asservi, au dehors l'outrage et l'abandon des courtisans furieux. D'où j'ai conclu que la société n'avait pas donné d'autre issue aux facultés de la femme belle et intelligente, mais née dans la misère, que la corruption et le désespoir. La femme richement douée a besoin d'amour, de bonheur

et de poésie. Elle n'en trouve que le semblant quand elle est forcée de conquérir ces biens par des moyens que la société flétrit et désavoue. Mais pourquoi la société lui rend-elle la satisfaction légitime impossible et les plaisirs illicites si faciles? Pourquoi donne-t-elle l'horrible misère aux filles honnêtes et la richesse seulement à celles qui s'égarent? Tout cela fournit bien matière à quelques réflexions, n'est-ce pas, Madame?

— Vous avez raison, Laurent, dit madame de T... avec une expansion douloureuse. Je tâcherai d'approfondir la vérité; et s'il est vrai, comme on l'affirme, que, depuis trois ans, cette femme ait eu une conduite irréprochable, je l'aiderai à se réhabiliter. Dans le cas contraire, je l'éloignerai sans rudesse et sans porter à son orgueil blessé le dernier coup.

— A-t-elle donc essayé de se faire accueillir par vous, Madame? reprit Laurent, que cette idée jetait dans une véritable perplexité.

— Il me le semble, répondit Alice. J'ai là un billet d'elle, fièrement signé comtesse de S..., qu'elle m'a envoyé ce matin, et où elle me demande à remettre entre mes mains, et face à face, une lettre fort secrète de mon frère mourant. Je ne puis ni ne dois m'y refuser. Je vais donc la voir.

— Vous allez la voir?

— Dans un quart d'heure elle sera ici; je lui ai donné rendez-vous pour neuf heures. Vous voyez, monsieur Laurent, que j'avais besoin de réfléchir à l'accueil que je dois lui faire, et je vous remercie de m'avoir éclairée. Ayez la bonté d'emmener coucher mon fils; il est bon qu'il ne voie pas cette femme, si moi-même je ne dois point la revoir. Je vous avoue que sa figure et sa contenance vont m'influencer beaucoup dans un sens ou dans l'autre. »

Laurent s'était levé avec effroi; il avait pris son chapeau. Pour la première fois il était impatient de quitter Alice; mais, à sa grande consternation, elle ajouta :

« Dans un quart d'heure mon enfant sera endormi; je vous prie alors de revenir me trouver, monsieur Laurent.

— Permettez, Madame, que cela ne soit pas, dit Laurent avec plus de fermeté qu'il n'en avait encore montré.

— Laurent, reprit madame de T... en se levant et en lui saisissant la main avec une sorte de solennité, je sais que cela n'est pas convenable, et que cela doit vous embarrasser, vous émouvoir beaucoup. Mais une telle circonstance de ma vie me pousse en dehors de toute convenance, et je ne m'arrêterais que devant la crainte de vous faire souffrir sérieusement. Dites, devez-vous souffrir en revoyant Isidora?

— Je ne souffrirai que pour elle; mais n'est-ce pas assez? répondit Laurent avec assurance. Ne serai-je pas auprès de vous en face d'elle, comme un accusateur, un délateur ou un juge? N'exigez pas de moi...

— Eh bien?

— N'exigez pas que j'ajoute à l'humiliation de son rôle devant vous. Je crois qu'elle ne s'attend pas à vous trouver telle que vous êtes. Je crains que votre grandeur ne l'écrase.

— Ah! vous l'aimez encore, Laurent! s'écria madame de T... Puis elle ajouta avec un sourire glacé : Je ne vous en fais pas un crime. Moi, je vous demande, comme la première et peut-être la dernière preuve d'une amitié sérieuse, de revenir quand je vous ferai avertir. » Laurent s'inclina et sortit. Il eut la tentation de courir bien loin de l'hôtel pour se soustraire à cette étrange fantaisie si sérieusement énoncée. Mais il ne se sentit pas la force

d'offenser celle qu'il aimait quand elle invoquait l'amitié, une amitié qu'il croyait à peine reconquise !

« Je les verrai ensemble, se disait Alice, je me convaincrai de ce que je sais déjà. Il me sera enfin prouvé qu'il l'aime, et alors je serai guérie. Quelle est la femme assez lâche ou assez faible pour aimer un homme occupé d'une autre femme, pour songer à engager une lutte honteuse, à méditer une conquête incertaine, et qui ne s'achète que par la coquetterie, c'est-à-dire par le moyen le plus contraire à la dignité et à la droiture du cœur ? »

Elle s'étonnait d'avoir eu le courage de provoquer cette crise décisive et d'avoir osé vaincre la répugnance de Jacques. Mais elle s'en applaudissait, et remerciait Dieu de lui en avoir donné la force. Et puis cependant une douleur mortelle envahissait toutes ses facultés, et elle s'efforçait de désirer qu'Isidora fût assez indigne de l'amour de Jacques pour qu'elle-même pût mépriser un pareil amour et oublier l'homme capable de le porter dans son sein. Mais on sait combien sont peu solides ces résolutions de hâter la fin d'un mal qu'on aime et d'une souffrance que l'on caresse.

Un domestique annonça madame la comtesse de S..., et Alice sentit comme le froid de la mort passer dans ses veines. Elle se leva brusquement, se rassit pendant que son étrange belle-sœur avançait avec lenteur vers la porte du salon, et se releva avec effort lorsque l'apparition de cet être problématique se fut tout à fait dessinée sur le seuil.

Au premier coup d'œil jeté sur cette femme, Alice ne fut frappée que de son assurance, de la grâce aisée de sa démarche et de sa miraculeuse beauté. Isidora n'était plus jeune : elle avait trente-cinq ans; mais les années et les orages de sa vie avaient passé impunément sur ce

front de marbre et sur ce visage d'une blancheur immaculée. Tout en elle était encore triomphant : l'œil large et pur, la souplesse des mouvements, la main sans pli, les formes arrondies sans pesanteur, les plans du visage fermes et nets, les dents brillantes comme des perles et les cheveux noirs comme la nuit ; on eût dit que la sérénité du ciel s'était laissé conquérir par la puissance de l'enfer ; c'était la Vénus victorieuse, chaste et grave en touchant à ses armes, mais enveloppée de ce mystérieux sourire qui fait douter si c'est l'arc de Diane ou celui de l'Amour dont il lui a plu de charger son bras voluptueux et fort.

Elle paraissait d'autant plus blanche et fraîche qu'elle était en noir, et ce deuil rigoureux était ajusté avec autant de bon goût et de simplicité noble qu'eût pu l'être celui d'une duchesse. Sa beauté avait d'ailleurs ce caractère de haute aristocratie que les patriciennes croient pouvoir s'attribuer exclusivement, en quoi elles se trompent fort.

Alice fit rapidement ces remarques et avança de quelques pas au-devant d'Isidora, d'autant plus décidée à être parfaitement calme et polie, qu'elle se sentait plus de méfiance et de trouble intérieur. Au fond de son âme, Isidora tremblait bien plus qu'Alice ; mais le fond de cette âme était, dans certains cas, un impénétrable abîme, et elle savait rendre sa confusion imposante. Elle accepta le fauteuil qu'Alice lui montrait à quelque distance du sien ; puis, se tournant d'un air quasi royal pour voir si elle était bien seule avec madame de T..., elle lui présenta en silence une lettre cachetée de noir, en disant : « C'est lui-même qui a mis là ce cachet de deuil, quatre heures avant de mourir. »

Alice, qui avait beaucoup aimé son frère, fut tout à coup si émue qu'elle ne songea plus à observer la contenance

de son interlocutrice. Elle ouvrit la lettre d'une main tremblante. C'était bien l'écriture du comte Félix, quoique pénible et confuse.

« Ma sœur, avait-il écrit, ils ont beau dire, je sens bien « que je suis perdu, que rien ne me soulage, et que bien« tôt, peut-être, il faudra que je meure sans te revoir. « Tu es le seul être que je voudrais avoir auprès de moi « pour adoucir un moment pareil..... peut-être affreux, « peut-être indifférent comme tant de choses dont on s'ef« fraie et qui ne sont rien. J'aurais préféré mourir d'un « coup de pistolet, d'une chute de cheval, de quelque « chose dont je n'aurais pas senti l'approche et les lan« gueurs.... Quoi qu'il en soit, je veux, pendant que j'ai « bien ma tête et un reste de forces, te faire connaître « mes derniers sentiments, mes derniers vœux, je dirais « presque mes dernières volontés, si je l'osais. Alice, tu es « un ange, et toi seule, dans ma famille et dans le monde, « défendras ma mémoire, je le sais. Toi seule compren« dras ce que je vais t'annoncer. J'aime depuis six ans « une femme envers laquelle je n'ai pas toujours été « juste, mais qui avait pourtant assez de droits sur mon « estime pour que j'aie su cacher les torts que je lui sup« posais. Depuis trois ans que je voyage avec elle, mes « soupçons se sont dissipés; sa fidélité, son dévouement, « ont satisfait à toutes mes exigences et triomphé de tous « mes préjugés. Depuis un an que je suis malade, elle a « été admirable pour moi, elle ne m'a pas quitté d'un in« stant, elle n'a pas eu une pensée, un mouvement qu'elle « ne m'ait consacrés... Il faut abréger, car je suis faible, « et la sueur me coule du front tandis je t'écris... une « sueur bien froide!.... Depuis huit jours que j'ai épousé « cette femme devant l'Église et devant la loi, et par un « testament qu'elle ignore et qu'elle ne connaîtra qu'a« près ma mort, je lui lègue tous les biens dont je peux

« disposer. Elle n'a pas songé un instant à assurer son « avenir. Généreuse jusqu'à la prodigalité, elle m'a mon« tré un désintéressement inouï. Je mourrais malheureux « et maudit si je la laissais aux prises avec la misère, « lorsqu'elle m'a sacrifié une partie de sa vie. Ah ! si tu « savais, Alice ! que ne puis-je te voir... te dire tout ce « que ma main raidie par un froid terrible m'empêche « de.....

« Ma sœur, je suis presque en défaillance, mais mon « esprit est encore net et ma volonté inébranlable. Je « veux que ma femme soit ta sœur ; je te le demande au « nom de Dieu ; je te le demande à genoux, près d'expi« rer peut-être ! Tous les autres la maudiront ! mais toi, « tu lui pardonneras tout, parce qu'elle m'a véritable« ment aimé. Adieu, Alice, je ne vois plus ce que j'écris ; « mais je t'aime et j'ai confiance... Adieu... ma sœur !...

« Ton frère, Félix, comte de S... »

Alice essuya ses joues inondées de larmes silencieuses, et resta quelque temps comme absorbée par la vue de ce papier, de cette écriture affaiblie, de cet adieu solennel et de ce nom de frère qui semblait exercer sur elle une majestueuse autorité d'affection.

Elle se retourna enfin vers Isidora et la regarda attentivement. Isidora était impassible et la regardait aussi, mais avec plus de curiosité que de bienveillance. Alice fut frappée de la clarté de ce regard sec et fier. Ah ! pensa-t-elle, on dirait qu'elle ne le pleure plus, et il y a si peu de temps qu'elle l'a enseveli ! on dirait même qu'elle ne l'a pas pleuré du tout !

« Madame, dit-elle, est-ce que vous ne connaissez pas le contenu de cette lettre?

— Non, Madame, répondit la veuve avec assurance : lorsque mon mari me la remit, il eut peine à me faire

comprendre que je devais ne la remettre qu'à vous, et ce furent ses dernières paroles. » Et Isidora ajouta en baissant la voix comme si de tels souvenirs lui causaient une sorte de terreur : « Son agonie commença aussitôt, et quatre heures après... » Elle se tut, ne pouvant se résoudre à rappeler l'image de la mort.

« Mon frère vous avait-il quelquefois parlé de moi, madame? reprit Alice, qui l'observait toujours.

— Oui, Madame, souvent.

— Et ne puis-je savoir ce qu'il vous disait?

— Lorsqu'il était malade d'irritation nerveuse, il avait de grands accès de scepticisme et presque de haine contre le genre humain tout entier...

—Et, l'on m'a dit, contre notre sexe particulièrement?»

Isidora se troubla légèrement; puis elle reprit aussitôt : « Dans ces moments-là, il exceptait une seule femme de la réprobation.

— Et c'était vous, sans doute, Madame?

— Non, Madame, répondit Isidora, d'un accent de franchise courageuse : c'était vous. Ma sœur est un ange, disait-il : ma sœur n'a jamais eu un seul instant, dans toute sa vie, la pensée du mal.

— Mais, Madame... cet éloge exagéré, sans doute, ne renfermait-il pas un reproche muet contre quelque autre femme?

— Vous voulez dire contre moi? Écoutez, Madame reprit Isidora avec une audace presque majestueuse, je ne suis pas venue ici pour me confesser des reproches justes ou injustes que la passion d'un homme a pu m'adresser. Le récit de pareils orages épouvanterait peut-être votre âme tranquille. Je me crois assez justifiée par la preuve de haute estime que votre frère m'a donnée en m'épousant. Je ne sais pas ce que contient cette lettre; j'en ai respecté le secret et j'ai rempli ma mission. Je n'ai

jamais eu l'intention de me prêter à un interrogatoire, quelque gracieux et bienveillant qu'il pût sembler... »

En parlant ainsi, Isidora se levait avec lenteur, ramenait son châle sur ses épaules, et se disposait à prendre congé. « Pardon, Madame, reprit Alice, qui, choquée de sa raideur, voulait absolument tenter une dernière épreuve : soyez assez bonne pour prendre connaissance de cette lettre que vous m'avez remise. »

Elle présenta la lettre à Isidora, et approcha d'elle un guéridon et une bougie, voulant observer quelle impression cette lecture produirait sur son impénétrable physionomie.

Isidora parut éprouver une vive répugnance à subir l'épreuve ; elle était venue armée jusqu'aux dents, elle craignait de s'attendrir en présence de témoins. Cependant, comme elle ne pouvait refuser, elle se rassit, posa la lettre sur le guéridon, et, baissant la tête sous son voile, comme si elle eût été myope, elle déroba entièrement son visage aux investigations d'Alice.

L'idée de la mort était si antipathique à cette nature vivace, le spectacle de la mort lui avait été si redoutable, cette lettre lui rappelait de si affreux souvenirs, qu'elle ne put y jeter les yeux sans frissonner. Des tressaillements involontaires trahirent son angoisse ; et quand elle eut fini :

« Pardon, Madame, dit-elle à Alice ; je suis obligée de recommencer, je n'ai rien compris, je suis trop troublée. »

*Troublée !* pensait Alice ; elle ne peut même pas dire *émue !* Si son âme est aussi froide que ses paroles, quelle âme de bronze est-ce là ?

Isidora relut la lettre avec un imperceptible tremblement nerveux ; puis elle abaissa son voile sur son visage, se releva, et fit le geste de rendre le papier à sa belle-sœur ; mais tout à coup elle chancela, retomba sur son

fauteuil, et, joignant ses mains crispées, elle laissa échapper une sorte de cri, un sanglot sans larmes, qui révélait une angoisse profonde, une mystérieuse douleur.

La bonne Alice n'en demandait pas davantage. Dès qu'elle la vit souffrir, elle s'approcha d'elle, prit ses deux mains, qu'elle eut quelque peine à désunir, et, se penchant vers elle avec un reste d'effroi :

« Pardonnez-moi d'avoir rouvert cette plaie, lui dit-elle d'une voix caressante; mais n'est-ce pas devant moi et avec moi que vous devez pleurer?

— Avec vous? s'écria la courtisane effarée. »

Puis, la regardant en face, elle vit cette douce et bienfaisante figure qui s'efforçait de lui sourire à travers ses larmes.

Ce fut comme un choc électrique. Il y avait peut-être vingt ans qu'Isidora n'avait senti l'étreinte affectueuse, le regard compatissant d'une femme pure; il y avait peut-être vingt ans qu'elle raidissait son âme orgueilleuse contre tout insultant dédain, contre toute humiliante pitié. Malgré ce que Félix lui avait dit de la bonté de sa sœur, et peut-être même à cause de ce respect enthousiaste qu'il avait pour Alice, Isidora était venue la trouver, le cœur disposé à la haine. On ne sait pas ce que c'est que le mépris d'une femme pour une femme. Pour la première fois depuis qu'elle était tombée dans l'abîme de la corruption, Isidora recevait d'une femme honnête (comme ses pareilles disent avec fureur) une marque d'intérêt qui ne l'humiliait pas. Tout son orgueil tomba devant une caresse. La glace dont elle s'était cuirassée se fondit en un instant. Toutes les facultés aimantes de son être se réveillèrent; et, passant d'un excès de réserve à un excès d'expansion, ainsi qu'il arrive à ceux qui luttent depuis longtemps, elle se laissa tomber aux

pieds d'Alice, elle embrassa ses genoux avec transport, et s'écria à plusieurs reprises, au milieu de sanglots et de cris étouffés :

« Mon Dieu ! que vous me faites de bien ! Mon Dieu ! que je vous remercie ! »

En voyant enfin des torrents de larmes obscurcir ces beaux yeux, dont l'audacieuse limpidité l'avait consternée, Alice sentit s'envoler toutes ses répugnances. Elle releva la pécheresse et, la pressant sur son sein, elle osa baiser ses joues inondées de pleurs.

L'effusion d'Isidora ne connut plus de bornes ; elle était comme ivre, elle dévorait de baisers les mains de sa jeune sœur, comme elle l'appelait déjà intérieurement. « Une femme, disait-elle avec une sorte d'égarement, une amie, un ange ! ô mon Dieu ! j'en mourrai de bonheur, mais je serai sauvée ! » Son enthousiasme était si violent qu'il effraya bientôt Alice. Dans ces âmes sombres, la joie a un caractère fébrile, que les âmes tendres et chastes ne peuvent pas bien comprendre. Et cependant rien n'était plus chaste que la subite passion de cette courtisane pour l'angélique sœur qui lui rouvrait le chemin du ciel. Mais ce brusque retour à l'attendrissement et à la confiance, bouleversait son âme trop longtemps froissée. Elle ne pouvait passer de l'amer désespoir à la foi souriante qu'en traversant un accès de folie. Elle en fut tout à coup comme brisée, et se jetant sur un sopha : « J'étouffe, dit-elle, je ne suis pas habituée aux larmes, il y a si longtemps que je n'ai pleuré ! Et puis, je ne croyais pas pouvoir jamais sentir un instant de joie... Il me semble que je vais mourir. »

En effet, elle devint d'une pâleur livide, et Alice fut effrayée de voir ses dents serrées et sa respiration suspendue. Elle craignit une attaque de nerfs, et sonna précipitamment sa femme de chambre.

La femme de chambre, au lieu de venir, courut à l'appartement du jeune Félix, où se tenait Jacques Laurent dans l'attente de son sort.

L'enfant dormait, Jacques agité s'efforçait de lire. La femme de chambre le pria de se rendre auprès de madame. Tel était l'ordre qu'elle avait reçu de sa maîtresse un quart d'heure auparavant; et, dans son émotion, Alice avait oublié que le coup de sonnette devait être le signal de cet avertissement donné à Jacques. Voilà pourquoi au bout de cinq minutes, au lieu de voir entrer sa femme de chambre, elle vit entrer Laurent.

Ou plutôt elle ne le vit pas. Il s'avançait timidement, et Alice tournait le dos à la porte par où il entra. Agenouillée près de sa belle-sœur, elle essayait de ranimer ses mains glacées. Cependant Isidora n'était point évanouie. Morne, l'œil fixe, et le sein oppressé, il semblait qu'elle fût retombée dans le désespoir, faute de puissance pour la joie. La douce Alice semblait la supplier de faire un nouvel effort pour chasser le démon. Elle semblait prier pour elle, tout en la priant elle-même de se laisser sauver.

Jacques s'attendait si peu à un tel résultat de l'entrevue de ces deux femmes, qu'il resta comme pétrifié de surprise devant l'admirable groupe qu'elles formaient devant lui. Toutes deux en deuil, toutes deux pâles : l'une toute semblable à un ange de miséricorde, l'autre à l'archange rebelle qui mesure l'espace entre l'abîme et le firmament.

Cependant l'habitude de s'observer et de se contraindre était si forte chez cette dernière, qu'elle y obéissait encore machinalement. Elle fut la première à s'apercevoir du léger bruit que fit l'entrée de Jacques, et, sortant de sa torpeur par un grand effort, elle recouvra la parole. « Je suis insensée, dit-elle à voix basse à sa belle-sœur.

L'état où je suis me rendrait importune si je restais plus longtemps. Permettez-moi de m'en aller tout de suite. Il vous arrive du monde, et je ne veux pas qu'on me voie chez vous. Oh ! à présent que je vous connais, je vous aime, et je ne veux pas vous exposer à des chagrins pour moi ; j'aimerais mieux ne vous revoir jamais. Mais je vous reverrai, n'est-ce pas? Oh! permettez-moi de revenir en secret! je vous le demanderais à genoux si nous étions seules.

— Je veux que vous reveniez, répondit Alice en l'aidant à se lever, et bientôt j'espère que ce ne sera plus en secret. Pendant quelques jours encore permettez-moi de causer seule, librement avec vous.

— Quand ordonnez-vous que je revienne? dit Isidora, soumise comme un enfant.

— Si je croyais vous trouver seule chez vous...

— Vous me trouverez toujours seule.

— A certaines heures? lesquelles?

— A toutes les heures. Avec l'espérance de vous voir un instant, je fermerai ma porte toute la journée.

— Mais quels jours?

— Tous les jours de ma vie s'il le faut, pour vous voir un seul jour.

— Mon Dieu ! que vous me touchez ! que vous me paraissez aimante!

— Oh! je l'ai été, et je le deviendrai si vous voulez m'aimer un peu. Mais ne dites rien encore ; ce serait de la pitié peut-être. Tenez, vous ne pouvez pas venir chez moi ostensiblement, cela peut attirer sur vous quelque blâme. Je sais qu'on a une détestable opinion de moi dans votre famille. Je croirais que je la mérite si vous la partagiez. Mais je ne veux pas que mon bon ange souffre pour le bien qu'il veut me faire. Venez chez moi par les jardins. Il y a une petite porte de communication dans

votre mur ; près de la porte une serre remplie de fleurs, où vous pouvez vous tenir sans que personne vous voie, et où vous me trouverez toujours occupée à vous aimer et à vous attendre. »

Malgré tout ce qu'il y avait d'affectueux dans ces paroles, le souvenir de cette petite porte, de ce mur mitoyen et de cette serre fut un coup de poignard qui réveilla les douleurs personnelles d'Alice. Elle se rappela Jacques Laurent, tourna brusquement la tête, et le vit au fond de l'appartement où il s'était timidement réfugié, tandis qu'elle conduisait lentement Isidora vers l'issue opposée, en parlant bas avec elle. Elle promit, mais sans s'apercevoir cette fois de la joie et de la reconnaissance d'Isidora. Enfin, voyant que celle-ci sortait et se soutenait à peine, tant l'émotion l'avait brisée, elle appela Jacques avec un sentiment de grandeur et de jalousie indéfinissable.

« Mon ami, lui dit-elle, donnez donc le bras à ma belle-sœur, qui est souffrante, et conduisez-la à sa voiture.

— Sa belle-sœur! pensa la courtisane. Elle ose m'appeler ainsi devant un de ses amis! elle n'en rougit pas! » et elle revint vers Alice pour la remercier du regard et saisir une dernière fois sa main qu'elle porta à ses lèvres. Dans son émotion délicieuse, elle vit Jacques confusément, sans le regarder, sans le reconnaître, et accepta son bras, sans pouvoir détacher ses yeux du visage d'Alice. Et comme Jacques, embarrassé de sa préoccupation, lui rappelait qu'il la conduisait à sa voiture :

« Je suis à pied, dit-elle. Quand on demeure porte à porte! Et, tenez, si la petite porte du jardin n'est pas condamnée, ce sera beaucoup plus court par là.

— Je vais sonner pour qu'on aille ouvrir, dit Alice; » et elle sonna en effet. Mais son âme se brisa en voyant Isidora, appuyée sur le bras de Jacques, descendre le perron du jardin, et se diriger vers le lieu de leurs an-

ciens rendez-vous. Elle eut la pensée de les suivre. Rien n'eût été plus simple que de reconduire elle-même sa belle-sœur par ce chemin ; rien ne lui parut plus monstrueux, plus impossible que cet acte de surveillance, tant il lui répugna. Elle ne pouvait pas supposer qu'Isidora n'eût pas reconnu Jacques. « Comme elle se contient jusqu'au milieu de l'attendrissement ! se disait-elle. Et lui, comme il a paru calme ! Quelle puissance dans une passion qui se cache ainsi ! Ne sais-je pas moi-même que plus l'âme est perdue, plus l'apparence est sauvée ? »

Elle s'accouda sur la cheminée, l'œil fixé sur la pendule, l'oreille tendue au moindre bruit, et comptant les minutes qui allaient s'écouler entre le départ et le retour de Jacques.

Isidora et Jacques marchaient sans se parler. Elle était plongée dans un attendrissement profond et délicieux, et ne songeait pas plus à regarder l'homme qui lui donnait le bras que s'il eût été une machine. Il s'applaudissait d'avoir échappé à l'embarras d'une reconnaissance, et, pensant à la bonté d'Alice, lui aussi, il se gardait bien de rompre le silence ; mais un hasard devait déjouer cette heureuse combinaison du hasard. Le domestique qui marchait devant eux s'était trompé de clef, et lorsqu'il l'eut vainement essayée dans la serrure, il s'accusa d'une méprise, posa sur le socle d'un grand vase de terre cuite, destiné à contenir des fleurs, la bougie qu'il tenait à la main, et se prit à courir à toutes jambes vers la maison pour rapporter la clef nécessaire.

Jacques Laurent resta donc tête à tête avec son ancienne amante sous l'ombrage de ces grands arbres qu'il avait tant aimés, devant cette porte qui lui rappelait leur première entrevue, et dans une situation tout à fait embarrassante pour un homme qui n'aime plus. L'air d'un soir chargé d'orage, c'est-à-dire lourd et chaud, ne fai-

sait pas vaciller la flamme de la bougie, et son visage se trouvait si bien éclairé qu'au premier moment Isidora devait le reconnaître, à moins que, dans la foule de ses souvenirs, le souvenir d'un amour si promptement satisfait, si promptement brisé, pût ne pas trouver place parmi tant d'autres.

Il affectait de détourner la tête, cherchant ce qu'il avait à dire, ou plutôt ce qu'il pouvait se dispenser de dire pour ne pas manquer à la bienséance. Offrir à sa compagne préoccupée de la conduire à un banc en attendant le retour du domestique, lui demander pardon de ce contre-temps, rien ne pouvait se dire en assez peu de mots pour que sa voix ne risquât pas de frapper l'attention. Il crut sortir d'embarras en apercevant une de ces chaises de bois qu'on laisse dans les jardins, et il fit un mouvement pour quitter le bras de madame de S... afin d'aller lui chercher ce siége. Ce pouvait être une politesse muette. Il se crut sauvé. Mais tout à coup il sentit son bras retenu par la main d'Isidora qui lui dit avec vivacité :

« Mais, Monsieur, je vous connais, vous êtes... Mon Dieu, n'êtes-vous pas...

— Je suis Jacques Laurent, répondit avec résignation le timide jeune homme, incapable de soutenir aucune espèce de feinte, et jugeant d'ailleurs qu'il était impossible d'éviter plus longtemps cette crise délicate. Puis, comme il sentit le bras d'Isidora presser le sien impétueusement, un sentiment de méfiance, et peut-être de ressentiment, lui rendit le courage de sa fierté naturelle. «Probablement, Madame, lui dit-il, ce nom est aussi vague dans vos souvenirs que les traits de l'homme qui le porte.

— Jacques Laurent, s'écria madame de S..., sans répondre à ce froid commentaire, Jacques Laurent ici, chez madame de T....! et dans cet endroit!.... Ah! cet en-

droit qui m'a fait vous reconnaître, je ne l'ai pas revu sans une émotion terrible, et j'ai été comme forcée de vous regarder, quoique... Jacques, vous ici avec moi!.... Mais comment cela se fait-il?... Que faisiez-vous chez madame de T...? Vous la connaissez donc?... Oui : elle vous a appelé son ami.... Vous êtes son ami!... Son amant peut-être!... Écoutez, Jacques, écoutez, il faut que je vous parle, ajouta-t-elle avec précipitation en voyant revenir le serviteur avec la clef.

— Non, pas maintenant, dit Jacques troublé et irrité : surtout pas après le mot insensé que vous venez de dire...

— Ah! reprit-elle en baissant la voix à mesure que le domestique s'approchait, quel accent d'indignation! je crois entendre la voix de Jacques au bal masqué lorsque, pour l'éprouver, je le supposais l'amant de Julie! Au nom de la pauvre Julie qui est morte dans tes bras, Jacques, écoute-moi un instant, suis-moi. Mon avenir, mon salut, ma consolation sont dans vos mains, Monsieur... Si vous êtes un homme juste et loyal comme vous l'étiez jadis... Si vous êtes un homme d'honneur, parlez-moi, suivez-moi... ou je croirai que vous êtes mon ennemi, un lâche ennemi comme les autres! Eh bien! n'hésitez donc pas! dit-elle encore pendant que le domestique faisait crier la clef dans la serrure rouillée; rien de plus simple que vous me donniez le bras jusqu'à mes appartements. Rien de plus grossier que de me laisser traverser seule l'autre jardin. » Et elle l'entraîna.

« Je vais attendre monsieur? dit le vieux Saint-Jean avec cet admirable accent de malicieuse bêtise qu'ont, en pareil cas, ces espions inévitables donnés par la civilisation.

— Non, répondit Jacques avec sa douceur et sa bonhomie ordinaires, laissez la clef, je vais la rapporter en revenant.

— En ce cas, je vais la mettre en dehors pour que monsieur puisse revenir. »

Jacques n'écoutait plus. Emporté comme par le vent d'orage, il suivait Isidora, qui, parvenue au milieu du jardin, tourna brusquement du côté de la serre, et l'y fit entrer avec une sorte de violence.

Elle ne s'arrêta qu'auprès de la cuvette de marbre, et de ce banc garni de velours bleu, sur lequel elle s'était assise près de lui pour la première fois. « Ne dites rien, Jacques! s'écria-t-elle en le forçant de s'asseoir à ses côtés, ne préjugez rien, ne pensez rien, jusqu'à ce que vous m'ayez entendue. Je vous connais, je sais que des questions ne vous arracheraient rien : je ne vous en ferai point. Je vois que vous avez de la répugnance à venir ici, de l'inquiétude et de l'impatience à y rester!... Je ne vous retiendrai pas longtemps. Je crois deviner... mais peu importe. Ce que je dirai sera vrai ou faux, vous ne répondrez pas, mais voilà ce que j'imagine, il faut que vous le sachiez pour comprendre ma situation et ma conduite. Vous êtes intimement lié avec madame de T..., vous êtes entré chez elle tout à l'heure sans être annoncé, comme un habitué de la maison,... dans sa chambre... car c'était sa chambre ou son boudoir, je n'ai pas bien regardé... Vous l'aimez! car vous tremblez; oui, je sens trembler votre main qui repousse en vain la mienne. Elle vous aime peut-être! Bah! il est impossible qu'elle ne vous aime pas! Que ce soit amour ou amitié, elle vous estime, elle vous écoute, elle vous croit! Vous lui avez parlé de moi; elle vous a consulté! Vous lui avez dit... Mais non, vous ne lui avez pas dit de mal de moi, sa conduite me le prouve. Sa conduite envers moi est admirable, c'est dire que la vôtre entre elle et moi l'a été aussi... Jacques, je vous remercie... Je parle comme dans un rêve, et je comprends à mesure que je parle... Mon

premier mouvement, en vous voyant, a été la peur, châtiment d'une âme coupable ! Mais mon second mouvement est celui de ma vraie nature, nature confiante et droite, que l'on a faussée et torturée. Aussi mon second mouvement est la confiance, la gratitude... une gratitude enthousiaste ! Jacques ! vous êtes toujours le meilleur des hommes, et vous avez pour maîtresse la meilleure des femmes ! Ce bonheur vous était dû ; en homme généreux, vous avez voulu me donner du bonheur aussi, et, grâce à vous, cette femme est mon amie ! Oh ! que vous êtes grands tous les deux ! »

Et, dans un élan irrésistible, Isidora pencha son visage baigné de larmes jusqu'à effleurer de ses lèvres tremblantes les mains du craintif jeune homme.

« Laissez, Madame, laissez, répondit-il, effrayé de l'émotion qui le gagnait et en faisant un effort pour s'éloigner d'elle, autant que le permettait la largeur du siége de marbre; vous êtes dangereuse jusque dans vos meilleurs mouvements, et je ne peux pas vous écouter sans frayeur. Vous êtes hardie et vous aimez à profaner, jusque dans vos élans d'amour pour les choses saintes. Otez de votre imagination audacieuse l'idée de cette liaison intime avec madame de T... Sachez, en un mot, que je suis le précepteur de son fils, et, par conséquent, le commensal et l'habitué nécessaire de sa maison. Je venais lui parler de son enfant, quand je suis entré étourdiment dans son petit salon. Je ne me permets pas d'autres sentiments envers elle qu'un dévouement respectueux, et l'estime qu'on doit à une femme éminemment vertueuse : et, quant à celui qu'elle peut avoir pour moi, c'est la confiance en mes principes et la bonne opinion qu'une personne sensée doit avoir de l'homme à qui elle confie l'âme de son enfant. Quel démon vous pousse à bâtir un roman extravagant, impos-

sible? Est-ce là le respect et l'amour que vous témoigniez tout à l'heure à madame de T... par vos humbles caresses? A peine l'émotion que sa bonté vous cause est elle dissipée, que déjà vous l'assimilez à toutes les femmes que vous connaissez; apprenez à connaître, Madame, apprenez à respecter, si vous voulez apprendre à aimer.»

Sauf l'amour avoué, sauf le bonheur des deux amants, la pauvre Isidora, dans sa candeur cynique, avait deviné juste, et c'était en effet un bon mouvement qui l'avait poussée à penser tout haut; mais elle ne savait pas qu'en s'exprimant ainsi, elle mettait la main sur des plaies vives. L'indignation de Jacques lui fit un mal affreux, et la haine de la pudeur et de la vertu lui revint au cœur plus amère, plus douloureuse que jamais.

« Quel langage! quelle colère et quel mépris! dit-elle en se levant et en regardant Jacques avec un sombre dédain. Vous niez l'amour et vous exprimez un pareil respect! Le nom de votre idole vous paraît souillé dans ma bouche, et son image dans ma pensée! Vous n'êtes pas habile, Jacques; vous ne savez pas que les femmes comme moi sont impossibles à tromper sur ce point. Le respect, c'est l'amour! En vain vous faites une distinction affectée de ces deux mots: quiconque n'aime pas, méprise, quiconque aime vénère; il n'y a pas deux poids et deux mesures pour connaître le véritable amour. Moi aussi j'ai été aimé une fois dans ma vie; est-ce que vous l'avez oublié, Jacques? Et comment l'ai-je su? c'est parce qu'on ne le disait pas, c'est parce qu'on n'eût jamais osé me l'avouer, c'est enfin parce qu'on me respectait. Et cela se passait ici, il y a trois ans; c'est ici que, sur ce banc, osant à peine effleurer mon vêtement, et frémissant de crainte quand, en touchant ces fleurs, votre main rencontrait la mienne, vous seriez mort plutôt que de vous déclarer, vous seriez devenu fou plutôt que

de vous avouer à vous-même que vous m'aimiez... Mais voilà que vous êtes devenu un homme civilisé à mon égard, c'est-à-dire que vous me méprisez, et que vous exaltez devant moi une autre femme ! C'est tout simple, Jacques, c'est tout simple, vous ne m'aimez plus et vous l'aimez.. Je m'en doutais, je le sais à présent. En vérité, Jacques, vous êtes bien maladroit, et le secret d'une femme *vertueuse*, comme vous dites, est en grand danger dans vos mains.

— Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire? reprit Jacques irrité, en se levant à son tour. Je croyais bénir le jour où je vous retrouverais digne d'une noble et fidèle amitié ; mais je vois bien que Julie est morte, en effet, comme vous le disiez tout à l'heure, et qu'il ne me reste plus qu'à pleurer sur elle.

— Ah ! malheureux, ne blasphème pas ! s'écria-t-elle en se tordant les mains ; que ne peux-tu dire la vérité? pourquoi Julie n'est-elle pas morte et ensevelie à jamais au fond de ton cœur et du mien? mais l'infortunée ne peut pas mourir. Cette âme pure et généreuse s'agite toujours dans le sein meurtri et souillé d'Isidora ; elle s'y agite en vain, personne ne veut lui rendre la vie ; elle ne peut ni vivre ni mourir. Vraiment je suis un tombeau où l'on a enfermé une personne vivante. Ah ! philosophe sans intelligence et sans entrailles, tu ne comprends rien à un pareil supplice, et cette agonie te fait sourire de pitié. Sois maudit, toi que j'ai tant aimé, toi que seul parmi tous les hommes, je croyais capable d'un grand amour ! puisses-tu être puni du même supplice ! puisses-tu te survivre à toi-même et conserver le désir du bien, après avoir perdu la foi ! »

Son voile noir était tombé sur ses épaules, et sa longue chevelure, déroulée par l'humidité de la nuit, flottait éparse sur sa poitrine agitée. La lune, en frappant

sur le vitrage de la serre, semait sur elle de pâles clartés dont le reflet bleuâtre la faisait paraître plus belle et plus effrayante. Elle ressemblait à lady Macbeth évoquant dans ses malédictions et dans ses terreurs les esprits malfaisants de la nuit.

Le cœur de Jacques se rouvrit à la pitié et à une sorte d'admiration pour ce principe d'amour et de grandeur qu'une vie funeste n'avait pu étouffer en elle; une âme vulgaire ne pouvait pas souffrir ainsi.

« Julie, lui dit-il, en lui prenant le bras avec énergie, reviens donc à toi-même; s'il ne faut pour cela que rencontrer un cœur ami, ne l'as-tu pas trouvé aujourd'hui? N'étais-tu pas tout à l'heure affectueusement pressée dans les bras d'un être généreux, excellent entre tous? Cette femme qui, en dépit des préjugés du monde, t'a nommée sa sœur et t'a promis de venir ici pour te consoler et te bénir, n'est-ce donc pas un secours que le ciel t'envoie? n'est-ce donc pas un messager de consolation qui doit briser la pierre de ton cercueil? Ta fierté implacable, qui repoussait jadis le pardon de l'amour, refusera-t-elle la nouvelle alliance de l'amitié? Ne m'attribuez pas les généreux mouvements de cette noble femme Son cœur n'a pas besoin d'enseignement; mais sachez bien que si elle en avait besoin, et si j'avais sur elle l'influence qu'il vous a plu tout à l'heure de m'attribuer, je voudrais que vous dussiez le repos de votre conscience et la guérison de vos blessures à cette main de femme, plutôt qu'à celle d'aucun homme. »

L'exaspération d'Isidora était déjà tombée, comme le vent capricieux de l'orage lorsqu'il s'abat sur les plantes et semble s'endormir en touchant la terre. Mobile comme l'atmosphère, en effet, elle écoutait Jacques d'un air moitié soumis, moitié incrédule.

« Tu as peut-être raison, dit-elle, peut-être! Je n'er

sais rien encore, j'ai besoin de me recueillir, de m'interroger. Je suis partagée entre deux élans contraires : l'un, qui me pousse aux genoux de cette femme au front d'ange, l'autre, qui me fait haïr et craindre la protection de cette dame à la voix de sirène. Une dévote, peut-être ! qui veut me mener à l'église et me présenter au monde des sacristies, comme un trophée de sa béate victoire. Ah ! que sais-je? En Italie aussi, des femmes de qualité ont voulu me convertir. Elles m'appelaient dans leur oratoire, et m'eussent chassée de leur salon. Faudrait-il passer par le confessional et la communion pour entrer chez ma belle-sœur? Ah ! jamais ! jamais de bassesse ! de l'insolence, de la haine, des outrages, je le veux bien, mais de l'hypocrisie et de la honte, jamais !

— Et vous avez raison, reprit Jacques; à ces craintes, je vois que vous êtes toujours injuste ; mais, à ces résistances, je vois que vous avez la vraie fierté. Mais me croyez-vous donc enrôlé parmi les jésuites de salons, que vous me supposez capable de vous engager dans de si lâches intrigues? sachez que madame de T.... n'est pas dévote.

— Pardonnez-moi tout ce que je dis, Jacques, vous voyez bien que je n'ai pas ma tête. Ma pauvre tête que, ce matin, je croyais si forte et si froide, elle a été brisée, ce soir, par trop d'émotions. Cette femme m'a enivrée avec sa bonté et ses caresses, et toi, tu m'as tuée avec ta figure douce et tes blonds cheveux, m'apparaissant tout à coup comme le spectre du passé devant cette porte, dans ce lieu fatal où je t'ai vu pour ne jamais t'oublier. Ah ! que je t'ai aimé, Jacques ! Tu ne l'as jamais su, et tu as pu ne pas le croire. Ma conduite avec toi t'a paru odieuse. Elle était sage, elle était dévouée ; je sentais que je n'étais pas digne de toi, que tu ne pourrais jamais oublier ma vie, qu'en devenant passionné

tu allais devenir le plus malheureux des hommes. Je n'ai pas voulu changer en une vie de larmes ce souvenir d'une nuit de délices. Et, qu'est-ce que je dis? ce n'est pas cette nuit-là que je me suis rappelée avec le plus de bonheur et de regrets. C'est ce premier amour enthousiaste et timide que tu avais pour moi lorsque tu ne me connaissais que sous le nom de Julie, lorsque tu me croyais une femme pure, lorsque tu venais ici tout tremblant, et que, n'osant me parler de ton amour, tu me parlais de mes camélias. Ah! ne m'ôte pas ce souvenir, Jacques, et quelque coupable que tu m'aies jugée depuis, quelque insensée que je te paraisse encore, ne me reprends pas le passé, ne me dis pas que tu n'as pas senti pour moi un véritable amour; c'est le seul amour de ma vie, vois-tu, c'est mon rêve, c'est mon roman de jeune fille, commencé à trente ans, fini en moins de deux semaines!... fini! oh non! ce rêve ne m'a jamais quittée. Il ne finira qu'avec ma vie; je n'ai aimé qu'une fois, je n'ai aimé qu'un seul homme, et cet homme c'est toi, Jacques : ne le savais-tu point, ne le vois-tu pas? Je t'ai emporté dans le secret de mon cœur, et je t'y ai gardé comme mon unique trésor. Depuis trois ans, il ne s'est pas passé un jour, une heure, où je n'aie été plongée dans le ravissement de mon souvenir. C'est là ce qui m'a fait vivre, c'est là ce qui m'a donné la force d'être irréprochable dans mes actions depuis trois ans, comme j'étais irréprochable dans mes pensées. Je voulais me purifier par une vie régulière, par des habitudes de fidélité. J'ai essayé d'aimer Félix de S... comme on aime un mari quand on n'a pas d'amour pour lui et qu'on respecte son honneur. Et lui, le crédule jeune homme, s'est cru aimé du jour où j'ai eu une véritable passion dans l'âme pour un autre. Mais il a eu raison de m'estimer et de me respecter au point de vouloir me donner son nom. Ne lui avais-je pas sacrifié la satisfaction du seul amour

que j'aie véritablement senti? Aussi, quand j'ai accepte ce nom et cette formalité significative du mariage, j'ai songé à toi, Jacques, je me suis dit : Si Félix revient à la vie, du moins Jacques saura que j'ai mérité d'être réhabilitée; s'il succombe, Jacques me reverra purifiée, ce ne sera plus une courtisane qu'il pressera en frissonnant contre sa poitrine, ce sera la comtesse de S..., la veuve d'un honnête homme, une femme indépendante de tout lien honteux, une maîtresse fidèle, éprouvée par trois ans d'absence et libre de se donner après un combat de trois ans contre les hommes et contre lui-même... Oh! Jacques, c'est ainsi que je t'ai aimé, et je reviens ici, je me berce depuis vingt-quatre heures des plus doux rêves. Je caresse mille projets, je m'endors dans les délices de mon imagination en attendant que je fasse des démarches pour te chercher et te retrouver; et tout à coup le roman infernal de ma destinée s'accomplit : tu parais devant moi, tu sembles sortir de terre, juste à l'endroit où je t'ai vu pour la première fois! Je t'enlève, je t'entraîne ici, parmi ces fleurs, où pour la première fois tu m'as parlé... Nous sommes seuls... je suis encore belle... je t'aime avec passion... et toi tu ne m'aimes plus! oh! c'est horrible, et voilà toute ma vie expiée dans ce seul instant. »

La pâle traduction que nous venons de donner des paroles d'Isidora ne saurait donner une idée de son éloquence naturelle. Ce don de la parole, quelques femmes, même les femmes vulgaires en apparence, le possèdent à un degré remarquable et l'exercent jusque sur des sujets frivoles. La profession d'avocat conviendrait merveilleusement à certaines femmes du peuple que vous avez dû rencontrer aussi bien que moi, et sur les lèvres desquelles le *discours* venait de lui-même s'arranger à propos du moindre objet de négoce ou du moindre récit de

l'événement du quartier. Les Parisiennes ont particulièrement cette faculté oratoire, cette propension à énoncer leur pensée sous des formes pittoresques ou littéraires et avec une pantomime animée, gracieuse ou plaisante, minaudière ou passionnée, emphatique ou naïve. Isidora était une de ces enfants du peuple de Paris, une de ces mobiles et saisissantes imaginations qui se répandent en expressions aussi vite qu'elles s'impressionnent. Elle avait donné à son propre esprit, par la lecture et le spectacle des arts, une éducation recherchée, brillante et presque solide, dans les loisirs de la richesse ; et l'élocution facile qu'elle avait eue pour la repartie mutine et l'apostrophe mordante, elle l'avait conservée pour l'analyse de ses sentiments et le récit de ses émotions passionnées. Jacques avait déjà été frappé de cette éloquence féminine, déjà il en avait subi diversement l'influence, lorsqu'elle avait été tour à tour la divine Julie et l'audacieux domino de l'Opéra. Il se sentit de nouveau sous le charme, et ce ne fut pas sans une terreur mêlée de plaisir. Il ne se piquait pas d'être un stoïque, et son amour pour Alice n'ayant jamais reçu d'encouragement, n'ayant pu nourrir aucune espérance, n'était pas un préservatif à l'épreuve du feu d'une passion expansive et provocante comme l'était celle d'Isidora. Nous essaierions en vain de faire deviner l'expression de sa physionomie si calme et si hautaine à l'habitude, si puissante de persuasion lorsqu'elle révélait tout à coup les orages cachés ; ni les accents de sa voix éteinte dans les discours sans intérêt, flexible, saccadée, pénétrante, déchirante dans l'abandon du désespoir et de l'amour. Jacques sentit qu'il tremblait, qu'il avait alternativement chaud et froid, qu'il retombait sous l'empire de la fascination, et Isidora qui, par instants, jetait ses bras autour de lui avec ivresse et les

retirait avec crainte, sentit, elle aussi, que Jacques perdait la tête.

Et pourtant, hélas! tout ce qu'elle venait de lui dire était-il bien vrai? Sincère, oui; mais véridique, non. Qu'elle crût, dans cet instant, ne rien raconter que d'historique dans sa vie, et que dans sa vie il y eût, depuis trois ans, beaucoup de rêveries, de regrets et d'élans vers ce pur amour de Jacques, unique, en effet, dans ses souvenirs, par sa nature confiante et naïve, rien de plus certain; qu'elle eût été fidèle au comte de S..., qu'elle eût désiré se réhabiliter par le mariage, par besoin d'honneur plus que par désir d'une fortune assurée, cela était encore vrai; mais qu'elle ne se fût pas laissé distraire un seul instant de la passion de Jacques par les jouissances du faste, qu'elle l'eût quitté dans le seul dessein de ne pas le rendre malheureux, plutôt que pour n'être pas honteusement délaissée par Félix; qu'enfin, elle n'eût songé qu'à Jacques en se faisant épouser, et que l'amour des richesses certaines n'eût pas été mêlé, à l'insu d'elle-même, au désir ambitieux d'un titre et d'une vaine considération; voilà ce qui n'était qu'à moitié vrai. Il ne faut pas oublier qu'il y avait une bonne et une mauvaise puissance, agissant, à forces égales, sur l'âme naturellement grande mais fatalement corrompue de cette femme. En revoyant Jacques, elle retrouva toute la poétique et brûlante énergie du roman qu'elle avait caressé en secret dans sa pensée depuis trois ans; secret tour à tour douloureux et charmant, selon la disposition de son âme impressionnable et changeante, et qui l'avait aidée, en effet, à vivre sagement, mais qui n'eût pas été suffisant pour une telle réforme de conduite, sans l'espérance et la volonté de dominer et de soumettre le comte de S... Alors elle se plut à s'expliquer à elle-même sa propre vie par ce mi-

racle de l'amour, qui lui plaisait davantage, parce qu'en effet il était davantage dans ses bons instincts, et l'imagination, cette maîtresse toute-puissante de son cerveau, qui lui tenait lieu du cœur éteint et des sens blasés, déploya ses ailes pour l'emporter loin du domaine de la réalité. Jacques, entraîné dans son tourbillon, perdait pied et se sentait comme soulevé par l'ouragan dans ce monde rempli de fantômes et d'abîmes.

Cette Isidora si séduisante, si belle et si violemment éprise de lui, n'était-elle pas la même femme qu'il avait aimée avec enthousiasme, puis avec délire, puis enfin avec de profonds déchirements de cœur, longtemps encore après avoir été brusquement séparé d'elle? Nous n'oserions pas dire que six mois encore avant cette nouvelle rencontre, Jacques, au moment d'aimer Alice, qu'il connaissait à peine, n'eût pas éprouvé d'énergiques retours de l'ancienne et unique passion. C'était bien plutôt lui qui eût pu, s'il eût été disposé à se vanter de sa fidélité, raconter à Isidora qu'il avait langui et souffert pour elle durant presque toute cette absence, et ce roman de son cœur eût été beaucoup plus authentique que celui qu'elle venait de faire sortir de son propre cerveau.

Pourtant je ne sais quel doute obstiné se mêlait à l'ivresse croissante de Jacques. Tout était vrai dans l'expression d'Isidora; sa voix sonore, son regard humide, son sein agité; mais son exaltation, pour être sentie, n'en était pas moins appliquée à une assertion peu vraisemblable, et la sagesse, la modestie du jeune homme, se débattaient encore contre les séductions d'un genre de flatterie où les femmes sont toutes-puissantes. Son humble fortune, son nom ignoré, son extérieur timide, rien en lui ne pouvait tenter la cupidité ou la vanité d'une telle femme. Et puis, s'il est vrai que les femmes sont crédules aux doux mensonges de l'amour,

il faut bien avouer que, par nature et par position, les hommes le sont bien davantage.

La lutte était engagée. Isidora voulait ardemment la victoire, non qu'elle eût conservé les mœurs de la galanterie. Il n'est rien de plus froid à cet égard que la femme qui a abusé de la liberté, rien de plus chaste, peut-être, que celle qui rougit d'avoir mal vécu. Mais il y a dans ces âmes-là, et il y avait dans la sienne en particulier, un insatiable orgueil. Elle ne pouvait se résoudre à perdre Jacques malgré elle, elle qui avait eu la force de le quitter. Le danger d'échouer, l'étonnement de sa résistance, étaient des stimulants à cette passion moitié sentie, moitié factice. Dans l'excitation nerveuse qu'elle éprouvait, elle pouvait, sans efforts et sans fausseté, parcourir tous les tons, et s'identifier, à la manière des grands artistes, avec toutes les nuances de son improvisation brûlante. Elle frappa le dernier coup en s'humiliant devant Jacques : « Ne me hais pas ; oh ! je t'en prie, ne me hais pas ! lui dit-elle en courbant presque sur son sein les flots de sa noire chevelure. Ne crois pas que je sois indigne de ta pitié. Vois où l'amour m'a réduite ! moi qui la repoussais si fièrement autrefois, quand tu me l'offrais, cette pitié sainte, je te la demande aujourd'hui. Je te la demande au nom de cette femme que j'ai calomniée tout à l'heure, si c'est calomnier le plus pur des anges de supposer qu'il t'aime. Mais si ta modestie farouche repousse cette idée comme un crime, je la rétracte et je désavoue les paroles que la jalousie m'a arrachées. Oui, la jalousie, je le confesse. Cette femme que j'adorais, que j'adore toujours dans sa bonté simple et courageuse, j'étais au moment de la haïr en songeant... Mais je ne veux même pas répéter les mots qui t'offensent. Sois sûr que le bon principe est assez fort en moi pour triompher, et qu'il triomphe déjà. J'étoufferai, s'il

le faut, l'amour qui me dévore, pour rester digne de l'amitié qu'elle m'offre. Eussé-je encore d'insolents soupçons, je les refoulerai dans mon sein, je la respecterai comme tu la respectes. Seras-tu content, Jacques, et croiras-tu que je t'aime ? »

Jacques vit à ses pieds l'orgueilleuse Isidora, et soit que l'homme devienne plus faible que la femme quand il s'agit de donner le change à un véritable amour, soit qu'à bout de souffrance dans ses désirs ignorés pour Alice, il espérât guérir un mal inutile et funeste en s'enivrant de voluptés puissantes, il chercha l'oubli du présent dans le délire du passé.

Isidora eût souhaité des émotions plus douces et plus profondes. Ce ne fut pas sans doulenr et sans effroi qu'elle accepta son facile triomphe. Elle fut sur le point de le repousser en échange d'un mot et d'un regard adressés à la Julie d'autrefois. Elle arracha bien à son amant ce doux nom qui, pour elle, résumait tout son rêve de bonheur; mais la familiarité d'un amour accepté lui ôta tout son prestige. Elle se livra sans confiance et sans transport, à travers des larmes amères qu'elle interpréta comme des larmes de joie; mais elle sentit avec un affreux désespoir qu'elle mentait et qu'elle n'avait pas de plus noble plaisir que celui de rendre Jacques infidèle à une femme austère et plus désirable qu'elle.

Car elle devina tout en sentant battre contre son cœur ce cœur rempli d'une autre affection, et bientôt elle éprouva l'invincible besoin de pleurer seule et de constater que sa victoire était la plus horrible défaite de sa vie. « Va-t'en, dit-elle à Jacques lorsque minuit sonna dans le lointain. Tu ne m'aimes plus, ou tu ne m'aimes pas encore. Un abîme s'est creusé entre nous. Mais je le comblerai peut-être, Jacques, à force de repentir et de dévouement. »

Elle s'était montrée douce et résignée malgré son angoisse. Jacques ne sentait encore que de l'attendrissement et de la reconnasaisnce. Il essaya de ramener la paix dans son âme en lui parlant de l'avenir et des affections durables. Mais, lui aussi, il sentit tout à coup qu'il mentait. La peur et les remords le saisirent, et la parole expira sur ses lèvres. Isidora avait été vingt fois sur le point de lui dire : « Tais-toi, ceci est un sermon ! » Mais elle se contint, soit par stoïcisme, soit par découragement, et elle trouva des prétextes pour se séparer de lui sans lui dévoiler, comme autrefois, la profonde et altière douleur de son âme impuissante et inassouvie.

Jacques, confus et tremblant, rentra dans le jardin de l'hôtel de T... comme un larron qui voudrait se cacher de lui-même. Il referma sans bruit la petite porte, et jeta un regard craintif sur l'allée déserte et les massifs silencieux.

Les volets du rez-de-chaussée, habité par Alice, étaient fermés, nulle trace de lumière, aucun bruit à l'extérieur. Sans doute elle était couchée.

«Ah ! repose en paix, âme tranquille et sainte, pensa-t-il en approchant de ces fenêtres sans reflets et de cette façade morne d'une maison endormie sous le froid et fixe regard de la lune. Dors la nuit, et que tes jours s'envolent en sereines rêveries. Que l'orage, que la honte, que les luttes vaines et coupables, que les inutiles désirs et les remèdes empoisonnés, que la douleur et le mal soient pour moi seul ! Maintenant me voilà condamné par ma conscience à me taire éternellement, et je ne pourrai plus même maudire ma timidité ! »

Il fallait traverser l'antichambre de madame de T... pour rentrer dans la maison. Et qu'allait devenir Jacques si cette porte était fermée ! Mais à peine l'eut-il touchée, que Saint-Jean vint la lui ouvrir.

« Ne faites pas de bruit, monsieur Laurent, madame est *retirée*, » lui dit le bonhomme qui l'avait attendu sur ce banc classique en velours d'Utrecht, où les serviteurs du riche, victimes de ses caprices ou de ses habitudes, perdent de si longues heures entre un mauvais sommeil ou une oisiveté d'esprit plus mauvaise encore. Jacques lui exprima ses regrets de l'avoir fait veiller. « Pardi, Monsieur, dit le bonhomme avec un sourire moitié bienveillant, moitié goguenard, il le fallait bien, à moins de vous faire coucher à la belle étoile, ou à l'hôtel de S...! Rendez-moi ma clef? Eh! eh! vous l'emportez par mégarde! »

Jacques avait été mis, dans l'après-dînée, en possession de la chambre qu'il devait occuper désormais a l'hôtel de T... Ce n'était pas son ancienne mansarde; c'était un petit appartement beaucoup plus confortable, situé au second, mais ayant vue aussi sur le jardin. En examinant ce local, Jacques fut frappé du goût et de la grâce aimable avec lesquels il avait été décoré. Tout était simple; mais, par un étrange hasard, il semblait que la personne chargée de ce soin eût deviné ses goûts, ses paisibles habitudes de travail, le choix des livres qui pouvaient le charmer, et jusqu'aux couleurs de tenture qu'il aimait. La pensée ne lui vint pourtant pas que madame de T... eût daigné s'occuper elle-même de ces détails. Dans les commencements de son séjour à la campagne il avait été l'objet des attentions les plus délicates et les plus affectueuses dans ce qui concernait les douceurs de son installation. Mais depuis qu'Alice, préoccupée d'une pensée grave qu'il ne devinait pas, semblait s'être refroidie pour lui, il ne se flattait plus de lui inspirer ces prévenantes bontés. Agité et craignant de réfléchir, il se jeta sur son lit, espérant trouver dans le sommeil l'oubli momentané de la tristesse invincible qui le ga-

7.

gnait. Mais il n'eut qu'un sommeil entrecoupé et des rêves insensés. Il pressait Alice dans ses bras, et tout à coup, son visage divin devenant le visage désolé d'Isidora, ses caresses se changeaient en malédictions, et la courtisane étranglait sous ses yeux la femme adorée.

Obsédé de ces folles visions, il se leva et s'approcha de sa fenêtre. Les menaces d'orage s'étaient dissipées : il n'y avait plus au firmament qu'une vague blancheur, des nuées transparentes, floconneuses, et l'argent mat du clair de la lune sur un fond de moire. Laurent jeta les yeux sur ce jardin funeste qui ne lui rappelait que des regrets ou des remords. Mais bientôt son attention fut fixée sur un objet inexplicable. Tout au fond du jardin, sur une espèce de terrasse relevée de trois gradins de pierre blanche, et fermée de grands murs, marchait lentement une forme noire qu'il lui était impossible de distinguer, mais dont le mouvement régulier et impassible pouvait être comparé à celui d'un pendule. Qui donc pouvait ainsi veiller dans la solitude et le silence de la nuit? D'abord un soupçon terrible, une âcre jalousie, s'empara du cerveau affaibli de Jacques. Comme s'il avait eu, lui, le droit d'être jaloux! Alice attendait-elle quelqu'un à cette heure solennelle et mystérieuse? Mais était-ce bien Alice? Isidora aussi portait un vêtement de deuil. Aurait-elle eu la fantaisie de venir rêver dans ce jardin plutôt que dans le sien? elle pouvait en avoir conservé une clef. Mais comment expliquer le choix de cette promenade? D'ailleurs Alice était mince, et il lui semblait voir une forme élancée.

Une demi-heure s'écoula ainsi. L'ombre paraissait infatigable, et elle était bien seule. Elle disparaissait derrière de grands vases de fleurs et quelques touffes de rosiers disposés sur le rebord de la terrasse. Puis elle se montrait toujours aux mêmes endroits découverts, sui

vant la même ligne, et avec tant d'uniformité, qu'on eût pu compter par minutes et secondes les allées et venues de son invariable exercice. Elle marchait lentement, ne s'arrêtait jamais, et paraissait bien plutôt plongée dans le recueillement d'une longue méditation qu'agitée par l'attente d'un rendez-vous quelconque.

Jacques fatigua son esprit et ses yeux à la suivre, jusqu'à ce que, cédant à la lassitude, et voulant se persuader que ce pouvait être la femme de chambre de madame de T..., attendant quelque amant pour son propre compte, il alla se recoucher. Après deux heures de cauchemar et de malaise, il retourna à la fenêtre. L'ombre marchait toujours. Était-ce une hallucination? Cela faisait croire à quelque chose de surnaturel. Un spectre ou un automate pouvaient seuls errer ainsi pendant de si longues heures sans se lasser. Où un être humain eût-il pris tant de persévérance et d'insensibilité physique? L'horizon blanchissait, l'air devenait froid, et les feuilles se dilataient à l'approche de la rosée. « Je resterai là, se dit Jacques, jusqu'à ce que la vision s'évanouisse ou jusqu'à ce que cette femme quitte le théâtre de sa promenade obstinée. A moins de passer par-dessus le mur, il faudra bien qu'elle se rapproche, que je la voie ou que je la devine. »

Cette curiosité, mêlée d'angoisse, fit diversion à ses maux réels. Caché derrière la mousseline du rideau collé à ses vitres, il s'obstina à son tour à regarder, jusqu'à ce que le jour, s'épurant peu à peu, lui permît de reconnaître Alice. A n'en pouvoir douter, c'était elle qui, depuis une heure du matin jusqu'à quatre, avait ainsi marché sans relâche, sans distraction, et sans qu'aucune impression extérieure eût pu la déranger du problème intérieur qu'elle semblait occupée à résoudre. A mesure que le jour net et transparent qui précède le lever du

soleil lui permettait de discerner les objets, Jacques voyait son attitude, sa démarche, les détails de son vêtement. Rien en elle n'annonçait le désordre de l'âme. Elle avait la même toilette de deuil qu'il lui avait vue la veille; elle n'avait pas songé à mettre un châle: elle avait la tête nue. Ses cheveux bruns, séparés sur son beau front, ne paraissaient pas avoir été déroulés pour une tentative de sommeil. Son pas était encore ferme quoique un peu ralenti, ses bras croisés sur sa poitrine sans raideur et sans contraction violente. Enfin, lorsque le premier rayon du soleil vint dorer les plus hautes branches, elle s'arrêta au milieu de la terrasse et parut regarder attentivement la façade de la maison. Puis elle descendit les trois degrés et se dirigea vers la porte du petit salon d'été, sans avoir aperçu Jacques qui se cachait soigneusement. Lorsqu'elle fut assez près de la maison pour qu'il pût distinguer sa physionomie, il remarqua avec étonnement qu'elle était calme, pâle, il est vrai, comme l'aube, mais aussi sereine, et à peine altérée par la fatigue d'une si solennelle et si étrange veillée. Et, cependant, que n'avait-il pas fallu souffrir pour remporter une telle victoire sur soi-même? « Oh! quelle femme êtes-vous donc? s'écria Jacques intérieurement, quand il lui eut entendu doucement refermer la porte vitrée de son boudoir; quelle énigme vivante, quelle âme céleste nourrie des plus hautes contemplations, ou quel cœur à jamais brisé par un morne désespoir? Vous n'aimez pas, non, vous n'aimez pas, car vous semblez ne pouvoir pas souffrir; mais vous avez aimé, et vous vivez peut-être d'un souvenir du mort! » Et Jacques ne se doutait pas que ce mort c'était lui.

J'ai aimé! pensait Alice en se déshabillant avec lenteur et en s'étendant sur sa couche chaste et sombre.

Jacques fut bien abattu et bien préoccupé durant la

leçon du matin qu'il donnait ordinairement avec tant de zèle et d'amour au fils d'Alice. Il s'en fit des reproches. Nos fautes ont ainsi toutes sortes de retentissements imprévus, petits ou grands, mais qui en raniment l'amertume par mille endroits.

A la campagne, Alice avait l'habitude de venir toujours, vers la fin de la leçon, écouter le résumé du précepteur ou de l'enfant. Jacques se dit que toute cette vie allait changer à Paris, et qu'il ne verrait peut-être pas Alice de la journée. On lui monta son déjeuner dans sa chambre, et le vieux serviteur lui dit que madame avait commandé que son couvert fût mis tous les jours à sa table à l'heure du dîner. Jacques attendit cette heure avec anxiété. Mais il dîna tête à tête avec son élève. « Madame a la migraine, dit le bonhomme Saint-Jean, une forte migraine, à ce qui paraît; elle n'a rien pris de la journée. »

Et il secoua la tête d'un air chagrin.

Nous laisserons Jacques Laurent à ses anxiétés, et nous rendrons compte au lecteur de la journée d'Alice.

Après quelques heures d'un sommeil calme, elle s'habilla avec le même soin qu'à l'ordinaire, et se fit apporter la clef de la petite porte du jardin. « Je la laisserai dans la serrure, dit-elle à Saint-Jean, et vous ne l'ôterez jamais. » Puis elle se dirigea avec une lenteur tranquille vers le jardin d'Isidora, et elle alla s'asseoir dans la serre, où elle voulut rester seule quelques instants avant de la faire avertir. Il y avait là quelque désordre, un coussin de velours tombé dans le sable, quelques belles fleurs brisées autour de la fontaine. Alice eut un frisson glacé; mais aucun soupir ne trahit, même dans la solitude, l'émotion de son âme profonde.

Elle allait se diriger enfin vers le pavillon, lorsque Isidora parut devant elle, en robe blanche sous une lé-

gère mante noire. Isidora était fière de porter en public ce deuil qui la faisait épouse et veuve ; mais elle haïssait cette sombre couleur et ce souvenir de mort. N'attendant pas si tôt la visite de sa belle-sœur, elle cachait à peine sous sa mante cette toilette du matin, molle et fraîche, dans laquelle elle se sentait renaître. Pourtant le visage de la superbe fille était fort altéré. Sa beauté n'en souffrait pas ; elle y gagnait peut-être en expression ; mais il était facile de voir à son œil plombé et à sa riche chevelure à peine nouée, qu'elle avait peu dormi et qu'elle avait eu hâte de se retremper dans l'air du matin. Il était à peine neuf heures.

Elle fit un léger cri de surprise, puis, comme charmée, elle s'élança vers Alice ; mais, dans son rapide regard, je ne sais quelle farouche inquiétude se trahit en chemin.

Alice, clairvoyante et forte, lui sourit sans effort et lui tendit une main qu'Isidora porta à ses lèvres avec un mouvement convulsif de reconnaissance, mais sans pouvoir détacher son œil, noir et craintif comme celui d'une gazelle, du placide regard d'Alice. Alice était bien pâle aussi; mais si paisible et si souriante, qu'on eût dit qu'elle était l'amante victorieuse en face de l'amante trahie.

« Elle ne se doute de rien ! » pensa l'autre ; et elle reprit son aplomb, d'autant plus qu'Alice ne parut pas faire la moindre attention à son joli peignoir de mousseline blanche.

« Vous ne m'attendiez pas si matin, lui dit madame de T... ; mais vous m'aviez dit que vous défendriez votre porte et que vous ne sortiriez pas tant que je ne serais pas venue ; je n'ai pas voulu vous condamner à une longue réclusion, et, en attendant votre réveil, je prenais plaisir à faire connaissance avec vos belles fleurs.

— Mes plus belles fleurs sont sans parfum et sans pureté auprès de vous, répondit Isidora, et ne prenez pas ceci pour une métaphore apportée de l'Italie, la terre classique des rébus. Je pense naïvement ce que je vous dis d'une façon ridicule; c'est assez le caractère de l'enthousiasme italien. Il paraît exagéré à force d'être sincère. Ah! Madame, que vous êtes belle au jour, que votre air de bonté me pénètre, et que votre manière d'être avec moi me rend heureuse! Vous ne partagez donc pas l'animosité de votre famille contre moi? Vous n'avez donc pas le sot et féroce orgueil des femmes du grand monde?

— Ne parlons ni de ma famille, ni des femmes du monde : vous ne les connaissez pas encore, et peut-être n'aurez-vous pas tant à vous en plaindre que vous le croyez. Que vous importe, d'ailleurs, l'opinion de ceux qui, de leur côté, vous jugeraient ainsi sans vous connaître? Oubliez un peu tout ce qui se meut en dehors de votre véritable vie, comme je l'oublie, moi aussi; même quand je suis forcée de le traverser. Pensez un peu à moi, et laissez-moi ne penser qu'à vous. Dites-moi, croyez-vous que vous pourrez m'aimer? »

Cette question était faite avec une sorte de sévérité où la franchise impérieuse se mêlait à la cordiale bienveillance. Isidora essaya de se récrier sur la cruauté d'un tel doute; mais le regard ferme et bon d'Alice semblait lui dire : *Pas de phrases! je mérite mieux de vous.* Et Isidora, sentant tout à coup le poids de cette âme supérieure tomber sur la sienne, fut saisie d'un malaise qui ressemblait à la peur.

Cette peur devint de l'épouvante lorsque Alice ajouta, en retenant fortement sa main dans la sienne : « Répondez-moi, répondez-moi donc hardiment, Julie!

— Julie? s'écria la courtisane hors d'elle-même. Quel nom me donnez-vous là?

— Permettez-moi de vous le donner toujours, reprit Alice avec une grande douceur; un de nos amis communs vous a connue sous ce nom, qui est sans doute le véritable, et qui m'est plus doux à prononcer.

— C'est mon nom de baptême, en effet, dit Isidora avec un triste sourire; mais je n'ai pas voulu le porter après que j'ai eu quitté ma famille et mon humble condition. C'est mon nom d'ouvrière, car vous savez que j'étais une pauvre enfant du peuple.

— C'est votre titre de noblesse à mes yeux.

— Vraiment?

— Vraiment oui! Ne croyez donc pas que les idées ne pénètrent pas jusque dans les têtes coiffées en naissant d'un hochet blasonné. Ne soyez pas plus fière que moi, nommez-moi Alice, et reprenez pour moi votre nom de Julie.

— Ah! il me rappelle tant de choses douces et cruelles! ma jeunesse, mon ignorance, mes illusions, tout ce que j'ai perdu! Oui, donnez-le-moi, ce cher nom, pour que j'oublie tout ce qui s'est passé pendant que je m'appelais Isidora... Car celui-là vous fait mal aussi à prononcer, n'est-ce pas?» Et en disant ces derniers mots, Isidora regarda à son tour Alice avec une sincérité impérative.

Alice éleva sa belle main délicate, et la posant sur le front de la courtisane: «Je vous jure, par votre rare intelligence, lui dit-elle, que si votre cœur est aussi bon que votre beauté est puissante, quoi qu'il y ait eu dans votre vie, je ne veux ni le savoir, ni le juger. Que de vous à moi, ce qui peut vous faire souffrir dans le passé soit comme s'il n'avait jamais existé. Si vous êtes grande, généreuse et sincère, Dieu a dû vous absoudre, et aucune

de ses créatures n'a le droit de trouver Dieu trop indulgent. Répondez-moi donc, car je ne vous demande pas autre chose. Votre cœur est-il bien vivant? Êtes-vous bien capable d'aimer? Car si cela est, vous valez tout autant devant Dieu que moi qui vous interroge. »

Isidora, entièrement vaincue par l'ascendant de la justice et de la bonté, mit ses deux mains sur son visage et garda le silence. Son enthousiasme d'habitude avait fait place à un attendrissement profond, mais douloureux. Il lui fallait bien aimer Alice, et elle sentait qu'elle l'aimait plus encore que durant l'accès d'exaltation qu'elle avait éprouvé la veille en recevant les premières ouvertures de son amitié.

Mais le fantôme de Jacques Laurent avait passé entre elles deux, et il y avait eu de la haine mêlée à ce premier élan de son cœur vers une rivale. Maintenant le respect brisait la jalousie. L'orgueil abattu ne trouvait plus d'ivresse dans la reconnaissance. Alice n'était plus là comme une fée qui l'enlevait à la terre, mais comme une sœur de la Charité qui sondait ses plaies. La fière malade ne pouvait repousser cette main généreuse; mais elle avait honte d'avouer qu'elle avait plus besoin de secours et de pardon que de justice.

Alice écarta avec une sorte d'autorité les mains de la courtisane et vit la confusion sur ce front que les outrages réunis de tous les hommes n'eussent pas pu faire rougir.

« Eh bien, lui dit-elle, si vous n'êtes pas sûre de vous-même, attendez pour me répondre. J'aurai du courage, et je ne me rebuterai pas.

« Je ne venais pas pour vous imposer la confiance et l'amitié. Je venais vous les offrir et vous les demander.

— Et moi, je vous donne toute mon âme, lui répondit enfin Isidora en dévorant des larmes brûlantes.

« Ne sentez-vous pas que vous me dominez et que ma foi vous appartient?

« Mais ne voyez-vous pas aussi que je ne suis pas aussi bien avec Dieu et avec moi-même que vous l'espériez? Ne voyez-vous pas que j'ai honte de faire un pareil aveu? Ne soyez pas cruelle et n'abusez pas de votre ascendant, car je ne sais pas si je pourrai le subir longtemps sans me révolter. Ah ! je suis une âme malheureuse, j'ai besoin de pitié à cause de ce que je souffre ; mais la pitié m'humilie, et je ne peux pas l'accepter !

— De la pitié ! Dieu seul a le droit de l'exercer; mais les hommes ! Oh ! vous avez raison de repousser la pitié de ces êtres qui en ont tous besoin pour eux-mêmes. J'en serais bien digne, chère Julie, si je vous offrais la mienne.

— Que m'offres-tu donc, noble femme? suis-je digne de ton affection?

— Oui, Julie, si vous la partagez.

— Eh ! ne vois-tu pas que je l'implorerais à genoux s'il le fallait ! Oh ! belle et bonne créature de Dieu que vous êtes, prenez garde à ce que vous allez faire en m'ouvrant le trésor de votre affection ; car si vous vous retirez de moi quand vous aurez vu le fond de mon cœur, vous aurez frappé le dernier coup, et je serai forcée de vous maudire.

— Pourquoi mêlez-vous toujours quelque chose de sinistre à votre expansion? On vous a donc fait bien du mal? Et cependant un homme vous a rendu justice, un homme vous a aimée.

— De quel homme parlez-vous?

— De mon frère.

— Ah ! ne parlons pas de lui, Alice, car c'est là que notre lien, à peine formé, va peut-être se rompre, à moins que ma franchise ne me fasse absoudre !...

— Pas de confession, ma chère Julie. Je sais de vous certaines choses que je comprends sans les approuver. Mais trois années de dévouement et de fidélité les ont expiées.

— Écoutez, écoutez, s'écria Julie en se pliant sur le coussin de velours resté à terre aux pieds d'Alice, dans une attitude à demi familière, à demi prosternée : je ne veux pas que vous me croyiez meilleure que je ne le suis. J'aimerais mieux que vous me crussiez pire, afin d'avoir à conquérir votre estime, que je ne veux ni surprendre ni extorquer. Je veux vous dire toute ma vie. »

Et comme Alice fit involontairement un geste d'effroi, elle ajouta avec abattement :

« Non, je ne vous raconterai rien ; je ne le pourrais pas non plus ; mais je tâcherai de me faire connaître, en parlant au hasard, car mon cœur est plein de trouble, et je ne puis recevoir en silence un bienfait que je crains de ne pas mériter.

« Oh ! Madame, on n'est pas belle et pauvre impunément dans notre abominable société de pauvres et de riches, et ce don de Dieu, le plus magique de tous, la beauté de la femme, la femme du peuple doit trembler de le transmettre à sa fille.

« Je me rappelle un dicton populaire que j'entendais répéter autour de moi dans mon enfance : *Elle a des yeux à la perdition de son âme*, disaient les commères du voisinage, en me prenant des mains de ma mère pour m'embrasser. Ah ! que j'ai bien compris, depuis, cette naïve et sinistre prédiction !

« C'est que la beauté et la misère forment un assemblage si monstrueux ! La misère laide, sale, cruelle, le travail implacable, dévorant, les privations obstinées, le froid, la faim, l'isolement, la honte, les haillons, tout cela est si sûrement mortel pour la beauté ! Et la beauté

est ambitieuse; elle sent qu'elle est une puissance, qu'un règne lui serait dévolu si nous vivions selon les desseins de Dieu, elle sent qu'elle attire et commande l'amour, qu'elle peut élever une mendiante au-dessus d'une reine dans le cœur des hommes; elle souffre et s'indigne du néant et des fers de la pauvreté.

« Elle ne veut pas servir, mais commander; elle veut monter, et non disparaître; elle veut connaître et posséder; mais, hélas! à quel prix la société lui accorde-t-elle ce règne funeste et cette ivresse d'un jour!

« Et moi aussi, j'ai voulu régner, et j'ai trouvé l'esclavage et la honte. Vous pensez peut-être qu'il y a des âmes faites pour le vice, et condamnées d'avance; d'autres âmes faites pour la vertu et incorruptibles. Vous êtes peut-être fataliste comme les gens heureux qui croient à leur étoile. Ah! sachez qu'il n'y a de fatal pour nous en ce monde que le mal qui nous environne, et que nous ne pouvons pas le conjurer. S'il nous était donné de le juger et de le connaître, la peur tiendrait lieu de force aux plus faibles. Mais que sait-on du mal quand on ne le porte pas en soi? Nos bons instincts ne sont-ils pas légitimes, et, par cela même, invincibles? A qui la faute si nous sommes condamnées à périr ou à les étouffer?

« Ton ambition t'a perdue, me disait ma pauvre mère en courroux, après mes premières fautes. Cela était vrai; mais quelle était donc cette ambition si coupable? Hélas! je n'en connaissais pas d'autre que celle d'être aimée! Suis-je donc criminelle pour n'avoir pas trouvé l'amour, pour moins encore, pour n'avoir pas su qu'il n'existait pas?

« Et, ne trouvant pas la réalité de l'amour, il a fallu me contenter du semblant. Des hommages et des dons, ce n'est pas l'amour, et pourtant la plupart des femmes qui portent le même nom que moi dans la société n'en de-

mandent pas davantage. Mais le plus grand malheur qui puisse échoir à une femme comme moi, c'est de n'être pas stupide. Une courtisane intelligente, douée d'un esprit sérieux et d'un cœur aimant! mais c'est une monstruosité! Et pourtant je ne suis pas la seule. Quelques-unes d'entre nous meurent de douleur, de dégoût et de regrets, au milieu de cette vie de plaisir, d'opulence et de frivolité qu'elles ont acceptée.

« Ce n'est pas la cupidité, ce n'est pas le libertinage, qui les ont conduites à ce que la société considère comme un état de dégradation.

« Il est vrai qu'elles ont commis, comme moi, des fautes, et qu'elles ont caressé aussi de dangereuses, de coupables erreurs. Elles ont accepté leur opulence de mains indignes, et lâchement reçu comme un dédommagement de leur esclavage ou de leur abandon, des richesses qu'elles auraient dû haïr et repousser.

« Il y a beaucoup d'intrigantes, qui, pour s'assurer ces richesses, jouent avec la passion, menacent d'une rupture, feignent la jalousie, poursuivent de leurs transports étudiés un amant qui les quitte, enfin trafiquent de l'amour d'une manière honteuse. A celles-là rien de sacré, rien de vrai. Elles n'aiment jamais; elles quittent un amant par la seule raison qu'un amant plus riche se présente. Ces femmes-là me font horreur, et je me surprends à les mépriser, comme si j'étais irréprochable. Mais quelques-unes d'entre nous valent mieux, sans qu'on s'en aperçoive, sans qu'on leur en sache aucun gré. Elles ne calculent pas, elles ne comptent pas avec la richesse.

« Le hasard seul a voulu que le premier objet de leur passion fût riche, et elles n'ont pas prévu qu'en se laissant combler, elles seraient regardées bientôt comme vendues.

« Puis dans l'habitude de luxe où elles vivent, avec

les besoins factices qu'on leur crée, avec l'entourage de riches admirateurs qui fait leurs relations, leur âme s'amollit, leur constitution s'énerve, le travail et la misère leur deviennent des pensées de terreur. S' elles changent d'amant, c'est un riche qui se présente, c'est un riche qui est accepté.

« Devenues futiles et aveugles, un homme simple et modeste n'est plus un homme à leurs yeux; il n'exerce pas de séduction sur elles; un habit mal fait le rend ridicule, le défaut d'usage, la simplicité des manières le font paraître déplaisant, et nous serions humiliées d'avoir un tel protecteur, et de paraître avec lui en public. Nous devenons plus aristocratiques, plus patriciennes que les duchesses de l'ancienne cour et les reines modernes de la finance.

« Et puis, l'oisiveté est une autre cause de démoralisation, et c'est encore par là que nous en venons à ressembler aux grandes dames. Nous avons pris l'habitude de donner tant d'heures à la toilette, à la promenade, à de frivoles entretiens, nous trônons avec tant de nonchalance sur nos ottomanes ou dans nos avant-scènes, qu'il nous devient bientôt impossible de nous occuper avec suite à rien de sérieux.

« Nos sots plaisirs nous excèdent, mais la solitude nous effraie, et nous ne pouvons plus nous passer de cette vie de représentation stupide, qui est à la fois un fardeau et un besoin pour nous.

« Et puis encore l'orgueil ! cette sorte d'orgueil particulier aux êtres qu'on s'est efforcé d'avilir, qui ont donné des armes contre eux, et qui, ne pouvant retrouver le vrai chemin de l'honneur, se font gloire de leur contenance intrépide. Oh ! cet orgueil-là, pour être illégitime, n'en est pas moins jaloux, ombrageux et despotique à l'excès. On pourrait le comparer à celui de cer-

tains hommes politiques qui se drapent dans leur impopularité.

« Jugez donc de ce que doit souffrir une tête douée d'intelligence et de raison, quand, poussée par la fatalité dans cette voie sans issue, elle arrive à perdre la puissance de se réhabiliter sans en voir perdu le besoin.

« Ah ! Madame, vous n'êtes pas, vous, une femme vulgaire, vous avez un grand cœur, une grande intelligence. Il est impossible que vous ne me compreniez pas. Vous ne voudriez pas m'insulter en me mettant sous les yeux les prétendus éléments de mon bonheur, le nom et le titre que je porte, la sécurité de ma fortune, de ma liberté, ma beauté encore florissante, et mon esprit généralement vanté et apprécié par de prétendus amis.

« Mon nom de patricienne et mon titre de comtesse, je les dois à l'amour aveugle et obstiné d'un homme que je ne pouvais pas aimer, et que j'ai souvent trompé, avide et insatiable que j'étais d'un instant d'amour et de bonheur impossibles à trouver !

« Cet homme excellent, mais homme du monde, malgré tout, jaloux sans passion et généreux sans miséricorde, n'eût jamais osé faire de moi sa femme, s'il eût dû survivre à la maladie qui l'a emporté.

« A son lit de mort, il a voulu, par un étrange caprice, me laisser dans le monde un rang auquel je ne songeais pas, et que j'ai eu la faiblesse d'accepter sans comprendre que ce serait là encore une fausse dignité, une puissance illusoire, une comédie de réhabilitation, un masque sur l'infamie de mon nom de fille.

« La famille du comte de S... n'a pas voulu me disputer le legs considérable dont je jouis, et cette crainte du scandale est la marque de dédain la plus incisive qu'elle m'ait donnée. Je sais bien que, dans le temps où nous vivons, je pourrais braver ce dédain, me pousser par

l'intrigue dans les salons, y réussir, y tourner la tête d'un lord excentrique ou d'un Français sceptique, faire encore un riche, peut-être un illustre mariage, qui sait! aller à la cour citoyenne comme certaines filles publiques, bien autrement avilies que moi, s'y sont poussées et installées à force d'impudence ou d'habileté. Mais je n'ai pas la ressource d'être vile, et ce genre d'ambition m'est impossible.

« Mon orgueil est trop éclairé pour aller affronter des mépris qui me font souffrir par la seule pensée qu'ils existent au fond des cœurs, quelque part, chez des gens que je ne connais même pas. Je ne pourrais pas, je n'ai jamais pu m'entourer de ces femmes équivoques, qui ont fait justement comme moi, par les mêmes hasards, mais avec d'autres intentions et d'autres moyens. J'abhorre l'intrigue, et j'éprouve une sorte de consolation à écraser ces femmes-là du mépris qu'elles m'inspirent.

« Mais, hélas! pour valoir mieux qu'elles, je n'en suis que plus malheureuse.

« Ne pouvant m'amuser à la possession des bijoux et des voitures, à la conquête des révérences et à l'exhibition d'une couronne de comtesse sur mes cartes de visite, j'ai l'âme remplie d'un idéal que je n'ai jamais pu, et que, moins que jamais, je puis atteindre.

« Le manque d'amour me tue, et le besoin d'être aimée me torture... Et pourtant je ne suis pas sûre de n'avoir pas perdu moi-même, au milieu de tant de souffrances, la puissance d'aimer.

« Ah! la voilà, cette révélation qui vous effraie et à laquelle vous n'osiez pas vous attendre! Je vous ai devinée, Alice, et je sais bien ce qui a disposé votre grand cœur à m'absoudre de toute ma vie. Dans votre vie de réserve et de pudeur, à vous, vous vous êtes dit avec l'humilité d'un ange, que les femmes comme moi avaient

une sorte de grandeur incomprise, qu'elles se rachetaient devant Dieu par la puissance de leurs affections, et que, comme à Madeleine, il leur serait beaucoup pardonné, parce qu'elles ont beaucoup aimé. Hélas ! vous n'avez pas compris que Dieu serait trop indulgent, s'il permettait aux âmes qui abusent de ses dons de ne pas arriver à la satiété et à l'impuissance.

« Le châtiment est là pour le cœur de la femme, comme pour les sens du débauché.

« Et ce malheur incommensurable n'est pas l'expiation des âmes vulgaires, sachez-le bien. J'ai été frappée, en Italie, de la différence qui existait entre moi et presque toutes ces femmes d'une organisation à la fois riche et grossière.

« Elles avaient bien aussi des alternatives d'illusion et de déception, mais leurs sens sont si actifs, que leur illusion n'est pas tuée par ses nombreuses défaites. J'ai connu à Rome une jeune fille de vingt ans, qui me disait tranquillement, en comptant sur ses doigts :

« J'ai aimé trois fois, et j'ai toujours été trompée; mais, cette fois-ci, je suis bien sûre d'être aimée, et de l'être pour toujours. »

« Huit jours après, elle était trahie; elle fut d'abord folle, puis malade à mourir; puis, quand elle fut guérie, il se trouva qu'elle était passionnément éprise du médecin qui l'avait soignée, et qu'elle disait encore :

« Cette fois-ci, c'est pour toujours. »

« J'ignore la suite de ses aventures; mais je gagerais qu'elle est aujourd'hui à son dixième amour, et qu'elle ne désespère de rien. Pourtant cette fille était honnête, sincère, elle donnait toute son âme, elle se dévouait sans mesure, elle était admirable de confiance, de miséricorde et de folie. C'était une mobile et puissante organisation.

« Nous ne sommes point ainsi, nous autres Françaises, nous autres Parisiennes surtout. Nous n'avons peut-être pas moins de cœur qu'elles; mais nous avons beaucoup plus d'intelligence, et cette intelligence nous empêche d'oublier. Notre fierté est moins audacieuse; elle est plus délicate, elle ne se relève pas aussi aisément d'un affront; elle raisonne; elle voit le nouveau coup qui la menace dans la récente blessure dont elle saigne. Ce n'est pas une force égarée qui cherche aveuglément le remède dans l'oubli du mal et dans de nouveaux biens. C'est une force brisée, qui ne peut se consoler de sa chute, et qui se regrette amèrement elle-même.

« Eh bien, Alice, voilà longtemps que je parle, et je ne vous ai encore rien dit, rien fait comprendre, peut-être. C'est que je suis une énigme pour moi-même. Malade d'amour, je n'aime pas. Une fois, dans ma vie, j'ai cru aimer... j'ai longtemps caressé ce rêve comme une réalité dont le souvenir faisait toute ma richesse, et, à présent!... Eh bien, à présent, hélas! je ne suis pas même sûre de n'avoir pas rêvé. Ah! si je pouvais, si j'osais raconter! Tenez, c'est comme pour aimer: *Vorrei e non vorrei.* »

— Eh bien, Julie, répondit Alice en étouffant un profond soupir; car les paroles d'Isidora l'avaient remplie d'effroi et navrée de tristesse: parlez et racontez. Vous en avez trop dit, et j'en ai trop entendu pour en rester là. Oubliez que vous parlez à la sœur de votre mari. Et pourquoi, d'ailleurs, ne serait-elle pas votre confidente? Lui vivant, vous eussiez pu chercher en elle un soutien contre votre propre faiblesse, un refuge dans vos courageux repentirs. A présent que je ne peux plus lui conserver ou lui rendre les bienfaits de votre affection, je peux, du moins, accomplir son dernier vœu, en remplissant, auprès de vous, le rôle d'une sœur.

— Appelez-moi votre sœur ! dites ce mot adorable, *ma sœur*, s'écria Isidora en embrassant avec énergie les genoux d'Alice. Oh ! s'il est possible que vous m'aimiez ainsi, oui, je jure à Dieu que, moi, je pourrai encore aimer et croire ! »

En cet instant Isidora parlait avec l'élan de la conviction, et tout ce qu'elle avait encore de pur et de bon dans l'âme rayonnait dans son beau regard.

Alice l'embrassa et lui donna le nom de sœur, en appelant sur elle la bénédiction de la grâce divine.

« Et maintenant, dit Julie tout en pleurs, je raconterai le fait le plus caché et le plus important de ma vie, mon seul amour !... C'est un homme que vous connaissez... qui demeure chez vous... qui vous a sans doute parlé de moi...

— Oui, c'est Jacques Laurent, répondit Alice avec un calme héroïque. »

Ce nom, dans la bouche de madame de T..., fit frissonner Isidora.

Elle redevint farouche un instant et plongea son regard dans celui d'Alice ; mais elle ne put pénétrer dans cette âme invincible, et la courtisane jalouse et soupçonneuse fut trompée par la femme sans expérience et sans ruse. C'est peut-être la plus grande victoire que la pudeur ait jamais remportée.

« Elle ne l'aime pas, je peux tout dire, » pensa Isidora, et elle dit tout, en effet.

Elle raconta son histoire et celle de Jacques, dans les plus chauds détails. Elle n'omit des événements de la nuit que les soupçons qu'elle avait eus sur sa rivale. elle les oublia plutôt qu'elle ne les voulut celer. Ne les ressentant plus, heureuse d'aimer Alice sans avoir à lutter contre de mauvais sentiments, elle dévoila, avec son éloquence animée, ce triste roman qu'elle voyait enfin se

dessiner nettement dans ses souvenirs. Elle confessa même que, sans le vouloir, sans le savoir, entraînée par un prestige de l'imagination, elle avait exagéré à Jacques la passion qu'elle avait conservée pour lui; et, quand elle eut fait cette confession courageuse, elle ajouta :

« C'est là le dernier trait de ce malheureux caractère que je ne peux plus gouverner, le plus évident symptôme de cette maladie incurable à laquelle je succombe.

« Le besoin d'être aimée m'a fait croire à moi-même que j'aimais éperdument, et je l'ai affirmé de bonne foi; j'en ai protesté avec ardeur.

« Il l'a cru, lui : comment ne l'eût-il pas fait, quand je le croyais moi-même?

« Eh bien, j'ai gâté mon roman en voulant le reprendre et le dénouer. Le premier dénouement, brusqué dans la souffrance, l'avait laissé complet dans ma pensée. A présent, il me semble qu'il ne vaut guère mieux que tous les autres, et que le héros ne m'est plus aussi cher.

« Il me semble que j'ai fait une mauvaise action en voulant prendre possession de son âme malgré lui.

« A coup sûr, j'ai manqué à ma fierté habituelle, à mon rôle de femme, en n'ayant pas la patience d'attendre qu'il se renflammât de lui-même.

« Quel doux triomphe c'eût été pour moi de voir peu à peu revenir à mes pieds, en suppliant, cet homme que j'avais si rudement abandonné au plus fort de sa passion, et qui a dû me maudire tant de fois! Et ne croyez pas que ce regret soit un pur orgueil de coquette : oh! non. Je ne demande à inspirer l'amour que pour réussir à y croire ou à le partager.

« J'ai donc empêché cet amour de renaître en voulant le rallumer précipitamment. Là encore ma soif maladive

m'a fait renverser la coupe avant de boire, ou, pour employer une comparaison plus vraie, le froid morte qui me gagne et m'épouvante m'a forcée à me jeter dans le feu, où je me suis brûlée sans me réchauffer.

« Ah ! condamnez-moi, noble Alice, et reprochez-moi sans pitié ce désordre et cette fièvre d'abuser, qui, de mon ancienne vie de courtisane, a passé jusque dans mes plus purs sentiments ; ou plutôt plaignez-moi, car je suis bien cruellemeut punie ! punie par ma raison, que je ne puis ni reprendre ni détruire ; par la délicatesse de mon intelligence, qui condamne ses propres égarements, par mon orgueil de femme, qui frémit d'être si souvent compromis par ma vanité de fille.

« J'étais jalouse, cette nuit..... jalouse, sans savoir de qui !...

« J'aurais accusé Dieu même de s'être mis contre moi pour m'enlever l'amour de cet homme ! et j'ai cru qu'en le rendant infidèle à sa nouvelle amante, je le reprendrais; mais je crains de l'avoir perdu davantage, car c'est bien par là que Dieu devait me châtier. Jacques ne m'aime plus..., cela est trop évident. Il me plaint encore ; il est capable de me sermonner, de me protéger au besoin, de mettre toute sa science et toute sa vertu à me sauver. Il est si bon et si généreux ! Mais qu'ai-je besoin d'un prêtre? c'est un amant que je voulais. J'en retrouve un distrait et sombre... Je ne suis pas aimée.

« Pour la centième et dernière fois de ma vie, je ne suis pas aimée !:.... O mon Dieu ! et, alors, comment faire pour que j'aime ?

« Voilà mon cœur, hélas ! chère Alice, ce cœur qui agonise et qui ne peut vous répondre de lui-même.

— Vous croyez que Jacques ne vous aime pas? dit Alice, plongee tout à coup dans une méditation étrange, serait-ce possible?... »

Puis elle ajouta, en secouant la tête, comme pour en chasser une idée importune :

« Non, ce n'est pas possible, Julie, Jacques est absorbé par une grande passion, j'en ai la certitude, et vous seule pouvez en être l'objet. Il a trop souffert pour que son premier transport ne soit pas douloureux.

« Mais aimez-le, ma pauvre sœur, au nom du ciel, aimez-le, et vous le sauverez, en vous sauvant vous-même.

« Oh ! ne laissez pas tomber dans la poussière ce poëme, ce roman de votre vie, comme vous l'appelez. Si vous avez jamais rencontré une âme capable de connaître et d'inspirer de l'amour véritable, c'est celle de Jacques ; je le connais peut-être plus que vous-même, continua-t-elle avec un calme et mélancolique sourire. Depuis plusieurs mois que je le vois tous les jours, et que je l'entends expliquer à mon fils les éléments du beau et du bon, je me suis assurée que c'était un noble caractère et une noble intelligence. Et puis, ce n'est pas un homme du monde ; sa vie est pure : la solitude, la pauvreté l'ont formé au courage et au renoncement.

« Il a sur la religion et la morale des idées plus élevées que celles d'aucun homme que j'aie connu. Ne le craignez pas, acceptez de lui la lumière de la sagesse, el rendez-lui le feu sacré de l'amour.

« Vous pouvez encore être heureuse par lui, et lui par vous, Julie ; que votre enthousiasme mutuel ne soit pas une faute et un égarement dans votre double existence. Vous vous êtes plu, maintenant aimez-vous ; et si cet amour ne peut devenir éternel et parfait, faites-le durer assez, ennoblissez-le assez pour qu'il vous soit salutaire à tous deux et vous dispose à mieux comprendre l'idéal de l'amour.

— Et pourquoi donc, Alice, reprit Isidora avec une

sorte d'anxiété, ne garderiez-vous pas ce trésor pour vous-même? Oh! pardonnez-moi si mon langage est trop hardi ; mais qui doit connaître l'idéal de l'amour, si ce n'est une âme comme la vôtre? qui doit mépriser les différences de rang et de fortune, si ce n'est vous?

— Il ne s'agit pas de moi, Julie, répondit Alice d'un ton de douceur sous lequel perçait une solennelle fierté; si je souffrais, je vous consulterais à mon tour; mais je ne souffre pas de mon repos, et l'heure d'aimer n'est apparemment pas venue pour moi, puisque je vous supplie d'aimer noblement le noble Jacques.

— Vous ne l'aimez pas, je le vois bien, Alice, car il n'est pas d'amour sans exclusivisme et sans un peu de jalousie. Et pourtant, voyez combien je vous préfère à toute la terre ! J'ai regret maintenant que vous n'ayez pas envie d'aimer Jacques, tant je serais heureuse de vous faire ce sacrifice.

— Qui ne vous coûterait pas beaucoup, hélas! dans ce moment-ci, dit tristement Alice, puisque vous n'êtes pas sûre de l'aimer!

— Ah ! quand même je l'aimerais comme le premier jour où je le vis, comme je me figurais l'aimer hier soir ! Mais, si vous ordonnez que je l'aime, Dieu fera ce miracle pour moi. Si mon salut est là, selon vous, je vous promets, je vous jure de ne point le chercher ailleurs.

— Oui, jurez-le-moi, Julie !

— Par quoi jurerai-je? par le nom de ma sœur Alice? Je n'en connais pas qui me soit plus sacré.

— Oui, jurez par mon nom de sœur, répondit madame de T... en se levant pour se retirer et en lui serrant fortement la main. Jurez aussi par le nom de Félix, à la mémoire duquel vous devez d'aimer un homme qui respectera dans votre passé la trace de l'affection de mon frère. »

Julie promit, et elles se quittèrent en faisant le projet de se revoir le lendemain. Alice rentra aussi calme en apparence qu'elle était sortie, et elle s'enferma chez elle. Au bout d'une heure, elle sonna sa femme de chambre.

« Laurette, dit-elle à cette jeune Allemande, je me sens très-malade. Je suis comme prise de fièvre, et je ne comprends pas bien ce que je vois autour de moi. Écoute, ma fille, tu m'aimes, et tu sais que je ferais pour toi ce que tu vas faire pour moi-même. Tu es pieuse, jure-moi sur ta Bible protestante que si j'ai le délire, tu n'entendras rien, tu ne retiendras rien. Tu ne rediras à personne, pas même à moi... (et surtout à moi) les paroles qui pourront m'échapper...

« N'aie pas peur, ce ne sera peut-être rien; mais enfin il faut tout prévoir; arme-toi de courage et de dévouement : jure ! »

Laurette jura.

« Ce n'est pas tout. Jure-moi aussi que tu m'enfermeras si bien, que personne ne me soupçonnera malade d'autre chose que d'une migraine. Jure que tu n'appelleras pas le médecin tant que je serai dans le délire, si j'ai le délire. Jure que tu me laisseras mourir plutôt que de me laisser trahir un secret que j'ai sur le cœur et que Dieu seul doit connaître. »

La simple fille jura malgré son épouvante

Pâle et consternée, elle déshabilla sa maîtresse, qu'un frisson glacial venait de saisir et dont les dents contractées claquaient déjà avec un bruit sinistre.

Alice resta étendue sur son lit, sans mouvement, pendant vingt-quatre heures. Ses appréhensions ne se réalisèrent pas. Elle n'eut pas de délire.

Les âmes habituées à se dompter et à se contenir portent le silence et le mystère jusque dans le tombeau.

Alice fut plus en danger de mourir durant cette

effroyable crise nerveuse que Laurette ne put le comprendre. Elle ne faisait pas entendre une plainte.

Froide, raide et pâle comme une statue de marbre blanc, les yeux ouverts et fixes, elle n'avait aucune connaissance, aucun sentiment de sa situation ; si Laurette ne l'eût sentie respirer faiblement, elle l'eût crue morte : mais comme elle respirait et ne pouvait exprimer sa souffrance, la bonne Allemande s'imagina parfois qu'elle dormait les yeux ouverts.

Heureusement l'affection fait parfois deviner aux êtres les plus simples ce qui peut nous sauver. Laurette sentant le corps d'Alice si froid et si contracté, ne songea qu'à la réchauffer, et elle finit par amener une légère transpiration. Peu à peu Alice revint à elle-même, et le premier mot qu'elle put articuler, fut pour demander à son humble amie si elle avait parlé.

« Hélas ! Madame, répondit Laurette, vous en étiez bien empêchée. Voyons si vous n'avez point la langue coupée ou les dents cassées ; car je n'ai jamais pu vous faire avaler une seule goutte d'eau.

« Dieu soit loué ! votre belle bouche n'a rien de moins, et maintenant que vous voilà mieux, il vous faut le médecin et du bouillon.

— Tout ce que tu voudras, Laurette. A présent, j'ai ma tête, je vois clairement. Je souffre beaucoup, mais je suis en possession de ma volonté.

« Embrasse-moi, ma bonne créature, et va te reposer. Envoie-moi mon fils et les autres femmes. Si je me sens redevenir folle, je te ferai rappeler bien vite.

— Eh ! Madame, vous n'avez été que trop sage, » dit Laurette naïvement.

Le médecin s'étonna de trouver Alice si faible, et s'émerveilla des terribles effets de la migraine chez les femmes

Vingt-quatre heures après, Alice était levée et prenait du chocolat au lait d'amandes dans son petit salon, avec son fils, qui la réjouissait de ses caresses, et qui la regardait de temps en temps en lui disant :

« Petite mère, pourquoi donc vous êtes toute blanche, toute blanche? »

Alice avait la pâleur d'un spectre.

Vingt-quatre heures encore s'écoulèrent avant qu'Alice voulût se montrer à Jacques Laurent. Les ravages de la douleur et de la volonté étaient encore visibles sur son visage, mais déjà ils étaient moins effrayants, et le calme profond qui suit de telles victoires résidait sur son large front encadré de bandeaux soigneusement lissés par Laurette.

Ce jour-là à six heures, Jacques, averti que le dîner était servi, entra dans la salle à manger avec la même préoccupation inquiète que les jours précédents. Mais en voyant Alice assise sur son fauteuil où l'avait apportée le vieux Saint-Jean, un cri de joie lui échappa, cri si profond, si expressif, qu'Alice en tressaillit légèrement.

« J'ai été assez souffrante, mon ami, lui dit-elle en lui tendant la main. Mais ce n'était rien de grave, et me voilà guérie. Je sais que vous avez veillé sur mon enfant comme l'eût fait sa propre mère. Je ne vous en remercie pas, Laurent, mais je vous en aime davantage. »

Pour la première fois, Jacques porta la main d'Alice à ses lèvres ; il ne pouvait parler, il craignait de s'évanouir.

Pour la première fois aussi, Alice devina qu'elle était aimée. Mais il était trop tard, et une pareille découverte ne pouvait qu'augmenter sa souffrance.

Qu'était-ce donc qu'un amour si différent du sien, un amour compliqué, flottant, partagé déjà dans le présent et dans le passé, dans l'avenir peut-être? Toute sa puis-

sance sur le cœur de Jacques s'était donc réduite, et devait probablement se réduire encore à le rendre infidèle parfois à un souvenir adoré, à une passion toute puissante dans ses accès et ses retours!

Peut-être qu'Alice eût pardonné si elle eût compris qu'elle n'était point la rivale d'Isidora, mais qu'au contraire Isidora était la sienne dans le cœur de Jacques; qu'elle n'avait pas causé l'infidélité, mais que l'infidélité avait été commise contre elle. Mais elle en jugea autrement, et elle s'était d'ailleurs trop engagée avec Julie pour ne pas prendre en horreur l'idée de lui disputer son amant. Elle frisonna comme quelqu'un qui se réveille au bord d'un abîme, et elle fit un immense effort de courage et de dignité pour s'éloigner à jamais du danger d'y tomber. Pourtant, chose étrange, mais que toute femme comprendra, à partir de cet instant ce courage lui parut plus facile.

Jacques avait ignoré, ainsi que tout le monde, la gravité du mal qu'elle qualifiait d'indisposition. Il fut effrayé de sa pâleur. Cependant, comme il n'y avait pas d'autre altération profonde dans ses traits, comme l'expression en était sereine, plus sereine même qu'à l'ordinaire, il ne soupçonna pas qu'elle eût été vingt-quatre heures aux prises avec la mort. Il osa à peine la questionner sur ses souffrances, et quoiqu'il eût résolu de lui reprocher, au nom de son fils et de ses amis, l'imprudence qu'elle avait commise en passant toute une nuit à se promener nu-tête dans le jardin, il ne put jamais avoir cette hardiesse.

Le souvenir de cette promenade étrange le frappait de respect et d'une sorte de terreur. Il avait cru découvrir là qu'un grand secret remplissait la vie de cette femme silencieuse et contenue.

Mais quelle pouvait être la nature d'un tel secret? Était

ce une douleur de l'âme ou une souffrance physique soigneusement cachée? Peut-être, hélas! l'accès d'un mal mortel étouffé avec stoïcisme depuis longtemps.

Depuis six mois, il remarquait bien qu'Alice pâlissait et maigrissait d'une manière sensible; mais comme elle ne se plaignait jamais et paraissait d'une constitution robuste, il n'en avait pas encore pris de l'inquiétude. Que croire maintenant? Sa veillée solitaire dans une si profonde absorption était-elle le résultat ou la cause du mal? Quoi que ce fût, il y avait là dedans quelque chose de solennel et de mystérieux que Jacques n'osait pas dire avoir surpris. A peine put-il se hasarder à demander si madame de T.... n'avait pas pris un rhume.

« Non pas, que je sache, répondit-elle simplement. Ce n'est pas la saison des rhumes. » Et tout fut dit.

Jacques ne devait pas savoir qu'il avait assisté au suicide d'une passion profonde, et qu'il était la cause de ce suicide, l'objet de cette passion.

Le repas fini, Alice voulut se lever pour retourner au salon. Mais il y avait un reste de paralysie dans ses jambes, et il lui fut impossible de faire un pas.

Elle pria Jacques d'aller lui chercher un livre dans la chambre de son fils, et l'enfant ayant suivi son précepteur, elle se fit reporter sur son fauteuil : elle ne voulait pas que ces deux êtres se doutassent de ce qu'elle avait souffert.

« Mon ami, dit-elle à Jacques lorsqu'il fut de retour, nous sommes encore seuls ce soir. Je ne rouvrirai ma porte que demain. Je veux utiliser cette soirée en la consacrant à ma belle-sœur, à laquelle j'avais donné, pour avant-hier, un rendez-vous dans son jardin.

« J'ai été forcée d'y manquer, et elle doit être inquiète de moi; car elle a de l'affection pour moi, j'en suis certaine, et, moi, j'en ai pour elle, beaucoup... mais beau-

coup ! Vous aviez raison, Jacques : condamner sans appel est odieux, juger sans connaître est absurde.

« Madame de S... n'est une femme ordinaire en rien. Je serais heureuse de la voir maintenant ; mais je suis encore un peu faible pour marcher.

« Voulez-vous avoir l'obligeance d'aller chez elle, de vous informer si elle est seule, si elle est maîtresse de sa soirée, et, dans ce cas, de me l'amener ?

« Vous pouvez passer par les jardins. La petite porte est et sera désormais toujours ouverte. »

Jacques obéit. Isidora se préparait à monter en voiture pour aller se promener au bois avec quelques personnes.

A peine sut-elle l'objet de la mission de Jacques, par un billet écrit au crayon dans l'antichambre, qu'elle congédia son monde, fit dételer sa voiture, et jetant son voile sur sa tête, elle s'élança vers lui et prit son bras avec une vivacité touchante. « Ah ! que je vous remercie ! lui dit-elle en courant avec lui, comme une jeune fille, à travers les jardins. Quelle bonne mission vous remplissez là ! Je croyais qu'elle m'avait déjà oubliée, et je ne vivais plus.

— Elle a été malade, dit Jacques.

— Sérieusement ? mon Dieu !

— Je ne pense pas ; cependant elle est fort changée. »

Le pressentiment de la vérité traversa l'esprit pénétrant d'Isidora.

Lorsqu'elle songeait à la conduite d'Alice, elle était près de tout deviner ; mais, lorsqu'elle la voyait, ses soupçons s'évanouissaient. C'est ce qui lui arriva encore, lorsque Alice la reçut avec un rayon de bonheur dans les yeux et les bras loyalement ouverts à ses tendres caresses. L'impétueuse et indomptée Isidora ne pouvait élever sa pensée jusqu'à comprendre la fermeté patiente

d'un tel martyre, la sublime générosité d'un tel effort.

Et cependant Isidora n'était pas incapable d'un aussi grand sacrifice ; mais elle l'eût accompli autrement, et l'orage de sa passion vaincue eût fait trembler la terre sous ses pieds.

Quel orage pourtant, que celui qui avait passé sur la tête d'Alice ! quelle tempête avait bouleversé tous les éléments de son être durant cette longue nuit dont le calme avait tant effrayé Jacques ! et il n'en avait pourtant pas coûté la vie à un brin d'herbe.

Les sanglots d'Alice n'étaient pas sortis de sa poitrine ; ses soupirs n'avaient fait tomber aucune feuille de rose autour d'elle.

Je ne me suis pas promis d'écrire des événements, mais une histoire intime. Je ne finirai par aucun coup de théâtre, par aucun fait imprévu. Alice, Isidora, Jacques, réunis ce soir-là, et souvent depuis, tantôt dans le petit salon, tantôt sur la terrasse du jardin, tantôt dans la belle serre aux camélias, se guérirent peu à peu de leurs secrètes blessures. Isidora fut, chaque jour, plus belle, plus éloquente, plus vraie, plus rajeunie par un amour senti et partagé. Jacques fut, chaque jour, plus frappé et plus pénétré de cet amour qu'il avait tant pleuré, et qui lui revenait, suave et doux comme dans les premiers jours, auprès de Julie, ardent et fort comme il l'avait été aux heures de l'ivresse et de la douleur. Elle aima, par reconnaissance d'abord, puis par entraînement, et, enfin, par enthousiasme ; car Julie retrouvait, avec la confiance, la jeunesse et la puissance de son âme.

Alice fut le lien entre eux. Elle fut la confidente des dernières souffrances et des dernières luttes d'Isidora.

Elle s'attacha à la rendre digne de Jacques, et, sans jamais parler avec lui de leur amour, elle sut lui faire voir et comprendre quel trésor était encore intact au

fond de cette âme déchirée. Quant à lui, le noble jeune homme, il le savait bien déjà, puisqu'il avait pu l'aimer alors qu'elle le méritait moins. Mais il avait conçu un idéal plus parfait de l'amour et de la femme en voyant Alice. Par quelle fatalité, étant aimé d'elle, ne put-il jamais le savoir? Et elle, par quel excès de modestie et de fierté fut-elle trop longtemps aveuglée sur les véritables sentiments qu'elle lui avait inspirés? Ces deux âmes étaient trop pudiques et trop naïves, et, disons-le encore une fois, trop éprises l'une de l'autre, pour se deviner et se posséder. Leur amour n'était pas de ce monde; il n'y put trouver place. Une nature toute d'expansion, d'audace et de flamme s'empara de Jacques : et, ne le plaignez pas, il n'est point trop malheureux.

Mais qu'il ignore à jamais le secret d'Alice, car Isidora serait perdue! Rassurez-vous, il l'ignorera.

Fiez-vous à la dignité d'une âme comme celle d'Alice. Elle a trop souffert pour perdre le fruit d'une victoire si chèrement achetée. Et ce serait bien en vain qu'elle apprendrait maintenant toute la vérité. Le soir où elle compta, en regardant la pendule, les minutes et les heures que son amant passait aux pieds d'une rivale, elle s'était fait ce raisonnement : S'il ne m'aime pas, je ne puis vivre de honte et d'humiliation : s'il m'aime et qu'il se laisse distraire seulement une heure, je ne pourrai jamais le lui pardonner. Dans tous les cas, il faut que je guérisse.

Ne la trouvez pas trop orgueilleuse.

A vingt-cinq ans, elle n'avait jamais aimé, et elle s'était fait de l'amour un idéal divin. Elle ne pouvait pas comprendre les faiblesses, les entraînements, les défaillances des amours de ce monde. A la voir si indulgente, si généreuse, si étrangère par conséquent aux passions des autres, on jurerait qu'elle n'essaiera plus d'aimer.

Vous me direz que c'est invraisemblable, et qu'on ne peut pas finir si follement un roman si sérieux. Et si je vous disais qu'Alice est si bien guérie qu'elle en meurt? vous ne le croiriez pas; personne ne s'en doute autour d'elle, son médecin moins que personne.

Cependant elle n'est pas condamnée à mort comme malade, dans ma pensée.

Isidora a-t-elle donc embrassé dans Jacques son dernier amour?

Un jour ne peut-il pas venir où celui d'Alice renaîtra de ses cendres? celui de Jacques est-il éteint ou assoupi? n'y aura-t-il jamais entre eux une heure d'éloquente explication?

Qui sait? ces romans-là ne sont jamais absolument terminés.

---

En effet, ce roman ne devait pas finir là, et lorsque nous racontions ce qu'on vient de lire, nous ne connaissions pas bien les pensées de Jacques Laurent. Un an plus tard, nous reçûmes de nouvelles confidences, et les papiers qui tombèrent entre nos mains nous forcent de donner une troisième partie à son histoire.

## TROISIÈME PARTIE.

Ce manuscrit serait un peu obscur si le lecteur n'était au courant du double amour qui s'agitait dans le cœur de notre héros. Nous avons pourtant cru devoir conserver les lettres initiales qu'il avait tracées en tête de chaque paragraphe, selon que ses pensées le ramenaient à Isidora, ou l'emportaient vers Alice.

### CAHIER I.

Je me croyais jadis un grand philosophe, et je n'étais encore qu'un enfant. Aujourd'hui je voudrais être un homme, et je crains de n'être qu'un mince philosophe, un *philosopheur*, comme dit Isidora. Et pourquoi cet invincible besoin de soumettre toutes les émotions de ma vie à la froide et implacable logique de la vertu? La vertu! ce mot fait bondir d'indignation la rebelle créature que je ne puis ni croire, ni convaincre. Monstrueux hyménée que nos âmes n'ont pu et ne pourront jamais ratifier! Ce sont les fiançailles du plaisir : rien de plus!

— La vertu! oui, le mot est pédantesque, j'en conviens, quand il n'est pas naïf. Mon Dieu, vous seul savez pourtant que pour moi c'est un mot sacré. Non, je n'y attache pas ce risible orgueil qu'elle me suppose si durement; non, pour aimer et désirer la vertu, je ne me crois pas supérieur aux autres hommes, puisque, plus j'étudie les lois de la vérité, plus je me trouve égaré loin de ses chemins, et comme perdu dans une vie d'illusion et d'erreur. Funeste erreur que celle qui nous entraîne sans nous aveugler! Illusions déplorables que celles qui nous laissent entrevoir la réalité derrière un voile trop facile à soulever!

Et j'écrivais sur la philosophie ! et je prétendais composer un traité, formuler le code d'une société idéale, et proposer aux hommes un nouveau contrat social !... Eh bien, oui, je prétendais, comme tant d'autres, instruire et corriger mes semblables, et je n'ai pu ni m'instruire ni me corriger moi-même. Heureusement mon livre n'a pas été fini ; heureusement il n'a point paru ; heureusement je me suis aperçu à temps que je n'avais pas reçu d'en haut la mission d'enseigner, et que j'avais tout à apprendre. Je n'ai pas grossi le nombre de ces écoliers superbes, qui, tout gonflés des leçons de leurs maîtres, s'en vont endoctrinant le siècle, sans porter en eux-mêmes la lumière et la force qu'ils aspirent à répandre ! Cela m'a sauvé d'un ridicule aux yeux d'autrui. Mais, à mes propres yeux, en suis-je purgé ?

Triste cœur, tu es mécontent de toi-même dans le passé, parce que tu es honteux de toi-même dans le présent. Et pourtant tu valais mieux, en effet, alors que tu te croyais meilleur. Tu étais sincère, tu n'avais rien à combattre ; tu aimais le beau avec passion ; tu te nourrissais de contemplations idéales ; tu te croyais de la race des fanatiques... Tu ne te savais pas faible ; tu ne savais pas que tu ne savais pas souffrir !...

## CAHIER I.

Et pourquoi n'ai-je pas su souffrir ? pourquoi ai-je voulu être heureux en étant juste ? Mon Dieu, suprême sagesse, suprême bonté ! vous qui pardonnez à nos faibles aspirations et qui ne condamnez pas sans retour, vous savez pourtant que je demandais peu de chose sur la terre. Je ne voulais ni richesses, ni gloire, ni plaisirs, ni puissance : oh ! vous le savez, je ne soupirais pas après les vanités humaines ; j'acceptais la plus humble condi-

tion, la plus obscure influence, les privations les plus austères.

Quand la misère ployait mon pauvre corps, je ne sentais d'amertume dans mon cœur que pour la souffrance de mes frères... Tout ce que je me permettais d'espérer, c'était de trouver dans mon abnégation sa propre récompense, une âme calme, des pensées toujours pures, une douce joie dans la pratique du bien...

Et quand l'amour est venu s'emparer de ma jeunesse, quand une femme m'est apparue comme le résumé des bienfaits de votre providence, quand j'ai cru qu'il suffisait d'aimer de toute la puissance de mon être pour être aimé avec droiture et abandon, il s'est trouvé que cet être si fier et si beau était maudit, que cette fleur si suave avait un ver rongeur dans le sein, et que je ne serais aimé d'elle qu'à la condition de souffrir mortellement.

Eh bien, mon Dieu, j'ai accepté cela encore! Elle s'est arrachée de mes bras, et je l'ai perdue sans amertume, sans ressentiment; j'ai consenti à l'attendre, à la retrouver, et, pendant des années, je l'ai aimée dans la douleur et dans la pitié, sans certitude... que dis-je? sans espoir d'être aimé? Et pendant ces sombres et lentes années, abattu, mais non brisé, triste, mais non irrité, j'élevais mon âme selon mes forces, à la contemplation des vérités éternelles. Je vivais dans la pureté, j'essayais de répandre autour de moi l'amour du bien, je ne cherchais la récompense de mes humbles travaux que dans les charmes enthousiastes de l'étude. Et puis, lorsque de secrètes douleurs, ignorées de tous, à peine avouées par moi-même, sont venues me troubler, j'ai refoulé mon mal bien avant dans ma poitrine, je ne me suis pas plaint, j'ai respecté le calme sublime d'un autre cœur dont la possession m'eût fait oublier toute ma pâle

et morne existence, en vain immolée à une femme orgueilleuse et coupable... Cette fois encore j'ai aimé en silence, et l'indifférence ne m'a pas trouvé plus audacieux et plus vain que n'avait fait le parjure et l'ingratitude...

## CAHIER A.

Mais je ne veux pas me rappeler cela... cela doit être comme n'existant pas, et mes yeux ne liront point ici ce nom que ma main n'a jamais osé tracer... Je goûtais, d'ailleurs, dans ce mystère de mes pensées, une sorte de volupté navrante. Je sacrifiais mes agitations au repos d'une âme sublime.

## CAHIER A.

Toujours ce souvenir secret, toujours ce vœu étouffé!... Écartons-le à jamais! mon âme n'est plus un sanctuaire digne de le contenir; elle est trop troublée, trop endolorie. Il faut un lac aussi pur que le ciel pour refléter la figure d'un ange.

## CAHIER I.

Quand j'ai retrouvé cette femme terrible et funeste, qui avait eu mes premiers transports, je ne l'aimais plus. Hélas! non. Je chercherais vainement à vous tromper, ô vérité incréée! Je ne l'aimais plus, je ne la désirais plus; son apparition a été pour moi comme un châtiment céleste pour des fautes que je n'ai pourtant pas conscience d'avoir commises. Elle a cru m'aimer encore, elle croit m'avoir toujours aimé, elle veut que je l'aime; elle le dit, du moins, elle se le persuade peut-être, et elle me le persuade à moi-même. Ma destinée bizarre la jette dans ma vie comme un devoir, et je l'accepte. Ne

dit-elle pas que si je l'abandonne elle est perdue, rendue à l'égarement du vice, au mal du désespoir ? Et à voir comme cette belle âme est agitée, je ne saurais douter des périls qui la menacent si je ne lui sers pas d'égide !... Eh bien, mon Dieu, faites donc que dans l'accomplissement d'un devoir il y ait une joie, un repos, du moins, quelque chose qui nous donne la force de persévérer et qui nous avertisse que vous êtes content de nous ! *Malheureux humains que nous sommes !* [1] si nous sentions cela, du moins ! si nos pensées pouvaient s'élever assez par l'exaltation de la prière, pour arracher à la vérité éternelle un reflet de sa clarté, un rayon de sa chaleur, une étincelle de sa vie ! Mais nous ne savons rien ! nous nous traînons dans les ténèbres, incertains si c'est le mal ou le bien qui s'accomplit en nous et par nous. Nous n'avons pas plus tôt renoncé à un objet de nos désirs, que l'objet du sacrifice nous semble celui qu'il aurait fallu sacrifier. Nous nous dépouillons pour donner, et la main qui nous implorait se ferme et nous repousse. Nous arrosons de nos pleurs une terre qui promettait des fleurs et des fruits ; elle se sèche et produit des ronces ! Épouvantés, nous nous laissons déchirer par ses épines, et nous nous demandons s'il faut la maudire ou l'arroser de notre sang jusqu'à ce qu'il n'en reste plus ! Sombre image de la parabole du bon grain ! O semeurs opiniâtres et inutiles que nous sommes ! Les rochers se dressent dans le désert, et nous tombons épuisés avant la fin du jour !

## CAHIER A.

Pourquoi donc sa vie semble-t-elle s'épuiser comme

1. On sait que c'est le premier vers du fameux quatrain de J.-J. Rousseau.

une coupe que le soleil pompe et dessèche, sans qu'il s'en soit répandu une seule goutte au dehors? Mais silence, ô mon cœur! ce n'est pas pour *elle* que tu dois souffrir; ton martyre lui est étranger, inutile... Il lui serait indifférent, sans doute... C'est pour une autre que tu dois saigner sans relâche. Oh! qu'il serait doux de souffrir pour sauver ce qu'on aime!

## CAHIER I.

Souffrir pour sauver ce qu'on n'aime plus... oh! c'est un martyre que les victimes des religions d'autrefois n'ont pas connu, et qu'elles n'auraient pas compris. Leur immolation avait un but, un résultat clair et vivifiant comme le soleil; et moi je souffre dans la nuit lugubre, seul avec moi-même, auprès d'un être qui ne me comprend pas, ou qui peut-être me comprend trop. Pourquoi, mon Dieu, n'avez-vous pas fait notre cœur assez généreux ou assez soumis pour qu'il pût s'attacher avec passion aux objets de notre dévouement? Vous avez fait le cœur de la mère inépuisable et sublime en ce genre; et j'ai cru que je pourrais aimer une femme comme la mère aime son enfant, sans s'inquiéter de donner mille fois plus qu'elle ne reçoit, sans chercher d'autre récompense que le bien qu'il doit retirer de son amour?

L'amour! c'est un mot générique, et qui embrasse tant de sentiments divers! L'amour divin, l'amour maternel, l'amour conjugal, l'amour de soi-même, tout cela n'est point l'amour de l'amant pour sa maîtresse. Hélas! si j'osais encore me croire philosophe, je tâcherais de me définir à moi-même ce sentiment que je porte en moi pour mon supplice et qui n'a jamais été satisfait. O éternelle aspiration, désir de l'âme et de l'esprit, que la volupté ne fait qu'exciter en vain! Tous les hommes sont-

ils donc maudits comme moi ? sont-ils donc condamnés à posséder une femme qu'ils voudraient voir transformée en une autre femme ? Est-ce la femme qu'on ne possède pas, qui, seule, peut revêtir à nos yeux ces attraits qui dévorent l'imagination ! Est-ce la jouissance d'un bien réel qui nous rassasie et nous rend ingrats ?

## CAHIER A.

Comme *elle* est pâle! comme sa démarche est lente et affaissée ! Quel mal inconnu ronge donc ainsi cette fleur sans tache? Oh ! du moins c'est une noble passion, c'est un chaste souvenir ou un désir céleste ; c'est le besoin inassouvi de l'idéal et non le dégoût impie et insolent des joies de la terre. Tu n'as abusé de rien, *toi!* tu mériterais le bonheur. Quel est donc l'insensé qui ne l'a pas compris, ou l'infâme qui te le refuse ? Si je le connaissais, j'irais le chercher au bout du monde, pour l'amener à tes pieds ou pour le tuer !... Je suis fou !... Et toi, tu es si calme !

## CAHIER I.

I. — Non, je ne suis pas de ces êtres stupides et orgueilleux qui se lassent du bonheur. Si j'avais le bonheur, je le savourerais comme jamais homme ne l'a savouré. Je ne me défends pas d'aimer. Je livre mon être et ma vie à quelqu'un qui ne veut pas ou ne peut pas s'en emparer : voilà tout. L'amour est un échange d'abandon et de délices; c'est quelque chose de si surnaturel et de si divin, qu'il faut une réciprocité complète, une fusion intime des deux âmes ; c'est une trinité entre Dieu, l'homme et la femme. Que Dieu en soit absent, il ne reste plus que deux mortels aveugles et misérables, qui luttent en vain pour entretenir le feu sacré, et qui

l'éteignent en se le disputant. Influence divine, ce n'est pas moi qui t'ai chassée du sanctuaire ! c'est *elle*, c'est son orgueil insatiable ; c'est son inquiétude jalouse qui t'éloignent sans cesse.

## CAHIER A.

Oh ! si tu pouvais me donner un jour, une heure, du calme divin que ton âme renferme, et que reflète ton front pâle, je serais dédommagé de toute ma vie de rêves dévorants et de tourments ignorés.

Le calme ! sans doute, tu ne peux ou ne veux pas donner autre chose.

D'où vient que ton amitié ne me l'a pas donné ? Il est des pensées terribles dont l'ivresse n'oserait s'élever jusqu'à toi. Mais, si l'on pouvait s'asseoir à tes pieds, plonger, sans frémir, dans ton regard, respirer une heure, sans témoins importuns et sans crainte de t'offenser, l'air qui t'environne... serait-ce trop demander à Dieu ? et n'ai-je pas assez souffert pour qu'il me soit permis de me représenter une si respectueuse et si enivrante volupté ?

## CAHIER I.

Non, l'amour ne peut pas être l'infatigable exercice de l'indulgence et de la compassion. Dieu n'a pas voulu que la plus chère espérance de l'homme vînt aboutir à l'abjuration de toute espérance. Philosophes austères, moralistes sans pitié, vous mentez si vous prétendez que l'amour n'a que des devoirs à remplir et point de joies pures à exiger. Et vous autres, sceptiques matérialistes, qui prétendez que le plaisir est tout, et qu'on peut adorer ce qu'on n'admire pas, vous mentez encore plus. Vous mentez tous, aucun de vous n'aima jamais. Je ne peux pas aimer sans bonheur, et je ne veux pas de plai-

sirs sans amour. Elle a raison, elle qui devine ma soif et les tourments de mon âme ! elle sent, elle sait que je ne l'aime pas comme elle veut être aimée, comme elle ne peut pas aimer elle-même. Ambitieuse effrénée, qui veut qu'on lui donne ce qu'elle n'a plus, et qu'on l'adore comme une divinité quand elle ne croit plus elle-même !... O malheureuse, malheureuse entre toutes les femmes, pourquoi faut-il que tu sois à jamais punie des erreurs qui t'ont brisée et du mal que tu détestes !

## CAHIER A.

Et vous, qui n'aimez pas, qui n'avez peut-être jamais aimé, qui semblez vouloir n'aimer jamais, quelle pensée d'ineffable mélancolie peut donc vous tenir lieu de ce qui n'est pas, et vous préserver de ce qui pourrait être? Mais qui donc saura jamais...

---

Ici le journal de Jacques Laurent paraît avoir été brusquement abandonné ; nous en avons vainement cherché la suite. Une lettre d'Isidora, datée de trois mois plus tard, nous explique cette interruption.

---

## LETTRE PREMIÈRE.

### ISIDORA A MADAME DE T...

« Alice, revenez à Paris, ou rappelez auprès de vous le précepteur de votre fils. Ses vacances ont duré assez longtemps, et Félix ne peut se passer des leçons de son ami. Quant à vous, ma sœur, cette solitude vous tuera. Je ne crois pas à ce que vous m'écrivez de votre santé et

de votre tranquillité d'esprit. Moi, je pars, ma belle et chère Alice ; je quitte la France, je quitte à jamais Jacques Laurent. Lisez ces papiers que je vous envoie et que je lui ai dérobés à son insu. Sachez donc enfin que c'est vous qu'il aime ; efforcez-vous de le guérir ou de le payer de retour. Je sais que son cœur généreux va s'effrayer et s'affliger pour moi de mon sacrifice. Je sais qu'il va me regretter, car s'il n'a pas d'amour pour moi, il me porte du moins une amitié tendre, un intérêt immense. Mais que vous l'aimiez ou non, pourvu qu'il vous voie, pourvu qu'il vive près de vous, je crois qu'il sera bientôt consolé.

« Et puis il faut vous avouer que je l'ai rendu cruellement malheureux. Vous vous étiez trompée, noble Alice ! nous ne pouvions pas associer des caractères et des existences si opposées. Voilà près d'une année que nous luttons en vain pour accepter ces différences. L'union d'un esprit austère avec une âme bouleversée par les tempêtes était un essai impossible. C'est une femme comme vous que Jacques devait aimer, et moi j'aurais dû le comprendre dès le premier jour où je vous ai vue.

« Je vous ferai ma confession entière. Depuis trois mois que j'ai surpris et comme volé le secret de Jacques, j'ai mis tout en œuvre pour le détacher de vous. Excepté de lui dire du mal de vous, ce qui m'eût été impossible, j'ai tout tenté pour vaincre l'obstacle, pour triompher de la passion que vous lui inspirez, et qui me causait une jalousie effrénée. Cette ambition avait réveillé mon amour, qui commençait à périr de fatigue et de souffrance ; je suis redevenue coquette, habile, tour à tour humble et emportée, boudeuse et soumise, ardente et dédaigneuse. Rien ne m'a réussi ; votre absence lui avait ôté, je crois, jusqu'au sentiment de la vie. Il n'était plus auprès de moi qu'une victime du dévouement qu'il s'é-

tait imposé, et je suis presque certaine que, sans la crainte de vous sembler coupable et d'être blâmé par vous, son courage ne se serait pas soutenu. Mais je suis sûre aussi que, pour conquérir votre estime, il eût fait le sacrifice de sa vie entière, et qu'en souffrant mille tortures, il ne se serait jamais détaché de moi.

« Eh bien, ne soyez pas effrayée de ma résolution, Alice ! je la prends enfin avec calme. Hier encore, Jacques, plus pâle qu'un spectre, plus beau qu'un saint, me jurait qu'il ne me quitterait jamais, qu'il ne me manquerait jamais de parole. En voyant tant d'abnégation et de vertu, j'ai été prise tout à coup d'un accès de courage et de désintéressement, et je lui ai dit à jamais adieu dans mon cœur. Je vous écris de ma première station, sur la route d'Italie, et probablement il ignore encore, à l'heure qu'il est, que j'ai quitté Paris et brisé sa chaîne ! Voyez combien je suis guérie ! Je désire qu'il l'apprenne avec joie, et la seule tristesse que j'éprouve, c'est la crainte de lui laisser quelque regret.

« Pourquoi donc tardons-nous tant à faire ce qui est juste et bon ? Quelle fausse idée nous attachons à l'importance de nos sacrifices et à la difficulté de notre courage ! Il y a plus d'un an que je regarde comme une angoisse mortelle le détachement que je porte aujourd'hui dans mon cœur avec une sorte de volupté. Je ne savais pas que la conscience d'un devoir accompli pouvait offrir tant de consolation. Ma naïveté à cet égard doit vous faire sourire. Hélas ! c'est apparemment la première fois que je cède à un bon mouvement sans arrière-pensée. Puissé-je tirer de cette première et grande expérience la force d'abjurer dans l'avenir mon aveugle et impérieuse personnalité !

« Pourquoi ne m'avez-vous pas aidée, chère Alice, à entrer dans cette voie ? Ah ! si vous aviez aimé Jacques,

avec quel enthousiasme je l'aurais rendu à la liberté !... Et pourtant, hier encore, je luttais contre vous... mais c'est que vous ne l'aimez pas... Pourtant, que sais-je? votre langueur, votre mélancolie, cachent peut-être le même secret.... Pardonnez-moi, je n'en dirai pas davantage, je vous respecte désormais au point de vous craindre. Voyez à quel point vous m'êtes sacrée! La passion de Jacques pour vous était, pour moi, comme un reflet de votre image dans son âme, et, quoique je fusse en possession de son secret, jamais je n'ai osé le lui dire, jamais je n'ai osé vous combattre ouvertement et vous nommer à lui.

« Revoyez-le sans crainte et sans confusion. Il croit que le vieux Saint-Jean a brûlé son journal par mégarde. Il ne se doutera jamais que sa confession est entre vos mains. Ah! c'est la confession d'un ange. Quel noble sentiment, Alice ! quelle ferveur mystérieuse, quel pieux respect ! n'en serez-vous pas touchée quelque jour? J'aurais donné, moi, dix ans de jeunesse et de beauté pour être aimée ainsi, eussé-je dû ne l'apprendre jamais de sa bouche, et n'en recevoir même jamais un baiser furtif sur le bord de mon vêtement !

« C'en est fait ! je n'inspirerai jamais cette flamme sainte que j'ai follement rêvée. Autrefois je m'indignais contre mon sort, j'accusais le cœur de l'homme d'injustice, d'orgueil et de cruauté; mais j'ai bien changé depuis un an ! Si quelque jour vous parlez de moi librement avec Jacques, dites-lui de ne pas se reprocher mes souffrances; elles m'ont été salutaires, elles ont porté leurs fruits amers et fortifiants. J'ai reconnu enfin qu'il n'était pas au pouvoir du cœur le plus généreux et le plus sublime de donner toute sa flamme à un être troublé et malade comme moi..... J'ai reconnu le sceau de la justice divine et le prix de la vertu... la vertu que j'ai

tant haïe et blasphémée dans mes désespoirs ! Où seraient donc le bien et le mal ici-bas, si les cœurs coupables pouvaient être récompensés dès cette vie, et s'il n'y avait pas d'inévitables expiations ! Ah ! cette parole est vraie : *Tu seras puni par où tu as péché !* Cela est vrai pour toutes les erreurs, pour toutes les folles passions de l'humanité. Ceux qui ont abusé des bienfaits de Dieu ne le trouveront plus et seront condamnés à le chercher sans cesse ! La femme sans frein et sans retenue mourra consumée par le rêve d'une passion qu'elle n'inspirera jamais.

« Et pourtant l'Evangile nous montre les ouvriers de la dernière heure du jour récompensés comme ceux de la première...; mais le maître qui paie ainsi, c'est Dieu. Il n'est pas au pouvoir de l'homme de tout donner en échange de peu. Si l'ouvrier tardif et lâche avait le droit d'exiger une part complète, celui qui rétribue serait frustré, et c'est en amour surtout que l'égalité a besoin d'être respectée comme l'amour même; car l'amour est aussi beau que la vertu, ou plutôt la vertu, c'est l'amour. Il impose les plus grands devoirs, et ces devoirs-là, partagés également, sont les plus vives jouissances. Celui qui croit pouvoir mériter seul, présume trop de lui-même; celui qui se croit dispensé de mériter, ne recueille rien.

« C'est en Dieu seul que je me réfugie, ses trésors à lui sont inépuisables. Si le catholicisme n'était pas une fausse doctrine pour les hommes d'aujourd'hui, je sens que je me ferais carmélite ou trappiste à l'heure qu'il est; mais le Dieu des nonnes est encore un homme, une sorte d'égal, un jaloux, un amant; le Dieu qui peut me sauver, c'est celui qui ne punit pas sans retour. Il me semble que j'ai assez expié, et que je mérite d'en-

trer dans le repos des justes, c'est-à-dire de ne plus connaître les passions.

« Mais vous, Alice, vous avez droit à la coupe de la vie, vous vous en êtes trop abstenue; pourquoi donc craindriez-vous d'y porter vos lèvres pures? il est impossible qu'il y ait une goutte de fiel pour vous... Je n'ose nommer Jacques, et pourtant, ma belle sainte, je ne puis m'empêcher de rêver que quelque jour... un beau soir d'été plutôt, Jacques vous surprendra à la campagne, lisant ce paragraphe écrit de sa main : « Si l'on pouvait s'asseoir à tes pieds !... »

« Quand vous m'écrirez que ce moment est venu, je reviendrai près de vous, j'y reviendrai calme et purifiée; et, à mon tour, Alice, je goûterai ce bonheur d'avoir fait des heureux, que vous vouliez garder pour vous seule !

« ISIDORA. »

La lettre qui suit est de dix ans postérieure à celle qu'on vient de lire.

## LETTRE DEUXIÈME.

### ISIDORA A MADAME DE T...

Non, je ne suis pas malheureuse. J'ai accompli pour vous, Alice, un sacrifice que je croyais bien grand alors...

Pardonnez-moi si je vous dis aujourd'hui que, dans mes souvenirs, ce grand acte de courage me paraît chaque jour moins sublime, et qu'enfin j'arrive à me trouver assez peu héroïque... Que Jacques me pardonne de parler ainsi ! Et vous surtout, ma sœur chérie, pardonnez-moi de ne pas le pleurer... Il n'y a rien d'injurieux pour lui dans le calme avec lequel je puis parler à

présent d'un sujet jadis si brûlant, et naguère encore si délicat. Ce n'est pas de Jacques que je suis guérie, c'est de l'amour ! Oui, vraiment, j'en suis guérie à jamais, Alice, et, pour m'avoir fait cette grâce, Dieu a été trop bon pour moi, il m'a trop largement récompensée d'un moment de force.

Je vous dis cela ce soir, au bord du plus beau lac de la terre, par un coucher de soleil splendide, sous le ciel de la paisible et riante Lombardie, et je parle ainsi dans la sincérité de mon cœur.

Il me semble, tant je suis tranquille, que je ne puis plus souffrir.... Peut-être si le ciel était orageux, l'air âcre, et que le paysage, au lieu de l'églogue des prairies bordant de fleurs des flots placides, m'offrît le drame d'un volcan qui gronde et d'une nature qui menace... peut-être mon âme serait-elle moins sereine, peut-être vous exprimerais-je le vide délicieux de mon âme en des termes plus résignés que triomphants.... Je ne sais, je n'ose chanter victoire, dans la crainte de tomber dans le péché d'orgueil et d'en être punie; mais il est certain que, depuis quelques mois, depuis ma dernière lettre, je ressens une joie intérieure qui me semble durable et profonde.

A quoi l'attribuerai-je? Sera-ce simplement à cet inappréciable bienfait du repos dont je ne me souvenais plus d'avoir joui? peut-être ! O bonheur des âmes blessées et fatiguées, que tu es humble et modeste ! tu te contentes de ne pas souffrir, tu ne demandes rien que l'absence d'un excès de souffrance; tu te replies sur toi-même, comme une pauvre plante qui, après l'orage, n'a besoin que d'un grain de sable et d'une goutte d'eau; bien juste de quoi ne pas mourir et se sentir faiblement vivre.... le plus faiblement possible !

Pas de funestes présages, Alice ! ne croyez pas me

consoler et m'égayer en me disant que je suis encore jeune et que j'aimerai encore ! Non, je ne suis plus jeune ! si mes traits disent le contraire, ils mentent. C'est dans l'âme que les années marquent leur passage et laissent leur empreinte; c'est notre cœur, c'est notre imagination qui vieillissent promptement ou résistent avec vaillance.

— ... Je relis ce que je vous écrivais tout à l'heure, aux dernières clartés d'un soleil mourant; on m'apporte une lampe, je m'éloigne de la fenêtre...

Mes idées prennent un autre cours.

Pourquoi confondais-je le cœur avec l'imagination? Dans la jeunesse, c'est peut-être une seule et même chose; mais, en vieillissant, les éléments de notre être deviennent plus distincts. Les sens s'éteignent d'un côté, le cerveau de l'autre; mais le cœur est-il donc condamné à mourir avec eux? Oh non ! grâce à la divine bonté de la Providence, la meilleure partie de nous-même survit à la plus fragile, et il arrive qu'on se trouve heureux de vieillir. O mystère sublime ! Vraiment la vie est meilleure qu'on ne croit ! L'injuste et superbe jeunesse recule avec effroi devant la pensée d'une transformation qui lui semble pire que la mort, mais qui est peut-être l'heure la plus pure et la plus sereine de notre pénible carrière.

Avec quelle terreur j'avais toujours pensé à la vieillesse ! Dans la fleur de ma jeunesse, je n'y croyais pas. « Moi, vieillir ! me disais-je en me contemplant : devenir grasse, lourde, désagréable à voir ! Non, c'est impossible, cela n'arrivera pas. Je mourrai auparavant; ou bien, quand je me sentirai décliner, quand une femme me regardera sans envie, et un homme sans désir, je me tuerai ! »

Il n'y a pas longtemps encore qu'en consultant mon

miroir, ce conseiller sévère, sur lequel les hommes ont dit et écrit tant de lieux communs satiriques, je m'effrayais d'une ride naissante et de quelques cheveux qui blanchissaient; mais, tout d'un coup, j'en ai pris mon parti, je n'ai même plus songé à m'assurer des ravages du temps, et, le jour où je me suis dit que j'étais vieille, je me suis trouvée jeune pour une vieille. Et puis, je crois que, précisément, toutes ces railleries de l'autre sexe, à propos des beautés qui s'en vont et qui se pleurent, m'ont donné un accès de fierté victorieuse. J'ai compris profondément cette ingratitude des hommes qui, après avoir adulé notre puissance, l'insulte et la raille dès qu'elle nous échappe. Et j'ai trouvé qu'il fallait être bien avilie pour regretter ce vain hommage dont la fumée dure si peu. Enfin, raison ou lassitude, je me sens réconciliée avec la *vieille femme.*

La vieille femme ! Eh bien, oui, c'est une autre femme, un autre *moi* qui commence, et dont je n'ai pas encore à me plaindre. Celle-là est innocente de mes erreurs passées; elles les ignore parce qu'elle ne les comprend plus, et qu'elle se sent incapable de les imiter. Elle est douce, patiente et juste, autant que l'autre était irritable, exigeante et rude. Elle est redevenue simple et quasi naïve, comme un enfant, depuis qu'elle n'a plus souci de vaincre et de dominer.

Elle répare tout le mal que l'autre a fait, et, par-dessus le marché, elle lui pardonne ce que l'autre, agitée de remords, ne pouvait plus se pardonner à elle-même. La jeune tremblait toujours de retomber dans le mal, elle le sentait sous ses pieds et n'osait faire un pas. La vieille marche en liberté et sans craindre les chutes, car rien ne l'attire plus vers les précipices.

Ne croyez pourtant pas, mes amis, que je vais me composer un rôle, une figure, un costume, un esprit

de circonstance. Il y a un genre de coquetterie que je déteste plus que la pire coquetterie des jeunes femmes, c'est celle des vieilles. Je veux parler de ces ex-beautés qui se réfugient dans la grâce, dans l'esprit, dans l'aménité caressante. Je connais ici une marquise de soixante ans dont l'éternel sourire et la banale bienveillance me font l'effet d'une prostitution de l'âme.

Certes c'est là une grande comédienne et qui dissimule bien ses regrets. Elle affecte d'aimer les jeunes gens des deux sexes d'une tendre affection, d'être la *maman* à tout le monde, de faire tous les frais de gaieté des réunions, d'amener des rencontres, de nouer des mariages, de se rendre indispensable en recevant toutes les confidences, en rendant mille petits services: et, au fond du cœur, cette excellente femme est plus sèche et plus égoïste qu'on ne pense. Elle fait toutes choses en vue d'elle-même et du rôle qu'elle s'est imposé. Elle n'a pas pu rompre avec le succès, et elle poursuit sa carrière de reine des cœurs sous une forme nouvelle. Elle est jalouse de quiconque fait quelque bien, et j'ai failli être brouillée avec elle pour avoir adopté Agathe. Elle voulait l'accaparer, en faire l'*ornement* de son salon, frapper les esprits par la production au grand jour de cette modeste fille, pour arriver à la marier sottement à quelque vieux patricien, ex-comparse dans son cortége d'adorateurs. Elle eût trouvé moyen de faire grand bruit avec cela, et d'abandonner la pauvrette, comme elle a fait de tant d'autres, quand elles ont eu assez brillé près d'elle, à son profit.

Non, non, jamais je n'imiterai cette marquise, et quand, d'un air doucereusement cruel, elle m'honore de ses avis et me cite son propre exemple pour m'engager à vieillir agréablement, je me détourne pour ne pas

respirer son souffle glacé. Oh ! je ne prendrai pas votre petit sentier parfumé de roses fanées, ma charmante vieille ! Je suis vieille tout de bon, je le sens, je m'en réjouis, j'en triomphe tranquillement au fond de l'âme. Je n'ai pas besoin de jouer votre comédie. Je n'aime plus les hommes, moi ! Je n'ai plus besoin de leurs louanges, j'en ai eu assez, et je sais ce qu'elles valent. Je trouve la vieillesse bonne et acceptable, mais elle m'arrive sérieuse et recueillie, non folâtre et remuante. J'ai encore du cœur, et je veux conserver ce bon reste en ne le gaspillant pas dans de feintes amitiés.

Pardonnez-moi une métaphore qui me vient. Je me figure la jeunesse comme un admirable paysage des Alpes. Tout y est puissant, grandiose, heurté. À côté d'une verdure étincelante, un bloc de pâles neiges et de glaces aiguës a coulé dans le vallon, et les fleurs qui viennent d'éclore là, meurent au sein de l'été, frappées au cœur par une gelée soudaine et intempestive. Des roches formidables pendent sur de ravissantes oasis et les menacent incessamment. De limpides ruisseaux coulent silencieusement sur la mousse ; puis, tout à coup, le torrent furieux qu'ils rencontrent, les emporte avec lui et les précipite avec fracas dans de mystérieux abîmes. La clochette des troupeaux et le chant du pâtre sont interrompus par le tonnerre de la cascade ou celui de l'avalanche : partout le précipice est au bord du sentier fleuri, le vertige et le danger accompagnent tous les pas du voyageur, que les beautés incomparables du site enivrent et entraînent. Une nature si sublime est sans cesse aux prises avec d'effroyables cataclysmes ; ici le glacier ouvre ses terribles flancs de saphir et engloutit l'homme qui passe ; là les montagnes s'écroulent, comblent le lac et la plaine, et, de tout ce qui souriait ou respirait hier à leurs pieds, il ne reste plus ni trace ni

souvenir aujourd'hui... Oui, c'est là l'image de la jeunesse, de ses forces déréglées, de ses bonheurs enivrants, de ses impétueux orages, de ses désespoirs mortels, de ses combats, et de toute cette violente destruction d'elle-même qu'enfante l'excès de sa vie.

Mais la vieillesse! je me la figure comme un vaste et beau jardin bien planté, bien uni, bien noble à l'ancienne mode... un peu froid d'aspect, quoique situé à l'abri des coups de vent. C'est encore assez grand pour qu'on y essaie une longue promenade, mais on aperçoit les limites au bout des belles allées droites, et il n'y a point là de sentiers sinueux pour s'égarer.

On y voit encore des fleurs; mais elles sont cultivées et soignées, car le sol ne les produit point sans les secours de la science et du goût.

Tout y est d'un style simple et sévère, point de statues immodestes, point de groupes lascifs. On ne s'y poursuit plus les uns les autres pour s'étreindre et pour lutter : on s'y rencontre, on s'y salue, on s'y serre la main sans rancune et sans regret. On n'y rougit point, car on a tout expié en passant le seuil de cette noble prison dont on ne doit plus sortir; et l'on s'y promène ou l'on s'y repose, consolé et purifié, jouissant des tièdes bienfaits d'un soleil d'automne. Si, du haut de la terrasse abritée, le regard plonge dans la région terrible et magnifique où s'agite la jeunesse, on se souvient d'y avoir été, et on comprend ce qui se passe là d'admirable et d'insensé; mais malheur à qui veut y redescendre et y courir : car les railleries ou les malédictions l'y attendent! Il n'est permis aux hôtes du jardin que d'étendre les mains vers ceux qui dansent sur les abîmes, pour tâcher de les avertir; et encore, cela ne sert-il pas à grand'chose, car on ne s'entend pas de si loin.

Voilà mon apologue. Passez-m'en la fantaisie, je me

sens plus à l'aise depuis que je me suis planté ce jardin.

Mais c'est bien assez philosopher et rêver. Il faut que je vous parle d'Agathe, de cette pauvre orpheline que j'ai adoptée, qui entrait chez moi comme femme de chambre, et dont j'ai fait ma fille, ni plus ni moins.

Je vous ai déjà dit qu'elle était fille d'un pauvre artiste qui l'avait fort bien élevée, mais qui, en mourant, l'avait laissée dans le plus complet abandon, dans la plus profonde misère.

Je n'avais jamais songé à adopter un enfant, je n'avais jamais regretté de n'en point avoir.

Il ne me semblait point que j'eusse le cœur maternel, et peut-être eussé-je manqué de tendresse ou de patience pour soigner un petit enfant. Lorsque cette Agathe est entrée chez moi, j'étais à cent lieues de prévoir que je me prendrais pour elle d'une incroyable affection. Je fus frappée de sa jolie figure, de son air modeste, de son accent distingué, et je me promis d'en faire une heureuse soubrette, libre autant que possible, et traitée avec bienveillance.

Puis, au bout de quelque temps, en courant avec elle, je découvris un trésor de raison, de droiture et de bonté; et bientôt, je la retirai de l'office pour la faire asseoir à mes côtés, non comme une demoiselle de compagnie, mais comme la fille de mon cœur et de mon choix.

Pourtant si vous nous voyiez ensemble, vous seriez surprise, chère Alice, de l'apparente froideur de notre affection ; du moins, vous nous trouveriez bien graves, et vous vous demanderiez si nous sommes heureuses l'une par l'autre.

Il faut donc que je vous explique ce qui se passe entre nous.

Dès le principe, j'ai examiné attentivement Agathe, je l'ai même beaucoup interrogée. J'ai retiré de cet exa-

men et de ces interrogatoires, la certitude que c'était là un ange de pureté, et en même temps une âme assez forte : un caractère absolument différent du mien, à la fois plus humble et plus fier, étranger par nature aux passions qui m'ont bouleversée, difficile, impossible peut-être à égarer, prudente et réfléchie, non par sécheresse et calcul personnel, mais par instinct de dignité et par amour du vrai.

La docilité semblait être sa qualité dominante, lorsque je lui commandais en qualité de maîtresse. Mais en l'observant, je vis bientôt que cette docilité n'était qu'une muette adhésion à la règle qu'elle acceptait; l'amour de l'ordre, et surtout une noble fierté qui voulait se soustraire par l'exactitude rigoureuse à l'humiliation du commandement. C'était cela bien plutôt qu'une soumission aveugle et servile pour ma personne. Le silence profond qui protégeait ce caractère grave et recueilli m'empêchait de savoir si les passions généreuses pourraient y fermenter, si la haine de l'injustice et le mépris de la stupidité seraient capables d'en troubler la paix.

A présent encore, quoique j'aie lu aussi avant dans son cœur qu'elle-même, quoique je sache bien qu'elle adore la bonté, j'ignore si elle peut haïr la méchanceté. Peut-être qu'il y a là trop de force pour que l'indignation s'y soulève, pour que le dédain y pénètre. Étonnement et pitié, voilà, ce me semble, toute l'altération que cette sérénité pourrait subir.

Agathe a vécu dans le travail et la retraite, sans rien savoir, sans rien deviner du monde, sans rien désirer de lui, sans songer qu'elle pût jamais sortir de l'obscurité qu'elle aime, non-seulement par habitude mais par instinct. Elle ne connaît pas l'amour, elle en pressent encore si peu les approches, que je me demande avec

terreur si elle est capable d'aimer, et si elle n'est pas trop parfaite pour ne pas rester insensible.

Et pourtant, je ne puis concevoir la jeunesse d'une femme sans amour, et je suis épouvantée du mystère de son avenir. Aimera-t-elle, d'amitié seulement, un compagnon de toute la vie, un mari? Élèvera-t-elle des enfants, sans passion, sans faiblesse, avec la rigide pensée d'en faire des êtres sages et honnêtes? Quelle rectitude admirable et effrayante! Sera-t-elle heureuse sans souffrir? est-ce possible!

Et pourtant, qu'ai-je retiré, moi, de mes angoisses et de mes tourments?

Quand j'avais seize ans, l'âge d'Agathe, je n'avais déjà plus de sommeil, ma beauté me brûlait le front, de vagues désirs d'un bonheur inconnu me dévoraient le sein. Rien dans cette enfant ne me rappelle mon passé. Je l'admire, je m'étonne, et je n'ose pas juger.

Quand j'ai changé la condition d'Agathe si soudainement, si complétement, elle a été fort peu surprise, nullement étourdie ou enivrée, et j'ai aimé cette noble fierté qui acceptait tout naturellement sa place. L'expression de sa reconnaissance a été vraie, mais toujours digne. Elle me promettait de mériter ma tendresse, mais elle n'a pas plié le genou, elle n'a pas courbé la tête, et c'est bien. En voyant ce noble maintien, moi, j'ai été saisie d'un respect étrange, et une seule crainte m'a tourmentée, c'est de n'être pas digne d'être la bienfaitrice et la providence d'Agathe. Son air imposant m'a fait comprendre la grandeur du rôle que je m'imposais, et, depuis ce moment, je m'observe avec elle, comme si je craignais de manquer au devoir que j'ai contracté.

Cela fait une amitié qui m'est plus salutaire que délicieuse. Il ne s'agit point d'adopter une telle orpheline pour s'en faire une société, une distraction, un appui.

Agathe prend le contrat au sérieux. Elle semble me dire dans chaque regard :

« Vous avez voulu avoir l'honneur d'être mère, songez que ce n'est pas peu de chose, et qu'une mère doit être l'image de la perfection. »

Moi, je ne sais pas me contraindre, et, si quelque folle passion pouvait encore me traverser le cerveau, je ne jouerais pas la comédie. J'éloignerais Agathe plutôt que de la tromper. Mais est-ce donc la pensée que le moindre égarement de ma part troublerait notre intimité, qui fait que je me sens si bien fortifiée dans mon *jardin de vieillesse?*

Peut-être! peut-être Agathe m'a-t-elle été envoyée par la bonté divine pour me faire aimer l'ordre, le calme, la dignité, et la convenance. Il est certain que tout cela est personnifié en elle, et que rompre avec ces choses-là, ce serait rompre avec Agathe. Il était donc dans ma destinée que les hommes me perdraient et que je ne pourrais être sauvée que par les femmes? Vous avez commencé ma conversion, chère Alice ; vous l'avez voulue, vous y avez mis tout votre cœur, toute votre force. Agathe, qui vous ressemble à tant d'égards, l'achève sans se donner la moindre peine, sans se douter même de ce qu'elle fait; car la douce enfant ignore ma vie, et ne la comprendrait pas si elle lui était racontée.

Minuit.

Agathe m'a forcée de m'interrompre, mais je veux vous dire bonsoir, à présent qu'elle me quitte. J'ai passé solennellement la soirée auprès d'elle, et je me sens comme exaltée par mes propres pensées.

Quelle nuit magnifique! la terre altérée ouvrait tous ses pores à la rosée, les fleurs la recevaient dans leurs coupes immaculées. Enivrés d'amour, de parfum et de

liberté, les rossignols chantaient, et, du fond humide de la vallée, leurs intarissables mélodies montaient comme un hymne vers les étoiles brillantes. Appuyée sur l'épaule d'Agathe, que je dépasse de toute la tête, je marchais d'un pas égal et lent, m'arrêtant quelquefois quand nous atteignions la limite de la balustrade. La terrasse de cette *villa* est magnifiquement située; absorbées dans la contemplation du paysage vague et profond, et plus encore de l'infini déroulé sur nos têtes, nous ne songions point à nous parler. Peu à peu ce silence amené naturellement par la rêverie, nous devint impossible à rompre. Du moins, pour ma part, je n'eusse rien trouvé à dire qui ne m'eût semblé oiseux ou coupable au milieu d'une telle nuit, solennelle et mystérieuse comme la beauté parfaite. Agathe respectait-elle ma méditation, ou bien éprouvait-elle le même besoin de recueillement? Agathe aussi est mystérieuse comme la perfection. Son âme sans tache me semblait si naturellement à la hauteur de la beauté des choses extérieures, que j'eusse craint d'affaiblir, par mes réflexions, le charme qu'elle y trouvait. Avait-elle besoin de moi pour admirer la voûte céleste, pour aspirer l'infini, pour se prosterner en esprit devant la main qui sema ces innombrables soleils comme une pluie de diamants dans l'Océan de l'Éther? Et quelles expressions eussent pu rendre ce qu'elle éprouvait sans doute mieux que moi? De quel autre sujet eussé-je pu l'entretenir qui ne fût un outrage à la beauté des cieux, une profanation de ces grandes heures et de ces lieux sublimes?

Quand l'échange de la parole n'est pas nécessaire il est rarement utile. J'en suis venue à croire que tous les discours humains ne sont que vanité, temps perdu, corruption du sentiment et de la pensée. Notre langage est si pauvre que quand il veut s'élever, il s'égare le plus

souvent, et que quand il veut trop bien peindre, il dénature. Toujours la parole procède par comparaison, et les poëtes sont forcés, pour décrire la nature, d'assimiler les grandes choses aux petites. Par exemple ils font du ciel une coupole; de la lune une lampe; des fleuves sinueux, les anneaux d'un serpent; des grandes lignes de l'horizon et des grandes masses de la végétation, les plis et les couleurs d'un vêtement.

Les poëtes ont peut-être raison : interprètes et confidents de la nature, chargés de l'expliquer au vulgaire, de communiquer aux aveugles un peu de cette vue immense que Dieu leur a donnée, ils se servent de figures pour se faire entendre, à la manière des oracles. Ils mettent les soleils dans le creux de ces mains d'enfants sous la figure d'un rubis ou d'une fleur, parce que le vulgaire ne peut concevoir que ce qu'il peut mesurer. Et tous tant que nous sommes, nous avons pris une telle habitude de ce procédé de comparaison, que nous ne savons pas nous expliquer autrement quand nous voulons parler. Mais quand l'âme poétique est seule, elle ne compare plus : elle voit et elle sent.

L'intelligence n'explique pas au cœur pourquoi et comment l'univers est beau; dans aucune langue humaine le véritable poëte ne saurait rendre la véritable impression qu'il reçoit du spectacle de l'infini.

Qu'il se taise donc et qu'il jouisse, celui qui n'a rien à démêler avec le monde, rien à lui enseigner ou à recevoir de lui : l'amour d'une vaine gloire dicte trop souvent ces prétendus épanchements. Celui qui parle veut produire de l'effet sur celui qui écoute, et s'il ne cherche point à l'éblouir par l'éclat des mots, du moins il travaille à s'emparer de ses émotions, à lui imposer les siennes, à se poser comme un prisme entre lui et la beauté des choses. Alors, sous l'œil de Dieu, au lieu de

deux âmes prosternées, il n'y a plus qu'un cerveau agissant sur un autre cerveau, triste échange de facultés bornées et de misère orgueilleuse!

Mais ce n'est pas cela seulement qui me fermait la bouche auprès d'Agathe : quelle parole de ma bouche flétrie si longtemps par la plainte et l'imprécation, ne fût tombée comme une goutte de limon impur dans cette source limpide, où l'image de Dieu se reflète dans toute sa beauté? Entre elle et moi, hélas! il y a un abîme infranchissable : c'est mon passé. Mes doutes, mes vains désirs, mes angoisses furieuses, mes amertumes, mon impiété, ma vaine science de la vie, mes ennuis, tout ce que j'ai souffert! cette âme vierge de toute souillure et de toute tristesse doit à jamais l'ignorer. Il y a en elle une infinie mansuétude qui l'empêcherait de me retirer son affection. Peut-être même m'aimerait-elle davantage si elle avait à me plaindre! Peut-être trouverais-je dans sa piété filiale des consolations puissantes. Mais de même que la mère, forcée de traverser un champ de bataille, cache dans son sein la tête de son enfant pour l'empêcher de voir la laideur des cadavres et de respirer l'odeur de la corruption, de même ma tendresse pour Agathe m'empêchera de lever jamais ce voile virginal qui lui cache les misères et les tortures de cette vie déréglée.

Cette ligne invisible tracée entre elle et moi est un lien, bien plus qu'un obstacle. C'est là que se manifeste, à son insu, ma tendresse pour elle; c'est là que gît sa confiance en moi. Je lui sacrifie le plaisir que j'aurais parfois à épancher mes pensées : elle s'appuie sur moi comme sur une force dont elle croit avoir besoin et qui ne réside qu'en elle. Si je me sens triste et agitée, ce qui arrive bien rarement désormais, je l'éloigne de moi quelques instants, pour ne la rappeler que lorsque mon âme a repris son calme et sa joie silencieuse.

Agathe est blanche comme un beau marbre de Carrare au sortir de l'atelier. L'incarnat de la jeunesse ne colorera jamais vivement ce lis éclos dans l'ombre du travail et de la pauvreté ; et cependant un léger embonpoint annonce cette santé particulière aux recluses, santé plus paisible que brillante, plus égale que vigoureuse, apte aux privations, impropre à la douleur et à la fatigue. Trois jours de mon ancienne vie briseraient cette plante frêle et suave, qui, dans la paix d'un cloître, résisterait longtemps à la vieillesse et à la mort.

Auprès de cette fleur sans tache, auprès de ce diamant sans défaut, je sens mon âme s'élever et se fortifier. D'autres jeunes filles ont plus de beauté, une intelligence plus vive et plus brillante, un sentiment des arts plus chaud et plus prononcé. Agathe ne ressemble pas à une statue grecque. C'est la vierge italienne dans toute sa douceur, vierge sans extase et sans transport, accueillant le monde extérieur sans l'embrasser, attentive, douce et un peu froide à force de candeur, telle enfin que Raphaël l'eût placée sur l'autel, le regard fixé sur le pécheur, et semblant ne pas comprendre la confession qu'elle écoute.

Il y a, certes, dans toutes les créatures humaines, un fluide magnétique, impénétrable aux organisations épaisses, mais vivement perceptible aux organisations exquises par elles-mêmes, ou à celles qui sont développées par la souffrance. La présence d'Agathe agit sur moi d'une manière magique. L'atmosphère se rafraîchit ou s'attiédit autour d'elle. Quelquefois, quand le spectre du passé m'apparaît, une sueur glacée m'inonde, et je crois entrer dans mon agonie. Mais si Agathe vient s'asseoir près de moi, l'œil noir et grave et la bouche à demi souriante, elle me communique immédiatement sa force et son bien-être.

Il y a donc en elle quelque chose de mystérieux pour moi, comme je vous le disais; quelque chose que je n'eusse pas su demander, si l'on m'eût offert de choisir une compagne et une fille selon mes prédilections instinctives. Probablement, j'aurais fait la folie de désirer une fille semblable à moi sous plusieurs rapports. J'aurais voulu qu'elle fût ardente et spontanée, qu'elle connût ces agitations de l'attente, ces bouleversements subits, ces enthousiasmes et ces illusions où j'ai trouvé quelques heures d'ivresse au milieu d'un éternel supplice. Et probablement aussi, au lieu de la préserver du malheur par mon expérience, j'eusse augmenté son irascibilité par la mienne et développé sa faculté de souffrir. Mais un caprice du hasard que je ne puis m'empêcher de bénir superstitieusement comme une faveur providentielle, a jeté dans mes bras un être qui ne me comprend pas du tout et que je comprends à peine. Ce contraste nous a sauvées l'une et l'autre. J'eusse voulu être adorée de ma fille, et c'eût été là un souhait égoïste, un vœu contraire à la nature. Agathe m'aime, et c'est tout; et moi, l'âme la plus exigeante et la plus jalouse qui fut jamais, je m'habitue à l'idée qu'il est bon d'être celle des deux qui aime le plus. C'est là un miracle, n'est-ce pas? un miracle que j'eusse en vain demandé à l'amour d'un homme et qu'a su opérer l'amitié d'une enfant.

Vous me demandez si j'aime toujours le luxe, et, me cherchant des consolations où vous supposez que j'en puis trouver, vous vous imaginez que j'ai dû me créer, dans ma villa italienne, une existence toute d'or et de marbre, toute d'art et de splendeur. Il n'en est rien; tout ce qui me rappelle la courtisane m'est devenu odieux. Je suis dégoûtée, non de la beauté des œuvres de goût, mais de la possession et de l'usage de ces choses-là. J'ai fait cadeau, à divers musées de cette province, des sta-

tues et des tableaux que je possédais. Je trouve qu'un chef-d'œuvre doit être à tous ceux qui peuvent le comprendre et l'apprécier, et que c'est une profanation que de l'enfermer dans la demeure d'un particulier, lorsque ce particulier s'est voué à la retraite, et a fermé sa porte aux amateurs et aux curieux, comme je l'ai fait définitivement. J'ai vendu tous mes diamants, et j'ai fait bâtir presque un village autour de moi, où je loge gratis de pauvres familles. Je ne m'occupe plus de ma parure, et je n'ai même pas osé m'occuper de celle d'Agathe, quoique j'eusse trouvé du plaisir à embellir mon idole; mais la voyant si simple et si étrangère à cette longue et coûteuse préoccupation, j'ai respecté son instinct, et je l'ai subi pour moi-même peu à peu, sans m'en apercevoir. Agathe aime et cultive avec distinction la peinture et la musique. Son père l'avait destinée à donner des leçons. Mais ce pauvre artiste, imprévoyant et déréglé comme la plupart de ceux de ce pays-ci, l'avait laissée sans clientèle et sans protections. Ses talents, du moins, lui servent à charmer les loisirs que sa nouvelle position lui procure, et je suis sortie, grâce à elle, de ma longue et accablante oisiveté. Je me suis remise au piano pour l'accompagner quand elle chante, et nous lisons ensemble tous ces chefs-d'œuvre que je savais par cœur à force de les entendre, mais sans les avoir jamais véritablement compris. Quand elle dessine, je lui fais la lecture, et quand elle lit, je brode au métier. Moi, broder! je vois d'ici votre surprise! Eh bien, je suis revenue à ces choses-là que j'ai tant méprisées et raillées, et je reconnais qu'elles sont bonnes. Il y a tant de moments où l'âme est affaissée sur elle-même, où le travail de l'esprit nous écrase, où la rêverie nous torture ou nous égare, qu'il est excellent de pouvoir se réfugier dans une occupation manuelle. C'est affaire d'hygiène morale, et

je comprends maintenant comment, vous, qui avez une si haute intelligence, vous pouvez remplir un meuble au petit point.

Agathe a les goûts d'une campagnarde, quoiqu'elle ait toujours vécu enfermée dans la mansarde d'une petite ville. Sa plus grande joie d'être riche consiste à voir et à soigner des animaux domestiques. Et ne croyez pas que la pauvrette se soit prise d'admiration et d'affection pour les plus nobles : elle a peu compris la grâce et la noblesse du cheval, l'élégance du chevreuil, la fierté du cygne. Tout cela lui est trop nouveau, trop étranger; à elle, qui n'avait jamais nourri que des moineaux sur sa fenêtre, un pigeon blanc est un objet d'admiration. Le mouton fait ses délices, et l'autre jour j'ai cru qu'elle sortirait de son caractère, et ferait des extravagances pour une perdrix qu'on lui a apportée avec ses petits. J'avais un peu envie d'abord de dédaigner des goûts aussi puérils. Et puis, je me suis laissé faire, je me suis sentie faible comme un enfant, comme une mère; je me suis attendrie sur les poules et sur les agneaux, non pas à cause d'eux, je l'avoue, mais à cause de la tendresse qu'Agathe leur porte, et des soins assidus qu'elle leur rend sans se lasser du silence et de la stupidité de ses élèves. Agathe comprend le Dante, Mozart et le Titien. Et pourtant elle comprend sa poule et son chevreau! Il faut bien que le chevreau et la poule en vaillent la peine. Je me dis cela, et je la suis à la bergerie et au poulailler avec une complaisance qui arrive à me faire du bien, à me distraire, à me charmer... sans que véritablement je puisse m'en rendre compte! Je me sens devenir naïve avec un enfant naïf, et je ne saurais dire où est le beau et le bon de cette naïveté, à mon âge. Cela m'arrive : je me transforme, un enfant me gouverne, et j'ai du bonheur à me laisser aller!

Nous avons eu moins de peine à nous mettre à l'unisson, à propos des fleurs. Il me semble que les fleurs nous permettent de devenir puérils envers elles, sans qu'elles cessent d'être sublimes pour nous. Vous savez comme je les ai toujours aimées, ces incomparables emblèmes de l'innocence et de la pureté. Agathe voit le ciel dans une fleur, et quand je la vois au milieu des jasmins et des myrtes, il me semble qu'elle est là dans son élément, et que les fleurs sont seules dignes de mêler leur parfum à son haleine.

Et alors il me vient une pensée déchirante : Quoi! cette enfant, cette Agathe de mon âme, cette fleur plus pure que toutes celles de la terre, cette perle fine, cette beauté virginale, sera infailliblement la proie d'un homme! et de quel homme? L'amant de cent autres femmes, qui ne verra sans doute en elle qu'une femme de plus, trop froide à son gré, et bientôt dédaignée, si elle reste telle qu'elle est aujourd'hui; trop précieuse, si elle se transforme, pour ne pas être jalousement asservie et torturée. — Oh! mon Dieu! je conserve cette candeur sacrée avec une sollicitude passionnée, je veille sur elle, je la couve d'un regard maternel; je la respecte comme une relique, jusqu'à ne pas oser lui parler de moi, jusqu'à ne pas oser penser quand je suis auprès d'elle : et un étranger viendra la flétrir sous ses aveugles caresses! un homme, un de ces êtres dont je sais si bien les vices, et l'orgueil, et l'ingratitude, et le mépris, viendra l'arracher de mon sein pour la dominer ou la corrompre!... Cette idée trouble tout mon présent et rembrunit tout mon avenir!

## LETTRE TROISIÈME.

### ISIDORA A MADAME DE T...

Dimanche, 15 juin 1845.

Je ne me croyais pas destinée à de nouvelles aventures, et pourtant, mes amis, en voici une bien conditionnée que j'ai à vous raconter.

Il y a quinze jours, j'étais allée à Bergame pour quelque affaire, et je revenais seule dans ma voiture, impatiente de revoir Agathe, que j'avais laissée un peu souffrante à la villa. Je n'étais plus qu'à cinq ou six lieues de mon gîte, et le soleil brillait encore sur l'horizon. Un cavalier me suivait ou suivait le même chemin que moi : il est certain que, soit qu'il me laissât en arrière en prenant le galop, et se mît au pas lorsque mes postillons le rejoignaient, soit qu'il se laissât dépasser et se hâtât bientôt pour regagner le terrain, pendant assez longtemps je ne le perdis pas de vue. Enfin il me parut clair que c'était à moi qu'il en voulait, car il renonça à toutes ces petites feintes, et se mit à suivre tranquillement l'allure de mes chevaux. Tony était sur le siége de ma voiture, toujours le même Tony, ce fidèle jockey que Jacques connaît bien, et qui est devenu un excellent valet de chambre. Il a conservé sa naïveté d'autrefois et ne se gêne point pour adresser la parole aux passants, quand il est ennuyé du silence et de la solitude. Nous montions au pas une forte côte, et j'étais absorbée dans quelque rêverie, lorsque je m'aperçus que Tony avait lié conversation avec le jeune cavalier, qui paraissait ne pas demander mieux, quoiqu'il appartînt évidemment à une classe beaucoup plus relevée que celle de mon domestique.

J'ai dit le jeune cavalier, et, effectivement, celui-là était dans la première fleur de la jeunesse : dix-huit ans au plus, une taille élancée des plus gracieuses, une figure charmante, un air de distinction incomparable, des cheveux noirs, abondants, fins et bouclés naturellement, un duvet de pêche sur les joues, et des yeux... des yeux qui me rappelèrent tout à coup les vôtres, Alice, tant ils étaient grands et beaux, des yeux de ce gros noir de velours, qui devraient être durs en raison de leur teinte sombre, et qui ne sont qu'imposants, parce que de longues paupières et un regard lent leur donnent un fonds de douceur et de tendresse extrême.

Ce bel enfant me fut tout sympathique à la première vue, car ce fut alors seulement que je songeai à regarder ses traits, sa tournure, et la grâce parfaite avec laquelle il gouvernait son cheval. J'écoutai aussi le son de sa voix, qui était doux et plein comme son regard ; son accent, qui était pur et frais comme sa bouche. De plus, c'était un accent français, ce qui fait toujours plaisir à des oreilles françaises, fût-ce dans la contrée *où résonne le si.*

Dans celles-ci, c'est l'*u* lombard qui résonne ; et Tony, qui est très-fier de parler couramment un affreux mélange de dialecte et d'italien, s'imaginait que son interlocuteur pouvait s'y tromper. Mais, au bout d'un instant, le jeune homme, voyant bien qu'il avait affaire à un compatriote, se mit tout simplement à lui parler français, et Tony lui répondit bientôt dans la même langue, sans s'en apercevoir.

Leur conversation, que j'entendais par lambeaux, roulait sur les chevaux, les voitures, les chemins et les distances du pays. Certes un jeune homme aussi distingué que ce cavalier ne pouvait pas trouver un grand plaisir à échanger des paroles oiseuses avec un jeune valet a-

sez simple et passablement familier. Pourtant il y mettait une bonne grâce qui me parut cacher d'autres desseins; car, bien qu'il n'osât pas se tenir précisément à ma portière, il se retournait souvent et cherchait à plonger ses regards dans ma voiture , et jusque sous le voile que j'avais baissé pour me préserver de la poussière.

Je m'amusai quelques instants de sa curiosité : puis j'en eus bientôt des remords. « A quoi bon, me dis-je, laisser prendre un torticolis à ce bel adolescent? quand il verra les traits d'une femme qui pourrait fort bien être la mère de son frère aîné, il sera tout honteux et tout mortifié d'avoir pris tant de peine. » Nous touchions au faîte de la montée; je résolus de ne pas le condamner à descendre le versant au trot, et, certaine qu'après avoir vu ma figure, il allait décidément renoncer à me servir d'escorte, je laissai tomber, comme par hasard, mon voile sur mes épaules, et fis un petit mouvement vers la portière, comme pour regarder le pays. Mais quelle surprise, dirai-je agréable ou pénible, fut la mienne, lorsque cet enfant, au lieu de reculer comme à l'aspect de la Gorgone, me lança un regard où se peignait naïvement la plus vive admiration? Non, jamais, lorsque j'avais moi-même dix-huit ans, je ne vis un œil d'homme me dire plus éloquemment : « Vous êtes belle comme le jour. »

Soyons franche, car, aussi bien, vous ne pouvez pas me prendre pour une sainte; le plaisir l'emporta sur le dépit, et ma vertu de matrone ne put tenir contre ce regard de limpide extase et ce demi-sourire où se peignait, au lieu de l'ironie dédaigneuse sur laquelle j'avais malicieusement compté, une effusion de sympathie soudaine et de confiance affectueuse. L'enfant avait faiblement rougi en me voyant le regarder, de mon côté, avec quelque bienveillance maternelle, mais ce léger embar-

ras ne pouvait vaincre le plaisir évident qu'il avait à attacher ses yeux sur les miens. Il retenait la bride de son cheval pour ne pas s'écarter de la portière, et son trouble mêlé de hardiesse, semblait attendre une parole, un geste, un léger signe qui l'autorisât à m'adresser la parole. Enfin, voyant que je commençais à l'examiner avec un peu de sévérité feinte, il se décida à me saluer fort respectueusement.

On salue beaucoup et à tout propos dans ce pays-ci, surtout les dames, lors même qu'on ne les connaît pas. Je rendis légèrement le salut, et me retirai dans le fond de ma voiture, un peu émue, je le confesse : car, au premier moment de la surprise, toute femme sent que le plaisir de plaire est invincible en dépit du serment... qui sait? peut-être à cause du serment qu'elle a fait d'y renoncer; mais cette bouffée de jeunesse et de vanité ne dura point. Je pensai tout de suite à ma fille Agathe; je me dis que je la volais, et que le pur regard d'un si beau jeune homme lui fût revenu de droit, si elle s'était trouvée à mes côtés. Je remis mon voile, je levai la glace, et j'arrivai au relais où je devais quitter la poste, sans avoir voulu m'assurer de la suite de l'aventure. Le cavalier me suivait-il encore? je n'en savais vraiment rien.

Mon cocher et mes chevaux m'attendaient là pour me conduire jusque chez moi. En payant les postillons, je vis Tony à quelque distance, parlant bas et avec beaucoup de vivacité au jeune cavalier, qui avait mis pied à terre. Tony riait, frappait dans ses mains, et l'autre paraissait chercher à contenir cette pétulance. Je crus même voir qu'il lui donnait de l'argent, et cela me parut fort suspect, d'autant plus que, lorsque je rappelai Tony pour partir, je le vis tenir l'étrier de son nouveau protecteur, et prendre congé de lui en lui faisant des signes d'intelligence. Nous nous remîmes en route pour

cette dernière étape, et l'étranger nous suivit à quelque distance.

Je m'avançai sur la banquette de devant, et, frappant sur le bras de Tony, placé sur le siége : « Quel est ce jeune homme à qui vous avez parlé, et d'où le connaissez-vous? » lui demandai-je d'un ton sévère. La tête de Tony dépassant l'impériale, je ne pus voir si sa figure se troublait; mais je l'entendis me répondre avec assez d'assurance : — Je ne le connais point, Madame, mais ça a l'air d'un brave jeune homme; il a des lettres de recommandation pour madame : mais il a dit qu'il ne se permettrait point de les lui remettre sur le chemin. Il vient avec nous, il descendra à l'auberge du village, et il viendra voir ensuite au château si madame veut bien recevoir sa visite.

— C'était donc là ce qu'il te disait?

— Oui, et il me demandait si je pensais que madame serait visible en rentrant, ou seulement demain matin. J'ai dit que je n'en savais rien, mais qu'il pouvait bien essayer, que nous n'avions pas fait une longue route, et que madame ne se couchait pas ordinairement de bonne heure.

— Et c'est pour donner de si utiles renseignements, que vous recevez de l'argent, Tony?

— Oh ! non, Madame, je venais d'entrer dans un bureau de tabac pour lui acheter des cigares, et il m'en remettait l'argent.

Ces explications me parurent assez plausibles, et je me tranquillisai tout à fait. Néanmoins, un reste de curiosité me décida à recevoir cette visite aussitôt que je fus rentrée, et après avoir pris seulement le temps d'embrasser Agathe.

Le jeune homme fut introduit, et, dès que j'eus jeté les yeux sur l'adresse de la lettre qu'il me présenta,

je lui fis amicalement signe de s'asseoir. Quelles méfiances et quels scrupules eussent pu tenir contre votre écriture, ma chère Alice? Et comment celui qui m'apporte un mot de vous ne serait-il pas reçu à bras ouverts?

Mais quel singulier petit billet que le vôtre, et pourquoi avez-vous semblé favoriser l'espèce de mystère dont il plaît à votre protégé de s'entourer? Qu'est-ce qu'un *jeune homme qui va avoir le bonheur de me voir en Italie*, *et qui tâchera de se recommander de lui-même? Vous désirez* que je sois *bonne pour lui*, et vous ne me dites pas son nom? Il faut qu'il me le déclare lui-même, qu'il m'apprenne qu'il est l'*ami de votre fils*, *un peu votre parent*, qu'il ne *vous connaît pourtant pas beaucoup*, qu'il avait un grand désir de m'être présenté, et qu'il me supplie de ne pas le juger trop défavorablement d'après son embarras et sa gaucherie? J'ai d'abord accepté tout cela sans examen, mais maintenant que j'y songe, et que je vois votre protégé si peu au courant de ce qui vous concerne, je commence à m'inquiéter un peu et à me demander si la personne à laquelle vous avez donné ou envoyé une lettre pour moi (car ceci même n'est pas bien clair) est réellement celle qui me l'a remise. Voyons, m'avez-vous adressé un M. Charles de Verrières, brun, joli, âgé de dix-huit ou dix-neuf ans, parfaitement élevé, quoique un peu bizarre parfois, peu fortuné et encore sans état, à ce qu'il dit, voyageant, au sortir du collége, pour se former l'esprit et le cœur, apparemment? Répondez-moi, ma très-chère, car je suis intriguée.

Pour que vous en jugiez, ou que vous connaissiez un peu mieux ce protégé qui vous connaît si peu, je reprends ma narration.

Gagnée et vaincue par votre recommandation, et ap-

prenant qu'il était venu de Milan exprès pour me voir, j'ai envoyé chercher son cheval et ses effets à l'auberge, j'ai installé chez moi mon jeune hôte, et nous avons passé ensemble dans la salle à manger, où Agathe nous attendait pour souper. Jusque-là, nous avions été entre *chien et loup;* lorsque nous nous retrouvâmes en face, les bougies allumées, je retrouvai l'étrange et profond regard de l'enfant toujours attaché sur moi, avec un mélange de crainte, d'admiration, de curiosité, et parfois aussi de doute et de tristesse. Jamais physionomie d'amoureux, enflammé à la première vue, n'exprima mieux les angoisses et l'entraînement d'une passion soudaine. Pourtant ma raison rejetait et rejettera toujours une si absurde hypothèse. Le premier étonnement était passé, et, avec lui, la sotte satisfaction dont je n'avais pu me défendre. Ce jeune homme m'avait servi de miroir pour me dire que j'étais belle encore; mais quel rapport pouvait s'établir entre son âge et le mien? La présence d'Agathe me communiquait d'ailleurs ce calme souverain qui émane d'elle et qui réagit sur moi. Quand Agathe est là, il n'y a point de folle pensée qui puisse approcher du cercle magique qu'elle trace autour de nous deux. Je me disais donc que ce jeune homme avait quelque grâce importante à me demander, qu'il attendait de moi son bonheur ou son salut; et la pensée qu'il connaissait Agathe, qu'il était épris d'elle, et chastement favorisé en secret, commençait à me venir.

Mais la tranquillité d'Agathe me détrompa bientôt. Elle ne le connaissait pas, elle ne l'avait jamais vu; et lui, cet enfant si impressionnable, si avide d'admirer la beauté, si soudain dans l'expression muette de son penchant secret, il ne regardait point Agathe, il ne la voyait pas. Il ne voyait que moi. Cette luxuriante jeunesse de ma fille, ces yeux purs, cette bouche fraîche, cet air

angélique, tout cela ne lui disait rien. Il semblait qu'il n'eût pas le loisir de s'apercevoir de sa présence.

Je ne savais que penser de ce jeune homme : son excessive politesse, ce raffinement d'égards et de menues attentions pour les femmes, qui, en France, appartient aux patriciens exclusivement, me donnait la certitude qu'il était ce qu'autour de vous, Alice, on appelle *bien né :* mais, en même temps, il montrait une instruction solide et complète, une maturité de jugement et une absence de prétentions, qui, vous le savez bien, et vous me permettez bien de vous le dire; sont extrêmement rares chez les enfants de votre caste. L'instruction des classes moyennes est plus précoce, à cet égard, plus spéciale; et j'ai toujours remarqué, entre les bacheliers de la bourgeoisie et ceux de la noblesse, la différence qu'il y a entre une éducation imposée comme nécessaire et celle qui n'est réputée que d'agrément. Notre Charles (ou plutôt votre Charles), avait donc l'esprit d'un roturier et les manières d'un gentilhomme, et cela en fait un personnage original et frappant, à cet âge où les adolescents de l'une ou de l'autre classe portent tous le même cachet, ou de gaucherie sauvage, ou de confiance ridicule. Celui-ci n'a rien de lourd et rien de frivole, rien de pédant et rien d'éventé. Il parle quelquefois comme un homme mûr qui parle bien, et, en le faisant, il ne perd rien de la grâce et de l'ingénuité de son âge. Il est réfléchi à l'habitude, étourdi par éclairs, sérieux d'esprit, gai de caractère, retenu avec bon goût, expansif avec entraînement. Enfin, il faut le dire, Alice, et voilà ce qui me désole, il est charmant, il est accompli, et si j'avais seize ou dix-sept ans, j'en serais folle.

Et pourquoi et comment ne l'est-*elle* pas? Est-ce parce qu'elle est vivement frappée au cœur, qu'elle cache si bien sa folie? Ou, si elle ne sent rien pour lui, est-ce

qu'elle serait égoïste et insensible? Je m'y perds!

Voilà encore mon récit interrompu par des réflexions et des exclamations auxquelles vous ne comprenez rien. Je renonce à raconter avec détail, et en trois mots vous allez m'entendre. Le lendemain, il a enfin très-bien remarqué Agathe. Au grand soleil du matin, grâce à Dieu, j'ai apparemment repris mon aspect de matrone romaine. Le regard de mon hôte n'était plus si brillant; il était plus doux, et le respect semblait tempérer la sympathie. Au grand soleil du matin aussi, ces pâles jasmins qui éclosent sur les joues suaves et fines d'Agathe exhalaient un irrésistible parfum d'innocence. Charles a senti cette fleur passer entre lui et moi dans l'atmosphère. Il a relevé la tête, et ce qui était logique et légitime est arrivé; il a été frappé, charmé, doucement et délicieusement pénétré. J'ai vu ce retour vers le cours naturel des choses, la jeunesse attirant la jeunesse, et je ne m'en suis pas alarmée. Qu'est-ce qu'un souffle qui passe? Qu'est-ce qu'un voyageur qui arrive la veille et part le lendemain?

Mais il ne partit pas le lendemain. Je ne sais comment la chose se fit, il se rendit nécessaire pour le jour suivant. Nous devions entreprendre une grande promenade sur le lac. J'ignore si le rusé connaissait le lac, mais il eut l'air de ne pas le connaître, de nous demander l'itinéraire de la tournée pittoresque qu'il projetait de faire en nous quittant; et moi, avec cette candeur qui porte les habitants d'un beau pays à en faire les honneurs aux étrangers, je lui appris que nous serions par là, je lui donnai rendez-vous vers certains rochers, et peu à peu on se fit si bien à l'idée de passer la journée ensemble, qu'on trouva plus sûr, pour se rencontrer à point, de partir et d'arriver dans la même barque.

Cette journée fut charmante : un temps magnifique,

des sites délicieux, un enjouement expansif qui alla presque jusqu'à l'intimité, et ces mille petits incidents champêtres qui rapprochent et lient plus qu'on ne l'avait prévu. Tony était notre gondolier et nous égayait comme à dessein, par sa bonne humeur et ses lazzis naïfs.

Le soir, quand nous rentrâmes, nous étions tous trop fatigués pour que Charles se remît en route, et il prit congé de nous, pour le lendemain matin. Il devait partir avec le jour; mais, à midi, il était encore à l'auberge. Le maréchal avait encloué son cheval; il en cherchait un autre, et n'en trouvait pas. Il fallut bien songer à lui en offrir un, et l'inviter à venir déjeuner en attendant; mais, le lendemain, nous allions à quelque distance sur la route de Milan, et nous pouvions le conduire jusque-là. Agathe fit cette réflexion avec un naturel parfait : je n'y vis pas d'objection. Une affaire survint et retarda notre voyage...... Que vous dirai-je?

Charles passa huit jours avec nous, sans que le hasard nous amenât aucune visite, et, durant toute cette semaine, voyant Agathe à toute heure, écoutant sa voix charmante, faisant de la musique et de la peinture avec elle, il en devint amoureux, du moins je le crois, et il m'est impossible d'expliquer autrement la douleur visible et profonde avec laquelle il nous quitta, la joie enthousiaste qu'il éprouva lorsqu'il se fut fait autoriser à revenir au bout d'un mois, époque à laquelle il devait repasser pour aller à Venise.

Et, au lieu de repasser au bout d'un mois, il vient de *repasser*, comme il dit, au bout de huit jours. De prétendues affaires l'ont obligé d'abréger son séjour à Milan, il n'a pas pu traverser la vallée sans s'arrêter pour nous saluer, et voilà encore huit jours qu'il nous salue et nous fait ses adieux.

De tout cela il résulte, Alice, que ma fille a un amoureux, terriblement amoureux, je vous jure, et qui s'est tellement donné à nous, cœur et âme, que je ne sais pas du tout comment je vais le décider à nous quitter. Il faut pourtant s'y résoudre, car les prétextes vont manquer mutuellement, et la vie est si bizarrement arrangée, qu'il ne suffit pas de se plaire et de se convenir parfaitement les uns aux autres pour rester ensemble indéfiniment : il faut des prétextes; les convenances, qui sont un admirable système de prudence destiné à nous faire toujours sacrifier le présent à l'avenir, le certain à l'incertain, la joie à l'ennui, et la sympathie à la défiance, les convenances exigent que nous éloignions celui que nous voudrions garder, de peur qu'un jour ne vienne où nous regretterions de l'avoir retenu. Et pourtant alors, ces prétextes ne manqueraient pas; car l'usage autorise les prétextes menteurs et désobligeants. Il ne demande d'art et de vraisemblance qu'à ceux qui donneraient du bonheur. Et pourtant aussi, ce jour où on voudrait l'éloigner n'arrivera peut-être jamais... Peut-être que sa présence nous serait à jamais douce et bienfaisante... Alors, raison de plus pour qu'il s'en aille; car, si on l'aime, il ne faut pas qu'il s'en doute; et, s'il s'en doute déjà, il ne faut à aucun prix le lui dire sincèrement. La loyauté gâterait tout, elle inspirerait bien vite la méfiance à celui qui, de son côté, est au désespoir d'en inspirer... Et voilà les cercles vicieux qui se déroulent à l'infini, lorsqu'on met aux prises, dans la première circonstance venue, les lois d'un noble instinct et celles d'un monde hypocrite et froid.

Et, après tout, il se trouve qu'en fait, le monde a raison quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, et que les cas où on lui sacrifie quelque chose de vraiment regrettable sont des cas exceptionnels. Ce n'est pas la froide mé-

fiance du monde qui a fait la corruption et la perversité : c'est la perversité et la corruption des mœurs qui ont rendu nécessaires les lois glacées de la convenance.

Au fait, pourquoi, dans cette occasion-ci, serait-il prouvé qu'on doit écouter sa sympathie et se révolter contre l'usage? ce jeune homme nous plaît énormément, cela est certain. Il est d'un commerce exquis, sa figure et ses manières ont un charme qui tournerait la tête d'une jeune fille un peu romanesque et qui ferait battre d'amour et d'orgueil le cœur d'une mère. Si je consulte mon instinct, je dois m'imaginer que c'est là le fils de mon choix et désirer ardemment qu'il plaise à ma fille, qu'ils se voient, qu'ils s'entendent, et qu'un jour arrive, où, un peu moins enfants l'un et l'autre, ils s'engagent l'un à l'autre.

Il me semble bien que nous nous convenons tous les trois, qu'il est et serait à jamais heureux avec nous, et que, lui, compléterait notre vie. C'est pour le coup que je serais calme et guérie de tout le passé, en voyant naître et en surveillant maternellement ces innocentes amours; j'aurais une famille, et chaque année, ajoutée à ma vieillesse, au lieu de m'apporter l'effroi de l'abandon et de l'isolement, me donnerait l'espoir et la certitude de voir s'agrandir le cercle de mes saintes affections.

Mais tout cela peut n'être qu'un rêve et une dangereuse illusion. Cet enfant, quand il nous reviendra dans quelques années, sera peut-être corrompu; et peut-être alors rougirais-je d'avoir songé à lui faire espérer le cœur et la main d'Agathe.

Et, dès à présent, quel est-il, après tout? Il me semble que je le connais, que je l'ai toujours connu, que je lis dans son âme, que je n'y vois rien que de pur et de beau; mais ne me trompé-je point? Ne suis-je pas pré-

venue par quelque attrait romanesque, par cette séduction de la beauté à laquelle je suis encore trop sensible, par l'isolement où je vis, et un certain besoin d'illusions qui se reporte sur l'avenir d'Agathe, faute de pouvoir s'exercer sur moi-même? Et d'ailleurs, quoi de plus fragile que cette beauté d'une âme à peine ouverte aux impressions de la vie?

Il est certain, d'ailleurs, qu'il y a en lui quelque chose de mystérieux, et qu'il a de puissants motifs pour ne nous parler ni de sa famille, ni de ses amis, ni de sa position dans le monde, ni d'aucune de ses relations. Quand je cherche à l'interroger, ses réponses sont laconiques, évasives. Quelquefois même elles ne sont pas d'accord avec ses précédentes réponses, et il se trouble quand j'en fais la remarque, comme s'il y avait à son nom quelque malheur ou quelque honte attachés fatalement. Mais l'instant d'après il rit de son embarras, et alors son regard et ses manières ont une franchise, une confiance, une spontanéité d'affection, qui semblent protester contre la réserve de ses paroles et attester que son âme est à l'abri de tout reproche et de tout soupçon. On dirait alors qu'il se moque tendrement de mes inquiétudes, et qu'il se sent le maître de les faire cesser.

Moi, j'ai dans l'idée que c'est un enfant de l'amour, le fils ignoré de quelque noble et pieuse dame, dont il a deviné et veut garder fidèlement le secret. S'il en est ainsi, et que par-dessus le marché il soit pauvre, raison de plus pour qu'il m'intéresse et que je caresse le rêve de devenir sa mère. On dirait qu'il devine cela, qu'il y compte, et c'est peut-être pour cette confiance que je l'aime tant.

Au milieu de toutes mes perplexités, Agathe reste calme comme Dieu même. Elle l'aime pourtant, je le crois; car elle paraît plus heureuse quand il est là : elle

pense, voit et parle comme lui sur tous les points. Elle l'apprécie et l'admire même avec une naïveté incroyable; mais la tranquillité de ce bonheur et l'incurie de cette affection me surpassent. Il semble qu'elle ne se doute point qu'ils vont se quitter pour longtemps, peut-être pour toujours, ou bien qu'elle s'imagine que le regret et l'absence ne font point de mal. Cette fille si sage et si sensée aurait-elle l'imprévoyance d'un enfant? ou bien son courage est-il si bien trempé, son enthousiasme si caché et si profond, qu'elle soit invulnérable au doute et à la souffrance? Moi, qui aime ce jeune homme pour elle, et à cause d'elle, je suis mille fois plus agitée.

Et ne doit-il pas en être ainsi? Agathe est un enfant gâté, à qui le bien est venu en dormant, et qui se repose sur ma prudence et ma tendresse. Elle s'imagine peut-être sérieusement que c'est là le fiancé que je lui destine, et sa superbe indolence de petite fille adorée accepte ce bonheur comme elle a accepté la fortune, la liberté et mon amour, sans surprise et sans transport. Oui, c'est à moi d'être vigilante et soucieuse; c'est à moi, qui ai foulé aux pieds l'opinion pour mon propre compte, de faire bonne garde pour que la *fille de César* ne soit pas même soupçonnée; c'est à moi d'étudier en tremblant les jeunes gens qui passent le seuil de notre sanctuaire, et d'empêcher qu'un souffle malfaisant n'y pénètre. Étrange fille qui m'impose des devoirs si étrangers à mes habitudes et à mon caractère, qui ne se doute point que cela soit si difficile et si grave pour moi!

Il faut pourtant sortir de cette position. Il ne m'arrive pas de lettre de vous; Charles ne paraît pas disposé à partir si je ne l'y force, et je vous en demande bien pardon, ma sœur, mais je vais mettre votre protégé tout doucement dehors, car je ne veux pas qu'il croie si aisé d'être l'amant et le fiancé de ma fille.

## LETTRE QUATRIÈME.

ISIDORA A MADAME DE T...

Lundi 16.

— Je relis tout ce que je vous écrivais hier, et je pense que mon cerveau avait un peu de fièvre, car je trouve, aujourd'hui, qu'il n'y avait pas du tout lieu à m'inquiéter si fort. Je vois les choses tout autrement ce matin. Il ne me semble plus que Charles soit amoureux d'Agathe, ni qu'Agathe ait encore pensé à la possibilité d'avoir une inclination. Ils sont, il est vrai, plus gais, plus intimes, plus camarades, si l'on peut ainsi dire, qu'ils ne l'ont encore été. On croirait voir le frère et la sœur; mais cette amitié enjouée, à la veille de se quitter, ne ressemble pas à l'amour. Non, ils sont trop jeunes, et c'est ma vieille tête, remplie de souvenirs brûlants et flétrie par l'expérience, qui a construit tout ce roman, auquel, dans leur candeur, ces enfants ne songent point. Hier soir, Agathe a eu envie de dormir à neuf heures; elle a été tranquillement se coucher en folâtrant avec nonchalance. On n'a pas envie de dormir quand on aime et qu'on peut rester jusqu'à minuit auprès de son amant.

Et lui, au lieu d'être triste, ou de ressentir quelque dépit, lui a souhaité un bon somme avec d'innocentes plaisanteries. Il n'a pas paru s'ennuyer le moins du monde de rester tête à tête avec moi tandis que je faisais de la tapisserie; et comme je l'engageais à aller dormir aussi, il m'a suppliée d'un ton caressant de ne pas l'envoyer coucher de si bonne heure. « Je serai bien sage, me disait-il, je ne vous fatiguerai pas de mon babil; si vous voulez rêver ou réfléchir en travaillant, je ne ferai pas le moindre bruit. Je me tiendrai là dans un

coin comme votre chat. Pourvu que je sois avec vous, c'est tout ce qu'il me faut pour passer une bonne et chère soirée. »

C'est par de semblables câlineries d'une délicatesse incroyable que cet enfant-là trouve le moyen de se faire chérir. Elles sont si vives parfois que si Agathe n'était pas ici, je m'imaginerais peut-être qu'il est épris de mes quarante-cinq ans. « Charles, lui ai-je dit, vous avez une mère, n'est-ce pas ? — Certainement, tout le monde a une mère. — Eh bien, si j'étais votre mère, je serais jalouse. — On voit bien que vous n'êtes pas mère, les mères ne sont pas jalouses. — La vôtre ne l'est pas? Elle est donc bien calme ou bien préoccupée? — Une mère est l'image de Dieu, et Dieu n'est pas jaloux de ses enfants. »

Et après cette réponse, pour détourner mes questions, il s'est mis à me parler de vous, et à me questionner sur votre compte, disant qu'il avait eu peu d'occasions de vous voir, et qu'il savait seulement que vous étiez une personne des plus respectables.

— Respectable est peu dire; ai-je répondu : vous pourriez dire adorable et ne rien dire de trop. Je lui appliquerais ce que vous disiez tout à l'heure des mères en général. Les femmes comme madame de T... sont l'image de Dieu sur la terre.

— En vérité? En ce cas, son fils doit bien l'aimer!

— Comment ne savez-vous pas à quel point, si vous êtes son ami?

— Oh! son camarade plus peut-être que son ami. Cet enfant-là d'ailleurs est un étourdi qui ne vaut probablement pas sa mère.

— Ce n'est pas ce que sa mère m'écrit de lui. Elle dit que c'est un ange, et je le crois.

— Vraiment, elle dit cela de Félix, cette bonne

madame de T...? Vous voyez bien que les mères sont des êtres divins !

— Mais je ne suis pas contente de votre manière de parler du fils d'Alice...

— Alice? madame de T...? Dites-moi, je vous en prie, si vous la trouvez belle autant qu'on le dit?

— Comment, vous ne l'avez donc jamais vue?

— Oui, elle m'a semblé belle! autant que je puis m'en souvenir.

— Tenez, lui ai-je dit, en tirant de mon sein votre portrait que je ne quitte jamais, la voilà, mais cent fois moins belle, moins angélique, moins parfaite qu'elle n'est en réalité.

Il a pris votre portrait, et l'a tenu dans ses mains, le regardant sans cesse en m'écoutant parler. Il éprouvait une sorte d'émotion étrange, et je crois vraiment, Alice, qu'il devenait amoureux de vous. Cet enfant est impressionnable à un point extraordinaire. Ou c'est quelque génie de peintre qui va prendre son essor et que la beauté tourmente et subjugue, ou c'est une organisation d'artiste, mobile, enthousiaste, prête à s'enflammer à toutes les étincelles qui courent dans l'atmosphère. Il me questionnait toujours; affectant une légèreté badine, et, pourtant, je voyais une ardente curiosité percer sous cette petite feinte. Il souriait, rougissait, et, à mesure que je m'animais en parlant de vous avec passion, il devenait si tremblant que je craignais d'avoir été trop loin, et je m'arrêtai tout d'un coup, pour lui retirer votre portrait qu'il serrait convulsivement contre sa poitrine... Pardonnez-moi, Alice, mais j'ai cru un instant que cet enfant me faisait un mystère de sa passion pour vous, et qu'il avait menti en disant vous connaître à peine, de peur qu'à sa manière de parler de vous je ne vinsse à le deviner. Vous êtes encore assez jeune pour inspirer un

violent amour; vous avez éloigné le jeune Charles en voyant les ravages que vous causiez involontairement; et, en me le recommandant, vous n'avez pas trop osé vous expliquer sur son compte... Voilà, du moins, le nouveau roman que, pendant quelques minutes, j'ai improvisé sur vous et sur lui!

Mais la scène a changé, et j'ai failli encore une fois me croire l'objet de cette flamme que je rêve en lui, et qui n'y est, en réalité, qu'à l'état de vague aspiration pour toutes les femmes. En me rendant votre portrait, il a pris impétueusement mes mains, et y a porté ses lèvres, baisant à la fois et mes mains et votre image; et alors, se pliant sur ses genoux d'une manière enfantine et gracieuse, moitié fils, moitié amant : « Vous êtes la plus admirable des femmes! s'est-il écrié; oui! après une autre femme, que je sais, il n'y a rien de plus vrai, de plus aimant et de plus parfait que vous sur la terre. On me l'avait bien dit que vous étiez d'une beauté divine et d'une éloquence irrésistible! mais il y avait des gens qui prétendaient que vous n'étiez pas bonne et qu'il fallait se méfier de votre puissance; moi, dès le premier regard que j'ai jeté sur votre figure divine, j'ai senti que ces gens-là en avaient menti; et depuis, chaque parole que vous avez dite m'a pénétré au fond du cœur. Aussi, je le répète, après une autre femme à laquelle j'ai donné mon cœur et mon âme, il n'en est point que j'aime et que je vénère plus que vous.

— Et cette femme, mon cher enfant, ne serait-ce point Agathe? lui ai-je dit, entraînée à cette imprudence par l'émotion puissante qu'il me communiquait.

— Agathe! s'est-il écrié avec une surprise évidente. Agathe?... Pourquoi donc Agathe?... Ah! oui, il est certain que mademoiselle Agathe est charmante. Elle est belle, elle est bonne, elle a de l'intelligence et du cœur.

Oui, oui, je l'aime bien tendrement, permettez-moi de vous dire cela. Je voudrais être son frère! Si j'avais âge d'homme, je voudrais être son mari. Mais à l'heure qu'il est, ce n'est pas elle que je vous préfère, c'est une autre... c'est ma mère! »

Il a dit cela avec tant d'effusion, et il y avait quelque chose de si angélique en lui, que j'ai senti mes yeux se remplir de larmes. Je l'ai embrassé au front, et je lui ai demandé de me parler de sa mère; mais voilà où je me confirme dans l'idée qu'il n'est pas fils légitime : c'est qu'après cet élan passionné pour la femme qui lui a donné le jour, il n'a plus voulu ajouter un mot, remettant à une autre fois une confidence qu'il prétend avoir à me faire.

## LETTRE CINQUIÈME.

### ISIDORA A MADAME DE T...

Mardi 17.

Oh! Alice, quel dénouement à notre aventure! et que mon roman me plaît mieux ainsi! Comme vous avez dû rire, malicieuse amie, depuis le commencement de cette longue et absurde lettre! Mais je ne la déchirerai pas : car, au milieu de mes extravagances, je vous ai dit tout ce que je pense de lui, tout ce que je sens pour lui, et vous verrez bien que mon cœur avait deviné ce que mon esprit, incroyablement obtus en cette circonstance, ne pouvait pas pénétrer. Je suis sûre qu'il vous a écrit en même temps que moi tout ce qui se passait entre nous, et que vous allez recevoir nos deux versions à la fois. Je veux continuer la mienne, afin que vous compariez : et, si ce petit démon vous fait quelque mensonge, soyez sûre que c'est moi qui dis la vérité.

Ce matin, Charles devait décidément partir. Il nous avait dit adieu ; mais un adieu si tranquille et si enjoué même, que j'en étais blessée, et j'en revenais à penser que cet enfant, admirablement doué sous le rapport de la figure et de l'esprit, avait le cœur volage et personnel des futurs grands artistes.

Il part en effet, il monte à cheval, il disparaît ; je me sentais mal. Je n'osais regarder Agathe, je craignais de la voir tout à coup pâle et consternée, et de deviner son amour trop tard pour y porter remède. Je la regarde enfin. Elle était tranquille, belle, reposée ; elle avait bien dormi, elle n'avait pas versé une larme, elle souriait à sa perdrix !

Cela me fit plus de mal encore. Les enfants d'aujourd'hui sont bien forts, me disais-je, et bien froids ! L'amour n'est plus de ce siècle ; je l'ai cherché toute ma vie sans le trouver, et cette jeune génération ne se donnera même pas la peine de le chercher. C'est mieux, à coup sûr, c'est plus sage et plus heureux ; mais je ne comprends plus rien à la vie !

Tony arrive là-dessus ; il avait une figure inouïe. Il riait, rougissait, balbutiait et tournait une lettre dans ses mains. « Qu'as-tu donc ? Est-ce que M. de Verrières a oublié quelque chose ?

— Non, non, Madame, ce n'est pas lui, c'est un autre, à présent !

— Comment ? quel autre ? Donne donc !

— C'est M. Félix qui arrive, M. Félix de T..., le neveu à feu M. le comte ! »

J'ouvre la lettre. « Ma chère tante, voulez-vous per« mettre à un neveu, dont vous vous souvenez sans doute à « peine, mais qui ne vous a jamais oubliée, de venir vous « embrasser de la part de sa mère ? Il est à votre porte.

« FÉLIX DE T... »

Eh bien ! Alice, je ne sais où j'ai l'esprit ; mais il paraît que, hors les cas, aujourd'hui oubliés, d'amour et de jalousie, je ne possède aucune pénétration. Me voilà éperdue de joie, courant au-devant de ce neveu, dont je n'ai jamais reçu un signe de souvenir et d'affection, ce qui me blessait un peu, quoique je ne vous en aie jamais parlé, mais que j'adore déjà, parce qu'il est votre fils et parce qu'il m'écrit un si aimable billet.

Je m'élance, Agathe me suit, Tony rit et saute comme un fou. Un tourbillon de poussière vient à nous. Un homme descend de cheval au milieu de ce nuage et se précipite dans mes bras... C'est Charles de Verrières, c'est-à-dire, c'est Félix de T... !

Oh ! quel être que votre fils, Alice ! Quel adorable enfant cela fait aujourd'hui, et quel homme irrésistible ce sera un jour ! Vous seule pouviez mettre au monde et développer un pareil naturel ! Comment n'ai-je pas compris, dès la première vue, qu'il n'y avait pas d'enfant comme lui, à moins que ce ne fût l'enfant d'Alice !

Alors, me prenant un peu à part, après les premières effusions, il m'a confessé la cause de toute cette petite comédie. Il avait, malgré vous, malgré lui-même, quelques préventions contre moi. Il avait entendu parler de moi si diversement ! Dans votre famille, il y a encore de vieux parents si acharnés contre la pauvre Isidora, et on vous fait un crime si grave, ma divine amie, de me traiter comme votre sœur ! L'enfant croyait à vous plus qu'aux autres ; mais, quand on lui disait que je vous trompais, que je ne vous aimais pas, que j'étais un génie infernal, un esprit de ténèbres et de perdition, il était effrayé et n'osait vous le dire. Enfin, envoyé par vous à Milan, avec un parent qui voulait lui montrer une partie de l'Italie, il a résolu de me voir sans se faire connaître, et il m'a répété aujourd'hui ce qu'il me disait l'autre

jour. D'abord, la voix publique lui apprenait sur son chemin que je n'étais pas une mauvaise femme ; il a vu que je n'employais pas ma fortune à de méchantes actions. Sans doute, on lui aura dit aussi ce dont il a la délicatesse de ne point parler, le cher enfant ! à savoir qu'à l'endroit des mœurs j'étais désormais *irréprochable!* Enfin, il m'a vue, il m'a trouvée belle, et d'une beauté qui lui a plu. Il m'a dit cela comme il vous le disait, et maintenant je l'écoute comme vous l'écouteriez vous-même. Et le reste, vous le savez : il s'est trouvé si heureux, si à l'aise, si bien selon son cœur auprès de moi, que, si ce n'était pour aller vous rejoindre, il ne voudrait jamais me quitter. Mais il peut rester encore quelques jours. Son parent est retenu à Milan par une affaire, et, d'après vos intentions, il l'a autorisé à passer ce temps près de moi.

Tony qui, enfant, a beaucoup joué avec lui, l'avait reconnu au relais où il mit pied à terre la première fois à une petite cicatrice particulière qu'il a à la main, et qui provient d'une blessure prise en jouant avec lui, précisément. Tony, sachant qu'on voulait me faire une agréable surprise, a gardé le secret. Quant à Agathe, elle ne savait rien, sinon que *Charles* ne s'en allait pas pour tout de bon ce matin.

S'aiment-ils ? Ils s'aiment comme Félix me l'a dit, fraternellement ; et un jour ils s'aimeront autrement, si nous le voulons toutes les deux, Alice. Vous le voudrez quand vous connaîtrez Agathe, et ce sera une manière, peut-être, de faire accepter à votre fils la fortune de son oncle, qui lui serait revenue en grande partie un peu plus tard. Mais laissons au temps à régler le cours des choses ; j'étais une folle de le devancer par mon inquiétude ; je ne comprenais pas que *Charles* pût rester et se plaire autant ici à cause de moi, et j'étais forcée de sup-

poser que c'était à cause d'Agathe. A présent, je sais que *Félix* était chez sa tante pour l'amour d'elle, et si Agathe a aidé à lui faire trouver le temps agréable, c'est par rencontre et par bonne chance. Oh! ma chère Alice, quelles belles fleurs croissent dans le jardin de la vieillesse quand on a de tels enfants! et qu'il est doux de vivre en eux quand on est dégoûté de vivre pour soi-même! Que vous êtes heureuse d'être mère, et que je suis bien dédommagée de l'être devenue de cœur et d'esprit!

FIN D'ISIDORA.

# ALDO LE RIMEUR

# PRÉFACE

Comme cette bluette a paru longtemps avant le roman et le drame de *Chatterton*, personne ne pensera que j'aie eu la prétention d'imiter ce modèle, bien qu'une scène d'*Aldo le rimeur* présente quelques rapports de situation avec le beau et déchirant monologue que M. de Vigny a mis dans la bouche de son poëte. Je ne me défendrais pas d'avoir été inspiré par ce sujet, d'abord si le fait était vrai, ensuite si ma pensée eût été la même. Mais elle était autre, et je ne songeais à peindre la misère du poëte que comme un accident, un des malheurs passagers de sa fantasque et douloureuse existence. Je voulais peindre le poëte en général ; une âme de poëte quelconque, mobile, généreuse, ardente, susceptible, inquiète, fière et jalouse. Le second acte de ce petit poëme dialogué montre le même homme non transformé qu'on a vu lutter contre la faim et l'abandon au premier acte. De même qu'un nouvel amour a été le dénoûment de cette première phase, l'amour de la science, ou plutôt une soudaine et vague révélation de la science, arrache une seconde fois l'âme curieuse et *ondoyante* du poëte au dégoût de la vie, à la lassitude du cœur, au suicide. Je comptais, lorsque je fis paraître ce fragment dans une Revue, compléter la série d'expériences et de déceptions par lesquelles, après avoir plusieurs fois rempli et vidé la coupe des illusions, Aldo devait arriver à briser sa vie ou à se réconcilier avec elle. De nouvelles préoccupations d'esprit

m'emportèrent ailleurs, et j'oubliai Aldo, comme Aldo oubliait la reine Agandecca. Je n'ai jamais pensé que l'interruption de cette esquisse fût offensante ou préjudiciable pour aucun lecteur; mais, avant de la remettre sous les yeux du public, je devais l'avertir que ce n'est là qu'un fragment. Le finira qui voudra dans sa pensée, et beaucoup mieux sans doute que je ne l'ai commencé.

---

## PERSONNAGES.

**ALDO LE RIMEUR.**
**MEG**, sa mère.
**JANE**, jeune montagnarde.
**LA REINE AGANDECCA.**
**TICKLE**, nain de la reine.
**MAITRE AGROCÉRONIUS**, astrologue de la reine.

La scène est à Athènes.

# ALDO LE RIMEUR

> Il n'y a personne qui ne fasse son petit Faust, son petit Don Juan, son petit Manfred ou son petit Hamlet, le soir auprès de son feu, les pieds dans de très-bonnes pantoufles. (*Esprit des journaux.*)

---

## ACTE PREMIER.

Dans le galetas du rimeur ; un escalier au fond conduit à une soupente ; au milieu, une mauvaise table, un escabeau, quelques livres. Il fait nuit.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ALDO, TICKLE.

(*Aldo est assis la tête dans ses mains, les coudes sur la table. On frappe à la porte.*)

ALDO.

Qui frappe ?

TICKLE, *en dehors.*

Votre très-humble serviteur.

ALDO.

Lequel ?

TICKLE.

Votre ami.

ALDO.

Que le diable vous emporte ! vous êtes un escroc.

TICKLE.

Non, je suis votre ami et votre serviteur.

ALDO.

Il est évident que vous venez me dépouiller ; mais je ne crains rien de ce côté-là. Entrez.

TICKLE.

Souffrez que je vous embrasse.

ALDO.

Permettez-moi de vous mettre sur la table.

TICKLE, *sur la table.*

Et comment vous portez-vous, mon excellent seigneur, depuis que nous ne nous sommes vus?

ALDO.

Mais.... tantôt bien, tantôt mal. Il s'est passé beaucoup de choses depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir.

TICKLE.

En vérité, mon cher monsieur?

ALDO.

Sur mon honneur ! ce serait trop long à vous raconter. Il y a vingt ans environ, car notre connaissance date de l'autre monde.

TICKLE.

Vraiment?

ALDO.

Sans doute, puisque je n'ai encore jamais eu l'honneur de vous rencontrer dans celui-ci.

TICKLE.

Comment ! vous ne me connaissez pas? Vous ne m avez jamais vu?

ALDO.

Non, sur mon honneur, mon cher ami.

TICKLE.

En ! mais, d'où sortez-vous ? où vivez-vous?

ALDO.

Je vis dans une taupinière ; mais vous, il est certain que, si j'en juge par votre taille, vous sortez d'un trou de souris.

TICKLE.

Et c'est pour cela que vous devriez connaître, ne fût-ce que de vue, le célèbre nain John Bucentor Tickle, bouffon de la reine.

ALDO.

Je suis parfaitement heureux de faire votre connaissance ; vous passez pour un homme d'esprit.

TICKLE.

Je n'en manque pas, et vous pouvez déjà vous en apercevoir à ma conversation.

ALDO.

Comment donc ! j'en suis ébloui, stupéfait et renversé !

TICKLE.

Je vois que vous êtes un homme de goût pour un poëte.

ALDO.

Et vous un homme hardi pour un nain.

TICKLE.

Monsieur, je me conduis comme un nain avec les rustres : ceux-là ne causent qu'avec les poings ; et moi, ce n'est pas ma profession. Je porte des manchettes de dentelle, c'est mon goût.

ALDO.

C'est un goût fort innocent.

TICKLE.

Et qui a le suffrage des dames, généralement. Avec les dames, Monsieur, comme avec les gens d'esprit, j'ai six pieds de haut, parce que sur ce terrain-là on se bat à armes égales.

ALDO.

Et les armes sont courtoises. Vous pouvez compter, je

ne dis pas sur mon esprit, mais sur ma courtoisie. Puis-je savoir ce qui me procure l'honneur de votre visite?

TICKLE.

Me permettez-vous d'être assis?

ALDO.

De tout mon cœur si vous ne me demandez pas de siége ; car cet escabeau est le seul que je possède, et mon habitude n'est pas d'écouter debout ce que l'on vient me prier d'entendre.

TICKLE.

Je resterai de grand cœur sur cette table ; il ne m'en faut pas davantage pour être absolument à votre hauteur.

ALDO.

J'en suis intimement persuadé. (*Il s'assied; le nain se met à califourchon sur la table, vis-à-vis de lui.*)

TICKLE.

Mon cher monsieur, vous êtes poëte?

ALDO.

Pas le moins du monde, Monsieur.

TICKLE.

Ah! vraiment! Je vous demande pardon ; je vous prenais pour un certain Aldo... *le rimeur,* comme on dit dans la ville, et *le barde*, comme on dit à la cour. Vous avez peut-être entendu parler de lui? C'est un jeune homme qui n'est pas sans talent.

ALDO.

Je vous demande pardon, Monsieur; c'est un homme qui n'a pas plus de talent que vous et moi.

TICKLE.

Réellement? Eh bien, j'en suis fâché pour lui. Je venais lui offrir mes petits services.

ALDO.

Il vous offre les siens également ; vous savez en quoi

ils peuvent consister, puisque vous connaissez sa profession. Veuillez lui faire connaître la vôtre.

TICKLE.

Mais moi, vous voyez la mienne... je suis nain.

ALDO.

Et bouffon! Mais je ne vois pas jusqu'ici quels services Votre Seigneurie peut daigner offrir à un misérable poëte.

TICKLE.

Monsieur, tout petit que je suis, j'ai de très-larges poches à mon pourpoint; c'est une fantaisie que j'ai, et, par suite d'une fantaisie analogue, les poches dont j'ai l'honneur de vous parler sont toujours pleines d'or.

ALDO.

C'est une fantaisie comme une autre, et qui n'a rien de neuf.

TICKLE.

La vôtre me paraît plus usée encore.

ALDO.

De quoi parlez-vous, Monsieur? de ma fantaisie ou de ma poche.

TICKLE.

Je parle de votre fantaisie, de votre poche, de votre bourse et de votre crédit. Croyez-moi, c'est une habitude de mauvais genre que de n'avoir pas le sou. Or donc, voulez-vous gagner de l'argent? vous en avez besoin.

ALDO.

Pas le moindre besoin, Monsieur, je vous jure.

TICKLE.

Vous êtes trop modeste. Je connais votre position, le dénûment de mistress Meg, votre mère, et son grand âge. Je connais votre activité, votre dévouement, votre grandeur d'âme. Je vous offre un gain légitime... Vous comprenez? Je ne viens pas faire ici le grand seigneur; je viens vous proposer un échange, un marché qui ne peut

qu'augmenter votre gloire et vous mettre à même de secourir mistress Meg.

ALDO.

Voyons ce que c'est, Monsieur; voudriez-vous que je fisse monter une de vos jambes en flageolet, et me vendre l'autre pour en faire un porte-crayon?

TICKLE.

Je demande de vous quelque chose d'une moindre valeur que la plus chétive de mes jambes, je vous demande un petit drame de votre façon.

ALDO.

Pour qui, Monsieur? pour le théâtre de la reine?

TICKLE.

Pour moi, Monsieur.

ALDO.

Pour vous! et qu'en ferez-vous? vous n'aurez jamais la force de l'emporter!

TICKLE.

J'allégerai mes poches d'une partie de l'or qui les charge, et je prendrai votre manuscrit à la place.

ALDO.

Très-bien; et puis?

TICKLE.

Et puis l'ouvrage m'appartiendra. Je le publierai, je le ferai jouer sur le théâtre de la reine.

ALDO.

Sous quel nom, je vous prie?

TICKLE.

Sous le nom agréable de sir John Bucentor Tickle; c'est dans votre intérêt que j'agirai ainsi et pour donner de la confiance au public. Si l'autorité de mon nom ne suffisait pas à nous assurer sa bienveillance, en cas de chute, nous réclamerions contre son injuste arrêt.

ALDO.

En lui livrant le nom du véritable auteur?

TICKLE.

C'est ainsi que cela se fait à la cour.

ALDO.

Et la cour fait bien! Monsieur, je vous prie maintenant de me laisser travailler au drame que vous me faites l'honneur de me demander.

TICKLE.

Puis-je compter sur votre parole, Monsieur?

ALDO.

Je m'en flatte.

TICKLE.

Un mot de traité sera nécessaire.

ALDO.

De tout mon cœur, j'en sais la rédaction. (*Il écrit.*) Voulez-vous signer maintenant? moi, je signe.

TICKLE.

Permettez-moi d'en prendre connaissance. (*Il lit.*) « Je m'engage, moi, Aldo de Malmor, dit *le rimeur* à la ville et *le barde* à la cour, à jeter par les fenêtres le très-illustre seigneur John Bucentor Tickle, nain et bouffon de la reine, la première fois qu'il franchira le seuil de ma maison. Fait double entre nous, etc. » Bravo! bravo! c'est la première scène du drame!

ALDO.

Non, c'est un dénoûment tout prêt et que je vous offre gratis.

TICKLE.

J'en suis trop reconnaissant; je cours le porter à la reine, qui en sera charmée. (*Il saute en bas de la table et s'enfuit.*) Tu me le paieras!

ALDO.

Tu me le paieras aussi, canaille, si tu retombes sous ma main.

## SCÈNE II.

ALDO, *seul.*

Un ennemi de plus ! et c'est ainsi que je vis ! Chaque jour m'amène un assassin ou un voleur. Misérables ! vous me réduisez à l'aumône, mais vous n'aurez pas bon marché de ma fierté. Allons ! ce fat m'a fait perdre une demi-heure, remettons-nous à l'ouvrage. La nuit s'avance ; je ne serai plus dérangé. Tout est silencieux dans la ville et autour de moi. Dévorons cette nouvelle insulte ; quand le brodequin est bon, le pied ne craint pas de se souiller en traversant la boue. Écrivons.

Travailler !... chanter ! faire des vers ! amuser le public ! lui donner mon cerveau pour livre, mon cœur pour clavier, afin qu'il en joue à son aise, et qu'il le jette après l'avoir épuisé en disant : Voici un mauvais livre, voici un mauvais instrument. Écrire ! écrire !... penser pour les autres... sentir pour les autres... abominable prostitution de l'âme ! Oh ! métier, métier, gagne-pain, servilité, humiliation ! — Que faire ? — Écrire ? sur quoi ? — Je n'ai rien dans le cerveau, tout est dans mon cœur !... et il faut que je te donne mon cœur à manger pour un morceau de pain, public grossier, bête féroce, amateur de tortures, buveur d'encre et de larmes ! — Je n'ai dans l'âme que ma douleur ; il faut que je te repaisse de ma douleur. Et tu en riras peut-être ! Si mon luth mouillé et détendu par mes pleurs rend quelque son faible, tu diras que toutes mes cordes sont fausses, que je n'ai rien de vrai, que je ne sens pas mon mal... quand je sens la faim dévorer mes entrailles ! la faim, la souffrance des loups ! Et moi, homme d'intelligence et de réflexion, je n'ai même pas la gloire d'une plus noble souffrance !... Il faut que toutes les voix de l'âme se taisent devant le cri de l'estomac

qui faiblit et qui brûle ! — Si elles s'éveillent dans le délire de mes nuits déplorables, ces souffrances plus poignantes, mais plus grandes, ces souffrances dont je ne rougirais pas si je pouvais les garder pour moi seul, il faut que je les recueille sur un album comme des curiosités qui se peuvent mettre dans le commerce, et qu'un amateur peut acheter pour son cabinet. Il y a des boutiques où l'on vend des singes, des tortues, des squelettes d'homme et des peaux de serpent. L'âme d'un poëte est une boutique où le public vient marchander toutes les formes du désespoir : celui-ci estime l'ambition déçue sous la forme d'une ode au dieu des vers ; celui-là s'affectionne pour l'amour trompé, rimé en élégie ; cet autre rit aux éclats d'une épigramme qui partit d'un sein rongé par la colère, d'une bouche amère de fiel. Pauvre poëte ! chacun prend une pièce de ton vêtement, une fibre de ton corps, une goutte de ton sang ; et quand chacun a essayé ton vêtement à sa taille, éprouvé la force de tes nerfs, analysé la qualité de ton sang, il te jette à terre avec quelques pièces de monnaie pour dédommagement de ses insultes, et il s'en va, se préférant à toi dans la sincérité de ses pensées insolentes et stupides. — O gloire du poëte, laurier, immortalité promise, sympathie flatteuse, haillons de royauté, jouets d'enfants ! que vous cachez mal la nudité d'un mendiant couvert de plaies ! Oh ! méprisables ! méprisables entre tous les hommes, ceux qui, pouvant vivre d'un autre travail que celui-là, se font poëtes pour le public ! Misérables comédiens qui pourriez jouer le rôle d'hommes, et qui montez sur un tréteau pour faire rire et pleurer les désœuvrés ! n'avez-vous pas la force de vivre en vous-mêmes, de souffrir sans qu'on vous plaigne, de prier sans qu'on vous regarde ? Il vous faut un auditoire pour admirer vos puériles grandeurs, pour compatir à vos douleurs vulgaires ! Celui qui

est né fils de roi, d'histrion ou de bourreau suit forcément la vocation héréditaire; il accomplit sa triste et honteuse destinée. S'il en triomphe, s'il s'élève seulement au niveau des hommes ordinaires, qu'il soit loué et encouragé! Mais vous, grands seigneurs, hommes instruits, hommes robustes, vous avez la fortune pour vous rendre libres, la science pour vous occuper, des bras pour creuser la terre en cas de ruine; et vous vous faites écrivains! et vous nous livrez les facultés débauchées de votre intelligence, vous cherchez la puissance morale dans l'épanchement ignoble de la publicité! vous appelez la populace autour de vous, et vous vous mettez nus devant elle pour qu'elle vous juge, pour qu'elle vous examine et vous sache par cœur! Oh! lâche! si vous êtes difforme, et si, pour obtenir la compassion, vous vous livrez au mépris! lâche encore plus si vous êtes beau et si vous cherchez dans la foule l'approbation que vous ne devriez demander qu'à Dieu et à votre maîtresse... C'est ce que je disais l'autre jour au duc de Buckingham, qui me consultait sur ses vers. — Et il a tellement goûté mon avis qu'il m'a mis à la porte de chez lui, et m'a fait retirer la faible pension que m'accordait la reine en mémoire des services de mon père dans l'armée... Aussi, maintenant plus que jamais, il faut rimer, pleurer, chanter... vendre ma pensée, mon amour, ma haine, ma religion, ma bravoure, et jusqu'à ma faim! Tout cela peut servir de matière au vers alexandrin et de sujet au poëme et au drame. Venez, venez, corbeaux avides de mon sang! venez, vautours carnassiers! voici Aldo qui se meurt de fatigue, d'ennui, de besoin et de honte. Venez fouiller dans ses entrailles et savoir ce que l'homme peut souffrir : je vais vous l'apprendre, afin que vous me donniez de quoi dîner demain... O misère! c'est-à-dire infamie! — (*Il s'assied devant une table.*) Ah! voici des stances à

ma maîtresse!.... J'ai vendu trois guinées une romance sur la reine Titania; ceci vaut mieux, le public ne s'en apercevra guère... mais je puis le vendre trois guinées!... Le duc d'York m'a promis sa chaîne d'or si je lui faisais des vers pour sa maîtresse.... Oui, lady Mathilde est brune, mince : ces vers-là pourraient avoir été faits pour elle ; elle a dix-huit ans, juste l'âge de Jane... Jane! je vais vendre ton portrait, ton portrait écrit de ma main; je vais trahir les mystères de ta beauté, révélée à moi seul, confiée à ma loyauté, à mon respect; je vais raconter les voluptés dont tu m'as enivré et vendre le beau vêtement d'amour et de poésie que je t'avais fait, pour qu'il aille couvrir le sein d'une autre! Ces éloges donnés à la sainte pureté de ton âme monteront comme une vaine fumée sur l'autel d'une divinité étrangère ; et cette femme à qui j'aurai donné la rougeur de tes joues, la blancheur de tes mains, cette vaine idole que j'aurai parée de ta brune chevelure et d'un diadème d'or ciselé par mon génie, cette femme qui lira sans pudeur à ses amants et à ses confidentes les stances qui furent écrites pour toi, c'est une effrontée, c'est la femelle d'un courtisan, c'est ce qu'on devrait appeler une courtisane! —Non, je ne vendrai pas tes attraits et ta parure, ô ma Jane! simple fille qui m'aimas pour mon amour, et qui ne sais pas même ce que c'est qu'un poëte. Tu ne t'es pas enorgueillie de mes louanges, tu n'as pas compris mes vers; eh bien, je te les garderai. Un jour peut-être... dans le ciel, tu parleras la langue des dieux!... et tu me répondras... ma pauvre Jane!.... (*L'horloge sonne minuit.*) Déjà minuit!... et je n'ai rien fait encore, la fatigue m'accable déjà! Cette nuit sera-t-elle perdue comme les autres?.... non, il ne le faut pas... Je ne puis différer davantage.... Il ne me reste pas une guinée, et ma mère aura faim et froid demain si je dors cette nuit... J'ai faim moi-même...

et le froid me gagne... Ah ! je sens à peine ma plume entre mes doigts glacés... ma tête s'appesantit... Qu'ai-je donc? — Je n'ai rien fait et je suis éreinté !... mes yeux sont troublés... Est-ce que j'aurais pleuré ?... ma barbe est humide... Oui, voici des larmes sur les stances à Jane... J'ai pleuré tout à l'heure en songeant à elle... Je ne m'en étais pas aperçu. Ah ! tu as pleuré, misérable lâche? tu t'es énervé à te raconter ta douleur, quand tu pouvais l'écrire et gagner le pain de ta mère; et maintenant te voici épuisé comme une lampe vers le matin, te voici pâle comme la lune à son coucher... C'est la troisième nuit que tu emploies à marcher dans ta chambre, à tailler ta plume et à te frapper le front sur ces murs impitoyables ! O rage ! impuissance, agonie ! (*Se levant.*) Mon courage, m'abandonnes-tu aussi, toi? Mes amis m'ont tourné le dos, mon génie s'est couché paresseux et insensible à l'aiguillon de la volonté, ma vie elle-même a semblé me quitter, mon sang s'est arrêté dans mes veines, et la souffrance de mes nerfs contractés m'a arraché des cris. Tout cela est arrivé souvent, trop souvent ! Mais toi, ô courage ! ô orgueil ! fils de Dieu, père du génie, tu ne m'as jamais manqué encore. Tu as levé d'aussi lourds fardeaux, tu as traversé d'aussi horribles nuits, tu m'as retiré d'aussi noirs abîmes... Tu sais manier un fouet qui trouve encore du sang à faire couler de mes membres desséchés; prends ton arme et fustige mes os paresseux, enfonce ton éperon dans mon flanc appauvri...

J'ai entendu gémir là-haut ! sur ma tête !... c'est ma mère !... Elle souffre, elle a froid peut-être. J'ai mis mon manteau sur elle pour la réchauffer. Il ne me reste plus rien... Ah ! mon pourpoint pour envelopper ses pieds. (*Il monte dans la soupente et revient en chemise et en grelottant.*)

Froid maudit ! ciel de glace !

Cela se passe, je m'engourdis... si je pouvais composer quelque chose !.... Une bonne moquerie sur l'hiver et les frileux. (*Sa voix s'affaiblit.*) Une satire sur les nez rouges... (*Une pause.*) Une épigramme sur le nez de l'archevêque, qui est toujours violet après souper... (*Une pause.*) Une chanson, cela me réveillera ; si je viens à bout de rire, je suis sauvé... Ah ! le damné manteau de glace que minuit me colle sur les épaules !... rimons... charmante bise de décembre qui souffles sur mes tempes, inspire-moi... Monseigneur...

Monseigneur de Cantorbery...
(*Une pause.*)
Est toujours vermeil après boire...

Vermeil ne me plaît pas...

Est toujours charmant...

Charmant... hum !

Est toujours superbe. .
Est toujours superbe après boire...

(*Il s'endort et parle en dormant d'une voix confuse.*)

Monseigneur de Cantorbery...

(*Il s'endort tout à fait.*)

*Meg entre dans la chambre en tremblotant ; elle est, enveloppée à demi dans les couvertures de son lit, et se traîne le long des murs.*)

MEG.

Je crois qu'il y a enfin de la lumière ici... Je vois une lueur faible... (*Elle se heurte contre la table.*)

ALDO.

Qui va là?... vous ne répondez pas?... bonsoir... Si

vous êtes un voleur, l'ami, passez votre chemin, vous perdez votre temps ici... (*Il se rendort.*)

MEG.

Je crois que j'ai entendu quelque chose, mais je suis encore plus sourde aujourd'hui qu'à l'ordinaire... et je ne sais pas si le temps était plus sombre, mais il m'a semblé que je ne voyais pas bien... Mon fils n'est pas rentré, à ce qu'il paraît!... (*Elle se heurte encore.*)

ALDO.

Encore! Ami voleur, mon cher frère en diable, vous ne vous en rapportez pas à moi?... Cherchez à votre aise... si vous pouviez trouver ma rime dans un coin de la chambre, vous me feriez plaisir en me la rapportant. Elle ne vaut pas la peine que vous vous en empariez...

Monseigneur de Cantorbery!...
Est, ma foi! superbe...
(*Il se rendort.*)

MEG, *qui s'est égarée, à tâtons dans la chambre.*

Je ne sais plus où je suis... J'ai encore plus froid ici que dans mon lit... Dieu de bonté, j'espérais trouver le poële... mais y a-t-il du bois seulement? Si mon pauvre enfant était là, du moins il me consolerait... Mais il est allé me chercher quelque chose sans doute... Je ne vois plus du tout. Je n'entends rien nulle part... Froid, nuit, silence, solitude, vieillesse, que vous êtes tristes! Je ne me soutiens plus, une étrange défaillance me saisit...

(*Aldo rêvant.*)

Oui! oui! monsieur de Cantorbery!....

MEG.

Mes genoux vont se casser si je marche encore; où m'asseoir dans ces ténèbres?... (*Elle se laisse tomber.*)

ALDO.

Trust! mon pauvre chien, est-ce toi qui reviens? Je t'avais donné à Oscar, mais il paraît que tu veux jeûner avec ton maître... où es-tu, ô le meilleur des hommes, je veux dire des caniches?...

MEG.

Ce carreau est froid... je... je... Dieu tout-puissant, sainte Vierge... je meurs catholique... mon enfant! mon enf.... Aldo! (*Elle meurt.*)

ALDO, *se relevant à demi.*

Pour le coup, on a parlé... Mon nom est parti de ce coin... Je n'ai pas rêvé peut-être... Voleur ou chien! qui que tu sois... C'était la voix de ma mère... Ma mère, allons donc! elle dort là-haut... Je n'ai pas la force d'y aller voir... J'ai peur!... par le diable, j'ai peur! Misère, tu m'as vaincu! J'ai cru voir un spectre passer près de moi dans mon sommeil. J'ai entendu une voix qui semblait sortir de la tombe. Fantômes évoqués par la faim, terreurs imbéciles, laissez-moi!... Murailles imprudentes qui m'entendez, gardez-moi bien le secret, car s'il est en vous un écho bavard qui répète les paroles de ma peur, je vous démolirai pierre à pierre jusqu'à ce que je l'aie arraché de vos entrailles, fût-il caché dans le ciment et scellé dans le granit... Ma mère, m'avez-vous appelé? (*Il se lève tout à fait et se frotte les yeux.*) Meg, ma mère! Pardon! pardon! je me suis endormi!... Je divague... J'ai dormi une heure!... L'horloge moqueuse semble me demander ce que j'ai fait du temps! Tu as dormi, bête stupide!... Tu n'as pu lutter une heure... comme les disciples du Christ, tu as mal gardé le jardin des Oliviers. — Jésus! tu bois en vain l'éternel calice des douleurs humaines; ton père est sourd, ton frère l'esprit saint a perdu ses ailes de feu. Le cerveau du poëte est aride comme la terre, et le cœur des riches est

insensible comme le ciel... Voyons si ce canif aura plus de vertu que ta parole pour conjurer le sommeil. (*Il se fait une incision à la poitrine, étouffe un cri et jette le canif.*) Votre leçon est incisive, mon bon ami, elle creusera en moi... Passez-moi le calembour, mon esprit ne coupe pas comme votre acier, ma belle petite lame!... Ah! me voici bien éveillé, Dieu merci! cette charmante plaie me cuit passablement. Je puis travailler maintenant... Mais qui donc a ainsi bouleversé ma table?... Quelqu'un est entré ici... Est-ce que j'aurais encore peur?... Imbécile! tu es poltron, et pour te guérir, tu répands deux onces de ton sang comme si tu en avais de reste! et tu gâtes ta chemise comme si tu en avais une autre! Faquin! perdras-tu tes habitudes de grand seigneur?... Je souffre... le froid entre dans cette plaie comme un fer rouge. N'importe, je crois que je vais pouvoir travailler. (*Mettant ses deux bras sur sa tête.*) Mon courage, mon Dieu! ma mère!... Il faut que j'aille embrasser ma mère sans la réveiller, cela me portera bonheur. (*Il prend sa lumière et sort.*) (*Il redescend de la soupente d'un air effaré.*) Mais où est donc la vieille femme? Ma mère! ma mère! Qu'est-ce qui a pu me voler ma mère? Je n'avais qu'elle au monde pour causer mon désespoir et conserver mon héroïsme. (*Il trouve sa mère sous l'escalier.*) Ah!... ma mère est morte! Dieu me permet donc de mourir aussi, à la fin! — Comment! vous êtes morte, ma mère? (*Il la retire de dessous l'escalier et la regarde.*) Oui, bien morte! Froide comme la pierre et raide comme une épée. Ah! ma mère est morte!... (*Il rit aux éclats et tombe en convulsion.*) (*Après un silence.*)

Mais pourquoi êtes-vous déjà morte? Vous étiez bien pressée d'en finir avec la misère! Est-ce que je ne vous soignais pas bien? Étiez-vous mécontente de moi? Trou-

viez-vous que j'épargnais ma peine et que je ménageais mon cerveau? Trouviez-vous mes vers mauvais par hasard, et les critiques de mes envieux vous faisaient-elles rougir d'être la mère d'un si méchant rimeur? Vous étiez un *bas-bleu* autrefois dans votre village!... Aujourd'hui vous n'êtes plus qu'un pauvre squelette aux jambes nues. Pauvres jambes, vieux os! Je vous avais enveloppés encore ce soir avec mon pourpoint!... Est-ce ma faute si la doublure était usée et l'étoffe mince? C'est comme l'étoffe dont vous m'avez fait, ô vieille Meg! J'étais votre septième fils; tous étaient beaux et grands, musculeux et pleins d'ardeur, excepté moi le dernier venu. C'étaient de vigoureux montagnards, de hardis chasseurs de biches aux flancs bruns; et pourtant, depuis Dougal le Noir jusqu'à Ryno le Roux, tous sont partis sans songer à vous conduire au cimetière. Il ne vous est resté que le pauvre Aldo, le pâle enfant de votre vieillesse, le fruit débile de vos dernières amours. Et que pouvait-il faire pour vous de plus qu'il n'a fait? que ne lui donniez-vous comme à vos autres fils une large poitrine et de mâles épaules! Cette petite main de femme que voici pouvait-elle manier les armes du bandit ou la carabine du braconnier? Pouvait-elle soulever la rame du pêcheur et boxer avec l'esturgeon? Vous n'aviez rien espéré de moi, et, me voyant si chétif, vous n'aviez même pas daigné me faire apprendre à lire. — Et quand tous vous ont manqué, quand vous vous êtes trouvée seule avec votre avorton, n'avez-vous pas été surprise de découvrir que je ne sais quel coin de son cerveau avait retenu et commenté les chants de nos bardes! Quand cette voix grêle a su faire entendre des mélodies sauvages qui ont ému les hommes blasés des villes, et qui leur ont rappelé des idées perdues, des sentiments oubliés depuis longtemps, vous avez embrassé votre fils sur le front,

sanctuaire d'un génie que vous aviez enfanté sans le savoir. Eh bien! ne pouviez-vous attendre quelques jours encore? La richesse allait venir peut-être. Votre vieillesse allait s'asseoir dans un palais, et vous êtes partie pour un monde où je ne puis plus rien pour vous. Tâchez, si vous allez en purgatoire, que les bras de mes frères vous délivrent et vous ouvrent les portes du ciel... Pour moi, je n'ai plus rien à faire, ma tâche est finie. Toutes les herbes de la verte Innisfail peuvent pousser dans mon cerveau maintenant, je le mets en friche... Il est temps que je me repose; j'ai assez souffert pour toi, vieille femme, spectre blême, dont le souvenir sacré m'a fait accomplir de si rudes travaux, apprendre tant de choses ardues, passer tant de nuits glacées sans sommeil et sans manteau! Sans toi, sans l'amour que j'avais pour toi, je n'aurais jamais été rien. Pourquoi m'abandonnes-tu au moment où j'allais être quelque chose? Tu m'ôtes une récompense que je méritais; c'était de te voir heureuse, et tu meurs dans le plus odieux jour de notre misère, dans la plus rude de mes fatigues! O mère ingrate, qu'ai-je fait pour que tu m'ôtes déjà mon unique désir de gloire, ma seule espérance dans la vie, l'honnête orgueil d'être un bon fils!... Vieux sein desséché qui as allaité six hommes et demi, reçois ce baiser de reproche, de douleur et d'amour... (*Il se jette sur elle en sanglotant.*) — Hélas! ma mère est morte!

## SCÈNE III.

JANE, ALDO.

JANE.

Est-ce que votre mère est morte? Hélas! quelle douleur!

ALDO.

Ah! tu viens pleurer avec moi, ma douce Jane; sois

la bienvenue! Mon âme est brisée, je n'espère plus qu'en toi.

JANE.

Qu'est-ce que je puis faire pour vous, Aldo? Je ne puis pas rendre la vie à votre mère.

ALDO.

Tu peux me rendre sa tendresse, sa mélancolique et silencieuse compagnie, et surtout le besoin qu'elle avait de moi, le devoir qui m'attachait à elle et à la vie. Hélas! il y a eu des jours où, dans mon découragement, j'ai souhaité que la pauvre Meg arrivât au terme de ses maux, afin de retrouver la liberté de me soustraire aux miens! Tout à l'heure, dans mon délire, je me suis réjoui amèrement d'être enfin délivré de mon pieux fardeau. Je me suis assis en blasphémant au bord du chemin. Et j'ai dit : Je n'irai pas plus loin. — Mais je suis bien jeune encore pour mourir, n'est-ce pas, Jane? Tout n'est peut-être pas fini pour moi; l'avenir peut s'éveiller plus beau que le passé. Je veux devenir riche et puissant; si je trouve une douce compagne, tendre et bonne comme ma mère, et en même temps jeune et forte pour supporter les mauvais jours, belle et caressante pour m'enivrer comme un doux breuvage d'oubli au milieu de mes détresses, je puis encore voir la verte espérance s'épanouir comme un bourgeon du printemps sur une branche engourdie par l'hiver.

JANE.

J'aime beaucoup les choses que vous dites, ô mon bien-aimé! Quoique vos paroles ne soient pas familières à mon oreille, vos compliments me font toujours regretter de n'avoir pas un miroir devant moi, pour voir si je suis belle autant que vous le dites.

ALDO.

Et que vous importe de l'être ou de ne l'être pas,

pourvu que je vous voie ainsi et que je vous aime telle que vous êtes à mes yeux et dans mon cœur!

JANE.

Vous avez toujours à la bouche des paroles qui plaisent quand on les écoute; mais quand on y songe après, on ne les comprend plus et on sent de l'inquiétude.

ALDO.

En vérité, Jane, vous raisonnez plus que je ne croyais. Eh quoi! vous gardez un compte exact de mes paroles, et vous les commentez en mon absence? Il faut prendre garde à ce que l'on vous dit!

JANE.

N'est-ce pas mon orgueil et ma joie de m'en souvenir?

ALDO.

Aimable et bonne fille! pardonne-moi. Je suis injuste; je suis amer : j'ai été si malheureux! Mais tu me consoleras, toi, n'est-ce pas?

JANE.

Oui, mon beau rêveur, si vous consentez à être consolé.

ALDO.

Comment pourrais-je ne pas y consentir? Voilà une parole étrange dans votre bouche!

JANE.

Vous vous étonnez de mon désir de vous consoler? C'est vous, Aldo, qui me semblez étrange!

ALDO.

En effet, c'est peut-être moi! Passez-moi ces boutades, c'est malgré moi qu'elles me viennent. Je ne veux pas m'y livrer. Donnez-moi votre main, Jane, et donnez-moi aussi votre foi. Jurez avec moi sur le cadavre de ma pauvre vieille amie, qui n'est plus, que vous vivrez pour moi, pour moi seul. J'ai besoin à l'heure qu'il est de

trouver un appui ou de mourir. Vous êtes mon seul et dernier espoir ; m'accueillerez-vous?

JANE.

Si je vous promets de vous aimer toujours, me promettez-vous de m'épouser?

ALDO.

Vous en doutez?

JANE.

Non, je n'en doute pas.

ALDO.

Mais vous en avez douté.

JANE.

Pourquoi quittez-vous ma main? Pourquoi vous éloignez-vous de moi d'un air sombre? Est-ce que je vous ai offensé?

ALDO.

Non.

JANE.

Vous ne vous voulez pas me regarder?

ALDO.

Je vous regarde; seulement ce n'est pas votre figure qui m'occupe, c'est au fond de votre cœur que mon regard plonge.

JANE.

Voilà que vous me dites des choses que je n'entends plus ; et, comme vous froncez le sourcil en me les disant, je dois croire que ce sont des choses dures et affligeantes pour moi. Vous avez un malheureux caractère, Aldo, un sombre esprit, en vérité!

ALDO.

Vous trouvez?

JANE.

Oui, et j'en souffre.

ALDO.

Oh!... en ce cas je ne veux pas vous faire souffrir.

JANE.

Je vous pardonne.

ALDO, *avec amertume.*

Vous êtes bonne!

JANE.

C'est que je vous aime; tâchez de m'aimer autant, et nous serons heureux.

ALDO.

J'y compte. En attendant, voulez-vous avoir la bonté d'appeler les voisines, pour qu'elles viennent ensevelir le corps de ma mère?

JANE.

J'y vais. Donnez-moi un baiser. (*Aldo la baise au front avec froideur.*)

ALDO, *seul.*

Cette jeune fille est d'une merveilleuse stupidité! elle me blesse et me choque sans s'en douter, elle m'accorde mon pardon quand c'est elle qui m'offense, et elle reçoit mon baiser sans s'apercevoir au froid de mes lèvres que c'est le dernier! Mais la femme est donc un être bien lâche et bien borné! Je croyais celle-ci plus naïve, plus abandonnée à ce que la nature leur inspire parfois de beau et de généreux! Mais il y a dans le cœur un fonds d'égoïsme plus dur que le diamant, et aucun grand sentiment n'y peut germer. Toi qui te prétends descendue des cieux pour nous consoler, tu ne t'oublies pas toi-même dans le partage que tu veux établir entre nos destinées et les tiennes! Tu promets ton dévouement, tes caresses et ta fidélité, à la condition d'un échange semblable. Celle-ci me demande sans pudeur un serment qui était sur mes lèvres, et que j'aurais voulu offrir et non céder. C'est ainsi que tu nous sauveras, ange équitable et

prudent. Tu tiens une balance comme la justice, mais tu as soulevé le bandeau de l'amour, et tu vois clairement nos défauts pour nous les reprocher sans pitié. Rien pour rien, c'est ta devise! Où est ta miséricorde, où est ton pardon, où donc tes ineffables sacrifices? Femme! mensonge! tu n'es pas! tu n'es qu'un mot, une ombre, un rêve. Les poëtes t'ont créée, ton fantôme est peut-être au ciel. Il m'a semblé parfois te voir passer dans mes nuées. Insensé que j'étais, pourquoi suis-je descendu sur la terre pour te chercher?

Maintenant je sais ce qu'il me reste à faire. Ma mère, je ne te pleure plus, nous ne serons pas longtemps séparés. Je laisse à d'autres le soin d'ensevelir ta dépouille, je vais rejoindre ton âme... J'ai bien assez tardé, mon Dieu! il y a assez longtemps que j'hésite au bord du gouffre sans fond de l'éternité! Pourquoi ai-je tremblé?... tremblé! Est-ce que c'est la peur qui t'a retenu, Aldo?... Non, c'est le devoir. — Et pourtant tout à l'heure que faisais-tu lorsque tu priais, à genoux, cette jeune fille de conserver ta vie en te confiant la sienne? Tu ne devais plus rien à personne, et tu voulais vivre pourtant! lâche enfant! tu demandais l'espoir, tu demandais l'avenir, tu demandais l'amour avec des larmes! Tu les demandais à une paysanne imbécile, quand c'est dans un monde inconnu que tu dois les chercher! Qui t'arrête? est-ce le doute? le doute ne vaut-il pas mieux que le désespoir? Là-haut l'incertitude, ici la réalité. Le choix peut-il être douteux? Va donc, Aldo! descends dans ces vagues profondeurs, ou monte dans ces espaces insaisissables. Que Dieu te protége, si tu en vaux la peine; qu'il te rende au néant, si ton âme n'est qu'un souffle sorti du néant!...

Adieu, grabat où j'ai si mal dormi! adieu, table dure et froide où j'ai tracé des vers brûlants! adieu, front

livide de ma mère, où j'ai tant de fois interrogé avec anxiété les ravages de la souffrance et les dernières luttes de la vie prête à s'éteindre ! Adieu, espérances de gloire ; adieu, espérances d'amour, vous m'avez menti, je romps les mailles du filet où vous m'avez tenu si longtemps captif et ridicule! je vais me relever à mes propres yeux, je vais briser un joug dont je rougis... Adieu. (*Il ouvre la porte de sa maison qui donne sur le fleuve et descend les degrés. Une barque pavoisée passe au même moment.*)

AGANDECCA, *sur la barque.*

Quel est ce jeune homme si pâle et si beau qui descend vers le fleuve et semble vouloir s'y précipiter?

TICKLE, *sur la barque.*

C'est un homme de rien, un rêveur, un fou, un misérable.

AGANDECCA.

Je veux savoir son nom.

TICKLE.

C'est Aldo le rimeur.

AGANDECCA.

Aldo le barde ! ses chants sont inspirés, sa voix est celle d'un poëte des anciens jours. La beauté de son génie ne le cède qu'à celle de son visage. Je veux lui parler.

TICKLE.

C'est un homme sans usage et sans courtoisie, qui répondra fort mal aux bontés de Votre Grâce.

AGANDECCA.

N'importe, je veux voir ses traits et entendre sa voix. Faites aborder la barque au bas de cet escalier. (*Tickle donne des ordres en grommelant. La barque vient aborder aux pieds d'Aldo.*)

ALDO.

Qui êtes-vous, et que demandez-vous à la porte de cette pauvre maison?

AGANDECCA.

Je suis la reine, et je viens te voir.

ALDO.

Votre Grâce arrive une heure trop tard, la maison est déserte. Ma mère est morte, et je ne repasserais pas le seuil que je viens de franchir, fût-ce pour la reine Mab elle-même.

AGANDECCA.

Comme tu voudras. J'aime ton audace. Viens sur ma barque.

ALDO.

Madame, où me menez-vous?

AGANDECCA.

A la promenade.

ALDO.

Votre promenade sera-t-elle longue?

LA REINE.

Que sais-je?

---

# ACTE SECOND.

Dans une galerie du palais de la reine.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### LA REINE, TICKLE.

LA REINE.

Nain, c'est assez, ce que vous me dites me fâche, et je ne veux pas entendre de mal de lui.

TICKLE.

Comment Votre Grâce peut-elle me supposer une si coupable intention ! Le seigneur Aldo est un si grand poëte et un si noble cavalier !

LA REINE.

Oui, c'est le plus beau génie et le plus grand cœur ! Je ne lui reproche qu'une chose, son invincible orgueil.

TICKLE.

Sous une apparence d'humilité, je sais qu'il cache une épouvantable ambition...

LA REINE.

Oh ! mon Dieu, non ! tu te trompes. Lui ? il n'a que l'ambition d'être aimé.

TICKLE.

C'est une belle et touchante ambition !

LA REINE.

Mais aussi la sienne est insatiable et parfois fatigante. Un mot l'irrite, un regard l'effraie ; il est jaloux d'une ombre ; il n'y a pas de calme possible dans son amour.

TICKLE.

Cet amour-là est une tyrannie, une guerre à mort, un combat éternel !

LA REINE.

Tu ne sais ce que tu dis; c'est le plus doux et le meilleur des hommes. Je lui reproche, au contraire, de trop renfermer au dedans de lui les chagrins que je lui cause. Au lieu de s'en plaindre franchement, il les concentre, il les surmonte, et, avec toute cette résignation, tout ce courage, toute cette douceur, il dévore sa vie, il use son cœur, il est malheureux.

TICKLE.

Infortuné jeune homme! Votre Grâce devrait avoir plus de compassion, lui épargner...

LA REINE.

Mais de quoi se plaint-il, après tout? Son cœur est injuste, son esprit est plein de travers, d'inconséquences, de souffrances sans sujet et sans remède. Que puis-je faire pour un cerveau malade? Je l'aime de toute mon âme et lui épargne la douleur tant que je puis; mais le mal est en lui, et parfois, en le voyant marcher, pâle et sombre, à mes côtés, je l'ai pris pour l'ange de la douleur.

TICKLE.

Le spectacle d'un homme toujours mécontent doit être un grand supplice pour une âme généreuse comme celle de Votre Grâce.

LA REINE.

Oui, cela non-seulement m'afflige, mais encore me blesse et m'irrite. Quoi de plus décourageant que de vouloir consoler un inconsolable? C'est se consumer jeune et pleine de santé auprès du lit d'un moribond qui ne peut ni vivre ni mourir.

TICKLE.

Votre Grâce a fait pourtant bien des sacrifices pour lui. De quoi pourrait-il se plaindre? n'a-t-elle pas disgracié pour lui le duc de Suffolk, l'astre le plus brillant de la cour?

LA REINE.

Oh ! le grand sacrifice ! je ne l'aimais plus !

TICKLE.

Il n'avait jamais d'ailleurs été bien aimable.

LA REINE.

Il ne faut pas dire cela ; c'était un homme d'esprit et plein de nobles qualités.

TICKLE.

Oh ! oui, généreux, brave, désintéressé !...

LA REINE.

Ceci est faux ; il était plus épris de mon rang que de ma personne.

TICKLE.

C'est le malheur des rois.

LA REINE.

Et c'est ce qui me fait chérir l'amour de mon poëte : lui du moins m'aime pour moi seule. Il sait à peine si je suis reine. Il n'en est point ébloui ; même il en souffre, et je crois qu'il me le pardonne.

TICKLE.

Votre Grâce est-elle bien sûre que dans son orgueil de poëte il ne préfère point sa condition à celle d'un roi?

LA REINE.

S'il le fait, il fait bien. Le laurier du poëte est la plus belle des couronnes, la plume d'un grand écrivain est un sceptre plus puissant que les nôtres. Moi, j'aime qu'un esprit supérieur sache ce qu'il est et ce qu'il peut être ; c'est ainsi qu'on arrive aux grandes actions.

TICKLE.

Aussi je crois que le poëte Aldo est réservé à de hautes destinées. Il est digne de commander aux hommes, et un mot de Votre Grâce pourrait l'élever au véritable rang qu'il est né pour occuper....

LA REINE.

Si je ne te savais profondément hypocrite, ô mon cher Tickle, je te dirais que tu es parfaitement imbécile. Qui? lui! être mon époux! régner! D'abord le sceptre jusqu'ici ne m'a pas semblé trop lourd à porter; ensuite Aldo est le dernier homme du monde que je pourrais supposer capable de me seconder. Personne ne connaît moins les autres hommes, personne n'a d'idées plus creuses, de sentiments plus exceptionnels, de rêves plus inexécutables. Vraiment, mon peuple serait un peuple bien gouverné! il pourrait chanter beaucoup et manger fort peu, ce qui ne laisserait pas que d'être fort agréable, le jour où le poëte-roi aurait découvert le moyen de placer l'estomac dans les oreilles. Laisse-moi, Tickle; tu n'as pas le sens commun aujourd'hui.

TICKLE, *sortant.*

Fort bien, j'ai réussi à la fâcher; j'étais bien sûr qu'en disant comme elle, je l'amènerais à dire comme moi.

## SCÈNE II.

LA REINE, *seule.*

Ce Tickle est un fâcheux personnage; il a une manière d'entrer dans mes idées qui m'en dégoûte sur-le-champ. Ces prétendus bouffons, que nous avons autour de nous, sont comme nos mauvais génies, laids et méchants; ils tiennent du diable. Ils ont l'art de nous dire la vérité qui nous blesse, et de nous taire celle qui nous serait utile. Quand ils ne mentent pas, c'est que leur mensonge pourrait nous épargner une douleur ou nous sauver d'un péril; c'est alors seulement qu'ils se refusent le plaisir de nous tromper. Il faut que je voie mon poëte, je me sens attristée et prête à douter de tout. L'homme aux il-

lusions me consolera peut-être. (*Elle siffle dans un sifflet d'argent suspendu à son cou.*) (*Tickle rentre.*) Nain, envoyez Aldo près de moi, je l'attends ici.

TICKLE.

J'y cours avec joie.

LA REINE.

Après tout, Tickle a souvent raison, quand il me dit que cet amour nuit à ma gloire. Le duc de Suffolk m'était moins cher, je l'estimais moins, j'étais moins touchée de son amour; mais son esprit, moins élevé, était plus positif; c'était un ambitieux, mais un ambitieux qui secondait toutes mes vues. J'ai aimé autrefois le brave Athol. Celui-là était un beau soldat, un bon serviteur, un véritable ami; du reste, un montagnard stupide; mais il était l'appui de ma royauté, il la rendait redoutable au dehors, paisible au dedans; c'était comme une bonne arme bien trempée et bien brillante dans ma main. Ce poëte est dans mon palais comme un objet de luxe, comme un vain trophée qu'on admire et qui ne sert à rien. Un vêtement d'or vaut-il une cuirasse d'acier? On aime à respirer les roses de la vallée, mais on est à l'abri sous les sapins de la montagne.

Et pourtant que le parfum d'un pur amour est suave! Qu'il est doux de se reposer des soucis de la vie active sur un cœur sincère et fidèle! Qu'ils sont rares, ceux qui savent, ceux qui peuvent aimer! holocaustes toujours embrasés, ils se consument en montant vers le ciel. Nous pouvons à toute heure chercher sur leur autel la chaleur qui manque à notre âme épuisée, nous la trouvons toujours vive et brillante. Leur sein est un mystérieux sanctuaire où le feu sacré ne s'éteint jamais: s'il s'éteignait, le temple s'écroulerait comme un monde sans soleil. L'amour est en eux le principe de la vie. Ils pâlissent, ils souffrent, ils meurent, si on froisse leur ten-

dresse délicate et timide. Dites un mot, accordez un regard, ils renaissent, leur sein palpite de joie, leur bouche a de douces paroles de reconnaissance pour bénir, et leurs caresses sont ineffables. Aldo, il n'y a que toi qui saches aimer, et pourtant il est des jours où tu m'ennuies mortellement.

## SCÈNE III.

### LA REINE, ALDO.

ALDO.

Que veux-tu de moi, ma bien-aimée?

LA REINE.

Je voulais te voir et être avec toi.

ALDO.

Êtes-vous triste, êtes-vous fatiguée? Voulez-vous que je chante? Que puis-je faire pour vous?

LA REINE.

Êtes-vous heureux?

ALDO.

Je le suis, parce que vous m'aimez.

LA REINE.

Cela ne vous ennuie jamais? Eh bien! vous ne me répondez pas? Déjà votre visage est changé, des larmes roulent dans vos yeux, ma question vous a offensé?

ALDO.

Offensé? — Non.

LA REINE.

Affligé?

ALDO.

Oui.

LA REINE.

Si vous êtes triste, vous allez me rendre triste.

ALDO.

J'essaierai de ne pas l'être; mais, quand vous avez besoin de distraction et de gaieté, pourquoi me faites-vous appeler? Ce n'est pas ma société qui vous convient dans ces moments-là. Votre nain Tickle a plus d'esprit et de bons mots que moi.

LA REINE.

Mais il est méchant et laid. J'aime la gaieté, mais c'est un banquet où je ne voudrais m'asseoir qu'avec des convives dignes de moi. Pourquoi méprisez-vous le rire? Vous croyez-vous trop céleste pour vous amuser comme les autres hommes?

ALDO.

Je me sens trop faible pour professer le caractère jovial. Quand je semble gai, je suis navré ou malade; le bonheur est sérieux, la douleur est silencieuse. Je ne suis capable que de joie ou de tristesse. La gaieté est un état intermédiaire dont je n'ai pas la faculté, j'y arrive par une excitation factice. Si vous m'ordonnez de rire, commandez le souper, faites danser sir John Tickle sur la table; en voyant ses grimaces, en buvant du vin d'Espagne, il pourra m'arriver de tomber en convulsion. Mais ici, près de vous, de quoi puis-je me divertir? Je vous regarde et vous trouve belle; je suis recueilli. Vous me regardez avec bonté, je suis heureux; vous me raillez, et je suis triste.

LA REINE.

Mais quoi? n'y a-t-il au monde que vous et moi? peut-on toujours vivre replié sur soi-même? L'amour est-il la seule passion digne de vous?

ALDO.

C'est, du moins, la seule dont je sois capable.

LA REINE, *impatientée.*

Alors vous êtes un pauvre sire; moi, je ne peux pas

toujours parler d'Apollo et de Cupido. J'ai d'autres sujets de joie ou de tristesse que le nuage qui passe dans le ciel ou sur le front de mon amant ; j'ai de grands intérêts dans la vie : je suis reine, je fais la guerre ; je fais des lois, je récompense la valeur, je punis le crime ; j'inspire la crainte, le respect, l'amour, la haine peut-être ; tout cela m'occupe ; je vais d'une chose à une autre, je parcours tous les tons de cette belle musique dont aucune note ne reste silencieuse sous mon archet ; mais votre lyre n'a qu'une corde et ne rend qu'un son. Vous êtes beau et monotone comme la lune à minuit, mon pauvre poëte.

ALDO.

La lune est mélancolique. Il vous est bien facile de fermer les fenêtres et d'allumer les flambeaux quand sa lueur blafarde vous importune. Pourquoi allez-vous rêver dans les bosquets la nuit ! Restez au bal ; la brume et le froid rayon des étoiles n'iront pas vous attrister dans vos salles pleines de bruit et de lumière.

LA REINE.

J'entends : je puis m'étourdir dans de frivoles amusements et vous laisser avec votre muse. C'est une société plus digne de vous que celle d'une femme capricieuse et puérile. Restez donc avec votre génie, mon cher poëte. Les étoiles s'allument au ciel, et la brise du soir erre doucement parmi les fleurs : rêvez, chantez, soupirez. La façade de mon palais s'illumine, et le son des instruments m'annonce le repas du soir. J'y vais porter votre santé à mes convives dans une coupe d'or, et parler de vous avec des hommes qui vous admirent. Restez ici, penchez-vous sur cette balustrade, et entretenez-vous avec les sylphes. S'ils ne me trouvent pas indigne d'un souvenir, parlez-leur de moi ; et si, malgré cette nourriture céleste, il vous arrive de ressentir la vulgaire né-

cessité de la faim, venez trouver votre reine et vos amis. Au revoir. — Mais qu'est-ce donc? Vous avez baisé bien tristement ma main, et vous y avez laissé tomber une larme! Quoi! vous êtes triste encore? je vous ai encore blessé? Oh! mais cela est insupportable. Allons, mon cher amant, remettez-vous et soyez plus sage; je vous aime tendrement, je vous préfère aux plus grands rois de la terre. Faut-il vous le répéter à toute heure? ne le savez-vous pas? Venez, que je baise votre beau front. Séchez vos larmes et venez me rejoindre bientôt.

## SCÈNE IV.

ALDO, *seul.*

Elle a raison, cette femme! elle a raison devant Dieu et devant les hommes! Moi, je n'ai raison que devant ma conscience. Je ne puis avoir d'autre juge que moi-même, et ne puis me plaindre qu'à moi-même. — Car, enfin, il ne dépend pas de moi d'être autrement. Tout m'accuse d'affectation; mais on n'est pas affecté, on n'est pas menteur avec soi-même. Je sais bien, moi, que je suis ce que je suis. Les autres sont autres, et ne me comprenant pas, ils me nient; ils sont injustes, car moi je ne nie pas leur sincérité; ils me disent qu'ils sont courageux, je pourrais leur répondre qu'ils sont insensibles. Mais j'accepte ce qu'ils me disent, je consens à les reconnaître courageux. Mais s'ils le sont, pourquoi me reprochent-ils impitoyablement de ne l'être pas? Si j'étais Hercule, au lieu de mépriser et de railler les faibles enfants que je trouverais haletants et pleurants sur la route, je les prendrais sur mes épaules, je les porterais, une partie du chemin, dans ma peau de lion. Que serait pour moi ce léger fardeau, si j'étais Hercule? — Vous

ne l'êtes pas, vous qui vous indignez de la faiblesse d'autrui. Elle ne vous révolte pas, elle vous effraie. Vous craignez d'être forcés de la secourir, et, comme vous ne le pouvez pas, vous l'humiliez pour lui apprendre à se passer de vous.

Eh bien, oui, je suis faible : faible de cœur, faible de corps, faible d'esprit. Quand j'aime, je ne vis plus en moi; je préfère ce que j'aime à moi-même. — Quand je veux suivre la chasse, j'en suis vite dégoûté, parce que je suis vite fatigué. — Quand on me raille, ou me blâme, je suis effrayé, parce que je crains de perdre les affections dont je ne puis me passer, parce que je sens que je suis méconnu, et que j'ai trop de candeur pour me réhabiliter en me vantant. Avec les hommes, il faudrait être insolent et menteur. Je ne puis pas. Je connais mes faiblesses et n'en rougis pas, car je connais aussi les faiblesses des autres et n'en suis pas révolté. Je les supporte tels qu'ils sont. Je ne repousse pas les plus méprisables, je les plains, et, tout faible que je suis, j'essaie de soutenir et de relever ceux qui sont plus faibles encore. Pourquoi ceux qui se disent forts ne me rendent-ils pas la pareille?

— Dieu ! je ne t'invoque pas ! car tu es sourd. Je ne te nie pas; peut-être te manifesteras-tu à moi dans une autre vie. J'espère en la mort.

Mais ici tu ne te révèles pas. Tu nous laisses souffrir et crier en vain. Tu ne prends pas le parti de l'opprimé, tu ne punis pas le méchant. J'accepte tout, mon Dieu ! et je dis que c'est bien, puisque c'est ainsi. Suis-je impie, dis-moi?

Mais je t'interroge, toi, mon cœur; toi, divine partie de moi-même. Conscience, voix du ciel cachée en moi, comme le son mélodieux dans les entrailles de la harpe, je te prends à témoin, je te somme de me rendre justice.

Ai-je été lâche? ai-je lutté contre le malheur? ai-je supporté la misère, la faim, le froid? ai-je abandonné ma mère lorsque tout m'abandonnait, même la force du corps? ai-je résisté à l'épuisement et à la maladie? ai-je résisté à la tentation de me tuer? — Où est le mendiant que j'aie repoussé? où est le malheureux que j'aie refusé de secourir? où est l'humilié que je n'aie pas exhorté à la résignation, rappelé à l'espérance? J'ai été nu et affamé. J'ai partagé mon dernier vêtement avec ma mère aveugle et sourde, mon dernier morceau de pain avec mon chien efflanqué. J'ai toujours pris en sus de ma part de souffrances une part des souffrances d'autrui; et ils disent que je suis lâche, ils rient de la sensibilité niaise du poëte! et ils ont raison, car ils sont tous d'accord, ils sont tous semblables. Ils sont forts les uns par les autres.

Je suis seul, moi! et j'ai vécu seul jusqu'ici. Suis-je lâche? J'ai eu besoin d'amitié, et; ne l'ayant point trouvée, j'ai su me passer d'elle. J'ai eu besoin d'amour, et, n'en pouvant inspirer beaucoup, voilà que j'accepte le peu qu'on m'accorde. Je me soumets, et l'on me raille. Je pleure tout bas, et l'on me méprise.

C'est donc une lâcheté que de souffrir? C'est comme si vous m'accusiez d'être lâche parce qu'il y a du sang dans mes veines et qu'il coule à la moindre blessure. C'est une lâcheté aussi que de mourir quand on vous tue! Mais que m'importait cela? N'avais-je pas bien pris mon parti sur les railleries de mes compagnons? N'avais-je pas consenti à montrer mon front pâle au milieu de leurs fêtes et à passer pour le dernier des buveurs? N'avais-je pas livré mes vers au public, sachant bien que deux ou trois sympathiseraient avec moi, sur deux ou trois mille qui me traiteraient de rêveur et de fou? Après avoir souffert du métier de poëte en lutte avec la

misère et l'obscurité, j'avais souffert plus encore du métier de poëte aux prises avec la célébrité et les envieux! Et pourtant j'avais pris mon parti encore une fois. Ne trouvant pas le bonheur dans la richesse et dans ce qu'on appelle la gloire, je m'étais réfugié dans le cœur d'une femme, et j'espérais. Celle-là, me disais-je, est venue me prendre par la main au bord du fleuve où je voulais mourir. Elle m'a enlevé sur sa barque magique, elle m'a conduit dans un monde de prestiges qui m'a ébloui et trompé, mais où, du moins, elle m'a révélé quelque chose de vrai et de beau, son propre cœur. Si les vains fantômes de mon rêve se sont vite évanouis, c'est qu'elle était une fée, et que sa baguette savait évoquer des mensonges et des merveilles, mais elle est une divinité bienfaisante, cette fée qui me promène sur son char. Elle m'a leurré de cent illusions pour m'éprouver ou pour m'éclairer. Au bout du voyage, je trouverai derrière son nuage de feu, la vérité, beauté nue et sublime que j'ai cherchée, que j'ai adorée à travers tous les mensonges de la vie, et dont le rayon éclairait ma route au milieu des écueils où les autres brisent le cristal pur de leur vertu. Fantômes qui nous égarez, ombres célestes que nous poursuivons toujours dans la nue, et qui nous faites courir après vous sans regarder où nous mettons les pieds, pourquoi revêtez-vous des formes sensibles, pourquoi vous déguisez-vous en femmes? Appelez-vous la vérité, appelez-vous la beauté, appelez-vous la poésie; ne vous appelez pas Jane, Agandecca, l'amour.

Tu te plains, malheureux! Et qu'as-tu fait pour être mieux traité que les autres? Pourquoi cette insolente ambition d'être heureux? Pourquoi n'es-tu pas fier de ton laurier de poëte et de l'amour d'une reine? Et si cela ne te suffit pas, pourquoi ne cherches-tu pas dans la réalité d'autres biens que tu puisses atteindre? Suffolk

était aimé de la reine; il voulait plus que partager sa couche, il voulait partager son trône. Athol fut aimé de la reine; il s'ennuyait souvent près d'elle, il désirait la gloire des combats, et le laurier teint de sang, qui lui semblait préférable à tout. Suffolk, Athol, vous étiez des ambitieux, mais vous n'étiez pas des fous; vous désiriez ce que vous pouviez espérer; la puissance, la victoire, l'argent, l'honneur, tout cela est dans la vie; l'homme tenace, l'homme brave doivent y atteindre. La reine a chassé Suffolk; mais il règne sur une province, et il est content. Athol a été disgracié; mais il commande une armée, et il est fier.

Moi, que puis-je aimer après elle? rien. Où est le but de mes insatiables désirs? dans mon cœur, au ciel, nulle part peut-être? Qu'est-ce que je veux? un cœur semblable au mien, qui me réponde; ce cœur n'existe pas. On me le promet, on m'en fait voir l'ombre, on me le vante, et quand je le cherche, je ne le trouve pas. On s'amuse de ma passion comme d'une chose singulière, on la regarde comme un spectacle, et quelquefois l'on s'attendrit et l'on bat des mains; mais le plus souvent on la trouve fausse, monotone et de mauvais goût. On m'admire, on me recherche et on m'écoute, parce que je suis un poëte; mais quand j'ai dit mes vers, on me défend d'éprouver ce que j'ai raconté, on me raille d'espérer ce que j'ai conçu et rêvé. Taisez-vous, me dit-on, et gardez vos églogues pour les réciter devant le monde; soyez homme avec les hommes, laissez donc le poëte sur le bord du lac où vous le promenez, au fond du cabinet où vous travaillez. — Mais le poëte, c'est moi! Le cœur brûlant qui se répand en vers brûlants, je ne puis l'arracher de mes entrailles. Je ne puis étouffer dans mon sein l'ange mélodieux qui chante et qui souffre. Quand vous l'écoutez chanter, vous pleurez; puis vous

essuyez vos larmes, et tout est dit. Il faut que mon rôle cesse avec votre émotion : aussitôt que vous cessez d'être attentifs, il faut que je cesse d'être inspiré. Qu'est-ce donc que la poésie? Croyez-vous que ce soit seulement l'art d'assembler des mots?

Vous avez tous raison. Et vous surtout, femme, vous avez raison! vous êtes reine, vous êtes belle, vous êtes ambitieuse et forte. Votre âme est grande, votre esprit est vaste. Vous avez une belle vie; eh bien! vivez. Changez d'amusement, changez de caractère vingt fois par jour; vous le devez, si vous le pouvez! je ne vous blâme pas; et, si je vous aime, c'est peut-être parce que je vous sens plus forte et plus sage que moi. Si je suis heureux d'un de vos sourires, si une de vos larmes m'enivre de joie, c'est que vos larmes et vos sourires sont des bienfaits, c'est que vous m'accordez ce que vous pourriez me refuser. Moi, quel mérite ai-je à vous aimer? je ne puis faire autrement. De quel prix est mon amour? l'amour est ma seule faculté. A quels plaisirs, à quels enivrements ai-je la gloire de vous préférer? Rien ne m'enivre, rien ne me plaît, si ce n'est vous. La moindre de vos caresses est un sacrifice que vous me faites, puisque c'est un instant que vous dérobez à d'autres intérêts de votre vie. Moi, je ne vous sacrifie rien. Vous êtes mon autel et mon Dieu, et je suis moi-même l'offrande déposée à vos pieds.

Si je suis mécontent, j'ai donc tort! A qui puis-je m'en prendre de mes souffrances? Si je pouvais me plaindre, m'indigner, exiger plus qu'on ne me donne, j'espérerais. Mais je n'espère ni ne réclame; je souffre.

Eh bien, oui, je souffre et je suis mécontent. Pourquoi ai-je voulu vivre? Quelle insigne lâcheté m'a poussé à tenter encore l'impossible? Ne savais-je pas bien que j'étais seul de mon espèce et que je serais toujours ridi-

cule et importun? Qu'y a-t-il de plus chétif et de plus misérable que l'homme qui se plaint? Oui, l'homme qui souffre est un fléau ! c'est un objet de tristesse et de dégoût pour les autres ! c'est un cadavre qui encombre la voie publique, et dont les passants se détournent avec effroi. Être malheureux, c'est être l'ennemi du genre humain, car tous les hommes veulent vivre pour leur compte, et celui qui ne sait pas vivre pour lui-même est un voleur qui dépouille ou un mendiant qui assiége.

Meurs donc, lâche ! il est bien temps d'en finir ! tu t'es bien assez cabré sous la nécessité ! Tes flancs ont saigné, et tu n'as pas fait un pas en avant ! Résigne-toi donc à mourir sans avoir été heureux !...

Hélas ! hélas ! mourir, c'est horrible !... Si c'était seulement saigner, défaillir, tomber !... mais ce n'est pas cela. Si c'était porter sa tête sous une hache, souffrir la torture, descendre vivant daus le froid du tombeau ! mais c'est bien pis : c'est renoncer à l'espérance, c'est renoncer à l'amour ; c'est prononcer l'arrêt du néant sur tous ces rêves enivrants qui nous ont leurrés, c'est renoncer à ces rares instants de volupté qui faisaient pressentir le bonheur, et qui l'étaient peut-être !

Au fait, un jour, une heure dans la vie, n'est-ce pas assez, n'est-ce pas trop ! Agandecca, vous m'avez dit des mots qui valaient une année de gloire, vous m'avez causé des transports qui valaient mieux qu'un siècle de repos. Ce soir, demain, vous me donnerez un baiser qui effacera toutes les tortures de ma vie, et qui fera de moi un instant le roi de la terre et du ciel !

Mais pourquoi retomber toujours dans l'abîme de douleur? pourquoi chercher ces joies si elles doivent finir et si je ne sais pas y renoncer? Les autres se lassent et se fatiguent de leurs jouissances; moi, la jouissance

m'échappe et le désir ne meurt pas ! O amour ! éternel tourment !... soif inextinguible !

Si je quittais la reine?... Mais je ne le pourrai pas ; et, si je le puis, j'aimerai une autre femme qui me rendra plus malheureux. Je ne saurai pas vivre sans aimer. L'amour ou l'amitié ne me paieront pas ce que je dépenserai de mon cœur pour les alimenter !... Comment ai-je pu vivre jusqu'ici? Je ne le conçois pas. Suis-je le plus courageux ou le plus lâche de tous les hommes? — Je ne sais pas ; et comment le savoir? — Celui qui souffre pour donner du bonheur aux autres... oui, celui-là est brave... mais celui qui souffre et qui importune, celui qui veut du bonheur et qui n'en sait pas donner !... Oh ! décidément je suis un lâche ! comment ne m'en suis-je pas convaincu plus tôt? (*Il tire son épée*). Lune... brise du soir !... Tais-toi, poëte, tu n'es qu'un sot. Qu'est-ce qui mérite un adieu de toi? qu'est-ce qui t'accordera un regret? (*Il va pour se tuer.*)

## SCÈNE V.

LE DOCTEUR ACROCERONIUS, *entrant.*

Que faites-vous, seigneur Aldo, dans cette attitude singulière?

ALDO.

Vous le voyez, mon cher ami, je me tue.

ACROCERONIUS.

En ce cas, je vous salue, et je vous prie de ne pas vous déranger pour moi. Puis-je vous rendre quelque service après votre mort?

ALDO.

Je ne laisserai personne pour s'en apercevoir.

ACROCERONIUS.

Je suis fâché que vous preniez cette résolution avant le coucher de la lune.

ALDO.

Pourquoi?

ACROCERONIUS.

Parce que la nuit est fort belle, et que vous perdrez une des plus belles éclipses de lune que nous ayons eues depuis longtemps.

ALDO.

Il y a une éclipse de lune?

ACROCERONIUS.

Totale. Il n'y a pas un nuage dans le ciel, et elle sera tellement visible, que je m'étonne de rencontrer un homme aussi indifférent que vous à cet important phénomène.

ALDO.

En quoi cela peut-il m'intéresser?

ACROCERONIUS.

Venez avec moi sur la montagne de Lego, et je vous le ferai comprendre.

ALDO.

Je vous remercie beaucoup. Je ne me sens pas disposé à marcher, et j'aime mieux me passer mon épée au travers du corps.

ACROCERONIUS.

Faites ce qui vous convient, et ne vous gênez pas devant moi. Cependant j'aurais été flatté d'avoir votre compagnie durant ma promenade.

ALDO.

En quoi pourrais-je vous être utile? La solitude convient mieux à vos savantes élucubrations. Je ne suis qu'un pauvre poëte, peu capable de raisonner avec vous sur d'aussi graves matières.

ACROCERONIUS.

La société des poëtes m'a toujours été fort agréable. Les poëtes sont de très-intelligents observateurs de la na-

ture. Ils sont faibles sur les classifications, mais ils ont beaucoup de netteté dans l'observation. Ils possèdent l'appréciation juste de la couleur et de la forme, et quelquefois ils remarquent des rapports qui nous échappent; des nuances presque insaisissables leur sont révélées par je ne sais quel sens qui nous manque. Je suis sûr que vous me feriez voir des choses dont je sais l'existence, et que pourtant je n'ai jamais pu observer à l'œil nu.

ALDO.

Les savants sont poëtes aussi, n'en doutez pas; ils n'ont pas besoin, comme nous, d'observer pour voir. Ils savent tant de choses, qu'ils peuvent peindre la nature sans la regarder, comme on fait de mémoire le portrait de sa maîtresse. Ils peuvent nous initier à plus d'un mystère dont l'art fait son profit. L'art n'est qu'un riche vêtement qui couvre les beautés nues sous l'œil de la science. Je suis fâché, mon cher maître, d'avoir vécu longtemps sous le même toit que vous, sans avoir songé à profiter de votre entretien.

ACROCERONIUS.

Si vous n'êtes pas forcé absolument de vous tuer ce soir, vous pourriez venir avec moi sur la montagne de Lego. Nous observerions l'éclipse de lune, nous causerions sur toutes les choses connues; vous pourriez être revenu et mort avant le lever de la reine.

ALDO.

Vous avez raison. Donnez-moi votre télescope et faisons cette promenade ensemble. Vous m'apprendrez beaucoup de choses que j'ignore. Je vous interrogerai sur les amours des plantes, sur le sommeil des feuilles, sur l'écume que la lune répand à minuit dans les herbes, sur les bruits qu'on entend la nuit... Avez-vous remarqué cette grande voix aigre qui crie incessamment autour

de l'horizon, et qui est si égale, si continue, si monotone, qu'on la prend souvent pour le silence?

ACROCERONIUS.

J'ai écrit précisément un petit traité in-4° sur ce dont vous parlez; mais, pour bien vous le faire comprendre, il faudrait sortir un peu du monde visible, et nous aventurer dans des questions d'astrologie pour lesquelles vous auriez peut-être quelque répugnance.

ALDO.

L'astrologie! oh! tout au contraire, mon cher maître. Je serais très-curieux d'avoir quelque notion sur cette science étonnante. J'y ai songé quelquefois, et si les préoccupations de mon esprit m'en avaient laissé le temps, j'aurais pris plaisir à soulever un coin du voile qui me cache cette mystérieuse Isis. Qui sait si la faiblesse de l'homme ne peut trouver dans ces profondeurs ignorées le secret du bonheur qu'elle cherche en vain ici-bas? On est bientôt las et dégoûté d'analyser et d'interroger les choses qui existent matériellement. Le monde invisible n'est pas épuisé... et si je pouvais m'y élancer...

ACROCERONIUS.

Venez avec moi, mon cher fils, et nous tâcherons de bien observer la lune.

ALDO, *remettant son épée dans le fourreau.*

Allons-nous bien loin sur la montagne?

ACROCERONIUS.

Aussi loin que nous pourrons aller. Vous me parliez de l'écume que répand la lune; voyez-vous, mon cher fils, le règne végétal d'après toutes les classific.... (*Ils sortent en causant.*)

FIN D'ALDO LE RIMEUR.

# LES MÈRES DE FAMILLE

## DANS LE BEAU MONDE

# LES MÈRES DE FAMILLE

## DANS LE BEAU MONDE.

« Quelle est donc cette grosse femme qui danse? demandai-je au Parisien qui me pilotait pour la première fois à travers le bal.

— C'est ma tante, me dit-il; une personne très-gaie, très-jeune, et, comme vous le voyez à ses diamants, très-riche. »

Très-riche, très-gaie, cela se peut, pensai-je; mais très-jeune, cela ne se peut pas. Je la regardais tout ébahi, et, ne pouvant découvrir nulle trace de sa jeunesse, je me hasardai à demander le compte de ses années.

« Voilà une sotte question, répondit Arthur, riant de ma balourdise. J'hérite de ma tante, mon cher, je ne dis point son âge. » Et voyant que je ne comprenais pas, il ajouta : « Je n'ai pas envie d'être déshérité. Mais venez, que je vous présente à ma mère. Elle a été très-liée autrefois avec la vôtre, et elle aura du plaisir à vous voir. »

Je suivis Arthur, et auprès d'un buisson de camélias, nous trouvâmes deux jeunes personnes assises au milieu d'un groupe de papillons mâles plus ou moins légers. Arthur me présenta à la plus jeune, du moins à celle qui me parut telle au premier coup d'œil; car elle était la mieux mise, la plus pimpante, la plus avenante et la plus courtisée des deux. J'étais encore étourdi par les lu-

mières et la musique, par mon début dans le monde de la capitale, par la crainte d'y paraître gauche et provincial ; et précisément je l'étais à faire plaisir, car je n'entendis pas le compliment de présentation qu'Arthur débita en me poussant par les épaules vers cette dame éblouissante, et il me fallut bien cinq minutes pour me remettre du regard à la fois provoquant et railleur que ses beaux yeux noirs attachèrent sur moi. Elle me parlait, elle me questionnait, et je répondais à tort et à travers, ne pouvant surmonter mon trouble. Enfin, je parvins à comprendre qu'elle me demandait si je ne dansais point; et comme je m'en défendais : « Il danse tout comme un autre, dit Arthur, mais il n'ose pas encore se lancer.

— Bah ! il n'est que le premier pas qui coûte, riposta la dame ; il faut vaincre cette timidité. Je gage que vous n'osez engager personne? Eh bien, je veux vous tirer de cet embarras, et vous jeter dans la mêlée. Venez valser avec moi. Donnez-moi le bras... pas comme cela... passez votre bras ainsi autour de moi... sans raideur, ne chiffonnez pas mes dentelles ; c'est bien ! Vous vous formerez... Attendez la ritournelle, suivez mes mouvements... voici... partons ! »

Et elle m'emporta dans le tourbillon, légère comme une sylphide, hardie comme un fantassin, solide au milieu des heurts de la danse, comme une citadelle sous le canon.

Je sautillais et tournais d'abord comme dans un rêve. Toute ma préoccupation était de ne point tomber avec ma danseuse, de ne pas la chiffonner, de ne pas manquer la mesure. Peu à peu, voyant que je m'en tirais aussi bien qu'un autre, c'est-à-dire que ces Parisiens valsaient tous aussi mal que moi, je me tranquillisai, je pris de l'aplomb. J'en vins à regarder celle que je tenais dans mes

bras, et à m'apercevoir que cette brillante poupée, un peu serrée dans son corsage, un peu essoufflée, enlaidissait à vue d'œil, à chaque tour de valse. Son début avait été brillant, mais elle ne soutenait pas la fatigue; ses yeux se creusaient, son teint se marbrait, et, puisqu'il faut le dire, elle me paraissait de moins en moins jeune et légère. J'eus quelque peine à la ramener à sa place, et quand je voulus lui adresser des paroles agréables pour la remercier de m'avoir déniaisé à la danse, je ne trouvai que des épithètes si gauches et si froidement respectueuses, qu'elle parut ne pas les entendre.

« Ah çà! dis-je à mon ami Arthur, quelle est donc cette dame que je viens de faire valser?

— Belle demande! as-tu perdu l'esprit? je viens de te présenter à elle.

— Mais cela ne m'apprend rien.

— Eh! distrait que vous êtes, c'est ma mère! répondit-il, impatienté.

— Ta mère!... répétai-je, consterné de ma sottise. Pardon! J'ai cru que c'était ta sœur.

— Charmant! Il a pris alors ma sœur pour ma mère! Mon cher, n'allez pas, en vous trompant ainsi, débiter aux jeunes personnes le compliment de Thomas Diaoirus.

— Ta mère! repris-je sans faire attention à ses moqueries. Elle danse bien... mais quel âge a-t-elle donc?

— Ah! encore? c'en est trop, vous vous ferez chasser de partout, si vous vous obstinez ainsi à savoir l'âge des femmes.

— Mais ceci est un compliment naïf dont madame votre mère ne devrait pas me savoir mauvais gré; à sa parure, à sa taille, à son entrain, je l'ai prise pour une jeune personne, et je ne puis me persuader qu'elle soit d'âge à être votre mère.

— Allons, dit Arthur en riant, ces provinciaux si simples ont le don de se faire pardonner. Ne soyez pourtant pas trop galant avec ma mère, je vous le conseille. Elle est fort railleuse, et d'ailleurs il serait du plus mauvais goût, au fond, de venir s'émerveiller de ce qu'une mère danse encore. Tenez, voyez, est-ce que toutes les mères ne dansent pas? c'est de leur âge!

— Les femmes se marient donc bien jeunes, ici, pour avoir de si grands enfants?

— Pas plus qu'ailleurs. Mais abandonne donc cette idée fixe, mon garçon, et sache qu'après trente ans, les femmes de Paris n'ont pas d'âge, par la raison qu'elles ne vieillissent plus. C'est la dernière des grossièretés que de s'enquérir, comme tu fais, du chiffre de leurs années. Si je te disais que je ne sais pas l'âge de ma mère?

— Je ne le croirais pas.

— Et pourtant, je l'ignore. Je suis un fils trop bien né et un garçon trop bien élevé pour lui avoir jamais fait une pareille question. »

Je marchais de surprise en surprise. Je me rapprochai de la sœur d'Arthur, et je persistai à trouver qu'au premier abord elle paraissait moins jeune que sa mère. C'était une fille d'environ vingt-cinq ans qu'on avait oublié de marier, et qui en était maussade. Elle était mal mise, soit qu'elle manquât de goût, soit qu'on ne fît pas pour sa toilette les dépenses nécessaires. Dans les deux cas, sa mère avait un tort grave envers elle : celui de ne pas chercher à la faire valoir Elle n'était pas coquette, peut-être par esprit de réaction contre l'air évaporé de sa mère. On ne s'occupait guère d'elle, on la faisait peu danser. Sa tante, la grosse tante dont Arthur prétendait hériter, et qui dansait avec une sorte de rage, venait de temps en temps lui servir de chaperon, lorsque la mère dansait, et, impatiente d'en faire autant, lui amenait

quelques recrues auxquelles cette politesse était imposée. Je fus bientôt désigné pour remplir cette fonction ; je m'en acquittai avec une résignation plus volontaire que les autres. Cette fille n'était point laide, elle n'était que gauche et froide. Cependant elle s'enhardit et s'anima un peu avec moi. Elle en vint à me dire que le monde l'ennuyait, que le bal était son supplice. Je compris qu'elle y venait malgré elle pour accompagner sa mère, et que le rôle de mère, c'était elle qui le remplissait auprès de l'auteur de ses jours. Elle était condamnée à servir de prétexte. Le père d'Arthur, qui avait les goûts de l'âge que le temps lui avait faits, se soumettait à courir le monde, ou à rester seul au coin du feu, lorsque madame lui avait dit : « Quand on a une fille à marier, il faut bien la conduire au bal. » En attendant, la fille ne se mariait pas. Le père bâillait, et la mère dansait.

Je fis danser plusieurs fois cette pauvre demoiselle. Dans un bal de province, cela l'aurait compromise, et ses parents m'eussent fait la leçon. Mais à Paris, bien loin de là, on m'en sut le meilleur gré, et la demoiselle ne prit pas ce joli air de prude qui commence, dans une petite ville, tout roman sentimental entre jeunes gens. Cela me donna le droit de m'asseoir ensuite à ses côtés et de causer avec elle, tandis que ses deux matrones échangeaient de folâtres propos et de charmantes minauderies avec leurs adorateurs.

Notre causerie, à nous, ne fut point légère ; mademoiselle Emma avait du jugement, trop de jugement : cela lui donnait de la malice, bien que son caractère ne fût point gai. Ma simplicité lui inspirait de la confiance. Elle en vint donc à m'instruire de ce qui faisait le sujet de mon étonnement depuis le commencement du bal ; et sans que je hasardasse beaucoup de questions, elle fut pour moi un cicerone plus complaisant que son frère.

— Vous êtes émerveillé de voir ma grosse tante se trémousser si joyeusement, me disait-elle; ce n'est rien : elle n'a que quarante-cinq ans, c'est une jeune personne. Son embonpoint la désole parce qu'il la vieillit. Ma mère est bien mieux conservée, n'est-ce pas? Pourtant j'ai une sœur aînée qui a des enfants, et maman est grand'mère depuis quelques années. Je ne sais pas son âge au juste. Mais, en la supposant mariée très-jeune, je suis assurée qu'elle a tout au moins cinquante ans.

— C'est merveilleux! m'écriai-je. Ah! mon Dieu! quand je compare ma pauvre mère, avec ses grands bonnets, ses grands souliers, ses grandes aiguilles à tricoter et ses lunettes, à la quantité de dames du même âge que je vois ici en manches courtes, en souliers de satin, avec des fleurs dans les cheveux et des jeunes gens au bras, je crois faire un rêve.

— C'est peut-être un cauchemar? reprit la méchante Emma; ma mère a été si prodigieusement belle qu'elle semble avoir conservé le droit de le paraître toujours. Mais ma tante est moins excusable de se décolleter à ce point, et de livrer à tous les regards le douloureux spectacle de son obésité. »

Je me retournai involontairement et me trouvai effleurant à mon insu deux omoplates si rebondies qu'il me fallut regarder le chignon fleuri de la tante pour me convaincre que je la voyais de dos. Ce luxe de santé me causa une épouvante réelle, et mademoiselle Emma s'aperçut de ma pâleur. « Ceci n'est rien, me dit-elle en souriant (et le plaisir de la moquerie donna un instant à son regard le feu que l'amour ne lui avait jamais communiqué). Regardez devant vous, comptez les jeunes filles et les jolies femmes. Comptez les femmes sur le retour, les laides, qui n'ont point d'âge, et complétez la série avec les vieilles, les bossues, ou peu s'en faut, les

mères, les aïeules, les grand'tantes, et vous verrez que la majorité dans les bals, la prédominance dans le monde, appartiennent à la décrépitude et à la laideur.

— Oh ! c'est un cauchemar, en effet ! m'écriai-je. Et ce qui me scandalise le plus, c'est le luxe effréné de la toilette sur ces phantasmes échevelés. Jamais la laideur ne m'avait paru si repoussante qu'aujourd'hui. Jusqu'à présent je la plaignais. J'avais même pour elle une sorte de commisération respectueuse. Une femme sans jeunesse ou sans beauté, c'est quelque chose qu'il faut chercher à estimer afin de lui pouvoir offrir un dédommagement. Mais cette vieillesse parée, cette laideur arrogante, ces rides qui grimacent pour sourire voluptueusement, ces lourdes odalisques surannées qui écrasent leurs frêles cavaliers, ces squelettes couverts de diamants, qui semblent craquer comme s'ils allaient retomber en poussière, ces faux cheveux, ces fausses dents, ces fausses tailles, tous ces faux appas et ces faux airs, c'est horrible à voir, c'est la danse macabre ! »

Un vieux ami de la famille d'Arthur s'était approché de nous ; il entendit mes dernières paroles. C'était un peintre assez distingué et un homme d'esprit. « Jeune homme, me dit-il en s'asseyant auprès de moi, votre indignation me plaît, bien qu'elle ne soulage point la mienne propre. Êtes-vous poëte ? êtes-vous artiste ? Ah ! si vous êtes l'un ou l'autre, que venez-vous faire ici ? Fuyez ! car vous vous habitueriez peut-être à cet abominable renversement des lois de la nature. Et la première loi de la nature, c'est l'harmonie ; l'harmonie, c'est la beauté. Oui, la beauté est partout, lorsqu'elle est à sa place et qu'elle ne cherche pas à s'écarter de ses convenances naturelles. La vieillesse est belle aussi, lorsqu'elle ne veut pas simuler et grimacer la jeunesse. Quoi de plus auguste que la noble tête chauve d'un vieillard calme et

digne? Regardez ces vieux fats en perruque, et sachez bien que si on me les laissait coiffer et habiller à mon gré, et leur imposer aussi d'autres habitudes de physionomie, j'en pourrais faire de beaux modèles. Tels que vous les voyez là, ce sont de hideuses caricatures. Hélas! où donc s'est réfugié le goût, la pure notion des règles premières, et faut-il dire même le simple bon sens? Je ne parle pas seulement des costumes de notre époque, celui des hommes est ce qu'il y a de plus triste, de plus ridicule, de plus disgracieux et de plus incommode au monde. Ce noir, c'est un signe de deuil qui serre le cœur.

« Le costume des femmes est heureux et pourrait être beau dans ce moment-ci. Mais peu de femmes ont le don de savoir ce qui leur sied. Voyez ici, vous en compterez à peine trois sur quarante qui soient ajustées convenablement, et qui sachent tirer parti de ce que la mode leur permet. Le goût du riche remplace le goût du beau chez la plupart. C'est comme dans tous les arts, comme dans tous les systèmes d'ornementation. Ce qui prévaut aujourd'hui, c'est le *coûteux* pour les riches prodigues, le *voyant* pour les riches avares, le *simple* et le *beau* pour personne. Eh quoi! nos femmes de Paris n'ont-elles pas sous les yeux des types monstrueux bien faits pour leur inspirer l'horreur du laid?...

— Oh! ces vieilles Anglaises, chargées de plumes et de diamants! m'écriai-je, ces chevaux de l'Apocalypse si fantastiquement enharnachés!

— Vous pouvez en parler, reprit-il, vous en voyez là quelques-unes peut-être. Pour moi, j'ai le don de ne les point apercevoir. Quand je présume qu'elles sont là, par un effort de ma volonté je me les rends invisibles.

— En vérité? dit mademoiselle Emma en riant; oh! pourtant il est impossible que vous n'aperceviez point la colossale lady ***. La voilà qui vous marche sur les pieds,

et si vous ne la voyez pas, vous pouvez sentir du moins le poids de cette gigantesque personne. Cinq pieds et demi de haut, quatre de pourtour, un panache de corbillard, des dentelles qui valent trois mille francs le mètre, et qui ont jauni sur trois générations de douairières, un corsage en forme de guérite, des dents qui descendent jusqu'au menton, un menton hérissé de barbe grise, et pour s'harmoniser avec tout cela, une jolie petite perruque blond-clair avec de mignonnes boucles à l'enfant. Regardez donc, c'est la perle des Trois-Royaumes.

— Mon imagination s'égaie à ce portrait, repartit le peintre en détournant la tête ; mais l'imagination ne peut rien créer d'aussi laid que certaines réalités ; c'est pourquoi, dût cette grande dame me marcher sur le corps, je ne la regarderais pas.

— Vous disiez pourtant, repris-je, que la nature ne faisait rien de laid, ce me semble?

— La nature ne fait rien de si laid que l'art ne puisse l'embellir ou l'enlaidir encore ; c'est selon l'artiste. Tout être humain est l'artiste de sa propre personne au moral et au physique. Il en tire bon ou mauvais parti, selon qu'il est dans le vrai ou dans le faux. Pourquoi tant de femmes et même d'hommes maniérés? c'est qu'il y a là une fausse notion de soi-même. J'ai dit que le beau, c'était l'harmonie, et que, comme l'harmonie présidait aux lois de la nature, le beau était dans la nature. Quand nous troublons cette harmonie naturelle, nous produisons le laid, et la nature semble alors nous seconder, tant elle persiste à maintenir ce qui est sa règle et ce qui produit le contraste. Nous l'accusons alors, et c'est nous qui sommes des insensés et des coupables. Comprenez-vous, Mademoiselle?

— C'est un peu abstrait pour moi, je l'avoue, répondit Emma.

— Je m'expliquerai par un exemple, dit l'artiste, par l'exemple même de ce qui donne lieu à nos réflexions sur cette matière. Je vous disais en commençant : Il n'y a rien de laid dans la nature. Prenons la nature humaine pour nous renfermer dans un seul fait. On est convenu de dire qu'il est affreux de vieillir, parce que la vieillesse est laide. En conséquence la femme fait arracher ses cheveux blancs ou elle les teint; elle se farde pour cacher ses rides, ou du moins elle cherche dans le reflet trompeur des étoffes brillantes à répandre de l'éclat sur sa face décolorée. Pour ne pas faire une longue énumération des artifices de la toilette, je me bornerai là, et je dirai qu'en s'efforçant de faire disparaître les signes de la vieillesse, on les rend plus persistants et plus implacables. La nature s'obstine, la vieillesse s'acharne, le front paraît plus ridé, et la face plus anguleuse sous cette chevelure dont le ton emprunté est en désaccord avec l'âge réel et ineffaçable. Les couleurs fraîches et vives des étoffes, les fleurs, les diamants sur la peau, tout ce qui brille et attire le regard, flétrit d'autant plus ce qui est déjà flétri. Et puis, outre l'effet physique, la pensée ne saurait être étrangère à l'impression perçue par nos yeux. Notre jugement est choqué de cette anomalie. Pourquoi, nous disons-nous instinctivement, cette lutte contre les lois divines? Pourquoi parer ce corps comme s'il pouvait inspirer la volupté? Que ne se contente-t-on de la majesté de l'âge et du respect qu'elle impose? Des fleurs sur ces têtes chauves ou blanchies! Quelle ironie! quelle profanation!

« Eh bien, cette horreur que la vieillesse fardée répand autour d'elle ferait place à des sentiments plus doux et plus flatteurs, si elle n'essayait plus de transgresser les lois de la nature. Il y a une toilette, il y a une parure pour les vieillards des deux sexes. Voyez certains por-

traits des anciens maîtres, certains hommes à barbe blanche de Rembrandt, certaines matrones de Van Dyck, avec leur long corsage de soie ou de velours noir, leurs coiffes blanches, leurs fraises, ou leurs guimpes austères, leur grand et noble front découvert et imposant, leurs longues mains vénérables, leurs lourds et riches chapelets, ces bijoux qui rehaussent la robe de cérémonie sans lui ôter son aspect rigide. Je ne prétends point qu'il faille chercher l'excentricité en copiant servilement ces modes du temps passé. Toute prétention d'originalité serait messéante à la vieillesse. Mais des mœurs sages et des habitudes de logique répandraient dans la société des usages analogues, et bientôt le bon sens public créerait un costume pour chaque âge de la vie, au lieu d'en créer pour distinguer les castes, comme on l'a fait trop longtemps. Que l'on me charge d'inventer celui des vieillards, moi qui suis de cette catégorie, et l'on verra que je rendrai beaux beaucoup de ces personnages qui ne peuvent servir aujourd'hui de type qu'à la caricature. Et moi, tout le premier, qui suis forcé, sous peine de me singulariser et de manquer aux bienséances, d'être là avec un habit étriqué, une chaussure qui me gêne, une cravate qui accuse l'angle aigu de mon menton, et un col de chemise qui ramasse mes rides, vous me verriez avec une belle robe noire, ou un manteau ample et digne, une barbe vénérable, des pantoufles ou des bottines fourrées, tout un vêtement qui répondrait à mon air naturel, à la pesanteur de ma démarche, à mon besoin d'aise et de gravité. Et alors, ma chère Emma, vous diriez peut-être : Voilà un beau vieillard. Au lieu que vous êtes forcée de dire, en me voyant dans des habits pareils à ceux de mon petit-fils : Ah ! le vilain vieux !

— Je vous trouve trop sincère pour vous-même et pour les autres, dit Emma, après avoir ri de son aimable

discours. Jugez donc quelle révolution, quelle fureur chez les femmes, si on les obligeait d'accuser leur âge en prenant à cinquante ans le costume qui conviendrait aux octogénaires !

— Cela les rajeunirait, je vous le jure, reprit-il. D'ailleurs on pourrait inventer un costume différent pour chaque vingt ans de la vie. Laissez-moi vous dire en passant que les femmes font un sot calcul en cachant mystérieusement le jour de leur naissance. Quand il est bien constaté par quelque indiscrétion (toujours inévitable) que vous avez menti sur ce point, ne fût-ce que d'une année, voilà que la malignité des gens vous en donne à pleines mains : Oui-da, trente ans ! se dit-on... c'est bien plutôt quarante. Elle a l'air d'en avoir cinquante, dit un autre. Et un plaisant ajoutera : Peut-être cent ! Que sait-on d'une femme si habile à tout déguiser en elle ? Il me semble que si j'étais femme, je serais plus flattée de paraître très-bien conservée à quarante ans, que très-flétrie à trente. Je sais bien que quand j'entends dire d'une femme qu'elle n'avoue plus son âge, je la suppose tout d'abord vieille, et très-vieille.

— En cela, je pense comme vous, dis-je à mon tour ; mais reparlez-nous de vos costumes. Vous ne changeriez pas celui que portent aujourd'hui les jeunes personnes ?

— Je vous demande bien pardon, reprit-il, je le trouve beaucoup trop simple ; en comparaison de celui de leurs mères qui est si luxueux, il est révoltant de mesquinerie. Je trouve, par exemple, que la toilette d'Emma est celle d'un enfant, et je voudrais qu'à partir de quinze ans elle eût été plus parée qu'elle ne l'est. Est-ce qu'on veut déjà la rajeunir ? Elle n'en a pas besoin. C'est l'usage, dit-on, c'est de bon goût ; la simplicité sied à la pudeur du jeune âge : je le veux bien, mais ne sied-elle donc pas aussi à la dignité maternelle ? Puis, l'on dit aux

jeunes personnes pour les consoler : Nous avons besoin d'art, nous autres, et vous, vous êtes assez parées par vos grâces naturelles. Étrange exemple, étrange profession de pudeur et de morale! et quel contre-sens pour les yeux de l'artiste! Voici une matrone resplendissante d'atours, et sa fille, belle et charmante, en habit de première communion, presque en costume de nonne! Et pour qui donc les fleurs et les diamants, les riches étoffes et tous les trésors de l'art et de la nature, si ce n'est pour orner la beauté? Si vous faites l'éloge de la chasteté simple et modeste, n'est-elle donc faite que pour les vierges? Pourquoi vous dépossédez-vous si fièrement du seul charme qui pourrait vous embellir encore? Vous voulez paraître jeunes, et vous vous faites immodestes? Calcul bizarre, énigme insoluble! La femme, pensent certaines effrontées, doit être comme la fleur qui montre son sein à mesure qu'elle s'épanouit. Mais elles ne savent donc pas que la femme ne passe pas, comme la rose, de la beauté à la mort! Elle a le bonheur de conserver en elle, après la perte de son éclat, un parfum plus durable que celui des roses. »

Le bal finissait. La mère et la tante d'Emma restèrent des dernières. Elles allaient s'égayant et s'enhardissant à mesure que l'excitation et la fatigue les enlaidissaient davantage. Emma était de bonne humeur parce qu'elle avait entendu jeter l'anathème sur leur folie. Le vieux artiste parti, elle s'entretint encore avec moi, et devint si amère et si vindicative en paroles, que je m'éloignai d'elle attristé profondément. Mauvaises mères, mauvaises filles! Est-ce donc là le monde? me disais-je.

GEORGE SAND.

# LE CERCLE HIPPIQUE

# DE MÉZIÈRES-EN-BRENNE

# LE CERCLE HIPPIQUE

# DE MÉZIERES-EN-BRENNE

PAR UN HABITANT DE LA VALLÉE-NOIRE

---

## GÉOGRAPHIE.

Le voyageur qui, venant d'Orléans, a traversé la Sologne aride, les plaines nues de Vatan, et enfin la brande d'Ardentes ou celle de Saint-Aoust, s'arrête ravi, à l'entrée de la Vallée-Noire. Quand il embrasse des hauteurs de Corlay, ou de celles de Vilchère, l'immensité de cet abîme de sombre verdure, relevé à l'horizon par les montagnes bleues de la Marche et du Bourbonnais, il croit entrer dans le paradis terrestre.

S'il remonte l'Indre jusque vers sa source, il aura à Sainte-Sevère et jusque vers Boussac de nouveaux enchantements. S'il la redescend par Buzançais et Chatillon, il contemplera encore une suite de beaux et vastes paysages, qui lui rappelleront les grands horizons de la Vallée-Noire.

Ou bien s'il gagne la Creuze vers le Pin, et qu'il descende avec elle jusqu'à Fontgombault, il traversera une petite Suisse ravissante, et il aura parcouru la plus belle partie du département et une des plus riantes contrées de la France.

En somme, ce département est sillonné par deux admirables vallées, celle de l'Indre, qui lui donne son nom, et celle de la Creuse, avec les ravins pittoresques de ses affluents torrentueux. Mais, entre ces deux régions pro-

fondes, fraîches et riches, s'étend un plateau uni, triste, malsain et pauvre : c'est la Brenne.

Si vous regardez la Brenne figurée sur les vieilles cartes enluminées de Cassini, la physionomie d'une contrée si sauvage vous serrera le cœur; pas de chemins, pas de villages, des espaces immenses sans un clocher, sans une ferme, sans un bosquet. Partout des étangs semés à l'infini dans la bruyère. Les nouvelles cartes départementales ne la montrent guère plus florissante.

Cependant la Brenne n'est ni aussi laide, ni aussi morte qu'elle le paraît dans ses portraits. Pour les yeux du peintre ou du romancier, cette rase terre, inondée en mille endroits, cette folle végétation d'herbes inutiles, qui s'engraissent dans le limon, ne manquent pas de caractère. Il y a même une certaine poésie de désolation dans ces plaines de roseaux desséchés par la canicule. On se croirait loin, bien loin de la France, dans quelque désert où l'homme n'aurait point encore pénétré. Si l'on peut trouver un tertre, un donjon, le château du Bouchet, par exemple, et que la vue parvienne à planer sur une grande étendue de terrain, cela est aussi beau, dans son genre, que nos tableaux chéris de l'Indre, de la Creuze ou de la Bouzanne.

### HABITANTS RICHES ET PAUVRES.

Pour la vie de château, la Brenne est une terre promise. Il y a là de riches manoirs, de vastes espaces à parcourir pour la chasse, ou à fertiliser par la culture, du gibier en abondance et de gros revenus... plus gros en réalité que ceux de nos terres grasses, dont la moindre parcelle se vend au poids de l'or et ne peut fructifier en raison de sa valeur numéraire. Il y a en Brenne un magnifique avenir pour les riches : car les améliorations commencent à porter leurs fruits, et quiconque veut y

verser des capitaux, peut déjà reconnaître qu'avec des engrais et des travaux d'irrigation ce sol devient fertile et généreux.

Que la richesse se tourne donc vers l'agriculture ; que le gouvernement l'aide, et la Brenne, qui a déjà plusieurs routes importantes, aura des canaux, des moissons, des haras, de vastes fermes et de riches villages.

Tout cela est commencé, et déjà une apparence de bien-être se fait sentir. Depuis quelques années surtout la Thébaïde du Berri n'est plus reconnaissable. Elle se pare, elle se peuple, elle s'assainit. Le pauvre en profite... dans la limite que l'ordre social lui assigne, et ce n'est guère ! Mais enfin c'est mieux que rien, et les efforts du riche pour doubler la richesse de la terre sont plus agréables à voir que l'incurie ou l'abandon, puisque l'indigence peut ramasser, du moins, les miettes d'une table bien servie.

Hélas ! hélas ! n'y aurait-il pas un chemin plus droit pour aller plus vite au secours de la misère, plus large surtout, pour que tous les hommes pussent y passer de front ?

Mais à quoi bon soupirer ? Ceux qui sont aux affaires de l'État ont bien d'autres soucis en tête que les affaires de l'humanité.

Pour ne parler que de ce qui serait possible dès à présent, je voudrais que l'État voulût acheter des terres en Brenne, en Sologne, dans la Marche, dans les landes de Bordeaux, dans tous ces pays incultes que ravage la fièvre, et que dépeuple la misère. Il en aurait de grandes étendues à vil prix. Il y établirait ces nombreuses familles de misérables, qui n'ont d'autres ressources que celles du brigandage ou de la mendicité. Il les rangerait sous la loi d'une communauté éclairée et dirigée officiellement par lui. Il leur ferait, en instruments de travail, les

avances nécessaires. Le pays défriché, assaini, et fertilisé par ces travailleurs, verrait s'élever de riches colonies... mais c'est un rêve ! Il faudrait consacrer quelques millions chaque année à la prospérité de l'homme, et le gouvernement ne marche point sur ces jambes-là. Il veut que le riche s'enrichisse encore et que le pauvre disparaisse par les moyens naturels, à l'usage des sociétés modernes, le vol ou la mort.

Aucune religion sociale, aucune pensée humaine dans l'esprit des gouvernants ne venant en aide, les devoirs des grands propriétaires à l'égard de leurs pauvres paysans sont restreints dans les limites du possible. Ce possible ne va pas loin. Les ressources à consacrer au salut du pauvre sont vite épuisées. Elles sont proportionnées au revenu, aux charges de famille et de position plus ou moins bien entendues. La charité particulière apporte un certain soulagement dans un certain rayon. Oui, c'est la question d'un peu plus ou d'un peu moins, suivant l'économie ou la libéralité de chacun. Ceux qui font tout le bien possible font immensément, vu la difficulté quasi insoluble d'être généreux sans se ruiner, dans cette société. Ils ne font presque rien si l'on considère le fait contre lequel leurs efforts se brisent ; la chaumière à côté du château, la fièvre et la misère permanentes liées au sol, tandis que le riche se déplace à son gré, et ne vient respirer l'air des campagnes qu'à certains jours, au milieu des jouissances qu'il porte avec lui et qui lui servent de contre-poison contre l'insalubrité de ses domaines. Si le riche n'était pas gouvernement, il faudrait l'absoudre quand il est inoffensif, et le bénir quand il est paternel. Mais le riche est électeur, éligible, les chambres font les lois. La majorité des riches est donc sans entrailles?

La portion de la noblesse qui proteste contre ces majorités, ou qui, par dégoût, refuse de prendre part aux

défaites parlementaires de toute bonne intention, retrouve, dans un certain sens, la supériorité morale que lui avait enlevée la révolution. On lui retira alors de vains et injustes priviléges, on fit fort bien. Sous la Restauration, elle voulut les recouvrer, et se perdit une seconde fois. A l'heure qu'il est, lorsqu'elle ne fait point cause commune avec le règne de l'argent, et lorsqu'elle ne conspire point pour un principe monarchique désavoué par le pays, son rôle est plus beau qu'il ne l'a jamais été. Il ne lui reste du passé qu'un seul droit : celui de faire le bien. C'est là, comme dit la chanson, *le plus beau droit du seigneur*. Quand le châtelain est riche et répand ses bienfaits autour de lui, comme il a beau jeu contre l'industrie qui l'a renversé du pouvoir ! Retiré sur ses domaines, innocent des spéculations gouvernementales, patriarche aimé du paysan, qu'il soigne dans ses maladies et assiste dans sa détresse, il se venge, en *vrai* gentilhomme, du financier, ce faux ami du peuple, qui, après avoir exploité, en 1830, la bonne foi des masses, les écrase aujourd'hui, comme faisaient, au temps jadis les rudes barons de la féodalité.

Vengez-vous ainsi, et vengez-vous beaucoup, patriciens ! Parmi les parvenus, il en est qui le sont bien légitimement par leur mérite : vous vous entendez facilement avec ceux-ci. Quant aux simples parvenus de fortune, entraînez-les, si vous pouvez, par l'émulation ; sinon, faites-leur la guerre avec les armes qui sont dans vos mains. Achetez, par la bonté, le cœur des pauvres, et opposez cela aux consciences des électeurs achetées par l'appât de la cupidité. L'orgueil est dans votre sang, et, en attendant le règne de l'Évangile, qui condamne même l'orgueil de la vertu, ayez celui de la vertu ! Il vaut mieux que celui des écus et des blasons.

Ce qui caractérise le Berri autant que l'hospitalité et la libéralité de sa vieille noblesse, c'est l'indépendance

et le dévouement d'une notable partie de sa bourgeoisie démocratique. Là, comme partout, le paysan n'a point encore d'idées sur les choses générales, quoique, dans les détails qui intéressent sa vie morale et physique, il soit éminemment judicieux. L'ouvrier des manufactures ne semble point cultivé comme celui des grands centres de population. Sans doute, là comme ailleurs, il rêve et creuse son problème ; mais, là plus qu'ailleurs, il souffre et se tait. Le petit bourgeois, qui est tout près du peuple par son origine ; l'avocat, le curé de campagne, le médecin, le notaire, ceux enfin qui touchent à ce qu'il y a de plus fier et à ce qu'il y a de plus humble dans le monde, le mince propriétaire qui, vivant aux champs, sait cultiver son esprit dans de doux loisirs ; ces hommes-là, dans la Brenne comme dans la Vallée-Noire, sont portés, en grand nombre, à faire le bien.

#### DIGRESSION.

Je veux rappeler, en passant un fait digne de remarque. Dans la petite ville de La Châtre (5,000 âmes), il y a huit médecins ; ce qui atteste qu'ils ne font point fortune, et auraient grand besoin d'être largement payés. Eh bien, tous exercent la médecine quasi gratis, dans les campagnes. Quand on a voulu dernièrement organiser chez nous une association de charité (que, par malheur, l'administration a refusé d'autoriser), ces huit médecins se sont trouvés tout prêts à exercer leurs fonctions envers les pauvres pour l'amour de Dieu. Par ce détail, et par le nombre de souscriptions rapidement couvertes, par le zèle des commissaires à s'enquérir des besoins des misérables qui pullulent dans cette ville, a leur porter du linge, du travail ; à leur ouvrir des salles d'asile, des écoles, des secours à domicile, on peut juger de nos bons cœurs berrichons.

Quelle inconcevable méfiance ou quelle légèreté impardonnable égare donc l'administration gouvernementale lorsqu'elle paralyse de si nobles élans? Craint-elle que les élections ne s'en ressentent? Le pauvre sera donc victime de la honte du système!

LE CERCLE HIPPIQUE.

Le gouvernement n'a encore fait pour la Brenne que très-peu, comparativement à ses grands besoins. Les conseils généraux s'en occupent, on en parle, on espère. Mais jusqu'à présent les améliorations notables sont venues des particuliers. Il en est une dont la pensée appartient à un noble propriétaire, et dont l'exécution repose presque entièrement encore sur le dévouement et le zèle d'une association d'individus. C'est l'institution du Cercle hippique de Mézières, encouragée et faiblement subventionnée par les ministères de la guerre et de l'agriculture.

HISTOIRE DE LA BRENNE.

Pour faire comprendre l'importance de cette création, il faut rappeler succinctement l'histoire agricole de la Brenne. MM. de la Tremblais, Navelet et de Lancosme-Brèves l'ont fait dans plusieurs écrits remarquables.

Couverte jadis de vastes forêts bien arrosées, cette contrée fut incendiée, en partie, par les habitants, qui sans doute disputèrent aux nobles veneurs, leurs suzerains, une terre que ceux-ci regardaient comme un lieu de plaisance pour courre le cerf, et que les pauvres voulaient convertir en vastes parcours pour leurs troupeaux. Puis vinrent les communautés religieuses, qui, propriétaires de grandes étendues de pays, et voyant leurs usines dévorer le reste des bois, cherchèrent une source de re-

venus dans le produit des étangs. Les barrages établis, les eaux retenues et multipliées, détruisirent par la souche ce qui demeurait de ces chênes séculaires, et la contrée commença à devenir malsaine, le climat mortel. Les bras manquant à la culture et le bois aux forges, la ressource funeste des étangs fut mise à profit avec une imprévoyance toujours croissante. La Brenne devint alors une sorte de désert, dont les pâles et rares habitants se traînaient sur un sol ruiné, respiraient des miasmes fétides, et mouraient avant d'atteindre la moitié de la durée moyenne de la vie.

En 93, la Convention ordonna la suppression des étangs dans certaines localités. Cette sage mesure porta ses fruits. La moyenne des décès fut d'un tiers moindre pendant la période de 1793 à 1802, dans laquelle la mesure du dessèchement fut observée, que pendant la période de 1803 à 1812, où elle fut abandonnée, et les étangs remis en eaux.

La grande propriété qui, en Angleterre et en Irlande principalement, a chassé l'homme de ses domaines, l'a donc tué dans la Brenne. A l'heure qu'il est, elle voudrait repeupler le pays, chasser la fièvre, créer des ressources au paysan. Les hommes riches comprennent, soit par le cœur, soit par la raison, qu'il est d'un intérêt mal entendu de s'isoler de la population, et ils travaillent à réparer la faute des aïeux. Plusieurs, nous le croyons fermement, sont poussés à cette entreprise par des sentiments d'humanité et le cri d'une bonne conscience.

## LE CHEVAL DE BRENNE.

On ne saurait trop approuver et encourager le propriétaire zélé à qui nous devons l'idée du Cercle hippique de Mézières. Amateur passionné des chevaux, il s'est péné-

tré du côté utile et sérieux de cette étude. Il y a consacré du temps, de l'argent, des voyages. M. le comte Savary de Lancosme-Brèves a donc droit à la gratitude de tous les habitants du pays.

Dans un très-bon rapport présenté en 1843 au conseil général de l'Indre, M. Navelet, maire de Mézières, propriétaire considérable et homme distingué par son érudition et ses connaissances, démontra la nécessité de canaliser la Claise. Il fournit plusieurs points de vue dignes d'être pris en considération. Déjà, en 1837, M. de la Tremblais avait lu à la Société d'agriculture du département un mémoire intéressant sur cette question. Une commission composée de citoyens éclairés, chargée de s'enquérir des moyens les plus efficaces pour rendre la salubrité et la fertilité à la Brenne, s'était livrée à des travaux sérieux. En 1843, M. de Lancosme-Brèves présenta aussi un rapport qui résume les choses à ce point que nous en rendrons compte ici.

Après avoir retracé, rappelé et soutenu les études antérieures sur la Brenne, M. de Lancosme-Brèves demanda la création d'une école nationale d'agriculture et de haras, projet qui se rapporte à la grande question nationale agitée dans la Chambre des députés, relative à l'industrie chevaline si compromise aujourd'hui. C'est, avec certaines différences de détail, le même projet, quant au fond, que M. le vicomte d'Aure poursuit encore maintenant avec zèle et talent. Moyennant la lumière et la sanction qu'apportera dans ces propositions l'examen approfondi des commissions nommées par la Chambre, de telles études hâteront, il faut l'espérer, la réhabilitation et le salut de l'industrie chevaline en France, et dans la Brenne en particulier. On peut résumer les divers travaux présentés sur cette matière, en disant que le gouvernement est appelé à prendre en main la haute

direction de la production et de l'éducation du cheval, à apporter des réformes indispensables dans l'administration des haras, à créer des écoles spéciales, en un mot à reconnaître les ressources que possède la France, et à l'affranchir de l'énorme impôt payé à l'étranger pour la consommation générale et la remonte de la cavalerie.

Il ne nous appartient pas de trancher toutes les questions de détail soulevées par la question elle-même. Mais ce que nous voyons clairement avec tout le monde, c'est que l'État ne peut les laisser plus longtemps dans le doute, qu'il ne doit pas reculer devant des travaux d'examen et des sacrifices devenus indispensables. « On se rappelle, dit M. de Lancosme-Brèves, dans son rapport, que, sur un simple bruit de guerre, 20 millions furent votés : c'est-à-dire, qu'en un seul jour, l'État perdit un million de revenu, sacrifice qui ne profita qu'aux étrangers. »

Tous les hommes compétents qui aperçoivent ce que l'on pourrait faire en France pour l'industrie chevaline, avec 20 millions, déploreront longtemps l'erreur commise à cette époque, erreur énorme, mais que des abus consacrés et une longue incurie antérieure avaient rendue presque inévitable.

En attendant l'intervention large et réelle de l'État, M. de Lancosme-Brèves, soutenu par un zèle à toute épreuve, et résolu à ne reculer devant aucun sacrifice personnel, a réussi à créer le Cercle hippique. Il a été secondé par ses compatriotes. Riches, nobles, bourgeois, légitimistes, conservateurs ou démocrates, tous ont compris l'utilité de son plan, et la nécessité de s'y associer, chacun dans la mesure de ses moyens ou de sa libéralité. Désormais le cercle hippique est fondé. Chaque année il prospère, et, déjà, ses beaux résultats dépassent les espérances qu'on en avait conçues.

C'est que, jusqu'à présent, et dès à présent, l'élevage du cheval a été, et doit être, la principale ressource de la Brenne. Ce qui doit nous intéresser au plus haut point, c'est que cette industrie agricole est la plus prompte, la plus certaine pour améliorer la condition du petit cultivateur et créer une occupation saine et fructueuse au prolétaire. Il se passera encore des années avant que les grands travaux de canalisation épurent l'atmosphère, avant que la grande culture puisse engraisser, sur tous les points, ces limons sablonneux, enfin avant que, dans tous ces progrès vastes, mais lents, le pauvre paysan ait trouvé assez d'ouvrage et recouvré assez de santé pour amasser quelque chose et s'affranchir un peu de l'aumône et du salaire. Tout en demandant les grands remèdes, M. de Lancosme-Brèves et tous ceux qui l'ont aidé de leur intelligence ou de leurs sacrifices, ont été fort sagement au plus pressé. C'était de créer une richesse agricole immédiate, et qui se trouvât pour ainsi dire sous la main. Elle était dans l'élevage et l'amélioration de la race chevaline.

Dans plusieurs écrits, M. de Lancosme-Brèves a prouvé l'excellence du cheval de Brenne. Nous ne citerons, pour abréger, que le résumé tracé dans son rapport au conseil général.

« Sans soin, sans nourriture substantielle, le cheval « du pays arrive néanmoins à la constitution la plus ro- « buste. Il est petit, mais vigoureux : ses naseaux ouverts « indiquent que l'air arrive facilement aux organes de la « respiration. Sa poitrine haute et large loge des poumons « d'une nature exceptionnelle. Ces animaux font sou- « vent des trajets de 40 à 50 kilomètres, sans en éprouver « d'altération, et il n'est pas rare de recontrer des che- « vaux brennoux qui font dans une journée jusqu'à 100 « et 120 kilomètres. Leurs membres secs et évidés indi-

« quent encore que le sol ne donne pas au cheval qu'il « nourrit le tempérament lymphatique qui se trouve dans « une grande partie des chevaux de l'Europe. En un mot, « les qualités du cheval de guerre, la sobriété, la vigueur, « et les qualités brillantes du cheval arabe et du cheval « anglais se retrouvent dans le fidèle compagnon du pay- « san de la Brenne. Nous pouvons dire avec certitude, « par l'expérience acquise de plusieurs éleveurs, que les « qualités du cheval de sang recevraient de nouveaux dé- « veloppements par la nature du sol de la Brenne.....

« Continuellement soumis aux intempéries des saisons, « le cheval du pays se nourrit d'une herbe produite par « un sol ni trop gras, ni trop maigre, dont le sous-sol, « presque imperméable, retient les eaux facilement et « fait de la terre une prairie sans fin, produisant l'herbe « abondante, mais qui ne contient pas les principes trop « nutritifs des prairies grasses. »

Nous pouvons aisément vérifier par notre expérience, nous autres habitants de la Vallée-Noire, la vérité de cette dernière assertion. Les herbages si gras et si magnifiques de nos prairies conviennent aux ruminants plus qu'au cheval, et encore avons-nous à lutter chaque année, aux jeunes herbes, contre l'apoplexie de nos superbes bœufs de trait. Le foin substantiel de nos vallées ne produit que des chevaux lymphatiques et de courte haleine, quand nous ne corrigeons pas cette pâture par des soins particuliers. La race du terroir est mauvaise. Pour l'usage, nous nous sommes longtemps approvisionnés de ces excellents petits chevaux brandins, que nous avons eu le tort d'abandonner, croyant obtenir des merveilles du croisement brusque de nos chétives poulinières avec les étalons de sang envoyés par les haras. Ces produits ont été généralement monstrueux et détestables, tout à fait impropres à soutenir la fatigue de notre pays montueux

et des routes durement creusées sur presque tous les points de l'arrondissement de La Châtre. Ce n'est qu'en Brenne que nous pouvons espérer de remonter nos métairies par l'acquisition de ces juments brandines, qui s'allient si bien au sang percheron et au sang arabe, leur cousin germain, leur aïeul peut-être [1].

### CONCOURS DE MÉZIÈRES.

Cette année, le concours des poulains et des juments de la Brenne a été des plus remarquables. Dans un vaste cirque de verdure, ombragé de beaux arbres, et borné par les sinuosités de la Claise, cette foule de jeunes quadrupèdes, hennissant et bondissant autour de leurs mères, offrait un spectacle aussi gracieux pour le peintre qu'intéressant pour l'agriculteur. On pouvait voir là le progrès rapide dans l'élégance des formes du poulain, et constater la bonté de la souche dans le flanc solide, la jambe sèche, et le large poitrail de la haquenée sa nourrice. Le caractère intelligent et doux de cette race, qui vit avec l'homme des champs comme le coursier d'Arabie avec son maître, pouvait aussi être constaté sur place. Le vaste et fier troupeau, agité par l'aspect de la foule, étonné de se voir retenu par des liens dont il ignorait encore l'usage, se livrait à un grand mouvement et à un grand bruit, mais sans colère et sans perfidie. Un enfant suffisait pour contenir les plus mutins, et l'on pouvait circuler, dans ce troupeau sauvage, sans craindre ni ruades ni morsures.

Les jeunes dompteurs indigènes, déjà mieux vêtus mieux nourris, et mieux portants que par le passé, pro-

1. On prétend que les seigneurs croisés nous ont ramene beaucoup de chevaux de l'Orient et de l'Afrique, qui ont engendré notre race brandine. A voir la construction du cheval brennoux, cette supposition ne parait point trop hasardée

duisaient avec un naïf orgueil ce brillant résultat de leurs soins.

### LES COURSES

Après le concours et les primes accordées aux juments et à leur suite, les jeunes chevaux du pays ont lutté d'haleine et de rapidité sur l'hippodrome de Mézières, aujourd'hui le plus beau et le meilleur de France pour la course. L'émotion passionnée avec laquelle le public indigène, composé en grande partie de paysans à la physionomie caractérisée, assiste à ce spectacle, le rend plus animé et plus pittoresque qu'aucune course que j'aie vue. Une grande file de voitures offre aussi la variété la plus piquante, depuis le riche équipage traîné par de grands chevaux anglais jusqu'à la charrette du paysan tirée par sa paisible mais vigoureuse poulinière. Au centre de la Brenne, dans ce pays naguère si misérable, inondé la moitié de l'année, à peine habité, et nullement fréquenté, on est fort surpris de se trouver sur une belle route encombrée d'équipages fringants, d'omnibus, de diligences, de pataches, de curieux, et de véhicules de toute espèce. C'est Longchamps transporté au milieu du désert, plus la population rustique, qui donne la vraie vie au tableau, et qui s'amuse pour tout de bon, vu que ceci l'intéresse un peu plus que les splendeurs du luxe n'intéressent le pauvre peuple de Paris ou de Versailles.

A peine les courses ont-elles commencé, que l'arène est envahie par des flots de peuple, qui s'élance sous les pieds des chevaux pour encourager les concurrents ou féliciter les vainqueurs. C'est à grand' peine que les commissaires, le curé, les gendarmes et le garde champêtre, tous gens paternels dans notre bon pays, peuvent contenir cette agitation et prévenir les accidents. La course des *cavarniers* est la plus intéressante pour le compa-

triote, la plus originale pour l'artiste. Le cavarnier est le *gamin* de la Brenne. C'est le jeune garçon ou l'enfant qui élève, soigne et dompte le cheval sauvage. Pieds nus, tête nue, sans veste, le cavarnier galope sur le cheval nu. C'est tout au plus s'il admet le bridon, habitué qu'il est à diriger sa monture avec une corde qu'il lui passe dans la bouche. Celui qui a gagné le prix, cette année, avait, je crois, neuf ou dix ans. En arrivant au but, il a glissé en riant sous le ventre de son cheval baigné de sueur, luisant et poli comme un glaçon, mais non pas aussi froid ; car il faisait, ce jour-là, 32 degrés de chaleur à l'ombre, et l'ombre est un mythe sur les plateaux de la Brenne. Un brave paysan ramassa l'enfant et l'éleva dans ses bras pour l'embrasser. Il riait et pleurait en même temps, car il savait le danger qu'avait bravé son fils, et les quelques minutes d'une course si rapide sous les yeux du public sont bien longues pour un père.

Mais ce danger est une bonne nourriture pour l'homme, et j'aime que le paysan soit cavalier de naissance. Il semble que cela le rende déjà libre et le grandisse de toute l'énergie, de toute la fierté que l'air des champs devrait souffler partout sur l'enfant de la nature.

Après les courses rustiques, et les courses de char, qu'il faudrait encourager partout, nous avons vu des courses fashionables. Elles ont été superbes, pleines de luxe, d'émotion, de courage et d'habileté. Mais il n'est pas de notre ressort de parler bien savamment de ces joutes élégantes. Les cavaliers applaudis de tout cœur et les victorieux intrépides n'ont pas besoin d'encouragements. Ils apportent à Mézières la gloire de leurs prouesses, et nous ne saurions rien y ajouter qui ne fût un hommage superflu.

Quant à nous, paisibles cavaliers et raisonnables voyageurs de la Vallée-Noire, nous devons prendre l'engage-

ment, sinon de nous défaire de nos vieux chevaux, qui sont parfois de fidèles amis, ce qui serait par trop *romain*, du moins, aussitôt que nous aurons à les renouveler, d'aller en Brenne, afin d'encourager nos frères les cultivateurs de la plaine, et de pouvoir dire avec fierté : « Berrichon je suis, et mon cheval aussi. L'un portant l'autre, nous irons vite et loin. »

GEORGE SAND.

FIN.

# TABLE




ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# GEORGE SAND

---

## NARCISSE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# GEORGE SAND

Nouvelle édition format grand in-18

Les Amours de l'age d'or. 1 vol.
Adriani 1 —
André 1 —
Antonia 1 —
Autour de la table 1 —
Le Beau Laurence 1 —
Les beaux messieurs de Bois-Doré 2 —
Cadio 1 —
Césarine Dietrich 1 —
Le Chateau des Désertes 1 —
Le Chateau de Pictordu 1 —
Le Chêne parlant 1 —
Le Compagnon du tour de France 2 —
La Comtesse de Rudolstadt 2 —
La Confession d'une jeune fille 2 —
Constance Verrier 1 —
Consuelo 3 —
Contes d'une Grand'mère 1 —
La Coupe 1 —
Les Dames vertes 1 —
La Daniella 2 —
La Dernière Aldini 1 —
Le Dernier Amour 1 —
Dernières pages 1 —
Les Deux frères 1 —
Le Diable aux champs 1 —
Elle et Lui 1 —
La Famille de Germandre 1 —
La Filleule 1 —
Flamarande 1 —
Flavie 1 —
Francia 1 —
François le Champi 1 —
Histoire de ma Vie 4 —
Un Hiver a Majorque. — Spiridion 1 —
L'Homme de neige 3 —
Horace 1 —
Impressions et Souvenirs 1 —
Indiana 1 —
Isidora 1 —
Jacques 1 —
Jean de la Roche 1 —
Jean Ziska. — Gabriel 1 —
Jeanne 1 —
Journal d'un voyageur pendant la guerre 1 vol.
Laura 1 —
Légendes rustiques 1 —
Lélia. — Métella. — Cora 2 —
Lettres d'un Voyageur 1 —
Lucrezia Floriani — Lavinia 1 —
Mademoiselle La Quintinie 1 —
Mademoiselle Merquem 1 —
Les Maitres sonneurs 1 —
Les Maitres mosaistes 1 —
Malgrétout 1 —
La Mare au Diable 1 —
Le Marquis de Villemer 1 —
Ma sœur Jeanne 1 —
Mauprat 1 —
Le Meunier d'Angibault 1 —
Monsieur Sylvestre 1 —
Mont-Revêche 1 —
Nanon 1 —
Narcisse 1 —
Nouvelles 1 —
Nouvelles lettres d'un voyageur 1 —
Pauline 1 —
La Petite Fadette 1 —
Le Péché de M. Antoine 2 —
Le Piccinino 2 —
Pierre qui roule 1 —
Promen. aut. d'un village 1 —
Questions d'Art et de Littérature 1 —
Questions politiques et sociales 1 —
Le Secrétaire intime 1 —
Les 7 Cordes de la Lyre 1 —
Simon 1 —
Souvenirs de 1848 1 —
Tamaris 1 —
Teverino — Léone Léoni 1 —
Théatre complet 4 —
Théatre de Nohant 1 —
La Tour de Percemont. — Marianne 1 —
L'Uscoque 1 —
Valentine 1 —
Valvèdre 1 —
La Ville noire 1 —

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

# NARCISSE

PAR

GEORGE SAND

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LEVY, EDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1897

# NARCISSE

## I

Quand, pour la première fois, en 1846, je fus envoyé à la Faille-sur-Gouvre, la ville était malpropre, comme la plupart des villes de France, laide en ce sens qu'à l'exemple général du temps, on s'était acharné à l'embellir sans goût, et à détruire sans discernement ses vieux édifices; mais elle était bien située au bord d'un plantureux ravin, et le faubourg offrait encore des rues tortueuses, grimpantes, d'un effet original, et des groupes d'anciennes constructions assez pittoresques.

Quand le destin m'y amena, je mis pied à terre avant d'arriver, et, m'étant enquis du nom de l'hôtel où le conducteur de la diligence déposerait mon bagage, j'entrai seul et pédestrement dans la ville.

1

J'avais une lettre de recommandation, une seule, et pour cause. Je ne m'occupai pas de mon gîte; je demandai la place de la Comédie (vieux style), on dit aujourd'hui la place de la Maison-de-Ville, bien que le théâtre, la mairie et le tribunal vivent encore en bonne intelligence sous le même toit.

— C'est toujours tout droit, répondit-on.

Et, en effet, je me trouvai, au bout d'une longue rue, sur la place en question. Elle n'était pas grande : la maison de ville au fond, une maison bourgeoise à droite, un café à gauche. C'est à ce café que j'avais affaire.

Un grand et gros homme blond, jeune, d'une belle figure, agréable et douce, allait et venait d'une table à l'autre, tutoyant la plupart des consommateurs de son âge, tutoyé par ceux qui paraissaient avoir atteint la cinquantaine. Je demandai à la servante, qui m'indiquait une table vacante, où était le propriétaire de l'établissement, M. Narcisse Pardoux. J'avais à dessein prononcé son nom en le regardant. Il m'entendit malgré le grand bruit qui se faisait dans le billard, dont les portes ouvertes envoyaient jusqu'à nous d'épais nuages de fumée de pipe, et, sans paraître se distraire de ses nombreux consommateurs, il vint à moi et me dit en se penchant :

— Êtes-vous M. E..., de la part de M. T...?

A quoi je répondis à voix basse :

— Je suis M. E... et je vous apporte une lettre de M. T...

— C'est bien, reprit-il.

Et, appelant Jeannette :

— Conduisez monsieur au jardin, lui dit-il tout bas.

Je suivis Jeannette, qui me fit traverser une petite rue derrière la maison. Elle poussa une porte et se retira en disant :

— M. Narcisse va venir.

J'étais entré dans un jardin bien fleuri et bien tenu. Il y avait, à gauche, une sorte de boulingrin planté d'arbustes, et surmonté d'un kiosque qui semblait approprié au même usage que le café d'où je sortais.

M. Pardoux vint me rejoindre presque aussitôt et me fit monter dans ce kiosque, sorte de tente couverte en zinc, où Jeannette nous apporta de la bière, des cigares et quelques liqueurs à choisir.

Je dirai très-succinctement le but de mon voyage dans cette ville, où je ne connaissais pas une âme. J'étais chargé, par le directeur d'une association de capitalistes sérieux, de faire des études sur la localité, en vue de l'établissement d'une exploitation industrielle d'une assez grande importance. M. Pardoux avait eu et suggéré cette idée, qui avait été traitée de rêve par les indigènes. Il s'était adressé à l'homme de progrès et d'intelligence dont je lui remettais la lettre. On m'envoyait vers lui pour qu'il me mît à même d'examiner son projet et d'en vérifier les chances de succès.

Il me les exposa avec beaucoup de logique et de clarté. Je reconnus vite en lui l'homme sans culture, mais doué du génie du bon sens, qui avait écrit plusieurs lettres remarquables à M. T..., mon directeur et mon ami, et, comme je me montrai disposé à le croire et à commencer mes études avec confiance, le bon Pardoux se livra à une joie enthousiaste.

— Enfin! s'écria-t-il, voilà cinq ans que je m'époumone à dire à tous les gros bonnets de pays qu'il y a pour eux et pour les pauvres, une fortune dans mon idée. Et ils ne font que lever les épaules en répondant toujours:

» — Ça coûterait trop cher à établir !

» Et bien, je le savais, moi qui n'en ai pas appris plus long qu'eux tous, que la science réduirait les dépenses à cent pour cent au-dessous de ce qu'ils imaginent; et, comme je suis sûr de n'avoir calculé les profits certains qu'au minimum, comme vous allez, sans prévention et tranquillement, vous en convaincre en très-peu de temps, je peux dire enfin que notre petit pays va devenir un des plus aisés et des plus utiles de la France, au lieu de croupir dans la paresse et la misère. Oui, oui, je vas le leur dire, à ces beaux esprits...

— Un moment! repris-je en arrêtant le bon jeune homme. Si vous voulez que votre idée aboutisse, il y faut le secret le plus absolu pendant quelques mois.

— Pourquoi ça? Vous craignez la concurrence? Ah!

bah! il n'y a pas de risque! Ils sont trop *poltrons de leur argent* pour risquer un sou avant de voir le succès; alors ils regretteront leur incrédulité, mais il sera trop tard!

— Permettez, lui dis-je, nous avons l'expérience des entreprises; quelle que soit la couardise des habitants, dès que le bruit d'un établissement soutenu par des capitaux se répandra dans l'air du pays, tous ces gens qui raillent aujourd'hui continueront de railler, et même ils railleront davantage, voulant se tromper les uns les autres pour avoir chacun le monopole d'une fortune à faire. Et chacun d'eux agira en secret pour obtenir du gouvernement le privilége de l'exploitation. C'est à vous de savoir si vous voulez que quelqu'un d'eux en profite; alors je me retire, et leur laisse le soin d'étudier eux-mêmes la question, s'ils en sont capables.

— Il n'y en a pas un! Ce sont des ânes! Et trop avares pour dire à un savant comme vous : « Travaillez à notre compte! »

— Alors, comme de mon côté je ne consentirais, à aucun prix, à les servir, taisez-vous et laissez-moi faire. Votre but n'a jamais été d'enrichir monsieur tel ou tel de cette ville ou des environs?

— Non, certes! c'est en vue du pauvre monde que je rêve une industrie chez nous. Et puis l'amour du clocher, l'amour-propre si vous voulez! Je serais fier et content de voir nos rues bien pavées et éclairées au gaz, nos

campagnes assainies, nos rues plus *passagères,* notre nom moins inconnu du reste de la France.

— Vous aurez tout cela si votre idée est réalisable ; quant à vous, en particulier, je suis chargé de vous demander quel prix vous attribuez à votre initiative, et à souscrire à vos désirs sans conteste, en cas de succès.

— Quoi? que voulez-vous dire? me payer?

— Vous donner une part dans les profits : c'est trop juste!

— Je ne veux rien! s'écria Narcisse Pardoux avec l'accent de l'enthousiasme. Moi, vendre mon idée? Jamais! C'est une idée qui m'a été transmise par mon pauvre père. C'est Dieu qui la lui avait envoyée. Je crois honorer sa mémoire en faisant le bien. Si ça réussit, je serai bien assez récompensé!

Et, comme j'insistais, il ajouta :

— Eh! mon cher monsieur, sans faire le grand homme et le romanesque, je peux et dois refuser. Voyez : si le pays *entre en prospérité,* mon établissement, qui ne va déjà pas trop mal, ira vingt fois, cent fois mieux, et ce serait alors à moi d'offrir un payement ou un cadeau à ceux qui auront mis les choses sur ce pied-là.

Il n'en voulut pas démordre. Il y avait en lui une candeur et en même temps une solidité de caractère qui me gagnèrent le cœur. J'étais heureux de rencontrer cette belle nature dans un milieu où le désintéressement et le

dévouement sont rares. Je ne me sentais plus triste et seul dans ce pays inconnu. J'avais un ami.

Nous convînmes de nos faits. Il s'agissait pour moi de passer quelques jours dans la ville, de m'éloigner ensuite pour parcourir tous les environs, de revenir mettre mon travail en ordre, enfin, de rester, au besoin, quelques semaines dans ce pays, et de n'éveiller les soupçons d'aucun habitant sur le but de mon séjour et de mes courses.

Quelque chose que je fisse, je devais certainement devenir vite un objet de curiosité, peut-être d'inquiétude ; mais, cela étant inévitable, je ne pouvais que donner le change en me posant en voyageur naturaliste, en me liant avec très-peu de personnes, et en usant, s'il le fallait absolument, de quelque dissimulation. Ma conscience ne s'en alarmait pas : j'avais un but honorable et utile. Le plus embarrassant, c'était de ne pas étaler aux regards un certain matériel d'instruments qui devait m'être expédié de Paris pour mes expériences.

— Vous serez mal à l'hôtel, me dit mon nouvel ami. Vous pouvez louer dans une maison particulière; mais ce sera annoncer que vous voulez séjourner, et la curiosité vous assiégera. Tenez, voici ce que je vous propose: Louez une chambre pour la nuit à l'auberge, et venez passer ici vos journées de travail sédentaire. Je vous abandonne la jouissance exclusive de ce jardin,

dont vous aurez les clefs, et où personne ne mettra les pieds en votre absence. Vous installerez vos instruments dans ce kiosque; il est assez vaste, et, caché comme il l'est dans les arbres, nul ne peut voir ce qui s'y passe. Je me charge de vous y nourrir.

— C'est fort bien; mais que dira-t-on? Vos pratiques n'ont-elles pas coutume de venir ici?

— Non! je prête quelquefois le kiosque à des amis intimes pour de petites réunions particulières; mais c'est rare, et je saurai trouver des prétextes pour le leur refuser. Je dirai que j'y ai déposé des marchandises, qu'il est en réparation, que sais-je? nous trouverons bien.

J'acceptai, et il me prit par le bras pour me faire examiner l'heureuse situation du jardin.

C'était un carré long, peu large, et assez profond. Le tertre en occupait la première moitié et n'y laissait de place qu'à une allée droite, bordée de beaux rosiers fleuris, qui conduisait à l'autre moitié, unie et dessinée en parterre. Le tertre et le kiosque étaient adossés à un vaste pignon sombre et nu : c'était le derrière du théâtre. Un revêtement de pierre de taille séparait le reste de notre parterre du jardin de la maison de ville. Je grimpai sur une brouette et vis que, le sol de ce jardin étant un peu plus bas que celui du jardin Pardoux, je pouvais voir, si j'en avais la fantaisie, sans être vu, à moins que l'on ne prît la peine d'apporter une échelle.

Le fond de *mon* jardin s'ouvrait librement sur une terrasse solidement construite, d'une dizaine de mètres d'élévation. A droite et à gauche s'étendait, à peu près sur le même alignement, une zone de jardins d'agrément ou de rapport.

Au bas de ce petit rempart, de vastes prairies descendaient, en pente rapide, jusqu'à la Gouvre, joli ruisseau bordé de beaux arbres. Puis le terrain, herbu et cultivé, se relevait jusqu'à l'horizon, très-rapproché, mais découpé par des massifs de verdure et de jolis enclos rustiques. J'avais donc là les yeux en pleine campagne; pas d'habitations ni de chemins au-dessous de moi; un beau silence, absence complète de passants curieux ou d'enfants tapageurs.

— Le pré là-dessous est à moi, me dit mon hôte. Il est bien clos : vous n'y verrez jamais que ma vache, qui se garde toute seule. Maintenant, par ici, ajouta-t-il en me montrant la gauche du parterre, vous n'êtes séparé du voisinage que par cette longue petite barrière en treillage; mais c'est tout ce qu'il faut. Personne ne vient jamais dans cette partie du couvent.

— C'est donc là un couvent? lui dis-je en regardant le toit en ressaut très-bas, couvert d'ardoises rongées de mousse, d'une construction voisine dont les volets vermoulus étaient fermés, et que dépassaient quelques clochetons d'ardoise neuve, partant de plans plus éloignés.

— C'est un couvent de filles, s'il vous plaît, répondit le cafetier. Elles sont cinq là-dedans, quatre nonnes qu'on appelle des sœurs bleues, et la pauvre mademoiselle d'Estorade... Quand je dis pauvre, c'est parce qu'on plaint toujours une vieille fille ; car, du reste, elle a une belle fortune, et c'est elle qui a fait restaurer ce vieux petit couvent, et qui y entretient une école gratuite d'orphelines. Elle vit là dans la haute dévotion ; tout son bien passe en charités. On ne la voit plus jamais. Je crois qu'elle a, ou qu'elle doit prononcer des vœux... Moi, ça m'est égal, quoique je lui en veuille un peu de n'avoir pas consenti à me vendre ce bout de jardin, qui aurait élargi convenablement le mien, et dont elle ne sait que faire ; car le couvent possède, derrière ce gros mur qui forme le carré, du côté de la terrasse, un enclos superbe. C'est donc pour cette pauvre petite bande de terre que vous voyez là, qui ne lui sert à rien, puisqu'on y laisse pousser les orties et les mauves sauvages, qu'elle s'est obstinée à me contrarier. On dit que les dévotes sont têtues ! je le vois de reste.

— Mais ne trouvez-vous pas, cependant, que votre jardin, élargi de cette bande de terre, et allant toucher jusqu'aux fenêtres de ces bonnes recluses, eût pu devenir fort gênant pour elles?

— Non ! puisque mon jardin n'est pas public, et que, d'ailleurs, cette partie des bâtiments du couvent n'est ni

réparée ni habitée. Quand je vous dis que ces dévotes... Mais laissons-les tranquilles. Je ne veux pas m'en chagriner; au contraire, je m'en réjouis à présent, puisque vous avez besoin de solitude, et que cette disposition du terrain est cause que je n'ai pu faire de mon jardin, trop étroit, une salle de danse pour les bals d'été. Il est donc libre, et il est à vous!...

Quelques jours après, j'étais installé dans le kiosque, qui avait pris, entre Pardoux et moi, le titre de cabinet de travail, vu qu'il m'en offrait toutes les aises. Il était propre, frais et parfaitement solitaire. J'y passais mes soirées, après avoir couru les alentours de la ville tout le matin, et souvent l'après-midi. Quand j'avais rapporté et mis là mes échantillons, je n'avais plus que l'étroite ruelle à traverser pour aller prendre mes repas dans une chambre particulière du café, avec mon brave Pardoux, qui s'attachait à moi autant que je m'attachais à lui, et qui, peu à peu, découvrait ce qu'il appelait des trucs pour faciliter la liberté de mes démarches et assurer le mystère de ma retraite.

En somme, rien n'était plus simple que de venir, soir et matin, manger avec lui dans une chambrette isolée, donnant sur la ruelle. Au-dessous était une porte dérobée, en regard de celle du jardin. Mon ami n'avait pas de famille : il avait perdu sa mère et son vieux père, dont il ne parlait qu'avec de grosses larmes dans les

yeux, et qui, certes, devaient avoir été gens de bien, pour avoir formé un tel fils. La vieille Jeannette était une fille très-fidèle et très-sûre, chargée de son service personnel. La ruelle, qui s'enfonçait vers le couvent, entre des murs de jardin, était aussi déserte que la place de la Comédie et la façade du café étaient bruyantes et animées. Il était bien rare que quelqu'un nous vît entrer dans le jardin; et que pouvait-on trouver d'étrange à nous voir chercher là un peu de fraîcheur et de silence en fumant nos cigares?

Narcisse n'y restait qu'un instant. Actif et riant, toujours occupé de sa nombreuse clientèle, dont il stimulait la dépense par une confiance sans bornes et une habile générosité envers les boute-en-train insolvables, il ne s'asseyait que pour manger, ou plutôt pour me regarder manger; car il ne vivait que de bière et de café. Il se couchait à deux heures du matin; à six, il était debout, surveillant les préparatifs de sa journée de débit, qui commençait à neuf heures. Cette vie fatigante ne le préservait pas d'être gras comme un Flamand; mais, ce qui est plus surprenant, cet embonpoint lymphatique ne l'empêchait pas d'avoir l'esprit et le cœur aussi actifs que le corps.

J'avais commencé mes études. Chaque pas, chaque observation, comme chaque essai scientifique, me conduisaient à penser que Narcisse Pardoux ne s'était pas

trompé dans ses appréciations instinctives. Un jour, je lui annonçai avec joie une presque certitude. Je venais de faire un voyage de quarante-huit heures dans les environs. Notre dîner, qui ne durait jamais plus de vingt minutes, se prolongea un peu plus que de coutume. On l'appela; je passai dans ma petite Thébaïde, et, comme j'avais beaucoup marché, je me permis d'aller respirer le frais sur la terrasse, au fond du parterre, avant de m'enfermer dans mon cabinet de travail.

On était à la fin d'août. Les jours baissaient rapidement, mais les soirées étaient chaudes et sèches. Le ciel, un peu orageux, était, en ce moment, comme un marbre précieux tout veiné d'or sombre et de pourpre enfumée. Ses reflets étaient déjà éteints sur le paysage, et il était encore éblouissant à regarder. Deux jeunes tilleuls ronds et trapus, qui ombrageaient la terrasse, se remplirent de noctuelles et de sphinx bourdonnants, que chassaient, de temps en temps, de légères brises courant comme en spirales dans le feuillage. Les fleurs du parterre, luxuriant dans cette arrière-saison, exhalaient des parfums si exquis, que je me trouvai barbare et brutal de fumer du tabac au milieu de ces purs aromes. Je jetai mon cigare et m'enivrai de la splendeur de cette belle soirée.

La campagne était muette, et la ville aussi, du côté de la place, circonstance dont je ne songeai pas à m'étonner. De temps en temps seulement, j'entendais un vague mur-

mure et des sons d'instruments, comme si une porte, ouverte par moments, eût donné passage au bruit d'un bal dans quelque maison voisine. Quoi que ce fût, cela se passait envers moi si discrètement, que j'admirai de nouveau l'isolement de ma retraite au cœur de la ville.

Je m'étais assis sur le cordon de pierres plates de la terrasse, le dos appuyé contre le pilastre qui terminait le massif de maçonnerie entre mon parterre et le jardin de la maison de ville. Tout à coup j'entendis parler si près de moi, que je me retournai comme pour répondre à une question qui semblait m'être adressée :

— Eh bien, qu'est-ce que tu fais là?

Mais je ne vis près de moi que la pierre de taille, et, au-dessus de moi, que l'épais ombrage des tilleuls de la maison de ville, qui semblaient s'étendre vers ceux de Narcisse Pardoux, comme pour les caresser en bons voisins de même âge.

Cependant la voix reprit :

— Oh! tu as beau ne pas répondre, je vois bien que c'est toi qui es là! Je ne suis pas encore aveugle, et ton chapeau à plumes blanches... Tiens, je te le jette en bas de la terrasse, si tu ne réponds pas!

C'était une voix de femme, une voix jeune, rendue très-jeune et très-âpre par un accent de colère. Comme je n'avais sur la tête aucune espèce de chapeau, et encore moins de chapeau à *plumes blanches;* comme, d'ailleurs

il etait impossible que l'on me vît du jardin voisin, qui était plus bas de niveau, j'écoutai comment répondrait le personnage interpellé, lequel, apparemment, n'était séparé de moi que par l'épaisseur du pilastre.

A ma grande surprise, ce fut une voix d'homme qui reprit :

— Voyons, folle, est-ce que je me cache ? Veux-tu bien me rendre mon chapeau? Après ça, jette-le si tu veux, il n'est pas à moi !

— C'est donc ça qu'il te va si mal ! Mais pourquoi essayais-tu de grimper par là ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? Es-tu jalouse d'un mur ?

— Non, mais de ce qu'il y a derrière. Oh! ne ris pas ! tu m'exaspères ! C'est la seconde fois que je te surprends à essayer de regarder par là. Tu as par là quelque rendez-vous, sous mon nez ! Eh bien, je saurai ce qui en est!

— Tu veux passer par la terrasse malgré le pilier? Voyons, descends de là ! Veux-tu bien... Le diable m'emporte, tu es folle !

— Qu'est-ce que ça me fait de me tuer, si tu me trompes?

J'entendis un bruit léger et comme une sorte de lutte qui se termina par un baiser. L'homme emportait la femme, qui sans doute avait grimpé sur la balustrade, tentative périlleuse et inutile pour pénétrer par là dans

mon enclos. Un baiser venait de terminer le débat. Une voix enrouée cria :

— Mademoiselle Julia, votre entrée !...

Et mademoiselle Julia répondit :

— On y va !

Je savais désormais que j'avais pour voisins des comédiens ambulants en train de représenter. Je compris les sons d'orchestre que j'entendais par intervalles; je me rappelai la disposition du jardin de la maison de ville, lequel déployait ses massifs de verdure et ses tapis de gazon sur la façade intérieure, celle opposée à la place; après quoi, il se prolongeait derrière le théâtre, qui formait le coin de l'édifice, et il s'y terminait en un berceau de charmille où les acteurs se tenaient quand ils n'étaient pas forcément dans les coulisses. Hiver comme été, ils n'avaient pas d'autre foyer que cette tonnelle ouverte aux quatre vents du ciel. Narcisse Pardoux m'avait promené là un matin, en m'expliquant toutes choses, et comme quoi l'on voyait parfois, le jour, dans ce jardin, un avocat ou un avoué en toque et en robe s'échapper entre deux audiences pour venir sous la tonnelle causer avec les comédiens en répétition, ou s'asseoir non loin d'eux, sur un banc, avec un client agité que l'on feignait d'écouter, tout en lorgnant les comédiennes.

Quand mon esprit eut reconstruit le souvenir de cette localité, je m'expliquai aussi comment les voix m'arri-

vaient si distinctes, et comme qui dirait dans l'oreille. La rampe des deux jardins mitoyens était sur le même alignement, et le pilastre avancé, qui interceptait la vue, n'empêchait pas le son de passer chez le voisin. Aussi me fut-il impossible de perdre un mot de ce qui va suivre :

— Dites donc, monsieur Albany, murmura la voix éraillée, elle a raison, mademoiselle Julia; vous avez par là une amourette !

— Avec qui, perruquier, je vous prie ? répondit d'un ton dédaigneux la voix pleine et sonore de l'acteur.

— Dame! avec qui ?... Ça ne peut être qu'avec la servante à Narcisse.

— Qui, Narcisse ? Ah ! oui, le maître du café! Il a donc des servantes?

— Et des gentilles ! Vous ne les avez pas reluquées?

— Je ne regarde pas les servantes.

— Oh! vous êtes bien fier! En ce cas, vous lorgnez le couvent! C'est du temps perdu, allez! Le bon Dieu vous fera du tort; et, d'ailleurs, elles sont toutes vieilles et laides, là-dedans! Vous allez fumer avant de chanter? Vous ne craignez pas que ça ne vous empêche ?...

— Au contraire!

La conversation s'éloigna ; mais, l'incident m'ayant distrait de mes rêveries et de mon travail, j'eus la curiosité d'aller voir la tournure de ces acteurs dont j'avais surpris la querelle de ménage. Je fermai avec soin mon cabinet

et mon jardin, et j'allai prendre un billet de galerie à la porte extérieure du théâtre.

Ce théâtre était l'ancien réfectoire des Carmes, dont la maison de ville avait été le couvent. La façade, modernisée et badigeonnée, ne laissait plus soupçonner l'ancien édifice; mais, dans l'intérieur, de précieux vestiges étaient restés intacts. La porte de la salle de spectacle était une ogive finement historiée, et, dans la salle même, quelques restes d'arceaux en relief et des figures symboliques étaient mal dissimulés sous la décoration des loges et des galeries.

Cette salle était sombre et mal disposée pour les spectateurs; mais sa coupe avait du style, et ses voûtes élevées prêtaient à la sonorité. Je ne fus donc pas étonné d'y entendre chanter l'opéra-comique. Ce favorable local devait être connu des troupes nomades qui, en se rendant d'une grande ville à une autre, cherchaient, en donnant quelques représentations dans les *petits endroits*, à payer au moins leurs frais de voyage. Il y avait assez de monde, des bourgeoises en grande toilette aux premières places, un parterre d'ouvriers en blouse et en casquette; des dames de la *seconde* et de la *troisième société* à l'amphithéâtre et aux galeries : jeunes femmes et demoiselles aussi élégantes que celles de la *vieille* bourgeoisie, mais accompagnées de mères et de tantes en petits bonnets plissés comme ceux des *artisanes*. Dans cette classe, on

ne se permettait pas le bouquet et l'éventail, attributs privilégiés de la première *société*.

On représentait *la Dame blanche* avec assez d'ensemble. L'orchestre, composé en partie des amateurs de la ville, était un peu pâle, mais assez correct d'exécution. Les chanteurs manquaient de voix et de prestance, ce qui expliquait que Paris ne les eût pas recrutés; mais la plupart savaient leur métier, et, soit que je fusse disposé à l'indulgence, m'étant attendu à quelque chose de pire, soit que cette aimable et charmante musique puisse se passer d'interprètes de premier ordre, j'écoutai avec plaisir, et je renforçai même les applaudissements assez parcimonieux de l'assistance.

Il est beaucoup de petites et même de grandes villes de province où l'on n'applaudit jamais au théâtre. C'est un signe infaillible d'inintelligence, car il n'est si pauvre troupe et si maigre spectacle où il ne se trouve quelque situation convenablement rendue, ou quelque sujet relativement supérieur. D'ailleurs, l'intérêt bien entendu du spectateur est d'encourager les artistes qu'il vient voir pour son argent. Les bravos donnent de l'entrain et du nerf au comédien; le silence le glace et le paralyse.

Mais le public de certaines provinces se compose de deux classes d'amateurs : l'une qui a *fréquenté la capitale* et qui rougirait d'approuver ailleurs quelque chose; l'autre qui n'est jamais sortie de son département et qui pren-

drait volontiers plaisir au spectacle, mais qui craint d'être raillée par les *connaisseurs*.

Cependant cette salle timide parut se réveiller et s'enhardir lorsque mademoiselle Julia parut. Je reconnus sa voix dès les premiers mots qu'elle prononça, bien que cette voix, fort belle par elle-même, n'eût plus l'accent d'aigreur et de vulgarité qui me l'avait gâtée, un quart d'heure auparavant.

Julia était, en scène, une fort jolie personne; sa taille surtout était remarquable. Elle avait de la grâce, une agilité dont elle faisait un peu abus, et un aplomb qui justifiait son succès un peu plus que ne faisait son talent. Elle avait ce qu'on appelle de grands moyens, mais peu de méthode, et il ne fallait pas l'examiner longtemps pour reconnaître en elle une créature bien douée, à qui manquait ce que l'on pourrait appeler la cheville ouvrière de l'âme, la conscience. Partant, point de persévérance, point de travail sérieux, trop de facilité à se contenter elle-même, à prendre pour argent comptant les encouragements d'un public vulgaire, qu'éblouissaient ses brillants regards et ses *traits* de chant audacieux et hasardés.

Comme, à tout prendre, c'était une petite *étoile* au milieu de cette troupe modeste, je ne m'occupai pas à la dénigrer, et je laissai mon voisin s'entretenir d'elle avec feu. C'était un vieux médecin qui n'était jamais retourné à Paris depuis qu'il avait reçu son diplôme, au com-

mencement du siècle. Il avait donc eu le temps d'oublier un peu Elleviou et madame Gavaudan, et il ne se gênait pas pour comparer Julia à ce qu'il avait entendu de *plus fort* dans sa jeunesse. Il parlait haut pour être entendu de ses voisins, bonnes gens qui ne demandaient qu'à le croire sur parole; mais, avec moi, il fut gêné, ne me connaissant pas, et craignant d'avoir affaire à un homme plus *fort* que lui en musique.

— Monsieur est-il satisfait? se hasarda-t-il à me dire dans l'entr'acte. Monsieur a sans doute fréquenté l'Opéra de Paris? Monsieur est étranger? C'est du moins la première fois qu'il vient dans notre ville? Il ne doit pas la trouver bien belle? C'est un petit pays où l'on ne cultive guère les beaux-arts!

Je répondis à toutes ces questions de manière à contenter son amour-propre de citadin de la Faille-sur-Gouvre et de connaisseur en musique. Pourtant, comme, sans critiquer Julia, je ne pouvais la louer avec un transport égal au sien, il reprit:

— Elle a beaucoup perdu depuis un an. Elle *vint ici* l'an dernier, et c'était alors une chanteuse bien étonnante pour son âge, car elle n'avait que dix-huit ans. A présent, elle a moins d'étendue dans la voix, et, quand on la voit au jour, sans rouge et sans blanc, on est *désappointé*. Elle n'a plus sa fraîcheur, et même je crains pour sa poitrine. C'est moi qu'elle consulte. Je lui ai conseillé

de quitter le théâtre pour un ou deux ans. Mais elle ne veut pas entendre parler de se ménager.

— Vous eussiez mieux fait, dit alors au docteur Fourchois un petit avoué à lunettes vertes, de lui conseiller de quitter son amant. C'est lui qui la tue; elle en est folle, et il paraît qu'il la maltraite beaucoup.

— Il paraît... il paraît! répondit assez judicieusement le docteur; dans ce pays-ci, quand on a dit: *Il paraît,* on croit avoir prouvé quelque chose!

— Dame! on me l'a dit, reprit l'avoué.

— On vous a trompé! Je connais Albany; c'est aussi la seconde fois qu'il vient chez nous. C'est un brave garçon, un peu mauvais sujet; que voulez-vous! un artiste! mais incapable de maltraiter une femme.

— Il ne paraîtra donc pas ce soir, cet Albany? demandai-je au docteur.

— Non, répondit le bonhomme. Il a très-bien chanté dans la première pièce. Il ne chantera plus aujourd'hui.

— Aussi, reprit l'avoué médisant, Julia est bien inquiète, allez! Je suis sûr qu'elle ne pense pas à un mot de ce qu'elle chante, et que, dans l'entr'acte, elle se démène comme un diable pour savoir où il est, et ce qu'il fait.

— Que savez-vous, dit le docteur en levant les épaules, s'il n'est pas dans la loge des actrices, auprès d'elle?

— Après ça, je n'en sais rien, reprit l'avoué; mais

vous aurez beau dire, c'est un fameux libertin, votre Albany! C'est dommage qu'il *s'abîme* comme ça. C'est un grand artiste, celui-là!

Et, s'adressant à moi :

— Monsieur n'est pas sans la connaître?

— Pardonnez-moi, je ne le connais pas.

— Ah ! je voyais bien que monsieur n'était pas d'ici. Monsieur est étranger?

— Non, monsieur, je suis Français.

— Oh! je le vois bien! Je voulais dire : monsieur est de Paris?

— Non, monsieur, répondis-je en prenant mon chapeau.

Et je me dérobai aux questions.

Il était dix heures, et j'avais à travailler. Je retournai à mon jardin, tandis qu'un sous-employé de la mairie et du théâtre faisait le tour de la place et allait jusque dans les rues voisines, sonnant une grosse clochette pour avertir de la fin de l'entr'acte les promeneurs et les gens attablés dans les cafés et guinguettes d'alentour. Dans le même moment, la cloche du couvent sonnait la prière du soir.

Comme je venais de fermer sans bruit derrière moi la porte du jardin, et que j'allais monter le sentier ombragé du pavillon, il me sembla voir, aux pâles clartés de la lune, voilée des mêmes nuées d'orage qui avaient em-

pourpré le couchant, et dont maintenant les contours sombres s'irisaient aux reflets de l'astre mélancolique, un personnage assez grand qui traversait le fond du parterre, et dont la silhouette se dessinait sur le fond ouvert en terrasse au-dessus du petit ravin. Je pensai d'abord que c'était Narcisse Pardoux qui m'attendait là, comme il faisait quelquefois pour m'offrir des rafraîchissements, dont j'étais d'autant plus sobre qu'il refusait obstinément de me les laisser payer.

Mais, en approchant, je vis clairement que l'envahisseur de ma solitude était moins grand et surtout moins gros que mon ami le cafetier. Dès lors, je me tins sur mes gardes, et, marchant sur la bordure de gazon, dans l'ombre des lilas, je pus, sans qu'il remarquât ma présence, me glisser dans un petit massif d'où il m'était facile de l'observer d'assez près.

Il s'était approché de la palissade, et il furetait dans le chèvrefeuille à grappes rouges, qui courait en festons sur ce léger treillage.

Je pensai d'abord que c'était quelque entomologiste, à l'affût des sphinx et des noctuelles qui abondaient dans le *désert :* c'est ainsi que Narcisse appelait le petit terrain inculte dont il voyait avec humeur les grandes herbes folles se dresser à côté de ses plates-bandes fleuries. Mais l'inconnu ne se livra à aucune espèce de chasse. Il me sembla l'entendre froisser un papier ; après quoi, il se re-

tira sans trop de précautions, faisant crier le sable sous ses pieds, et même rallumant son cigare, en homme qui ne se méfie ou ne se soucie de rien. A la rapide lueur de son allumette, je distinguai une très-belle figure brune qui annonçait une trentaine d'années.

Quand il eut traversé la terrasse, il jeta adroitement une corde sur le haut du pilastre, serra dans ses dents son cigare allumé, et, grimpant sur le rebord de la balustrade, il franchit le pilier, en dehors, le long du précipice, avec une adresse et une tranquillité qui annonçaient une grande pratique de la gymnastique.

Je ne me rendis pas compte tout de suite de la manière dont il avait opéré son invasion et son évasion. Je crus qu'il avait sauté dans le ravin. Je courus regarder, et, au petit bruit que faisait la corde en glissant le long du pilier, je m'assurai que mon homme était passé sain et sauf dans la tonnelle des comédiens, et qu'il retirait tranquillement sa corde pour s'en servir une autre fois. Je l'entendis siffler le motif du chœur des montagnards de *la Dame blanche*, que l'on chantait peut-être en ce moment sur la scène; puis ses pas se perdirent dans le jardin de la maison de ville. Ce devait être là le beau chanteur Albany, qu'une heure auparavant, la jalouse Julia soupçonnait de vouloir courir par-dessus mon mur à une aventure amoureuse.

Comme j'étais curieux de ce qu'il était venu chercher

dans ma retraite, je retournai à la palissade et fouillai le feuillage, à l'endroit où je l'avais vu fureter. Je n'eus pas de peine à y trouver un papier plié et chiffonné qui pouvait, à la rigueur, paraître apporté là par le vent. A mon tour, j'enflammai une allumette. Ce billet n'était pas cacheté et ne portait aucune adresse. Il contenait ce peu de mots :

« Demain jeudi, à six heures du matin, ici. Y viendrez-vous ?

» Votre dévoué,

» Fra Diavolo. »

J'attendis, en me cachant dans le massif, pour voir si quelqu'un du dehors viendrait prendre le billet. Je l'avais replacé au même endroit où il avait été déposé. Au bout d'un quart d'heure, personne n'ayant paru, je me dis qu'après tout ce n'étaient pas là mes affaires. J'allai travailler une heure. Vers minuit, avant de me retirer, j'allai regarder encore : le billet n'y était plus. Je n'avais pas entendu le moindre bruit. Il est vrai qu'absorbé par mon travail, je n'avais pas eu l'oreille bien attentive.

## II

Le lendemain, en déjeunant avec Narcisse, je lui racontai l'aventure. Il en fut beaucoup plus frappé que moi.

— Albany! s'écria-t-il. Oui, d'après ce que vous aviez entendu auparavant... Et, d'ailleurs, c'est bien lui qui chante *Fra Diavolo* jeudi prochain. On en a fait l'annonce hier à la fin du spectacle. Albany donnant un rendez-vous... à qui, je vous le demande? Et dans mon jardin!

— C'est peut-être, comme le prétendait le perruquier, à l'une de vos servantes.

— Ah bien, oui! Elles ne savent pas lire! Quant à la vieille Jeannette, ça ne tombe pas sous le sens!

— Certainement non! Donc, c'est à quelque nonne du couvent voisin.

— Il le faut bien! dit Narcisse en rougissant; car ça ne peut pas être... Non, non, ça ne se peut pas!

Je remarquai son émotion.

— Ce ne peut pas être à mademoiselle d'Estorade? repris-je d'un ton interrogatif.

Il leva les épaules en riant, et répondit avec une sorte d'insouciance :

— Oh! celle-là, je le verrais, que je ne le croirais pas!

— Mais vous avez sur quelque autre femme un soupçon qui vous tourmente?

— Ma foi, non! Je n'ai jamais vu ces religieuses. Elles ne sortent pas. Est-ce dans la règle de leur ordre, ou d'après un vœu particulier, comme celui que s'est imposé mademoiselle d'Estorade, leur patronne? Je n'en

sais rien. On dit qu'il y en a deux qui ne sont pas trop vieilles : mais Jeannette, qui est entrée chez elles plusieurs fois, dit qu'elles sont toutes laides ou contrefaites.

— Et mademoiselle d'Estorade, comment est-elle?

— Ni jeune ni belle, probablement. Il y a bien quatre ans que je ne l'ai aperçue. On dit qu'elle en paraît cinquante à l'heure qu'il est, et qu'elle est de plus en plus mal tournée.

— Elle était donc bossue, elle aussi?

— Non. Mais, à force de prier et de se prosterner!... Et puis, ces dévotes, c'est si mal tenu... Il est vrai qu'elles le font exprès, pour qu'on oublie que ce sont des femmes!

— N'ont-elles pas, dans ce convent, quelque jeune élève jolie?

— Non! Il n'y a là que des enfants. Mais, après tout, qu'est-ce que ça nous fait, que M. Albany ait une intrigue par là? Ça ne durera pas longtemps; c'est le roi des mauvais sujets, un beau garçon, j'en conviens, et qui aurait eu du succès à Paris, s'il n'eût pas manqué de tête et de conduite. Dans des occasions, je l'ai vu ne pas manquer de cœur. Mais ça a déjà trop *roulé*, ça s'est perdu, et ça ne fera jamais que rouler.

— Peu m'importe que ce monsieur roule ailleurs que dans notre jardin; mais, s'il s'en empare pour ses rendez-vous d'amour...

— Oh! nous mettrons ordre à cela! Nous allons l'observer, et je me charge de l'y surprendre d'une manière qui ne lui sera pas agréable. Pour commencer, je vas examiner avec vous les êtres, et voir comment nous pourrons l'empêcher de prendre pied sur nos terres.

— Est-ce que vous n'aimeriez pas mieux le laisser tranquille quelques jours encore, l'observer sans en avoir l'air, et découvrir l'héroïne de l'intrigue?

Narcisse rêva un instant.

— J'en suis curieux, répondit-il enfin. Et pourtant, peut-être aimerais-je mieux ne pas savoir!

Il rêva encore, et il ajouta :

— Je veux, je dois le savoir!

Il était évidemment tourmenté. Comme il avait éludé ma première question, je jugeai indiscret de la renouveler. Nous fîmes ensemble un tour de promenade au jardin; Narcisse semblait avoir oublié ce sujet de préoccupation. Tout à coup il s'arrêta contre la petite palissade en me disant :

— Est-ce là?

— Là, précisément, répondis-je.

— Et on est venu prendre le billet? Vous avez peut-être mal cherché!

— Cherchez vous-même.

Il chercha et ne trouva rien.

— Vous viendrez vous cacher ici avec moi, demain matin? reprit-il.

— Je n'y tiens en aucune façon, et vous avez le droit de me l'interdire; vous êtes chez vous.

— Il faut y venir, croyez-moi.

— Je ferai ce que vous voudrez.

— Oui, oui, merci. Vous êtes un homme de bon conseil, vous!... Et si je vous demande le secret...

— Je vous le promettrai, et je vous tiendrai parole. Mais où prétendez-vous nous cacher? Je ne vois ici aucun moyen de dissimuler notre présence en plein jour.

— Et je ne suis pas aussi facile à cacher, moi, n'est-ce pas? qu'une fourmi sous une feuille. Nous n'entendrons probablement rien de ce qu'ils se diront, car ils parleront bas, j'espère! mais nous les verrons très-bien du pavillon.

— Vous vous trompez; du pavillon, on ne voit absolument rien que le haut des arbustes, le ciel et les toits.

Narcisse remarqua qu'en effet les arbustes avaient si bien poussé, qu'ils remplissaient de feuillage toutes les fenêtres du kiosque; mais la difficulté fut bien vite levée. Usant de son droit de propriétaire, il fit, avec la serpette, une trouée dans le branchage, et nous ménagea ainsi, sur la palissade, un *jour* que, du dehors, il était difficile de soupçonner.

Le lendemain, nous étions à notre poste à cinq heures du matin. Nous étions renfermés et silencieux dans le

kiosque; les persiennes étaient baissées, et nous regardions à travers, avec la certitude que rien n'échapperait à nos regards.

L'horloge du petit couvent venait de sonner l'*avant-quart*, c'est-à-dire les cinq minutes avant l'heure, lorsque nous entendîmes grincer les verrous d'une porte. C'était celle de l'enclos des religieuses qui donnait dans le *désert*. La ville était bruyante; les ouvriers allaient à leurs travaux, et on entendait, sur la rivière, les battoirs nombreux des laveuses que cachaient les feuillages de la rive. Mais Narcisse, avec une finesse d'ouïe extraordinaire, distingua le bruit particulier de ces verrous, et me dit :

— Attention ! c'est bien du couvent qu'on vient !

La porte nous était masquée; mais une femme glissa dans les touffes de sureau qui l'encombraient, s'approcha de la palissade, juste à l'endroit où la lettre était déposée par Albany, et Narcisse Pardoux mit la main sur mon bras, en me disant :

— C'est elle !

— Qui, elle ?

— Elle ! répéta-t-il d'un ton de stupéfaction accablée.

— La personne qui vous intéresse ?

— Moi ? Par exemple ! ça m'est fort égal !

— Alors... qui est celle-ci?

— Qui?... qui? Mademoiselle d'Estorade, vous dis-je

Eh bien, que dites-vous de sa tournure et de sa mise?

— Rien ; je ne la vois pas.

En effet, sa tête ne dépassait pas la palissade, qui avait de trois à quatre pieds de haut, et dont le treillage en lattes offrait peu de prise à la vue.

— Elle est là comme un oiseau en cage, reprit le cafetier en levant les épaules; mais je l'ai parfaitement reconnue, et ce n'est pas un bien bel oiseau, allez !

En ce moment, nous entendîmes sauter dans le fond du parterre, et bientôt nous vîmes Albany auprès de la palissade. Il y posa ses coudes comme un homme qui regarde devant lui au hasard; mais, en effet, il causait tout bas avec une personne assise, dont il ne voyait probablement pas la figure; car je finis par distinguer, à travers le feuillage, un grand chapeau de paille dont la position indiquait que la tête féminine était baissée dans une attitude de prudence ou de honte.

Ils causèrent longtemps. De la femme nous n'entendîmes pas un mot; mais, le comédien y mettant moins de précaution, nous pûmes saisir des mots et des membres de phrase d'après lesquels nous crûmes pouvoir être certains d'assister à une scène d'amour et de jalousie, tels que : « C'est vous seule... Julia est une folle... Jamais je ne me marierai... Il n'y a que vous au monde qui... »

— Est-ce que cela vous intéresse? dis-je au bout d'un instant à mon hôte, en me remettant à mon travail.

— Non, répondit-il; mais je veux attendre qu'elle se lève pour s'en aller, afin de m'assurer, encore une fois, que c'est elle et non pas une autre.

Un quart d'heure s'écoula, et nous entendîmes Albany qui disait :

— Vous êtes mon ange gardien; vous me sauvez encore une fois.

— L'embrasse-t-il? dis-je en souriant à Narcisse, qui, regardant toujours, me tournait le dos.

— Non, répondit-il; il ne lui touche pas seulement la main. Venez la voir, elle s'est levée. Il s'en va, il part, et elle reste là debout! regardez-la donc!

En effet, Albany avait opéré sa périlleuse sortie devant le pilier. Il rentrait par là, comme la veille, dans la tonnelle des comédiens, et mademoiselle d'Estorade, effrayée, oubliant la crainte et le danger d'être vue, restait levée et penchée sur la palissade pour le suivre des yeux. Je la vis alors, aussi bien qu'on peut voir à une dizaine de mètres de distance. Elle me parut petite et voûtée, sinon bossue; mais sa figure était agréable et presque jolie. Elle était habillée de noir, avec une collerette blanche et un petit bonnet plat sous un grand chapeau. Elle paraissait fort propre; mais la coupe surannée et disgracieuse de son vêtement lui donnait la tournure d'une vieille femme. Pourtant la tête était jeune, et je ne lui donnai pas plus de vingt-cinq ans.

— Elle en a vingt-huit, me dit Narcisse lorsqu'elle eut disparu, et que, interrogé par lui, je lui rendis compte de mon impression. Elle a été très-bien, malgré sa taille, qui n'était pas belle et qui, à présent, est toute tournée... à ce que l'on dit, car elle est si mal fagotée! Allons, c'est tant pis pour elle, ce qui lui arrive. Il ne fallait pas être si farouche et viser si haut dans la sainteté. N'est pas sainte qui veut, voyez-vous! On en veut trop prouver à Dieu, et Dieu vous punit en vous laissant retomber plus bas qu'une autre. N'eût-il pas mieux valu être une bonne mère de famille qu'une espèce de religieuse avec un cabotin débauché pour amant? Mais ce ne sont pas nos affaires; je vais aux miennes. Sortez-vous, ce matin?

— Oui, mais après déjeuner.

— Alors, je vous attends à neuf heures comme à l'ordinaire. Au revoir!

Il descendit le tertre et le remonta.

— Dites donc, reprit-il, ce que nous avons surpris là doit rester entre nous, n'est-ce pas?

— Ne vous l'ai-je pas promis? Qu'il s'agisse de mademoiselle d'Estorade ou de toute autre, il n'est pas dans mes goûts de perdre une femme qui jouit d'une considération plus ou moins méritée.

— Elle la mérite! s'écria Narcisse ému.

Et il ajouta tristement :

— Du moins elle l'a méritée jusqu'à présent, et c'est bien malheureux pour elle, une pareille faute!

— Mais savez-vous, mon cher ami, que vous me faites l'effet d'être jaloux d'Albany? Voyons, vous avez besoin de parler, je le vois. Ne vous gênez pas, j'écoute.

— Eh bien, vous avez raison, répondit Narcisse en s'asseyant. J'ai besoin de vous parler d'elle, car j'ai beaucoup de chagrin. Mais ce n'est pas ce que vous croyez. Je ne suis pas, je ne peux pas être amoureux de mademoiselle d'Estorade, personne n'a jamais été amoureux d'elle, et personne ne le sera jamais, Albany moins que tout autre. C'est un misérable qui la trompe, et qui l'exploite, j'en suis certain. Bien des gros bourgeois, bien des jeunes nobles eussent voulu l'épouser, dans le temps, à cause de ses écus et de son nom. Moi, je ne pouvais pas y prétendre, et je ne l'eusse pas voulu. Mais cela ne m'empêche pas d'avoir de l'amitié pour elle : quand on a été élevé ensemble!

— Comment cela s'est-il fait?

— Mon Dieu, c'est bien simple. Mon père avait un petit bien de campagne qui jouxtait les terres et le château d'Estorade, à deux lieues de la ville, dans un joli pays, allez! Madame d'Estorade était veuve. Sa fille est fille unique. Moi, j'avais deux sœurs : l'une, qui est morte, fut longtemps l'amie intime de Juliette : c'est ainsi que nous appelions familièrement autrefois ma-

demoiselle d'Estorade. Nous étions camarades avec elle. On se voyait du matin au soir; on jouait, on courait ensemble, on se tutoyait, on s'est tutoyé longtemps!

» Quand je fus en âge d'apprendre quelque chose, on me mit au collége, où j'arrivai seulement en quatrième. Après quoi, il me fallut revenir aider dans son commerce mon père, qui se faisait infirme. Ma pauvre mère venait de mourir, et mon père ne voulait pas que ses filles missent le pied au café et la figure au comptoir.

» On s'était toujours retrouvé à la campagne, aux vacances, les d'Estorade et nous. Nos mères étaient pieuses toutes deux et se convenaient beaucoup, malgré la différence du rang. Mais, quand je fus cloué à la boutique, on se perdit de vue. A son tour, mademoiselle d'Estorade perdit sa mère et s'en alla passer trois ans chez une tante, loin d'ici. On pensait qu'elle se marierait par là; mais elle revint à vingt et un ans avec d'autres idées. Elle ne vit personne de ses anciennes connaissances et s'enferma dans ce couvent, où elle se fit une société et une occupation en y établissant des sœurs et une école d'enfants. C'est une bonne âme, voyez-vous cette fille-là! Elle n'a rien, elle donne tout aux pauvres, et sans leur demander, comme font certaines autres dévotes, leur billet de confession. Il suffit qu'on soit malheureux; elle ne consulte personne là-dessus que son cœur. Oui, vraiment, c'est dommage, bien dommage

qu'elle soit tombée de si haut! J'en suis tout étourdi, comme si j'étais tombé moi-même du faîte d'une maison! Mais que faire à cela? Si Dieu ne l'a pas préservée, personne ne pourra lui porter secours.

— Alors, répondis-je, puisque vous êtes son ami d'enfance, vous avez au moins le droit de la plaindre et le devoir de la défendre, si sa faute est divulguée.

— La plaindre, oui, je la plains! Mais la défendre, comment ferais-je? Est-ce possible, après ce que nous avons vu?

Narcisse était, malgré sa grande raison et son bon cœur, l'homme de sa petite ville, en ce sens qu'il craignait de devenir ridicule et même un peu immoral aux yeux de ses concitoyens, s'il cherchait à excuser une chose honteuse ou à nier un fait avéré.

Je lui fis observer que ce fait pouvait bien n'être ni avéré ni honteux. Que savions-nous, après tout, de l'étrange roman dont nous venions de voir, sans le comprendre, un mystérieux chapitre? Pas la moindre familiarité n'avait été échangée entre ces deux personnages qui se croyaient si seuls. N'était-il pas possible que l'artiste endetté et livré au désordre eût réussi, à la suite de je ne sais quels hasards et de quelles rencontres imprévues, à exploiter la pitié et la charité d'une sainte fille, ignorante de la vie réelle, et chaste au point de ne rien craindre pour elle-même d'un pareil contact?

— Dame! dame! reprenait Narcisse, vous m'en direz tant! Mais, est-ce possible à une fille de vingt-huit ans? Je sais bien qu'autrefois elle était si innocente, que, quand j'étais *commandé* de l'embrasser aux petits jeux, elle me tendait la joue et elle ne rougissait seulement pas. Moi, je rougissais un peu. J'avais seize ans, et, bien qu'elle ne passât pas pour belle, c'était une demoiselle, et j'avais honte! Mais, à présent, voyez-vous, c'est impossible qu'elle ne sache rien de rien, comme à quinze ans!

— Enfin, que voulez-vous faire pour la préserver du malheur où elle se jette? Car je vois bien que vous cherchez un moyen de lui prouver votre affection.

— Lui prouver, non! Est-ce qu'elle se souvient seulement que j'existe? Il n'y a rien d'ingrat et d'oublieux comme ces *bigotes!* Et, lorsque j'ai voulu acheter ce petit terrain qui est là et dont la propriété est très-contestable, après tout... car mon père s'en était emparé... Voyez! ce poirier qui a poussé au hasard faute de soins, et cette vigne qui grimpe sur le mur de l'enclos des religieuses, c'est lui qui les avait plantés. Personne ne lui disait rien. C'était un terrain abandonné. Eh bien, quand *elle* a acheté le couvent et ses dépendances, son avoué m'a cherché querelle, et elle a fait faire cette barrière à ses frais pour établir sa possession, sans aucun égard à mes offres. Je demandais à acheter une chose qui m'appartient peut-être, voyez-vous! et, si j'avais voulu plaider!... Tout

le monde m'a dit que je gagnerais. Mais la chose n'en valait pas la peine; et puis je répugnais à plaider contre une personne qui a été autrefois comme ma sœur !

— Et, à présent, vous avez pourtant encore cette grosse affaire sur le cœur?

— Que voulez-vous! c'est le procédé qui m'a blessé! Dans nos petits endroits, on se souvient longtemps des petites bisbilles. Eh bien, voyez-vous, elle a été punie de son entêtement. Si ce bout de terrain m'eût appartenu, elle eût fait murer cette porte par où elle est sortie, on peut dire, du bon chemin, et elle n'eût peut-être jamais échangé un mot avec ce comédien, ni seulement aperçu sa figure.

— Convenez que c'est payer bien cher une bien légère faute envers vous !

— Oui, oui, cent fois trop cher! Et je voudrais que le diable eût emporté la porte, le terrain, et Albany pardessus le marché.

Je voyais l'excellent Narcisse très-agité et très-affecté. Il voulait écrire à mademoiselle d'Estorade pour lui dire de prendre garde à elle, mais il n'osait pas; il ne s'en sentait pas le droit. Il avait envie de chercher querelle à Albany.

— S'il était lâche, disait-il, je le ferais partir en le menaçant de le tuer; mais il ne l'est pas, et il pourrait faire un scandale où, en dépit de moi, le nom de Juliette d'Estorade serait compromis et sa faute ébruitée.

Nous nous séparâmes sans rien conclure.

Le lendemain, à déjeuner, Narcisse semblait avoir, encore une fois, oublié l'aventure. Moi, j'y avais réfléchi, et je lui conseillai de dissimuler avec Albany, qui était une de ses pratiques les plus assidues, et de le sonder assez adroitement pour savoir quel genre de sentiment il cachait ou avouait pour mademoiselle d'Estorade.

— Je ne suis pas adroit, me répondit le cafetier avec un peu d'humeur. Et puis je me sens irrité contre lui. Sa figure me déplaît. Je le soufflèterais volontiers, voyez-vous!

— Eh bien, voulez-vous que je tâche de le faire causer? Il faut pourtant savoir à quoi s'en tenir sur ses intentions, ou abandonner votre ancienne amie à son sort.

— Vous avez raison. Il faut savoir si, au moins, il est discret. Chargez-vous de ça, et, s'il parle trop, et mal, ma foi, gare à lui!

— Vous me disiez pourtant hier qu'il y avait du bon dans ce garçon-là ?

— Oui, par moments, il semble qu'il ait du cœur. Par moments aussi, c'est un don Juan!

— De petite ville! Ce n'est pas bien dangereux!

— Tout est dangereux pour une religieuse.

— C'est vrai! Eh bien, nous verrons. Est-ce la première fois qu'il vient dans ce pays?

— Oh! non! Il n'y a reparu que depuis quelques jours

avec la *troupe de musique* de M. Darleville. J'aime à croire qu'il lui a fallu plus de temps pour séduire Juliette... je veux dire mademoiselle d'Estorade. Il a passé ici, l'an dernier, environ trois mois... Mais, tenez, le voilà qui entre en bas, j'entends sa voix!

Nous descendîmes au billard. Nous y trouvâmes Albany, en effet. Il ôtait son habit noir un peu râpé, et semblait prendre plaisir à exhiber une magnifique chemise de batiste artistement piquée et brodée, et à faire sentir, sous ce léger vêtement, l'élégance de ses formes et la souplesse de ses mouvements. Il acceptait le défi d'un des plus forts joueurs de la ville et entamait la partie avec nonchalance, laissant à son adversaire le temps de prendre une apparence d'avantage, et le louant avec beaucoup de grâce des coups heureux qu'il semblait regarder avec admiration.

— Il est très-fin, me dit Narcisse sans trop baisser la voix en le désignant. Il laisse gagner, et puis, comme il joue la *consommation* et qu'il ne vit guère d'autre chose, il pousse si bien au quitte ou double, qu'il est sûr de son affaire. Vous allez voir, si ça vous intéresse. Moi, je vas à mon ouvrage!

Albany me parut avoir entendu ou deviné les paroles du cafetier. Un nuage passa sur sa figure et ses yeux suivirent Narcisse avec une expression où je crus lire un mélange de dépit et de confusion. Puis ils se reportèrent

sur moi d'un air de défi; mais ils se détournèrent aussitôt, soit que ma figure lui parût sérieuse ou indifférente.

Albany était un homme superbe, un peu trop préoccupé d'imiter tantôt le gracieux laisser-aller de Mélingue, tantôt l'aplomb triomphant de Chollet; et, comme une copie n'est jamais qu'une copie, il perdait à n'être pas toujours lui-même.

En ce moment, il me parut assez naïf, et j'admirai ses grands yeux pleins de feu, de dédain, d'ironie caressante ou de langueur paresseuse selon les émotions de la partie de jeu, ses traits admirablement dessinés, sa plantureuse chevelure noire, qu'il affectait un peu de mettre, comme par hasard, dans un heureux désordre. Je remarquai la blancheur de ses mains, la petitesse aristocratique de ses pieds finement chaussés, bien que son large pantalon, tombant sur les hanches, ne fût pas d'une fraîcheur irréprochable. Mélange singulier d'élégance et de débraillé, on voyait bien qu'il se sentait beau de la tête aux pieds, et qu'il chérissait tendrement son être. Mais, à la vanité de ses préoccupations sur ce point, on devinait une sorte d'incertitude et comme une secrète souffrance de n'être pas mieux posé dans la vie. Enfin, quoi qu'il fît, il n'avait pas, sous l'œil d'un observateur, ce que Julia avait en face de tout un public, la confiance aveugle en soi-même. Je le jugeai donc moins présomptueux, partant meilleur et plus intelligent.

Pendant que je l'examinais ainsi, il perdit la partie. J'attendais qu'il demandât sa revanche, et son adversaire la lui proposa; mais il la refusa avec une sorte d'emphase, disant qu'il ne voulait plus jouer avec personne à la Faille, et me regardant comme pour protester contre l'accusation de Narcisse.

— A moins, lui dis-je, que ce ne soit gratis et pour l'honneur, auquel cas vous ne refuserez pas une leçon à un écolier, et je vous la demande, si votre adversaire se retire sur sa victoire.

— C'est ce que j'aurai à faire de plus prudent, répondit l'indigène en nous saluant après avoir regardé sa montre; d'autant plus que c'est l'heure de mon bureau.

— Mais alors, monsieur, dit Albany en portant la main à sa poche, qui avait bien la mine d'être vide, je vous dois...

— Nous réglerons ça une autre fois, reprit l'employé.

Et il ajouta à voix basse, en se tournant vers moi comme pour me remettre la queue qui était très-bonne :

— Ce garçon n'a pas le moyen de perdre; aussi ne faut-il pas trop le gagner.

Était-ce une manière très-spirituelle de me dire : « Prenez garde à vous; » ou bien tout simplement une sollicitude de triomphateur généreux? Je ne sais. Mais Albany vit bien qu'il me parlait bas, et je le trouvai fort troublé.

Nous commençâmes la partie sans rien dire. J'étais un joueur des plus médiocres, mais je n'eus point à en rougir. Il me gagna sans quitter la queue; après quoi, il me salua poliment et voulut se retirer. Je lui offris à déjeuner, quoique jeusse déjeuné moi-même. Il refusa, j'insistai. J'étais réellement curieux de connaître un homme qui, dans cette situation, avait pu se faire aimer d'une espèce de sainte.

— J'accepte, me dit-il enfin, parce que nous n'avons rien joué et que vous ne me devez rien.

Cette préoccupation persistante me sembla confirmer la maussade vérité, et, dès que nous fûmes à table dans un coin assez tranquille de l'établissement, j'abordai franchement la question.

— Pourquoi, lui dis-je, êtes-vous si inquiet de ce que l'on peut penser de votre habileté au jeu?

— Que voulez-vous! répondit-il, quand on est maheureux, on est toujours accusé, et je sais fort bien ce que l'on dit de moi dans cette sale bicoque de petite ville. Au reste, c'est ainsi partout : les gens vous provoquent, et si, par complaisance ou par modestie, on ne leur montre pas tout d'un coup ce que l'on sait faire, il vous reprochent de les avoir enferrés pour les rançonner. Vaniteux et avares, voilà les provinciaux.

— C'est possible, repris-je, je ne connais pas encore ceux-ci; je suis, comme ils disent, un *étranger*, c'est-à-

dire que je n'ai pas eu le bonheur de voir le jour dans l'enceinte de leurs murs.

— J'ai bien vu ça du premier coup d'œil; vous êtes un homme trop distingué...

— Ne parlons pas de moi, parlons de vous. Pourquoi êtes-vous malheureux ?

— Ah! ce serait trop long à vous dire; on a une étoile, ou on n'en a pas!

— Vous me paraissez pourtant n'avoir pas le droit de vous plaindre de la nature.

— Hélas! je suis beau garçon, je le sais. C'est un avantage dans ma profession. Mais cela rend le public d'autant plus exigeant; et puis le monde est plein de bossus et de bancroches qui détestent un artiste bien tourné.

— Ceci est un paradoxe. Voyons, dites-moi, est-ce que vous n'avez pas de talent? Je ne vous ai pas encore entendu. Les gens d'ici prétendent qu'il eût dépendu de vous de briller sur d'autres scènes lyriques...

— Peut-être, monsieur, peut-être! j'ai du talent, beaucoup de talent. Entendez-moi, et vous verrez que je ne me vante pas; mais... les envieux, les ignorants qui gouvernent le monde, le public qui ne s'y connaît pas, une fierté qui ne sait pas se plier au caprice d'autrui; que vous dirai-je?... toutes les misères de l'artiste!

— Depuis que le monde est monde, toutes ces misères

existent, et les grands artistes triomphent quand même. N'êtes-vous pas un peu paresseux?

— Non, dit-il, je travaille beaucoup, et le désordre que l'on me reproche n'a jamais pris sur ma santé ni sur mes études.

Il me disait la vérité, et, pour résumer l'appréciation que je veux donner ici de son caractère et de son existence, j'ajouterai qu'ayant eu plus tard l'occasion de l'entendre, je reconnus qu'il avait beaucoup d'acquit et des dons naturels remarquables; mais, dès notre premier entretien, je pénétrai aisément la cause de sa mauvaise fortune. Il avait, non pas comme il le croyait, une fierté légitime, mais une hauteur excessive vis-à-vis des directeurs de théâtre et même du public. Il ne voulait transiger avec rien, et, prétendant entrer à l'Opéra de Paris, aux Italiens, ou tout au moins à l'Opéra-Comique avec des appointements et des honneurs énormes, il avait si souvent et si fâcheusement dédaigné le moment favorable, qu'il était condamné à courir la province pour avoir du pain. Malheureusement, il avait agi tout aussi follement avec les directions de province, et il se voyait attaché à une troupe de troisième ordre, préférant, disait-il, être le premier au village que le dernier à la cour.

En somme, c'était un de ces hommes qui *n'ont pas de chance*, comme ils disent, mais qui ne s'avouent jamais qu'il y a de leur faute, qu'ils manquent leur vie pour un

moment d'obstination déplacée, ou, tout au moins, qu'ils retardent de dix ans leur avenir pour n'avoir pas su, pendant trois mois, accepter une position au-dessous de leurs espérances. Le monde est peuplé de ces hommes-là ; Albany n'était pas une exception.

Cela était pourtant assez bizarre en lui, car il avait des qualités aimables qui contrastaient avec sa déraisonnable hauteur; et, par une conséquence de cette déraison, il se trouvait entraîné à vivre parfois, avec tout son orgueil, d'une manière peu digne, sinon peu délicate. Il était criblé de dettes sur lesquelles les rêves de son ambition lui faisaient fermer les yeux, et il ne savait pas attendre qu'ils fussent réalisés, si jamais ils devaient l'être, pour se ranger à une existence sobre et prudente.

Fils d'un riche propriétaire campagnard (son véritable nom était Alban Gerbier), il avait été élevé dans une grande aisance. Pour suivre sa vocation d'artiste, il avait, disait-il, brisé héroïquement tous ses liens de famille. Son père l'avait abandonné, espérant le ramener par les privations; puis, le voyant dans des situations déplorables, il avait payé ses dettes avec résignation, en l'avertissant de ce qui lui arriverait, de ce qui lui était bien vite arrivé : c'est-à-dire qu'il avait mangé sa part d'héritage paternel et maternel, et qu'ayant plusieurs frères et sœurs, il ne pouvait plus prétendre à rien dans l'avenir. Le père, avec beaucoup de patience et de fermeté, l'avait sauvé

tant qu'il avait pu le faire sans frustrer ses autres enfants. Le moment était venu où il ne le pouvait plus et ne le voulait plus; son abandon était irrévocable.

Comme ce jeune homme me confiait sa vie avec beaucoup de candeur, se plaignant trop des autres et pas assez de lui-même, je ne me gênai pas pour lui dire ses vérités et lui donner tort contre sa famille, le public et la société. Il se laissa gronder, et, bien qu'il se défendît d'être perdu sans ressources, je vis qu'il était plus effrayé de l'avenir qu'il ne voulait l'avouer; mais je vis aussi que mes sermons étaient inutiles; que tout le monde lui avait déjà dit, en vain, tout ce que je lui disais, et qu'il avait cette mauvaise manière de s'aimer soi-même qui consiste à se faire tout le tort possible plutôt que de se refuser quelque chose.

J'avais peine à comprendre comment, dans cette vie manquée, par conséquent obscure et misérable la plupart du temps, il avait pu gaspiller un patrimoine assez rond, et s'endetter par-dessus le marché. Il eût été fort embarrassé de le dire lui-même; mais je vis, à sa manière d'agir dans les petites choses, qu'en dépit de son mépris pour les provinciaux, une sorte d'ostentation provinciale, dont il avait peut-être pris le pli dans sa propre famille, l'entraînait au gaspillage. Ainsi, bien qu'il n'eût pas de quoi déjeuner, il jeta à la servante une gratification disproportionnée, pour le seul plaisir de faire ouvrir les

yeux à ses voisins; et, déjà endetté chez Narcisse, il fit une commande de liqueurs qu'il voulait avoir chez lui, disait-il, pour recevoir ses camarades quand ils allaient le voir. Narcisse la lui refusa carrément, disant qu'il débitait au détail, et qu'il n'était pas marchand, mais cafetier.

Albany parut mortifié de ce refus, mais il le supporta sans rien lui dire d'offensant.

— Je ne sais, me dit-il, ce que ce gros garçon a contre moi aujourd'hui; il a l'air, à chaque instant, de vouloir me sauter à la gorge. Je suis très-doux, et je déteste les querelles; pourtant...

— Voulez-vous que je vous apprenne, lui dis-je en baissant la voix, ce que M. Pardoux a contre vous?

— Parbleu! oui, je le veux. Dites! Croit-il que je lui ferai banqueroute?

— C'est la chose dont il se préoccupe le moins; vous attirez du monde chez lui, parce que l'on est curieux de voir de près un acteur...

— Et vous pourriez bien dire aussi parce que je ne suis ni un idiot, ni un mauvais diable. Tous les flâneurs de cette ville s'attachent à mes pas, et, pour la plupart, ils m'adorent. Je les amène ici, je fais leur partie, ce qui les pousse à boire. Moi qui ne m'enivre jamais, je tiens tête aux plus solides. Donc, je suis tout profit pour le beau Narcisse.

— Mais le *beau* et *bon* Narcisse ne veut pas qu'on se

promène dans son jardin sans sa permission, et surtout qu'on y entre par-dessus les murs.

Albany, malgré tout son aplomb, se déconcerta.

— Moi! dit-il, j'entre par-dessus les murs? Où prenez-vous le jardin où je me livre à cet exercice?

— Je n'en sais rien; je suis tout nouveau ici, moi; mais vous y avez assez pris pied pour connaître toutes les localités, et il paraît, d'ailleurs, que ledit jardin est mitoyen avec celui de la maison de ville, où les acteurs ont un coin pour causer et fumer quand il leur plaît.

— Ceci est exact; mais le diable m'emporte si je sais ce qu'il y a de l'autre côté du mur!

— On prétend qu'il y a, non pas tout près, mais à deux pas, un couvent de femmes.

— C'est fort possible, dit Albany en se versant de la liqueur pour dissimuler son trouble; mais qu'a cela de commun avec l'accusation de Narcisse?

— Il paraîtrait qu'avant-hier au soir, on vous a vu rôder par là.

— Qui?

— Je ne sais, une servante, un jardinier, quelqu'un enfin assure vous avoir vu marcher, à la nuit tombée, sur les plates-bandes de fleurs de M. Pardoux, et enjamber une barrière, une palissade, une séparation quelconque entre ce jardin et celui des religieuses.

— Celui qui a dit cela en a menti! s'écria vivement l'artiste. Je n'ai jamais passé...

Il s'arrêta, voyant que cette négation du second fait inventé par moi pour le faire parler était un aveu de l'autre fait dont il ne voulait pas convenir, celui de son entrée furtive dans le jardin du cafetier. Il se reprit :

— Je ne connais rien de cet endroit-là ! S'imagine-t-on que je veuille enlever une de ces recluses? Si elles étaient jolies, passe ! mais il paraît qu'elles sont affreuses.

— Mais n'y a-t-il pas là une demoiselle noble qui est libre d'écouter une romance ou de recevoir un billet doux ?

Albany paya d'audace; mais, si sa discrétion fut irréprochable, sa manière de se défendre me parut fort triste pour mademoiselle d'Estorade.

— Je sais de quoi vous voulez parler, dit-il gaiement; grand merci! Vous ne savez donc pas que l'héroïne du roman dont vous me faites le héros est vieille et bossue?

— Je n'en sais rien; mais vous, vous l'avez donc vue?

— Ma foi, non! Je ne suis pas curieux de voir une femme bâtie comme un sac de pommes de terre.

— Alors, ce n'est pas vous qui égratignez les murs et qui écrasez les œillets de M. Pardoux?

— Le ciel me préserve de pareils méfaits! s'écria-t-il avec gaieté. Dites à notre ami Narcisse de me rendre son estime. Je n'ai pas le plus petit coquelicot de son

jardin sur la conscience, et, si jamais le diable me tente et me pousse de ce côté-là, c'est qu'il y aura, derrière les murs du couvent, une belle Espagnole à l'œil noir et à la basquine rebondie, mélodieuse comme une sirène et amoureuse comme une colombe. Malheureusement, on n'en fait plus, et cela ne se trouve que dans les vignettes de romances.

— Et, d'ailleurs, votre cœur est engagé, à ce que l'on assure?

— Julia? Vous savez déjà que je suis sous l'empire de Julia? Hélas! c'est une créature étourdissante! surtout quand elle chante. Vous l'avez *ouïe?*

— Elle a une très-belle voix.

— Une voix superbe, une tournure de reine Mab, et c'est tout.

— Vous n'en êtes pas plus épris que cela?

— J'en fus épris! Mais, à présent, elle m'ennuie. Elle n'a pas le sens commun. Parlons d'autre chose.

Comme je ne savais rien des mœurs et du caractère de mademoiselle Julia, je ne pus rien conclure de l'ingratitude ou de la dédaigneuse fatuité de son amant. D'ailleurs, je savais tout ce que je voulais savoir, et je le quittai, peu d'instants après, pour rendre compte à Narcisse de ce qui concernait mademoiselle d'Estorade.

Ce qu'il y vit de plus consolant pour elle à enregistrer, c'est que le comédien n'avait jamais franchi la pa-

lissade de son jardin, et qu'il se défendait de toute relation avec la *bossue*. Mais il n'en restait pas moins avéré pour nous deux que les relations existantes, de quelque nature qu'elles fussent, pouvaient ou devaient, tôt ou tard, porter une mortelle atteinte à la considération de mademoiselle d'Estorade.

— Pourquoi, dis-je à Narcisse, ne tenteriez-vous pas une démarche auprès d'elle? Elle écouterait peut-être la voix d'un ancien ami.

— J'y ai songé, dit-il; mais nous ne nous connaissons plus, et je n'ai jamais été hardi avec elle. J'ai été élevé dans l'idée qu'elle était trop au-dessus de moi, et, à présent, toute déchue qu'elle est dans mon idée, je sens que je n'oserais jamais lui parler d'une chose si délicate.

— Écrivez-lui, alors.

— Oh! je ne sais pas tourner une lettre; je n'ai pas reçu assez d'instruction.

— Je vous demande pardon; vous écrivez correctement, clairement, et, au besoin, je vous aiderai, si vous ne savez pas bien les formules à employer pour une femme.

Narcisse secoua la tête.

— Le mieux, dit-il, serait de lui dire indirectement la chose comme vous l'avez dite à Albany, sans avoir l'air d'y croire ou de s'en soucier. Comme cela, elle sera avertie du danger d'être découverte, et elle s'en menera.

Le tout, c'est le moyen d'avoir une entrevue avec elle.

— Eh bien, vous avez un prétexte tout trouvé. Revenez sur l'affaire du petit morceau de terrain que vous n'avez pas voulu contester judiciairement, et, quelle que soit la réponse, vous trouverez certes l'occasion de faire pressentir incidemment ce que nous avons appris.

— C'est trop dur à lui dire en face.

— Il y a manière.

— Je ne saurais jamais. Venez avec moi.

— A quel titre?

— Vous serez en marché avec moi pour acheter mon jardin, et l'ajoutance de ce petit bout sera une condition que vous me faites et que je lui demanderai de résoudre.

— C'est convenu; et, puisque ma journée de travail se trouve perdue, allons-y tout de suite; demain, je n'aurais pas le temps.

Narcisse fut étourdi de l'idée d'agir à l'instant même. Il se troubla. Il n'était pas en toilette. Je le pressai, et il s'habilla tout en causant et sans trop savoir ce qu'il faisait.

Sa parure fut, en somme, très-soignée. Il avait mis tou ce qu'il avait de mieux. J'eus un peu envie de rire en le voyant équipé dans le goût du pays, et par la main singulièrement baroque des tailleurs du cru. Mais la mise surannée de mademoiselle d'Estorade et ses habitudes de

retraite ne permettaient pas de penser qu'elle s'aperçût du plus ou moins de distinction de cette tenue de cérémonie.

## III

Nous descendîmes la ruelle qui séparait les derrières du café de ceux du couvent, et Narcisse sonna résolûment à une petite porte. Le guichet s'ouvrit, et un vieux domestique, portier et jardinier, nous demanda ce que nous voulions. Narcisse resta court, et je fus forcé de répondre pour lui que M. Narcisse Pardoux et un de ses amis demandaient à mademoiselle d'Estorade un moment d'entretien particulier. Le vieillard prit un air fort étonné, accompagné d'une expression de doute sur la réponse qu'il aurait à nous rendre. Puis, s'étant fait répéter la demande, comme s'il eût eu peine à en croire ses oreilles sur un fait aussi insolite, il referma le guichet en disant :

— Je vas toujours dire la chose à *la demoiselle.*

— Vous verrez qu'elle ne nous recevra pas ! me dit Narcisse, du ton dont il eût dit : « Pourvu qu'elle n'ait pas la fantaisie de nous recevoir ! »

Il avait peur ; la sueur lui coulait du front.

On nous laissa dans la rue cinq minutes, qui lui pa-

rurent un siècle. Enfin, le portier ouvrit la double porte, et nous dit :

— Si ces messieurs veulent se donner la peine d'entrer, *la demoiselle* les attend au parloir.

Évidemment, le bonhomme était enchanté de n'avoir pas à faire la désagréable commission d'un refus.

— Ça va donc bien, père Bondois? lui dit Narcisse, qui, par je ne sais quelle habitude de voisinage, souvenir d'enfance ou mouvement nerveux inexplicable, lui serra la main en passant.

— Vous me faites honneur, monsieur Narcisse, répondit le père Bondois : ça va comme vous voyez. J'étais votre voisin de campagne ; à présent, je suis votre voisin de ville. On ne se voit pas plus souvent pour ça, encore que l'on demeure porte à porte. Moi, je ne sors quasiment jamais en ville. Mais je me rappelle bien le temps où l'on se voyait tous les jours, où votre sœur Louise était toujours au château ! Ah ! c'est grand dommage qu'elle soit morte, mademoiselle Louise ! C'était la grande camarade à la demoiselle. Dame ! il fallait les voir ensemble, là-bas, à Estorade ! L'une qui riait tout fort, l'autre qui riait tout doux ; car la demoiselle, encore que petite enfant, n'a jamais été bien terrible !

En babillant ainsi, le père Bondois nous avait conduits au parloir, à travers de petits corridors voûtés, d'un style Louis XII assez remarquable. C'était la partie ancienne

du couvent. Le parloir était du même temps, fort petit, mais très-bien conservé et heureusement nettoyé sans aucune couche de badigeon.

Ce cadre caractérisé me disposa peut-être à trouver mademoiselle d'Estorade plus agréable que je ne m'y étais attendu. Malgré ma première impression, qui avait été assez sympathique pour sa physionomie, les dédains d'Albany pour la bossue et la manière dont Narcisse lui-même parlait de sa tournure, m'avaient influencé malgré moi, et je m'étais préparé à la voir laide ou ridicule de près.

Ce fut tout le contraire. Dès le premier coup d'œil, je reconnus que mademoiselle d'Estorade n'était nullement bossue. Elle était mince et voûtée, il est vrai; mais, en dépit de sa vilaine robe plate, trop serrée sur sa poitrine et coupée trop carrément sur ses épaules, ses mouvements et même son attitude portée en avant avaient je ne sais quelle grâce touchante qui ne parlait pas aux sens, mais à l'esprit.

Elle était fort petite et fort maigre, mais avec de petits os; diaphane, et non anguleuse. Il eût fallu bien peu d'art, une simple robe aisée et formant quelques plis droits, pour donner à son corps la ténuité élégante d'une statuette de madone byzantine.

Elle était blonde, et elle avait, disait-on, coupé la plus magnifique chevelure dorée qui ait jamais orné la tête

d'une femme, pour ensevelir la sienne sous un béguin plissé, recouvert d'une voilette de crêpe noir nouée sous le menton, en attendant, disait-on encore, le voile d'étamine qu'elle était résolue à prendre en prononçant des vœux éternels.

Ses mains, couvertes à demi par de grosses mitaines tricotées, et ses pieds, chaussés de petits sabots de jardin, me parurent effilés et un peu trop longs. Dans sa figure aussi, il y avait des lignes qui rappelaient le type des personnes contrefaites, car on pouvait dire qu'elle était une *bossue manquée;* mais si bien *manquée* en tant que bossue, qu'il en restait une personne frêle, souple, et d'un charme inexprimable.

Sa taille s'était comme affaissée à l'âge où les jeunes filles sortent, soit en guêpe, soit en papillon, soit en sauterelle, de l'étroite et mystérieuse chrysalide de l'enfance. Avec un peu de soin et d'attention, on l'eût aisément redressée. Mais sa mère était trop dévote pour songer à l'avantage des agréments extérieurs, et Juliette elle-même, dépourvue de coquetterie et de personnalité, s'était abandonnée sans résistance à une sorte d'étiolement prématuré.

Telle qu'elle était, et peut-être même à cause du problème que renfermait ce mélange d'imperfection et de charme, elle m'impressionna vivement. Elle ne ressemblait à personne. Sa voix avait une douceur inouïe, et un léger accent provincial prenait chez elle tant de mélodie

que sa parole ressemblait à un chant. Son front avait une pureté exquise, et, bien qu'elle eût perdu la fraîcheur de la jeunesse (elle ne l'avait peut-être jamais eue), la candeur étonnante de son regard et de son sourire lui donnait, par moments, l'air d'un enfant. Quant à ses yeux, leur limpidité extraordinaire, leur expression de bonté chaste et confiante eussent suffi pour la rendre belle. Son regard est resté toujours dans ma mémoire comme une céleste lumière.

Elle nous reçut d'abord avec une extrême timidité, sans lever les yeux sur nous, sans savoir même lequel de nous deux était Narcisse, son ancien compagnon d'enfance. Il lui arriva même plus d'une fois de nous répondre : *Oui, madame,* et de se reprendre vite pour articuler avec effort ce mot de *monsieur* que ses lèvres semblaient avoir oublié.

Narcisse était encore plus embarrassé qu'elle. Il tournait son chapeau dans ses mains, et quel chapeau monumental ! Il n'osait s'asseoir, bien qu'on eût placé là des chaises à notre intention, et, tout à coup, il en prit une très-ancienne, très-haute et très-incommode, qui était contre la muraille, et sur laquelle, sans y être invité, il se percha, dans une contenance vraiment douloureuse.

Mademoiselle d'Estorade s'en aperçut, et prenant courage tout à coup, en personne chez qui l'obligeance et la bonté dominent toute répugnance, elle lui dit de sa voix douce, encore tremblante :

— Vous serez mal sur cette chaise, monsieur Pardoux. Prenez celle-ci, et dites-moi en quoi je puis vous obliger.

Narcisse fit de grands efforts pour établir clairement sa demande; mais il s'embrouilla si bien, que mademoiselle d'Estorade lui dit :

— Pardon, mais je ne comprends pas... Il paraît que mon avoué s'est trompé, et qu'il vous a fait un préjudice en mon nom. Je le regrette beaucoup. J'ignorais que le terrain appartînt à monsieur votre père. On m'a toujours dit que c'était une dépendance du couvent. Cela me paraissait probable; mais...

— Je ne réclame pas! s'écria Narcisse; je ne saurais prouver...

Il me regarda d'un air d'angoisse, et je dus prendre la parole pour exposer la requête amiable qui devait nous servir de prétexte.

Mademoiselle d'Estorade était devenue attentive; elle s'était calmée et rassurée, bien qu'elle parût surprise et incertaine. Je crus voir qu'elle voulait s'en tirer d'une manière évasive et tant soit peu jésuitique, lorsqu'elle nous répondit :

— Permettez-moi de consulter *notre* avoué avant de vous répondre. Si ma propriété sur ce petit terrain n'est établie que par une usurpation commise à mon insu, et que M. Pardoux aurait eu la générosité de souffrir, me

voilà prête à lui en faire l'abandon; mais si, au contraire, le terrain a toujours appartenu à la communauté, je n'ai peut-être pas le droit de l'aliéner.

— La communauté, c'est vous! reprit Narcisse, qui, de son côté, se remettait peu à peu. Le couvent a été vendu dans le temps comme *bien national.* Vous l'avez racheté depuis peu, restauré, utilisé; personne n'a à vous en demander compte; c'est votre bien, et je sais, par votre avoué lui-même, que vos religieuses n'ont rien à y prétendre.

Mademoiselle d'Estorade parut un peu embarrassée.

— C'est possible, dit-elle; mais j'ai des devoirs envers *mes sœurs*. Je me suis engagée à leur assurer l'isolement, le repos, le silence, le cloître, en un mot. Que diraient-elles d'un voisinage qui me forcerait à murer tout un bâtiment dont elles peuvent avoir besoin?

— Elles n'en ont pas grand besoin, à ce qu'il paraît, reprit Narcisse, puisque vous avez donné des ordres à l'architecte de la ville pour qu'il eût à murer et à condamner absolument les fenêtres de ce côté-là. Il m'a dit, hier, que, dans quinze jours, les ouvriers y seraient, et il aurait déjà dû les y mettre; car nous voici à la fin d'août, et la bâtisse qu'on fait en septembre ne tient pas, dans nos pays, contre les gelées d'hiver.

Mademoiselle d'Estorade ne répondit rien, et Narcisse, qui, en somme, ne manquait pas de finesse, me regarda

d'une façon expressive. Je compris qu'il m'ouvrait la porte pour le point délicat de l'entretien, et je pris la balle au bond.

— En effet, dis-je, sans m'adresser précisément ni à lui, ni à mademoiselle d'Estorade, l'étrange retard de ces travaux peut être fort préjudiciable, soit que le couvent les fasse exécuter en pure perte, soit que l'acquéreur du terrain se voie ajourné dans ses projets d'installation, par les dégâts qui en seront la suite.

— Je vois, dit mademoiselle d'Estorade en souriant, que monsieur est pressé de planter des espaliers et de récolter des abricots sur le mur de *notre* maison.

Et, comme si elle eût craint de manquer de charité en se permettant cette légère malice, elle abattit sur moi son beau regard plein de sympathique aménité.

J'affectai de répondre en futur propriétaire, carré, à idées fixes.

— Certes, mademoiselle, lui dis-je, si, par votre permission, j'obtiens de m'établir sur le terrain, je ne planterai aucun espalier contre le mur de la maison sans votre agrément.

— C'est donc vous, monsieur, reprit-elle avec enjouement, et se moquant un peu de moi en elle-même, qui tenez tant à voir nos fenêtres supprimées et vos possessions agrandies d'un terrain de cinq ou six mètres de largeur? Vraiment, je serais désolée de vous contrarier

pour si peu, d'autant plus que M. Narcisse, qui désire traiter avec vous, est un ancien ami de ma famille; mais... il faudra absolument que je consulte la communauté sur ce point. Il est possible que ces dames ne veuillent point d'un si proche voisinage, quelque décent et tranquille qu'il puisse être.

— Oh! s'écria Narcisse, si vous les consultez, vos dames, il y en a qui refuseront, j'en suis bien sûr!

— Vous reconnaissez donc que ma tolérance ne serait pas sans inconvénient pour elles ?

— Je le reconnais de reste, répondit-il avec l'aplomb d'un homme résolu à mettre le feu aux poudres.

Mais, quand mademoiselle d'Estorade lui demanda, avec un étonnement un peu froid, de s'expliquer, il perdit courage et me regarda pour m'appeler à son aide.

— M. Pardoux fait là, dis-je à mademoiselle d'Estorade, une petite indiscrétion. Il trahit malgré lui, pour les besoins de sa cause, un plaisant secret que je lui avais confié.

— Un plaisant secret, à propos de ma maison? dit mademoiselle d'Estorade, qui devint rouge comme le feu.

— Plaisant ou grave, je l'ignore, et, puisque le mot de secret est lâché, c'est à vous, mademoiselle, à vous qui êtes, de fait, comme la supérieure ou la directrice de cette petite communauté, que nous devons le révéler. Une de vos sœurs, ou de vos dames, comme il vous

plaira de les appeler, entretient une intrigue au dehors. Un homme que nous connaissons, Narcisse et moi, et qui n'est que trop connu dans le pays, vient apporter, le soir, des billets doux dans le chèvrefeuille de la palissade, et causer ensuite secrètement, le matin, avec une de vos recluses. Et, comme cet homme passe par-dessus ou par-dessous nos murs, qu'il marche sur nos platesbandes, écrase nos giroflées, et, d'ailleurs, nous gêne considérablement par sa présence, vu que nous ne faisons pas de lui un cas énorme, je pense que le mieux est, pour nous, de vous avertir de ce petit scandale; pour vous, de le faire cesser en murant brusquement portes et fenêtres sur ce terrain, que nous nous chargerons d'ailleurs de bien garder, si vous consentez à nous le vendre.

Mademoiselle d'Estorade était devenue pâle comme un lis; un moment, je crus qu'elle allait s'évanouir, et Narcisse, souffrant de sa détresse, m'adressa, au lieu d'un regard d'admiration pour ma diplomatie, un regard de reproche pour ma cruauté.

Cependant, la pauvre fille surmonta ce moment de faiblesse, et, me regardant jusque dans l'âme, d'un air de pénétration extraordinaire :

— Qui a vu ce que vous dites là, monsieur? me demanda-t-elle d'une voix brève et comme étouffée.

— Moi, madame, répondis-je avec assurance.

Elle se troubla de nouveau.

— Je vous crois, dit-elle; mais avez-vous vu la personne?

— J'ai vu les deux personnes : l'homme parfaitement, la femme nullement quant au visage. Il m'a semblé que c'était une religieuse. A coup sûr, c'était une femme qui venait là en cachette, qui sortait de votre enclos en se glissant dans le feuillage, et qui se baissait derrière la palissade.

Les traits de mademoiselle d'Estorade prirent une expression de douloureuse ironie contre elle-même, lorsqu'elle me fit, avec un effort désespéré, cette nouvelle question :

— Vous n'avez pas vu la figure de cette femme; mais sa taille avait-elle quelque chose de particulier?

— Je l'ignore, répondis-je; j'ai vu sa robe noire et un grand chapeau de paille, voilà tout.

Je ne sais si, sur ce dernier point, je mentais avec aplomb, mais mademoiselle d'Estorade me parut un instant rassurée.

— Alors, reprit-elle, vous ne sauriez affirmer que ce fût une religieuse? Ces dames ne portent pas de chapeau, même pour aller au jardin.

— Il se peut, dit Narcisse, que ce fût une de vos élèves, ou encore une ouvrière occupée dans l'établissement; une des mille victimes de M. Albany le chanteur! Ça

nous est fort égal, à nous autres, qu'il en ait une de plus ou de moins; mais, quand j'ai su la chose, j'ai trouvé que la limite entre votre enclos et le nôtre était un endroit mal choisi pour ses rendez-vous galants; qu'il compromettait, par là, l'honneur de votre couvent en même temps qu'il abîmait mon jardin, et je me suis promis de le guetter avec un bon gourdin ou un bon fusil de chasse, pour le guérir de cette fantaisie.

Mademoiselle d'Estorade redevint pâle, et, oubliant tout à coup les dix années d'absence et de retraite qui séparaient le passé du présent, elle parla au cafetier comme elle lui eût parlé dans son enfance, à Estorade.

— Narcisse, dit-elle vivement, ne fais pas cela!

Elle rougit, et, se reprenant :

— Ne faites pas de scandale et n'accusez personne... Non, non, je ne dois pas le souffrir, je ne le souffrirai pas! Aucune de mes religieuses, aucune de mes élèves ou même de mes ouvrières ne sera soupçonnée à ma place. C'est moi, moi seule que vous perdrez, si le cœur de l'un de vous, messieurs, et l'honneur de l'autre ne prennent pas ma défense. C'est moi qui ai été vue sous ce grand chapeau, derrière cette palissade. Oui, Narcisse, c'est moi, Juliette, votre amie d'enfance, qui ai reçu les billets et accepté les rendez-vous de M. Alban Gerbier le chanteur.

Elle parla ainsi debout avec une exaltation fébrile. Elle

était héroïque; car sa pudeur révoltée lui prit aussitôt à la gorge et au cœur, et elle retomba étouffée et comme pâmée sur sa chaise.

— Pauvre Juliette! s'écria involontairement Narcisse.

Et il étendit la main, mais sans oser prendre la sienne, et il me dit avec angoisse :

— C'était pour son bien, mais nous lui avons fait de la peine et du mal!

J'étais ému et inquiet moi-même; mais les pleurs vinrent au secours de mademoiselle d'Estorade, et nous les laissâmes couler quelques instants sans rien dire. Après quoi, nous lui jurâmes tous deux d'ensevelir ce secret au plus profond de nos consciences.

— Oui, oui, je le sais, répondit-elle en regardant Narcisse; ce n'est pas vous qui me perdrez! car je peux être perdue, moi qui n'ai pourtant rien à me reprocher. Je connais l'aversion des bourgeoises de ce pays pour la béguine, comme elles m'appellent aujourd'hui, pour *la bossue,* comme elles m'appelaient autrefois, quand je paraissais au milieu d'elles et que je n'avais pas encore renoncé ouvertement au mariage. Et les ennemis de la religion! Comme ils triompheraient, s'ils pouvaient raconter une pareille aventure! Quels sarcasmes, quels mépris, quels commentaires! Ah! vous le voyez! ajouta-t-elle en se tournant vers moi, je suis lâche, je crains l'opinion! Mais ce n'est pas par orgueil, sachez-le bien. Je ne sens

pas de honte en moi-même, et, si mon humiliation était utile à quelqu'un, je remercierais Dieu de me l'infliger; mais donner le mauvais exemple, et faire dire que nos couvents cachent des turpitudes, ah! cela serait odieux. Ayez pitié de moi!

Nous lui fîmes des promesses si sérieuses, Narcisse et moi, que nous parvînmes à la tranquilliser.

— J'espère, lui dit le cafetier, que vous ne me croyez pas votre ennemi! vous que ma mère et ma sœur aimaient tant, et qui avez fait tant de bien dans votre vie! Ne soyez pas plus inquiète de mon ami que de moi-même. Je vous réponds de lui. Et à présent, *demoiselle Juliette*, gardez votre terrain et faites de la bâtisse ce que vous voudrez; nous n'étions venus ici que pour vous avertir du danger. Ne parlez plus jamais à ce chanteur. Il a une autre maîtresse, il en a vingt autres, il en prend partout, et il ne se soucie d'aucune. Quant à vous, il ne vous aime pas; il vous tirera de l'argent pour payer ses dettes, et ce sera tout! Vous verrez que...

— Assez! assez sur son compte! dit mademoiselle d'Estorade avec une soudaine fermeté. Ce n'est pas lui qui est en cause, c'est moi seule! Il faut que je prenne congé de vous. Voici l'heure de nos offices, et votre visite s'est prolongée au delà de la règle du couvent; mais je veux vous revoir, je veux vous raconter tout ce que vous ignorez de moi. Je le dois, la vérité l'exige... Tenez, ici, cela

est difficile; mais ailleurs, à Estorade, par exemple?

— Vous y allez donc encore quelquefois? s'écria Narcisse. On disait que vous aviez fait le vœu de ne plus sortir!

— On s'est trompé; je sors quand je veux; rarement, il est vrai, et il y a bien longtemps que cela ne m'est arrivé; mais je n'ai fait aucun vœu. Je n'ai point aliéné mes biens, et une visite à mes propriétés de campagne ne sera pas inutile. Quel jour voulez-vous nous y rencontrer? Je sais que vous avez toujours là votre maison d'autrefois, la Folie-Pardoux?

— Fixez le jour vous-même, demoiselle.

— Eh bien, le plus tôt possible.

— Demain?

— Demain, soit! Serez-vous libre? ajouta Narcisse en s'adressant à moi.

— Je ne me crois pas nécessaire à cet entretien tout confidentiel, répondis-je. Je n'ai pas l'honneur d'être l'ami d'enfance de mademoiselle d'Estorade...

— Il faut que vous soyez mon ami, reprit-elle. Vous voyez, dans ce moment-ci, je ne suis pas fière. J'attends tout de vous. Eh bien, je n'ai pas de honte à vous le demander; j'ai quelque espoir de vous en paraître plus digne quand je vous aurai raconté mon histoire. Viendrez-vous?

Je saluai en signe d'assentiment respectueux. On con-

vint de l'heure et du lieu de la rencontre, qui, pour les convenances, si redoutées en province, devait paraître amenée par le hasard.

— Allons! dit Narcisse à Juliette en se retirant, vous nous pardonnez, n'est-ce pas, le chagrin... C'était pour vous sauver, voyez-vous! Et, si vous ne m'en voulez pas, donnez-moi le bonsoir d'autrefois.

— La main? dit mademoiselle d'Estorade avec un sourire de candeur triste et tranquille. Pas ici; je ne le puis. Il y a des règlements que j'observe. Mais à Estorade, c'est différent : à Estorade, je suis libre, et je ne mettrai pas de sot scrupule à serrer la main d'un ami.

— A Estorade..., me dit Narcisse, rêveur, quand nous fûmes dans la rue.

— Eh bien, vous voilà heureux de revoir avec elle le pays de vos souvenirs?

— Oui, oui, je le serais, si... Mais, voyez-vous, à Estorade, elle est libre, elle n'est plus religieuse; elle y va quand elle veut; elle n'a pas aliéné ses biens; elle peut s'y rendre avec mystère et y serrer, dit-elle, sans scrupule, la main d'un ami... Tenez! tenez! tout cela veut dire qu'elle peut se marier, et qu'elle y songe! Je suis bien sûr, à présent, qu'elle est aussi pure que l'enfant de quinze ans d'autrefois; mais elle a une inclination qui est pire pour son bonheur qu'une intrigue. Elle veut épouser ce comédien! Elle l'aime, en tout bien tout hon-

neur, la pauvre fille ! Et lui, qui a besoin d'argent pour payer ses dettes, il la plantera là, ou la fera mourir de chagrin.

— Pourquoi ne pas supposer qu'il l'aime et qu'elle le sauvera?

— Il ne l'aime pas! Ne vous a-t-il pas dit qu'elle était vieille et bossue ?

— Il répétait ce que l'on dit d'elle, pour mieux cacher son secret; mais il avait soin de dire qu'il ne l'avait jamais vue. D'ailleurs, vous-même, Narcisse, ne m'avez-vous point parlé de la même manière, et presque dans les mêmes termes?

— Moi, moi, c'est différent ! Je ne suis pas amoureux ! Je puis dire ce qu'elle est sans lui faire injure !

— Ainsi, vous la trouvez incapable d'inspirer de l'amour?

— Je n'en ai jamais eu pour elle ! Elle n'a jamais songé à m'en donner; je ne lui dois rien de ce côté-là; au lieu que lui, il faut qu'il l'aime comme elle est, ou qu'il la trompe indignement; il n'y a pas de milieu.

Le raisonnement était juste.

— Nous saurons tout demain, lui dis-je; prenez patience !

Le lendemain, nous louâmes une affreuse carriole et un assez bon petit cheval, qui, en trois quarts d'heure de trot, nous conduisit à la *Folie-Pardoux*, en vue très-rapprochée du manoir d'Estorade.

Le pays était charmant; plusieurs coulées de petites gorges granitiques sillonnaient un vaste plateau élevé, couronné de groupes de beaux châtaigniers, et garni, sur ses versants, de jolis bois de hêtres et de bouleaux. Au fond de ces gorges qui se croisaient en nombreux méandres coulaient, ou plutôt bondissaient de charmants ruisseaux qui, en luttant contre les blocs de leur lit, se donnaient, de temps en temps, des airs de torrent. Mais, malgré ces aspérités et ces bruits, cette nature était riante et comme plongée dans un calme mystérieux.

Au fond de ces ravines, on trouvait l'ombrage frais et sombre de groupes d'arbres et de buissons semés au hasard et jusque dans le lit des ruisseaux. Là, les rochers noirâtres, baignés de l'écume blanche des eaux jaillissantes, et rayés de grands lierres pleins de grâce, offraient une suite de tableaux adorables, dans un cadre que l'œil embrassait sans effort. Les sinuosités des torrents vous forçaient à mille détours où chaque pas variait et embellissait les aspects. Si l'on gravissait les talus, parfois tourmentés et assez élevés, de ces ravines, on découvrait de vastes espaces d'une grande beauté, et la laide ville de la Faille, allumant au soleil, dans un lointain bleu, son clocher d'ardoises neuves, faisait, à son insu, le seul bon effet dont elle fût susceptible.

La Gouvre, ce ruisseau étroit, mais profond et toujours abondant, sur lequel nous fondions la principale espé-

rance de nos usines futures, fournissait encore, malgré la sécheresse et le mauvais état des pelles, une eau limpide aux petits fossés du castel d'Estorade. Ce vieux manoir n'était pas d'une grande étendue. Son groupe de tourelles, resserré sur une plate-forme de rochers d'un beau ton et d'une belle forme, gagnait en hauteur le logement qu'il ne pouvait pas fournir en développement. Sa masse élancée plongeait d'interminables reflets dans l'eau tranquille des fossés, et de colossales vignes vierges grimpaient jusqu'aux fenêtres du premier étage.

Ce château se présentait, à mi-côte, en face de la maisonnette rose, à contrevents vert-pomme, que le père de Narcisse avait bâtie au versant opposé de la vallée, et décorée du nom quelque peu ambitieux de Folie-Pardoux. Il n'y avait rien d'excentrique dans cette demeure bourgeoise, assez confortable, dont l'aspect criard rentrait dans le goût classique de la localité. Je doute que, vue des fenêtres du château, elle offrît un accident agréable dans le paysage; mais, tout au contraire, le château complétait la charmante vue que l'on avait des fenêtres de la Folie. Il avait l'air fier et mélancolique sous sa couleur sombre et son revêtement de feuillage; et, précisément de ce côté-là, la Gouvre baignait de ses propres eaux limpides et hâtées son piédestal de granit.

Narcisse n'était pas artiste.

— Voyez, me dit-il, si ce n'est pas dommage de laisser

abîmer comme ça une si belle bâtisse! Car le château, bien que très-vieux, est très-solide encore, et les ouvriers du pays disent qu'il ne serait plus possible d'établir une construction comme ça dans un pareil endroit. Mais c'est trop négligé! N'avait-elle pas le moyen de faire reblanchir ses tourelles et ses murailles, que voilà aussi noires que le roc? Et toutes ces herbes, toutes ces branches folles qui dégradent les portes et fenêtres! Qu'est-ce qu'il en coûterait pour arracher et couper tout ça? C'est bien triste, n'est-ce pas, d'abandonner une belle propriété? Et pour quoi? pour qui? Est-ce que ça lui sera compté dans le ciel, d'avoir quitté un endroit qu'elle aimait, pour habiter un couvent où son pauvre cœur n'a pas été plus en sûreté qu'ailleurs?

Nous ne devions pas rendre visite à mademoiselle d'Estorade. Comme elle ne recevait jamais personne à la campagne, cela eût pu surprendre les gens du château et être répété à la ville. Conformément à l'accord fait avec elle, nous devions donc la rencontrer à la promenade, et Narcisse, prenant son fusil et sifflant son chien, passa le premier pour me conduire au lieu du rendez-vous.

Je le suivis pas à pas, dans un sentier très-difficile, en remontant la Gouvre dans la principale de ces longues ravines dont j'ai parlé. Plus nous avancions, plus le tableau devenait sauvage et le sol inculte. La gorge, en se rétrécissant, ne permettait plus à aucune culture, à aucun

pâturage de s'établir sur ses flancs abrupts, et pourtant la riante et charmante fraîcheur de cette petite et lointaine solitude n'admettait pas d'idées sombres. Les truites sautillaient dans le ruisseau de cristal, les merles chantaient dans les taillis, et les martins-pêcheurs rasaient de leur vol, semblable à celui d'une flèche d'or, les roches humides et les petites flaques de sable fin et propre, où l'on ne voyait aucune empreinte de pas humains.

Nous marchions depuis près d'une heure, et le sentier n'existait presque plus. Nous posions le pied de pierre en pierre, sur le rivage, remontant les innombrables cascatelles de la Gouvre, ou nous dirigeant à travers les branches et les ronces, quand la rive, trop ardue, nous forçait de faire un petit crochet dans les bois jetés au flanc du ravin. La marche était assez fatigante, quelquefois même un peu dangereuse.

— Ah çà ! dis-je à mon compagnon, mademoiselle d'Estorade a pris un autre chemin, je pense, pour aller à ce rendez-vous ?

— Je le pense aussi, répondit-il. Autrefois elle était, non pas forte sur ses jambes, mais très-adroite de ses pieds : quand on a été élevé dans nos *rocailles !* Mais elle doit avoir perdu l'habitude, depuis qu'elle s'est mise en cage. Il y a un autre chemin, *par le haut,* où elle a pu aller en voiture ou sur un âne.

Mais, au bout de quelques pas, Narcisse s'arrêta, en disant :

— Non! elle a passé par ici; voyez! c'est la trace de son petit sabot qui est là sur le sable. C'est tout frais, elle ne doit pas être loin!

En effet, nous trouvâmes mademoiselle d'Estorade assise au bord de l'eau, sous un vieux chêne, dans une étroite prairie en pente que baignait le ruisseau apaisé, et qu'enfermaient, comme un sanctuaire, d'énormes blocs de rocher aux flancs coupés à pic. Des arbres superbes remplissaient de leurs masses sombres les déchirures de cette crête granitique, dont l'attitude rigide et l'austère nudité donnaient quelque chose d'imposant et même de religieux à la mystérieuse enceinte de verdure qu'elle protégeait.

## IV

Mademoiselle d'Estorade était, à son insu probablement, un peu moins mal habillée que la veille. Un léger châle de mousseline blanche cachait le corsage de sa vilaine robe noire, et jetait quelque ampleur sur sa jupe étriquée. Elle avait son grand chapeau de paille du fameux rendez-vous; mais elle l'avait posé à côté d'elle, ainsi que son béguin plissé, à cause de la chaleur qui

était accablante. Sa tête n'était donc couverte que du petit voile noir, à travers lequel on voyait l'or de sa chevelure, et même quelques grosses boucles de ces beaux cheveux, impitoyablement sacrifiés, qui moutonnaient sur sa nuque blanche et lui donnaient cet aspect enfantin dont j'avais été déjà frappé.

Elle vint à notre rencontre d'un air ému mais ouvert, et la manière dont elle nous tendit à la fois ses deux mains témoignait plus d'attendrissement que de crainte.

— Asseyez-vous là, dit-elle; Dieu nous fournit les siéges de ce beau salon d'été. N'est-ce pas un endroit où l'on voudrait pouvoir rester, vivre de ses propres pensées, et mourir sans se rappeler que le monde existe?... J'ai bien des choses à vous dire, mais reposez-vous d'abord. Le chemin a dû vous lasser beaucoup.

— Oh! moi, un chasseur, répondit Narcisse en s'asseyant à une certaine distance d'elle, sur un rocher plat du rivage, je ne me fatigue pas pour si peu! Mon camarade est un naturaliste, habitué à de plus hautes montagnes et à de plus mauvais chemins. Mais vous, *demoiselle!* je n'aurais pas cru que vous vous souviendriez si bien de vos promenades d'autrefois!

— Vous pouvez dire *nos* promenades, reprit-elle; car nous sommes venus bien des fois ici avec nos sœurs. Notre pauvre Louise aimait beaucoup cet endroit; vous en souvenez-vous?

— Pardieu! si je m'en souviens! répondit Narcisse en levant les épaules pour étouffer un soupir; je ne suis pas si vieux que j'aie oublié tant de choses qui sont tristes, et pourtant bonnes à se remémorer. La perte de ceux qu'on aime, c'est bien dur! mais l'oubli, c'est pire que tout!

Mademoiselle d'Estorade ne parut pas comprendre le reproche, ou, si elle le comprit, elle ne voulut pas s'en justifier. Je la sentais, vis-à-vis de nous, dans une position excessivement délicate. La limite entre la confiance reconnaissante qu'elle croyait nous devoir et la câlinerie coquette d'une femme qui craint d'être trahie, était une nuance bien fine pour être saisie par elle, ignorante du monde, ou livrée si longtemps à l'isolement du cloître. Un mot, un regard au delà ou en deçà de cette limite l'eussent rendue impertinente vis-à-vis de nous, ou lâche envers elle-même. Je remarquai, avec surprise, comme elle sut rester dans la mesure et dans la grâce, dans le charme pénétrant et dans la chaste dignité. Narcisse ne s'en rendit peut-être pas aussi bien compte; mais il le sentit et en fut secrètement dominé.

Je reconnus bien vite que mademoiselle d'Estorade avait l'esprit fin et délié des natures craintives et souffreteuses; mais ce n'était pas un esprit de *bossue;* elle n'avait pas de fiel et ne raillait qu'avec une douceur d'intention non équivoque. J'avais eu déjà la grande occasion de voir

quel courage moral elle pouvait trouver dans sa conscience, en dépit de la sauvage timidité de ses habitudes. Soit supériorité d'expérience, soit désintéressement d'affection, je n'étais pas aussi scandalisé que Narcisse de l'inclination pour l'artiste. J'étais donc si bien disposé à l'indulgence, que je me laissais aller à l'admiration.

Elle causa avec Narcisse quelques instants, lui demandant des nouvelles de la sœur qui lui restait et de ses neveux, les enfants de cette sœur, qu'elle n'avait jamais vus.

— Mais je ne veux pas vous retenir trop longtemps ici, nous dit-elle. J'ai des secrets à vous confier; je me suis demandé si j'aurais le courage de vous raconter ma vie. J'ai reculé; mais, décidée à tenir une promesse (je devrais dire une prière) faite spontanément et sous le coup d'une certaine exaltation, j'ai passé la nuit à écrire, et c'est quelques pages que je vous demande d'écouter. Je n'ai aucun talent de rédaction. Prenez seulement pour sincère le résumé que je vais vous lire.

— Demoiselle, s'écria Narcisse en la voyant tenir d'une main fort tremblante les feuillets qu'elle venait de prendre dans sa poche, si cela vous coûte, ne lisez pas; nous n'avons pas besoin de savoir pour nous taire!

— Je n'en doute pas, monsieur Pardoux, reprit-elle; mais je tiens à votre estime, et je dois aux principes religieux que j'ai proclamés par mes années de renonce-

ment au monde, de ne pas laisser dans votre opinion une tache sur ma conduite.

— Eh! mon Dieu, nous savons bien que vous ne pouvez rien avoir de mauvais à vous reprocher; nous avons craint seulement une amitié dangereuse...

— Eh bien, s'il en est ainsi, reprit-elle, vous me donnerez un bon conseil.

Et elle essaya de lire; mais elle était trop émue intérieurement. La voix lui manqua dès les premières lignes.

— Tenez, me dit mademoiselle d'Estorade, je suis oppressée et sottement timide. Mon écriture n'est pas difficile à lire. Voulez-vous bien vous en charger?

Je pris le manuscrit et lus ce qui suit :

« J'ai peu connu mon père. Il était bon et rude. Ma mère le craignait et le chérissait. Elle était frêle et douce, charitable et sainte. Elle m'éleva dans une piété ardente, mais toujours elle me prêcha l'indulgence pour les autres. Ses derniers entretiens avec moi furent pour me recommander de me préserver des passions.

» — Je les ai connues pour mon malheur, dit-elle. J'ai été éprise et jalouse de ton père. Je lui ai, par là, causé des chagrins que j'eusse pu lui épargner, et qui ont peut-être hâté sa mort; car il était irritable et supportait avec une impatience douloureuse mes pleurs et mes injustices. Quant à moi, le chagrin et le remords ont certainement hâté le cours de ma vie. Dieu me par-

donnera, je l'ai tant prié! Mais ma fin est endolorie, épouvantée par la crainte de ton avenir. Pauvre enfant qui as hérité de ma sensibilité et de mon manque de charmes, pourras-tu garder ton âme tranquille et tout entière à Dieu?

» Je voulus promettre à ma pauvre mère de me faire religieuse. Ce n'était pas alors précisément mon goût. Je n'aimais pas le bruit, il est vrai, et je n'aspirais pas à un monde que je ne connaissais pas; mais j'aimais la vie de campagne et la liberté. Cependant, j'eusse engagé tout mon avenir sur un mot, pour adoucir les dernières heures de ma mère bien-aimée. C'était là mon unique devoir.

» Ma sainte mère repoussa mon vœu.

» — Non, non, dit-elle, point de promesses à moi, ni à toi-même, je te le défends.

» Et, comme j'insistais sur ce qu'elle m'avait dit des souffrances et des aveuglements inséparables des affections humaines trop exclusives, elle ajouta :

» — Je te défends de prendre le voile, si tu dois le prendre, avant l'âge de trente ans. Pour se soustraire aux devoirs de la famille, il faut une vraie vocation, et tu ne l'as pas maintenant.

» Nous revînmes plusieurs fois sur ce sujet dans ses moments de calme. Dans ces moments-là, l'espoir de la conserver me donnait le courage de lui parler de moi-

même. Elle m'apprit de moi, ainsi que du monde, des choses que j'ignorais.

» — Pour être aimée de l'homme à qui l'on donne sa vie, me dit-elle, il ne suffit malheureusement pas de l'aimer de toute son âme, il faut encore lui plaire. Les hommes nous demandent plutôt des agréments que des vertus. Eh bien, ma fille, ces agréments que je n'ai jamais possédés, la nature ne te les a pas donnés. Comme moi, tu es mince, pâle, sans tournure, sans grâce, sans aptitude de coquetterie. Ta taille se voûte même plus tôt que n'a fait la mienne, et nos parents de Touraine, quand ils me voient de loin en loin, me disent : « Prenez-y » garde, elle pourrait bien devenir bossue. » Si cela t'arrive, ma pauvre enfant, il ne faudra pas songer au mariage. Tu es, par moi, le dernier rejeton d'une race dégénérée physiquement. Mon père et ma grand'mère étaient valétudinaires, et ils sont morts jeunes comme je meurs. Dieu te permettrait alors de te consacrer à lui sans partage, et là, ma fille, tu trouverais certainement le vrai bonheur. Mais retiens bien ceci, qu'il faut être plus qu'en âge de raison pour contracter un hyménée si ambitieux et si sublime avec la divine sainteté.

» Je n'éprouvai aucun chagrin d'apprendre que j'étais ainsi disgraciée. Au contraire, ma mère, en me dévoilant les douleurs cachées et les humiliations intérieures de sa vie conjugale, m'avait inspiré un tel effroi de l'affection

non partagée dans le mariage, que j'aspirai dès lors, sinon au cloître, du moins à la solitude, et j'étais, en quelque sorte, satisfaite de me dire :

» — Eh bien, puisque je suis ou dois être contrefaite, n'est-ce pas tant mieux pour moi? Je ne me ferai pas de vaines illusions, et, sans espoir possible d'être aimée, je n'aimerai jamais que celui qui ne prise et ne récompense que la beauté de l'âme.

» Ce n'est pas ici le lieu de dire quel coup me porta la mort de ma mère. Je ne le pourrais pas, d'ailleurs. Je n'avais aimé exclusivement qu'elle au monde. Depuis longtemps, je la voyais dépérir, et je me faisais l'illusion que ma tendresse et mes soins prolongeraient sa vie. Je restai seule sur la terre. Une excellente amie d'enfance, Louise Pardoux, songea bien à venir habiter avec moi; mais nous étions trop jeunes pour rester ainsi, sans chaperon, à la campagne. Sa sœur, que j'aimais aussi, allait se marier. Une de mes tantes, qui était bonne et riche, m'emmena en Touraine, dans une très-belle propriété, où elle voyait du monde.

» J'avais dix-huit ans, et tout, dans ce brillant monde, était nouveau pour moi. Mes cousines étaient belles et recherchées; je ne sentis point de jalousie contre elles, mais je sentis bien mon infériorité, et, tout en les aimant sans effort, je m'attachai de plus en plus à l'idée du célibat.

» Dans notre voisinage, un riche propriétaire, nommé M. Gerbier, avait une belle résidence, et les deux familles se voyaient souvent. Alban était le second fils de M. Gerbier. Il était élégant, froid, rêveur. Mes cousines l'appelaient le beau dédaigneux. Cependant, on remarqua vite qu'avec moi seule il se départait de son humeur farouche. Il causait avec moi et semblait éprouver de la sympathie pour la *boscotte;* c'est ainsi que m'appelait ma tante pour me taquiner et me forcer, disait-elle, à me tenir droite, chose qui m'était impossible, je n'osais pas trop l'avouer.

» Alban avait cette voix magnifique que vous savez, et, sans avoir étudié sérieusement la musique, il chantait à ravir. On l'admirait beaucoup dans son entourage et dans le nôtre. Quand il voulait bien chanter, on lui pardonnait sa mélancolie et sa froideur.

» Je l'accompagnais souvent au piano, et, pour le décider à se faire entendre (car il y faisait beaucoup de façons), j'avais quelquefois sur lui une certaine influence. J'avais l'air de pouvoir, seule, lui donner confiance dans son talent, qu'il affectait de dédaigner comme le reste. On remarqua notre bonne entente et on en plaisanta dans la famille. Je répondis ce qui était vrai : Alban n'était certes pas indifférent à l'effet qu'il pouvait produire sur les autres femmes; s'il était à l'aise avec moi seule, c'est parce que j'étais absolument sans conséquence.

» A cette époque, je n'étais pas riche. Mes parents

m'avaient laissé cette terre d'Estorade, qui est vaste, mais dont, grâce à ces beaux rochers que j'aimais tant et que j'aime toujours, le produit était mince. Ma pauvre personne ne faisait donc pas illusion aux chercheurs de mariage, et nul ne pouvait penser sérieusement que le fier Alban s'était épris de moi.

» Comme, tout au contraire, il songeait à épouser une de mes cousines et que l'on s'en doutait bien, les plaisanteries dont j'étais l'objet n'avaient rien d'amer, et j'en riais comme les autres.

» Malgré cette velléité d'hyménée, Alban n'était décidé à rien. Un jour que nous causions ensemble dans un coin du salon plein de monde, je le confessai, ou plutôt je le pénétrai. Ce talent de chanteur, cette belle voix dont il paraissait faire si peu de cas, c'était là l'orgueil, le rêve, la passion de sa vie. Il avait alors vingt-deux ans. Il avait fini toutes ses études, et son père le pressait d'embrasser un état. Il les critiquait et les méprisait tous. La musique était la seule chose qu'il crût digne de lui. Il parlait si vivement de l'*art* et de ce qu'il appelait l'*artiste* (c'était pour lui comme qui eût dit l'*homme,* le seul être digne de ce nom), que l'on remarqua l'émotion de son regard, et comme sa langue se déliait en me parlant.

» Moi, je ne m'étonnais pas de son enthousiasme pour la musique, que j'ai toujours aimée passionnément. Mais je l'exhortais à ne pas contrarier le vœu de sa famille

pour une satisfaction toute personnelle, lorsque ma tante vint nous interrompre avec quelque dépit. L'excellente femme n'avait pas de jalousie pour ses filles; elle croyait, de bonne foi, qu'Alban se faisait un jeu de me monter la tête pour se moquer de moi. Elle s'y prit maladroitement, et les quelques mots qu'elle lui dit pour lui reprocher son assiduité auprès *d'une seule personne* de sa famille furent entendus et mal interprétés. Alban lui-même s'y trompa. Il crut qu'on cherchait à l'engager, à le compromettre vis-à-vis de moi... Il répondit sèchement, sortit au bout d'un instant, et partit pour Paris le lendemain.

» Il s'y jeta dans la vie d'artiste, y mangea son avoir (l'héritage de sa mère), demanda ensuite ma cousine en mariage, fut refusé et perdu de vue entièrement par ma famille.

» Quant à moi, l'incident n'avait nullement troublé mon repos. Je me laissais toujours de bonne grâce plaisanter sur mon amitié mystérieuse pour Alban Gerbier. Cette amitié n'existait ni dans son cœur ni dans le mien; je pouvais donc en rire.

» Je passai trois ans en Touraine, et, sur ces trois ans, deux hivers de trois mois à Paris. Je vis donc réellement le monde, et je dois dire que je ne le pris point en haine comme je m'y étais attendue. Je ne m'y jetais pas tout entière, comme mes cousines; je n'allais pas au bal, et, en

fait de spectacles, j'allais seulement aux Italiens. Je sortais peu; j'étais souffrante fort souvent. La vie de Paris, et même celle de la campagne en Touraine, ne convenaient pas à ma santé. J'avais été élevée en montagnarde, assez pauvrement, et ce rude exercice, auquel nous sommes forcés ici, faute de chemins et de voitures, avait servi à me préserver des effets d'une constitution délicate. La vie en *carrosse,* comme je l'appelais, dans un air moins vif et moins pur que celui d'ici, me rendit si chétive que l'on craignit pour ma poitrine. Je contractai un aspect cacochyme, et j'y gagnai de ne prendre du monde et des plaisirs que ce qu'il me plaisait d'en prendre.

» J'aimais les relations douces, amicales, et je dois, je peux le dire, la conversation des hommes distingués. Je ne m'y mêlais guère, je n'étais pas de force; mais j'écoutais et j'apprenais à penser et à raisonner. D'ailleurs, je me sentais plus a l'aise avec eux qu'avec les femmes. Celles-ci affectaient trop de me plaindre, et je n'avais pas besoin de cette continuelle pitié, moi qui prenais si bien mon parti d'avoir un rôle à part dans la vie, et de ne rivaliser sur aucun point avec elles. Les hommes me paraissaient et m'ont toujours paru plus indulgents ou plus délicats dans leur compassion. Du moment qu'on ne leur demande que de l'estime et de la sympathie sans avoir la moindre idée de leur plaire, ils portent, dans ce

genre de relations, une franchise et un sentiment de véritable protection que l'on ne rencontre pas toujours chez les femmes.

» Cependant, quand j'eus atteint ma majorité, je pris, brusquement en apparence, le parti de revenir dans ma province et de m'ensevelir dans la retraite. Ce fut une grande surprise pour ma tante, car je venais d'hériter d'un vieux parrain qui m'avait prise en affection et qui me laissait trente mille livres de rente en biens-fonds. Dès lors, j'étais très-mariable, je n'étais plus *boscotte,* j'avais même une figure agréable, et les partis se présentaient. Je n'avais qu'à choisir.

» Mais j'avais fait mes réflexions durant ces trois années. J'avais pris assez d'expérience et de jugement pour comprendre que, si je n'avais plu à personne dans ma pauvreté, je ne pouvais avoir acquis, par le fait d'un testament imprévu, le don de charmer les yeux. J'avais assez de la vie oisive et facile; ma santé s'y perdait, et mon âme n'y trouvait qu'un sentiment sans grandeur et sans vrai profit. J'étais restée, sans qu'il y parût beaucoup, aussi pieuse que ma mère m'avait faite; j'avais besoin d'enthousiasme et de dévouement. Les circonstances et le commerce du monde avaient retardé, mais non attiédi l'élan de ma foi. Riche, j'avais d'ailleurs des devoirs nouveaux. Je voulais me consacrer au soulagement des malheureux, et particulièrement à l'éducation des enfants pauvres :

j'adore les enfants! Je devais, je voulus servir de mère à des orphelins.

» Il y eut un grand combat dans ma famille pour me retenir. Je ne cédai point. Je vins ici revoir ces lieux tout parfumés du souvenir de ma mère; puis je m'occupai de la fondation de l'établissement que je dirige, et, jusqu'à ce jour, j'y ai donné tous mes soins... »

— Et vous y avez trouvé le bonheur? dit Narcisse à mademoiselle d'Estorade, en interrompant, malgré lui, ma lecture.

— Le bonheur, n'est-ce pas ce que je cherchais? répondit-elle avec douceur et tranquillité. Il s'agissait, non pas de me satisfaire, mais de *m'utiliser*.

Elle me fit signe de poursuivre, mais en se détournant un peu, comme si ce qui allait suivre eût dû lui causer quelque confusion.

Je repris son récit:

« Je menais depuis six ans cette vie régulière, sans vouloir m'asservir à la profession religieuse, et sans vouloir même y songer avant l'âge que ma mère avait fixé pour ma liberté sur ce point, lorsque, l'année dernière, comme j'étais venue à Estorade pour renouveler le bail de mes vieux fermiers, je fus surprise par une rencontre imprévue.

» La soirée s'avançait, et j'étais seule au château, dans ma chambre, perdue dans la contemplation d'un beau

ciel d'orage. Le tonnerre grondait et la pluie commençait à tomber, lorsque j'entendis une admirable voix d'homme chanter, sous le balcon, le passage du *Comte Ory :*

Dame de beauté,
Donnez-nous de grâce
L'hospitalité!

» J'ai toujours été enjouée, jamais prude, et, sans songer à reconnaître la voix d'Alban Gerbier, après huit ou neuf ans d'oubli complet, je me mis à rire, en me penchant sur le balcon, pour faire voir au chanteur imprudent la figure et la taille de celle qu'il appelait *dame de beauté*.

» Il trouva alors dans sa mémoire ou il improvisa un autre fragment musical pour me dire qu'il s'était égaré à la promenade, que la nuit s'annonçait bien mauvaise, et qu'il demandait un abri. Je lui envoyai le père Bondois, mon portier à la ville, mon écuyer à la campagne. On le conduisit chez le fermier, qui l'hébergea, et où il apprit qui j'étais, car nous ne nous étions reconnus ni l'un ni l'autre.

» Je ne le vis pas avant le lendemain matin. Il demanda à me parler au moment où je remontais en voiture pour retourner à mon couvent.

» Il se nomma et me fit connaître sa position précaire, que j'ignorais entièrement. Il s'appelait depuis longtemps

Albany, il avait eu quelques succès dans les grandes villes et même à Paris; mais il n'avait, en somme, rencontré que fort peu la gloire, et pas du tout la fortune. Je le plaignis et l'exhortai à retourner auprès de son père. Il me promit de le faire, sinon avec la résolution de renoncer à la vie d'artiste, du moins avec la ferme intention, disait-il, de reconquérir l'affection qu'il avait froissée. Mais, pour effectuer ce projet, il lui fallait passer quelques jours à la Faille pour remplir l'engagement d'y chanter, et avoir de quoi faire le voyage de Touraine.

» Je lui offris de lui prêter la somme nécessaire. Il refusa avec sa hauteur accoutumée.

» — Dès lors, lui dis-je, notre entrevue était inutile. J'ai choisi une position qui me fait un devoir d'obliger tous ceux qui réclament mon dévouement, et même d'aller au-devant des besoins de ceux qui, comme vous, sont trop fiers pour le réclamer. Si je ne puis rien pour vous, permettez que je vous quitte : mon temps ne m'appartient pas.

» Je fus un mois sans le revoir et sans entendre parler de lui, bien qu'il chantât au théâtre de la ville, et que les répétitions des chœurs d'opéra vinssent quelquefois se mêler, comme un bizarre et infidèle écho, aux chants de nos religieuses dans la chapelle.

» Un matin, je reçus la visite du docteur Fourchois. C'est un très-excellent homme, peu riche, qui s'adresse

souvent à moi pour ses malades indigents. Je le connais depuis mon enfance. Cette fois, il me demandait des secours pour un pauvre chanteur que la troupe de passage avait été forcée de laisser à la Faille, où il avait été pris d'une fluxion de poitrine assez grave. Ce jeune homme laborieux, mais imprévoyant, manquait de tout, et, grâce à la méfiance des bourgeois et des artisans de petite ville pour tout ce qui s'intitule *artiste*, il était littéralement abandonné, presque mourant, sur un grabat.

» Je lui envoyai une garde, des médicaments, du linge, enfin tout ce qui lui était nécessaire, en priant toutefois le docteur de n'en rien dire. Que de lazzis n'eût-on pas faits dans la ville, en apprenant qu'une abbesse (on s'amuse à m'appeler ainsi quelquefois) s'occupait de secourir et de faire soigner un comédien !

» Le docteur fut discret; mais Albany se préoccupa beaucoup, lorsqu'il fut guéri, d'une petite somme que j'avais fait glisser dans son tiroir, pour le mettre à même de retourner chez ses parents, et il arracha au docteur l'aveu de la part que j'avais prise à sa situation. Il me fit demander alors la permission de venir me remercier et de me signer un billet avant son départ. J'espérais lui être utile en le maintenant dans ses bonnes résolutions, et je le reçus au parloir.

» Il était si changé et si faible encore, qu'il me fit peine. Il se montra plus reconnaissant de mes services

qu'il n'était nécessaire, surtout envers moi, dont le devoir est d'agir comme je fais, et qui ne lui avais témoigné rien de particulier dans mon intérêt pour sa détresse. Il fut plus expansif et plus affectueux que je ne l'avais connu autrefois. Son esprit avait beaucoup gagné, et, bien qu'il n'eût pas dû voir toujours très-bonne compagnie dans sa vie errante, ses bonnes manières n'avaient rien perdu. Assez pauvrement habillé et les traits ravagés par la fièvre, il était toujours, ou du moins je croyais retrouver en lui l'élégant rêveur et le *beau mélancolique* d'autrefois.

» Il me remercia avec une certaine effusion; il avait vu de près une mort affreuse, la mort au sein de la misère et de l'abandon. Sa fierté était ébranlée. Il écouta mes remontrances, me jura d'aller implorer le pardon de son père, et me demanda la permission de m'écrire pour me faire part et me bénir encore du bonheur que, grâce à moi, disait-il, il allait enfin trouver dans l'accomplissement de ses devoirs et la tendresse de sa famille. Il voulait aussi, dès qu'il serait chez lui, me renvoyer l'argent que je lui prêtais. Je dus y consentir pour ne pas froisser sa délicatesse.

» Au bout d'un mois, je reçus de lui une lettre datée de Toulouse. Il avait été forcé, disait-il, d'y aller chanter pour satisfaire à une dette d'honneur qu'il n'avait pas voulu m'avouer, dans la crainte que je voulusse ne la payer.

Il comptait partir pour la Touraine au mois de janvier.

» Je ne crus pas devoir lui répondre. Je me méfiais de sa parole. Je croyais qu'il ne cherchait que des prétextes pour y manquer.

» Il m'écrivit, au 1er janvier, qu'il partait le lendemain. Sa lettre était pleine d'affection, de gratitude et de tous les meilleurs sentiments. Il faisait un retour sur le passé pour me rappeler la sympathie qne l'on nous attribuait autrefois l'un pour l'autre, et qui, de sa part, était vive et sincère. « Vous avez peut-être, à cette époque, » disait-il, » trouvé mon brusque départ peu affectueux. C'est la » faute de votre tante, qui me reprochait de prétendre à » vous plaire. Hélas ! je ne visais pas si haut ! Je savais » fort bien que vous formiez dès lors l'unique vœu de » vous retirer du monde, comme vous l'avez fait depuis. » Votre caractère me semblait tellement supérieur à tout » ce qui vous entourait et à moi-même, que j'eusse à » peine osé aspirer à une amitié fraternelle. Est-il trop » tard pour que j'y aspire encore ? Mes erreurs et mes » fautes m'en ont-elles rendu indigne ? Le ciel sait pour- » tant que je n'ai rien à me reprocher contre l'honneur, » et que j'ai été aux prises avec des circonstances aux- » quelles peu de consciences résistent. Je suis un homme » éprouvé, et j'ose dire invulnérable. Rendez-moi donc » cette confiance et cette estime que vous m'accordiez » autrefois. Donnez-moi de vos nouvelles, ou, si c'est

» trop de bonheur et de consolation pour moi, lisez du
» moins mes lettres. Ce sont celles d'un homme qui
» n'oubliera jamais l'attachement et le respect qu'il vous
» doit. »

» Il m'écrivit d'autres lettres sur ce ton; mais, plutôt que de les transcrire par fragments, j'en mettrai l'original sous les yeux des personnes qui doivent me lire... »

— Dois-je en donner lecture? demandai-je à mademoiselle d'Estorade.

— Non, dit-elle en se levant; ce serait vous fatiguer inutilement pour moi qui les ai lues et relues. Veuillez les lire des yeux avec M. Pardeux, je désire que vous vous formiez une opinion sur celui qui les a écrites, et que vous ne l'accusiez pas d'avoir voulu exploiter mon cœur et ma bourse, car cela n'est pas.

Elle s'éloigna un peu de nous et alla s'asseoir dans les rochers, au-dessus de la prairie, mais sans nous perdre de vue.

Je lus avec Narcisse les lettres d'Albany.

Elles étaient d'un esprit cultivé et d'un homme intelligent. Le ton de familiarité amicale qu'il y prenait parfois eût pu sembler déplacé envers une personne qui, de son propre aveu, ne lui avait répondu que rarement et avec beaucoup de mesure et de retenue; mais l'enthousiasme de respect et de vénération qu'il affichait pour *sa bonne sainte, son ange gardien, sa douce madone,* était un cor-

rectif dont mademoiselle d'Estorade avait pu ne pas se défier. Il avait écrit une douzaine de ces lettres singulières, dont le but n'était pas facile à pénétrer. Il y en avait d'assez éloquentes, toutes étaient spirituelles, tantôt enjouées, tantôt mélancoliques. La dernière était triste et attestait, par certains airs de reproche, que mademoiselle d'Estorade ne s'intéressait à lui que comme une sœur de charité à un malade.

Le caractère que je lui avais attribué en causant avec lui se révélait clairement dans ces lettres. Un orgueil déplacé, exagéré, lui faisait, à chaque pas, perdre le bon chemin. Il s'en allait à reculons dans sa carrière, se plaignant de tout le monde, dénigrant toutes les occasions qu'il avait manquées, et ne voyant rien qui fût digne de lui ou de ses regrets. Mille projets vagues et fantasques se croisaient dans sa cervelle. Il se croyait certain de passionner l'Italie; mais le goût était perdu en Italie, et il craignait de s'y amoindrir. Il avait des velléités de fortune immense en Amérique; mais les Américains étaient incapables d'apprécier un artiste qui ne voulait pas faire de *puffs* et de réclames, et il reculait devant la nécessité de se mettre dans les mains d'un *exhibiteur*.

Il trouvait tous les projets admirables au premier abord, et annonçait des combinaisons excellentes qui se changeaient en déceptions avant le moindre commencement d'exécution. Il démolissait alors avec beaucoup d'esprit

et de jugement l'édifice que ses illusions avaient élevé avec enthousiasme. Mais, à force d'ébaucher et d'effacer le tableau de son avenir, il restait devant une toile blanche. Ces réflexions qu'il recommençait à faire, après les avoir ressassées pendant dix ans, avaient pu paraître nouvelles à mademoiselle d'Estorade. Pour moi, elles me semblèrent de tristes redites d'un thème usé. La vie de ce jeune homme était manquée. Il était trop tard pour qu'il s'arrachât à cette habitude de courir la bohème, dont il parlait avec mépris comme d'un pis aller où le rejetaient l'injustice et l'ignorance d'autrui, mais où, pour son malheur, il se plaisait à son propre insu, par la seule raison qu'il s'y trouvait dans des conditions où il pouvait primer son entourage. C'est là le secret de beaucoup d'existences d'artistes de province, et ce serait, en somme, un assez bon secret, s'ils en prenaient bravement leur parti; mais bien peu le prennent et acceptent sans aigreur une position secondaire. Presque tous se disent et se croient *méconnus*. Malgré tout son esprit, Albany ne faisait point exception et donnait en plein dans ce travers ridicule.

La plupart des lettres que nous lisions avaient été écrites chez son frère, en Touraine. Il racontait y avoir été accueilli avec douceur et bonté. Mais on n'avait pas tué le veau gras pour son retour. On s'était également abstenu de transports de joie et de reproches inutiles. Il

s'était laissé conseiller d'abandonner l'art et de se faire une petite position industrielle ou administrative; mais il n'avait voulu s'engager à rien, et il parlait de sa famille en termes convenables, il est vrai, mais avec un fond de tristesse qui frisait l'amertume et le dépit. S'il n'était rien et ne savait rien être, c'était toujours parce que les autres ne l'avaient pas assez aidé. Du reste, il montrait de la délicatesse, et s'irritait presque des nouvelles offres de service que paraissait lui avoir faites mademoiselle d'Estorade.

— Qu'est-ce que tout cela? me dit Narcisse quand nous eûmes fini de lire. Je vois bien que ce garçon est un douillet qui craint d'écorcher ses mains blanches au travail utile. Je le savais de reste! Mais pourquoi, lui qui n'aime que lui-même, qui ne demande aux femmes que du plaisir, aux hommes que des applaudissements, qui, enfin, n'a jamais connu ni l'amitié ni l'amour, fait-il un si grand étalage de sentiments tendres et honnêtes pour mademoiselle d'Estorade? Ce n'est pas de la vraie reconnaissance; il est ingrat comme trente chats; je le sais, moi qui l'ai obligé maintes fois! Est-ce un calcul pour l'avenir? Veut-il lui montrer du désintéressement et de l'orgueil, pour mieux la plumer ensuite?

— Ce serait possible, répondis-je; pourtant, je ne le crois pas, et vous-même, vous n'avez rien de trop sérieux à lui reprocher?

— C'est vrai! Eh bien, alors ?

— Eh bien, alors, ou il est amoureux de sa bienfaitrice, ou il y a, dans un coin de ce cœur sec, une certaine faculté de comprendre et de chérir une nature d'élite. Peut-être encore l'orgueil d'inspirer de l'intérêt à une personne si haut placée dans l'estime publique y trouve-t-il son compte. Il n'a pas été gâté, probablement de ce côté-là, depuis dix ans de mauvaise compagnie !

— Bah ! bah ! dit Narcisse repoussant les lettres avec humeur, il songe à l'épouser, et, quand il vous a dit qu'elle était trop horrible, il cachait son jeu ! Je gage que sa fortune le tente, et que...

— Attendez, mon ami, lui dis-je, nous allons peut-être savoir à quoi nous en tenir; voici mademoiselle d'Estorade qui revient vers nous.

## V

Elle revint, en effet, et, reprenant son manuscrit, qui n'était pas terminé, elle nous dit :

— Le temps et le courage m'ont manqué pour écrire le reste ; je vais tâcher de vous le raconter.

— Eh bien, non, répondit Narcisse, il ne le faut pas.

Cela me fait souffrir de vous voir devant nous comme à confesse. Nous ne sommes pas des curés, mordieu! Vos secrets sont à vous. Répondez seulement à une question, demoiselle, et croyez que, si je me la permets, c'est parce que j'ai peur pour vous, et que... et que, ma foi! je me souviens de l'amitié qu'il y avait autrefois entre nous! Cela me ferait de la peine de vous voir malheureuse, et je crois que vous le serez diablement... Pardon! je veux dire beaucoup, si...

— Achevez, Narcisse; que supposez-vous? que me demandez-vous?

— Je suppose que... tant pis! Je vous demande si vous pensez à épouser ce monsieur?

— L'épouser, moi? y songez-vous? s'écria mademoiselle d'Estorade, surprise et troublée.

— Dame! reprit Narcisse embarrassé, une fille comme vous... je veux dire une demoiselle de votre rang, avec tant de religion et d'honneur, ne peut pas voir autrement dans ces choses-là!

— Ces choses-là? reprit en rougissant mademoiselle d'Estorade; vous croyez que j'ai de l'amour pour Albany?

— Dame! pardonnez-moi. Si vous n'en avez point, c'est tant mieux; mais vous paraissiez convenir hier...

— Hier, j'étais folle. Je me suis crue coupable en me voyant dévoilée... Coupable! non, je ne le suis pas comme vous croyez... Pourtant, je devrais l'être beau-

coup à mes propres yeux ! Tenez, tenez, il faut que je vous dise tout ; ne m'en empêchez pas, je m'en sens le courage aujourd'hui. Demain, je ne l'aurais peut-être plus.

» Quand Albany m'eut écrit la dernière de ces lettres, il arriva tout à coup à la Faille avec une troupe chantante, il y a de cela six semaines. Je refusai de le recevoir. J'avais espéré qu'il renoncerait à sa mauvaise vie ; je ne croyais pas à la déférence d'un homme qui se jouait ainsi de ses bonnes résolutions, et qui demandait les conseils de l'amitié pour ne pas les suivre. Dans ma vie oisive, au point de vue de la personnalité, j'avais, j'en conviens, subi une sorte de charme et goûté un plaisir qui ressemblait, si j'ose ainsi parler, à un amusement sérieux, en recevant ses lettres.

» Nous autres recluses, nous ne savons rien du cœur humain, et, quand nous avons passé dix ans à oublier la vie de relations et à nous sentir étrangères à la société, nous n'avons guère sujet, convenez-en, de nous méfier de nous-mêmes. On nous représente toujours comme des âmes en peine, dévorées de regrets, d'ennuis, de rêves funestes. Je crois bien que le cloître a caché des larmes, étouffé des victimes ; mais ces temps ne sont plus. On ne force plus personne à s'immoler, on ne sacrifie plus les filles pour établir leurs frères. Les lois ne ratifient plus les vœux éternels. Toute religieuse qui regrette sa liberté

peut invoquer le droit inaliénable et retourner au monde, à la société, à la famille.

» Pour moi qui n'avais pas pris d'engagements, même temporaires, je n'avais aucun sujet de m'exalter, et vous avez vu que mon caractère et mes habitudes d'esprit ne m'y portaient pas. Je n'éprouvais aucun ennui : je n'en avais pas le temps. Ce n'est donc pas un besoin d'aimer une personne infortunée plus qu'une autre qui m'intéressait à Albany. Mais, dans ce hasard qui nous avait rapprochés, et dans cette confiance que j'avais peut-être acquis le droit d'avoir en moi-même, je n'ai pas songé à me défendre d'un certain attrait que son éloquence, son esprit et ses talents m'avaient inspiré. Je faisais plus de cas d'une âme si bien douée que de celle du premier venu, et, si j'avais pu la ramener de ses erreurs et la rendre à Dieu et à ses devoirs, j'aurais été contente et un peu glorieuse peut-être.

» J'eus donc quelque tristesse de le voir retombé si bas, car le docteur Fourchois, en m'apprenant ses nouveaux succès sur le petit théâtre de notre ville, m'apprit qu'il était plus que jamais livré au désordre et à la folie ; qu'il passait sa vie à jouer et à se moquer de tout ; enfin, qu'il vivait maritalement avec une actrice sans l'aimer, sans la protéger et sans s'abstenir d'autres intrigues plus fâcheuses encore. Tout cela me fit du mal et me causa une grande honte. Je rougissais d'avoir cru à quel-

que chose de bon dans cette malheureuse nature. Je priais pour elle et ne sentais pas l'espoir d'être exaucée. Enfin, j'éprouvais une peine singulière, et je désirais de ne plus entendre jamais parler de lui.

» Il fit alors tout au monde pour me voir, malgré moi. Il se présenta dix fois au couvent, et deux soirs de suite, à minuit, je l'entendis chanter sous la terrasse de notre enclos. Il y revint, dans le jour, comme par hasard. Il prodiguait là, en plein air, les plus doux trésors de sa belle voix, au risque de la perdre. Mes religieuses étaient ravies de l'entendre, et voulaient m'emmener au jardin pour l'écouter de plus près. Je m'y refusai. Il m'écrivit des billets fort exaltés; je ne répondis pas. Je pensais le décourager : je voulais que tout fût fini entre nous.

» Il y a trois jours, une circonstance puérile détruisit le fruit de ma prudence et de ma volonté. Une fauvette avait son nid dans le jasmin de ma fenêtre. Je protégeais la petite couvée, je m'y intéressais. Un coup de vent d'orage dérangea le nid, et un des petits tomba de branche en branche, jusqu'à terre, sans se faire de mal. Je courus pour le ramasser, mais ses petites ailes le portaient déjà. Il se sauva sur un arbre, tomba encore, se releva et franchit le mur qui sépare notre jardin du petit enclos que vous me réclamiez hier, et que je suis prete, maintenant, Narcisse, à vous abandonner.

— Merci, demoiselle ! dit Narcisse, mais j'y tiens comme à un fétu. Donc, le petit fauveteau ?...

— M'inquiétait d'autant plus, dit mademoiselle d'Estorade en souriant à travers un certain malaise, que votre jardin est fréquenté par des chats qui font un grand vacarme toute la nuit. Je courus chercher la clef de cette fatale porte que je n'aurais jamais dû franchir, et je ne retrouvai pas le fugitif, mais bien Albany, qui se promenait tranquillement chez vous, fumant un cigare et gesticulant un rôle tout le long de l'allée qui suit la palissade.

» Je me retirai sans paraître le voir ; mais il m'avait vue, lui. Il s'élança et faillit briser le treillage pour me retenir ; et, comme je ne voulais pas qu'il portât la main sur moi, et que, d'ailleurs, fuir devant lui me paraissait d'une bégueule ridicule, je lui parlai pour lui dire que je ne voulais plus avoir aucune relation avec lui. Je lui montrai même un mécontentement assez sec de l'insistance qu'il mettait à se faire admettre à mon parloir malgré ma défense, et sans se soucier des propos ridicules qui pourraient en résulter pour lui comme pour moi.

» Il s'accusa et me témoigna un repentir violent. Si je lui retirais mon amitié ou du moins ma pitié, il était perdu. Il ne lui restait plus personne au monde. Il était de nouveau brouillé avec sa famille. Son père, ne pouvant l'amener à ses fins, l'avait, disait-il, chassé, presque maudit. Il parlait même de se tuer, tant il était

malheureux, isolé sur la terre, découragé de la vie.

» Je l'engageai alors à s'expliquer tout de suite et en peu de mots. Cela lui était impossible. Il avait des aveux embarrassants à faire. Je n'osais rester un instant de plus dans ce jardin où l'on pouvait nous surprendre. Je ne sus pas lui refuser de l'entendre, mais je l'avertis que ce serait la dernière fois. Il s'engagea à ne plus jamais m'importuner, si, après l'avoir écouté, je le jugeais incapable de réhabilitation. Mais, comme je ne pouvais le recevoir au couvent, après l'espèce de petit scandale qu'il avait fait à la porte, et dont mes religieuses s'étaient alarmées, je promis de revenir dans ce même jardin où nous venions de nous rencontrer, pourvu que ce fût à une heure où personne n'avait l'habitude d'y entrer. Il prétendait connaître parfaitement les habitudes de cette localité. Il la voyait, disait-il, à toute heure, en se balançant avec une corde de gymnastique, le long d'un pilastre qui fermait de ce côté la tonnelle des comédiens. Il savait que personne n'y entrait la nuit. Je refusai d'y venir la nuit. Il me proposa le matin, m'assurant que, d'ailleurs, en m'asseyant sur des planches qui se trouvaient là derrière le chèvrefeuille, je ne pouvais être vue de personne.

» Je trouvai tout cela romanesque et ridicule; je m'y refusai. Il me menaça alors sérieusement de se tuer si je n'écoutais le secret qu'il avait à me confier et d'où dé-

pendaient son honneur et sa vie. Je cédai à regret, craignant que ma démarche ne fût ébruitée et mal interprétée. Il parut y vouloir mettre beaucoup de prudence, et, m'avouant qu'une personne jalouse surveillait ses démarches, il me pria de faire prendre, le soir, dans ce même chèvrefeuille qui nous séparait, un avis qu'il me donnerait de l'heure précise où il serait sûr de n'être suivi ni observé.

» Vous savez le reste. J'eus l'imprudence de faire prendre le billet par Bondois, et, quand je l'eus entre les mains, je rougis de voir que j'acceptais le rendez-vous d'un homme de mauvaise vie, et je résolus de ne pas m'y rendre.

» Pourtant, je m'y suis rendue, et là est ma vraie faute, ma vraie honte. J'ai risqué une démarche innocente, il est vrai, mais qui pouvait compromettre ma réputation, une réputation dont je dois compte à Dieu, puisque je me suis, sinon enchaînée par des vœux, du moins consacrée, par une longue pratique, à son service exclusif.

» L'entretien que vous avez entendu, en partie, roula uniquement sur mademoiselle Julia. Albany avait été mis en prison pour dettes aussitôt après son départ de Touraine. Cette actrice, éprise de lui, l'avait sauvé à son insu. Il m'avait attribué ce mystérieux bienfait. Il avait supposé qu'instruite de ses disgrâces, j'avais satisfait le créancier qui l'avait fait incarcérer. Il venait de découvrir, en arrivant à la Faille avec Julia, que le bienfait venait d'elle. Le sa-

chant orgueilleux, elle le lui avait caché jusque-là; mais, dans un accès de fureur jalouse, elle le lui avait reproché dans des termes insoutenables, avouant le moyen honteux dont elle s'était servi pour obtenir d'un autre homme, qu'elle haïssait, l'argent nécessaire pour sauver son amant, et voulant que celui-ci admirât l'excès de sa passion pour lui. Albany était tellement désespéré de cette humiliation, qu'il avait engagé trois ans de son avenir pour aller chanter à Nantes, après avoir refusé des conditions désagréables dans cette ville. Il allait partir, mais on refusait, à Nantes, de lui faire l'avance d'une année, et il s'était résolu à accepter enfin mes offres de service, aimant mieux devoir à une amie sérieuse qu'à une folle et coupable maîtresse.

» Je le remerciai d'avoir en moi cette confiance, et je promis que la somme nécessaire lui serait remise dès le lendemain. En même temps, je l'exhortai encore à changer de vie, à rompre avec cette Julia, ou à la prendre au sérieux, afin de la convertir. Il repoussa l'idée de la supporter un jour de plus, et me remercia ardemment d'avoir sauvé son honneur. Voilà, mot à mot, toute l'histoire de nos relations, et le billet que j'ai reçu de lui, hier au soir, en est la preuve :

« Me voici acquitté jusqu'au dernier centime! Ah! vous êtes mon bon ange! Je pars ce soir, après la représentation de *Fra Diavolo*. Vous seule en êtes instruite.

A vous seule, je dirai où je suis; car je ne veux pas que cette *malheureuse* essaye de me suivre, et je laisserai passer les quelques semaines que j'ai à courir avant d'aller à Nantes, sans paraître devant le public. Je saura bien ainsi dépister cette créature. Adieu, je vous vénère et vous adore! Ne vous offensez pas de ce mot. N'exprime-t-il pas le respect le plus profond et le plus fervent de votre humble et reconnaissant obligé?

» ALBANY. »

— Sans doute, sans doute, dit Narcisse, vous êtes une sainte! c'est la vérité! mais, en attendant, cet homme, qui n'a fait que des sottises et des débauches, vous lâche là, sans façon, un mot que personne de vos parents ou de vos vrais amis n'oserait vous dire. Demoiselle, demoiselle! il faudrait rompre avec toutes ces écritures-là, ou bien ça mènera votre tête ou votre cœur plus loin que vous ne pensez!

Mademoiselle d'Estorade rougit beaucoup et parut faire un grand effort pour ne pas se montrer blessée d'une admonestation si franche. Je crus devoir prendre la parole, car elle m'avait regardé involontairement, et son regard semblait me dire : « Vous qui paraissez avoir l'usage et l'expérience du monde, ne protesterez-vous pas pour moi contre un pareil doute? »

Mais, au lieu de le repousser, j'avouai nettement que je le partageais.

— Vous avez daigné demander un bon conseil, lui dis-je, et Narcisse vous le donne avec une rudesse qui est un hommage de plus à votre caractère. Ce caractère est si exceptionnel et si supérieur, qu'il ne s'offensera pas du dévouement et de l'intérêt qu'il inspire. Narcisse vous a dit que vous n'étiez pas ici à confesse, et vous avez répondu : « Je dois, je veux me confesser. » Vous l'avez fait. Votre confession est une justification, nous l'avons très-bien compris. De quoi pouviez-vous, en effet, vous accuser? De trop de charité chrétienne et de bonté compatissante? A une pénitente comme vous, nous ne pouvons que dire : « Priez pour que nous soyons coupables comme vous! » Mais l'affaire ainsi jugée et enterrée quant au passé, permettez-nous de songer au chapitre de l'avenir... A moins pourtant que votre confiance ne s'arrête au fait accompli, et que vous ne nous jugiez indignes de vous comprendre et incapables de vous servir. Quant à moi, vous ne me connaissez pas et pouvez m'imposer silence, mais non me forcer à penser autrement que votre fidèle et véritable ami, M. Pardoux.

— Parlez donc! reprit-elle; dites tout ce que vous pensez; j'ai tort d'hésiter à l'entendre. C'est de l'orgueil, je le sens! Parlez et ne me ménagez pas! Vous trouvez qu'un sentiment de compassion m'a entraînée trop loin?

— Non, certes, non, si tout est fini entre Albany et vous. Oui, assurément, oui, si cette liaison doit continuer.

— Je suis bien décidée à ne pas le revoir; j'y courrais le risque d'être décriée. Mais, en dehors de ce danger, je ne vois pas où serait le crime de recevoir ses lettres.

— Et d'y répondre? s'écria Narcisse, tout à fait enhardi par la vivacité de sa sollicitude. Oh! convenez-en, demoiselle, vous avez dans l'idée de lui répondre encore!

— Pourquoi non?

— Vous y tenez donc bien?

— Pas tant que vous croyez, Narcisse. Je vous demande seulement de me dire où serait l'inconvénient.

— Vous êtes donc bien sûre de lui? D'où vous vient cette confiance? Sur quoi est-elle fondée? Sur ses bonnes mœurs, sur son caractère irréprochable? Voyons! dites, demoiselle! Pourquoi êtes-vous sûre de cet homme-là, tandis que vous vous méfiez de tous les autres?

— Moi, je me méfie de tous les autres?

— Oui, puisque vous vous renfermez depuis si longtemps!

— Je vous ai dit pourquoi je mène cette vie; vous avez bien vu que ce n'étaient ni la haine du monde ni le mépris du genre humain qui m'y avaient portée. Je ne suis pas méfiante... je n'ai pas le droit de l'être!

— Pourquoi donc n'en avez-vous pas le droit? Je ne comprends pas cette parole-là!

— Elle signifie que, n'étant plus jeune et n'ayant jamais été belle, je ne pourrais pas, sans sottise, me per-

suader que je suis exposée à ce que les autres femmes appellent des dangers. Je ne les connais pas, moi, ces dangers-là ! Ils n'ont pas de sens dans mon esprit. On m'a souvent fait entendre que j'étais bien à plaindre d'être ainsi posée dans la vie; et moi, je ne me suis jamais désolée de mon sort. Il a ses avantages, et je les réclame. Voyons, n'est-ce pas une véritable force que de se sentir, je ne veux pas dire au-dessus, mais en dehors des passions humaines? Ne dois-je pas jouir de l'impunité attachée à ma disgrâce? Ne suis-je pas une sœur de charité, une infirmière, au moral et au physique? Si j'ai le devoir de ne pas détourner la tête devant les plaies et la corruption, n'ai-je pas aussi le droit de dire : « Rien ne peut me souiller, et ma robe d'innocence est si bien tissue, qu'il n'appartient à aucune fange de s'y attacher? » Aux autres femmes la pudeur farouche et l'horreur des cadavres; à moi le courage de voir tous les maux, de panser toutes les blessures, d'assister toutes les agonies! Savez-vous pourquoi, en dépit de mes inclinations austères, je ne me suis pas arrêtée au projet d'être tout à fait religieuse? C'est parce que la tâche du cloître m'a semblé trop restreinte, et qu'en dehors de ce petit cercle de dévouements journaliers, où l'on tourne toujours sur soi-même, je voyais, dans la liberté, une suite de dévouements imprévus dont la limite n'était pas posée à mon aspiration. Ne comprenez-vous pas que j'étouffe parfois

dans le cloître, où, je l'ai reconnu peu à peu, l'on ne rend véritablement service qu'*aux siens*, c'est-à-dire aux gens qui pensent comme vous? C'est un sanctuaire où les dévots affluent, et dont les impies n'osent approcher; et, pourtant, les croyants n'ont pas réellement besoin de nous; ce sont les désespérés qu'il faudrait sauver. Laissez-moi donc essayer de sauver Albany, et ne dites pas que je me fie à lui. Non, je ne m'y fie pas, et je sais que le mal me le dispute avec des armes plus fortes sur lui que les miennes. Est-ce une raison pour que je l'abandonne? Ne lui ai-je pas déjà fait quelque bien? Est-ce la coutume, d'ailleurs, de laisser sans secours et sans assistance morale les malades condamnés? Ne leur doit-on pas des consolations et des encouragements jusqu'à la dernière heure?

» Où donc est le danger pour moi, je vous prie? Vous craignez que je ne vienne à aimer trop cet homme? Que signifie *trop* pour un être comme moi? L'amour est-il possible à qui sait ne pouvoir l'inspirer? Cet être-là serait fou, qui se dirait : « J'aime, en vue de moi-même, un » être nécessairement et fatalement ingrat envers moi. » Non! non! je ne suis ni méfiante, ni confiante! Mon rôle est la neutralité absolue, l'*impersonnalité!* J'ai trouvé pour moi ce mot-là, et j'aime à me le répéter. Ne suis-je point ici, en dehors de toute convenance sociale, en rendez-vous avec vous deux? Toute autre femme que moi

pourrait-elle y être avec cette tranquillité d'âme, et y parler, à cœur ouvert, de choses si délicates, sans éprouver de confusion et de crainte?

Mademoiselle d'Estorade parlait avec un grand abandon. Toute sa timidité avait disparu, et, bien qu'elle eût pu dire toutes ces choses avec une arrière-pensée de coquetterie, tant elle était idéale et d'un charme pénétrant dans ce moment-là, il y avait dans son exaltation une foi vive et aussi une bonne foi sincère. Elle m'inspirait un grand intérêt, mêlé d'un grand étonnement. Était-il possible que jamais l'espoir d'être aimée ne fût entré dans son cœur? Il le fallait bien, puisqu'elle était riche et célibataire à vingt-huit ans. Mais cette certitude de ne pouvoir inspirer l'amour fût-elle mieux fondée, s'ensuivrait-il rigoureusement qu'elle ne pût ressentir l'amour en dépit d'elle-même?

Ce dernier point était plus douteux, et je lui en exprimai la pensée avec toute la réserve possible. Narcisse enchérit sur ce doute avec sa rondeur ordinaire.

— Demoiselle, dit-il, moi, j'appelle les choses par leur nom, et ne sais point prendre le biais. Je ne sais pas si on peut, à nos âges, faire la croix comme vous la faites; mais je dis qu'une femme est toujours une femme, comme un homme est toujours un homme. Une femme a toujours besoin d'aimer un homme plus que tous les autres, surtout quand on est bonne et sage comme vous êtes. Eh

bien, ce serait un grand malheur pour vous d'aimer Albany, qui est honnête, je le veux bien, mais qui ne peut être pour une femme qu'un tourment, jamais un soutien.

Bien que mademoiselle d'Estorade écoutât Narcisse avec bienveillance, je vis qu'il ne pouvait la persuader en lui parlant de ses propres intérêts. Cette âme dévouée trouvait probablement à satisfaire son penchant naturel dans l'idée de souffrir et de se tourmenter pour l'objet de son affection. Elle fut plus effrayée de ce que je lui dis de l'avilissement où une âme pure pouvait tomber en faisant alliance trop intime avec une existence souillée par le libertinage. Elle était fière et s'estimait elle-même, en dépit de son humilité chrétienne et de sa modestie exagérée.

— J'y penserai, me dit-elle en terminant l'entretien. Vous m'avez dit des choses sérieuses; je vous en remercie tous deux, et vous promets de les examiner attentivement.

— Il eût mieux valu, dit Narcisse, nous promettre de ne pas tant examiner, et de couper court à ce commerce de lettres. Je m'en irais plus content, si j'étais sûr que c'est fini! Mais je n'en suis pas sûr, et je m'en vais chagrin!

— Je vois que vous avez encore de l'amitié pour moi, répondit mademoiselle d'Estorade en lui tendant la main, et je vous en remercie. Ne soyez pas trop inquiet. Ce

qui s'est passé entre nous m'a fait sentir que je devais à tout jamais supprimer les entrevues avec Albany, puisque je ne pourrais le voir ouvertement sans scandale, et secrètement sans descendre aux moyens de l'hypocrisie. Qu'eussé-je fait, qu'eussé-je dit, si, au lieu de vous, j'avais été observée par des gens sans délicatesse et sans générosité ? Il m'eût fallu nier, mentir... m'avilir, par conséquent. Non, je ne le reverrai plus ! Cela, je vous le jure, et vous devez compter sur ma parole !

— C'est toujours ça, dit Narcisse. Pour le reste, ma foi, si je savais parler au bon Dieu, je le prierais de vous rendre aveugle pour un temps !...

— Afin que je ne pusse ni lire ni écrire ? Mais ne pourrais-je pas alors vous prier de me lire les lettres d'Albany et vous dicter mes réponses ?

— Faites-le, demoiselle ! Oh ! je sais bien que l'honnêteté de la chose vous permet de tout confier à des amis ! Mais je vous réponds, moi, pourtant, que je jetterais au feu les belles écritures de ce monsieur, et je lui répondrais, de votre part, d'aller à tous les diables !

On se sépara ainsi amicalement et gaiement, sans se promettre de chercher ou de saisir l'occasion de se revoir, et mademoiselle d'Estorade s'éloigna, sans que Narcisse eût su trouver un mot pour lui en témoigner le désir. Il demeura fort triste, et, comme je lui en demandais la cause :

— Ah! ces dévotes, répondit-il, ça n'aime réellement personne! Ça peut se mettre des rêvasseries en tête, mais ça ne tient pas aux bonnes amitiés. N'aurait-elle pas dû me dire d'aller quelquefois à son parloir, causer avec elle, ou bien que, quand je viendrais chasser par ici, et qu'elle se trouverait par hasard dans son château, elle ne serait pas fâchée de me rencontrer? Voyez l'indifférence! Elle a eu affaire avec nous, rien de plus; une affaire délicate, on peut dire ! Eh bien, elle n'avait qu'une idée : se justifier et nous empêcher de mal penser d'elle. Et puis après, serviteur, je ne vous connais plus; en voilà encore pour une dizaine d'années.

— Narcisse, lui dis-je en voyant son émotion et son dépit, vous aimez mademoiselle d'Estorade!

— C'est absurde de dire ça, répondit-il en haussant les épaules. Je l'aime... pardié ! oui, je l'aime comme vous voyez, comme je vous le dis, mais pas autrement. Vous êtes bien sûr à présent que ce n'est pas une femme; ça n'existe pas, ce pauvre petit être! C'est un souffle; on plaint ça! On pourrait prier ça comme une image... Et encore! se faire une grande idée de la sainteté... C'est des romans à froid, bons pour les Albany. Moi, je dis que les dévotes, ça ne vaut pas les mères de famille, et que ça fait le bien en vue de soi-même, sans rien aimer qui vaille en ce monde.

— Vous dites, repris-je, que mademoiselle d'Estorade

n'est pas une femme? Moi, je la vois autrement. C'est une femme frêle qui n'aura jamais l'étoffe d'une matrone; mais c'est une figure qui s'empare de vous et qui vous reste dans l'imagination. On peut très-bien être amoureux de cette figure-là... et même de la personne. Tenez, n'est-ce pas elle qui s'en va, là-bas?

— Oui, oui, c'est elle, dit Narcisse, je la vois bien, allez! Elle prend le plus mauvais chemin pour ne pas s'en revenir avec nous.

Nous avions gravi les rochers qui nous entouraient, moi, sans m'en apercevoir, en causant avec Narcisse, qui marchait devant et obéissait instinctivement au besoin de suivre des yeux mademoiselle d'Estorade le plus longtemps possible. Elle descendait légèrement la déchirure d'un massif de roches très-âpres, et gagnait le lit d'un ruisseau qui faisait plusieurs angles avant de se jeter dans la Gouvre. Elle semblait voltiger plutôt que marcher sur les roches. On la sentait faible dans ses mouvements, et de courte haleine, mais adroite et souple, obéissant, sans y songer, à une habitude d'enfance, à une insouciance du danger, ou à une certitude d'en triompher.

— C'est bien cela, me dit Narcisse, à qui j'exprimais mon idée. Elle ne se méfie de rien. Elle croit ne pouvoir jamais tomber!

— Qui sait? répondis-je. Elle est si menue et si aérienne! A chaque instant, on dirait qu'elle va glisser;

car elle regarde à peine à ses pieds, et c'est peut-être son esprit qui marche à l'insu de son corps. Si elle tombe... ma foi, elle a peut-être des ailes qui s'ouvriront tout à coup pour la soutenir sur l'abîme.

— La voilà hors de danger, sans accident, reprit Narcisse en redescendant avec moi vers le lit de la Gouvre. Quant au précipice moral qu'elle affronte avec trop d'orgueil, selon moi, que Dieu vous entende !

Le soleil se couchait, et, à mesure que nous avancions vers notre point de départ, ses admirables reflets doraient plus chaudement toutes les masses de verdure et toutes les silhouettes des rochers. Cette suite de tableaux charmants qui se déroulaient devant nous dans le sens opposé à celui où nous les avions déjà vus, prenait des aspects féeriques, et, comme je m'extasiais à chaque pas, Narcisse me dit avec sa candeur habituelle :

— Vous trouvez donc vraiment que c'est beau, ces endroits-là ? J'en suis content, parce que, moi, je les ai toujours aimés. Je n'aurais pas osé dire que des ravins si sauvages et si abandonnés me plaisaient pour autre chose que pour les perdrix et les lièvres qu'on y trouve. Mais, quand j'ai de la fatigue et de l'ennui dans mon chien de métier, et que je vais m'asseoir tout seul, cinq ou six minutes, dans mon petit jardin de ville, je me mets toujours à penser à ce petit ravin tortillé de la Gouvre. Je ferme les yeux et je le vois. Croyez-moi si vous voulez,

cela me donne de la fraîcheur dans tout le corps. Je me rappelle le temps où je courais là-dedans nu-pieds comme un petit paysan... et aussi le temps où je commençais à être grand garçon, et où j'y venais avec ma sœur et la grande Juliette, pêcher des écrevisses dans les ruisseaux qui descendent du talus et qui se perdent dans la rivière. Tenez, en voilà un où *elle* se plaisait à grimper au milieu de l'eau, car les roches y font comme un escalier naturel, et elle avait coutume de dire : « C'est *mon* ruisseau, c'est l'endroit que j'aime ! » Elle était comme vous, elle disait qu'il n'y avait rien de plus beau que les endroits sauvages et les chemins perdus.

Nous venions de dîner, Narcisse et moi, à la Folie-Pardoux, et nous songions à nous remettre en route ; car, à l'heure lucrative du soir, mon ami le cafetier n'abandonnait pas volontiers son établissement, lorsqu'une servante du château nous apporta un billet ainsi conçu :

« Mon cher monsieur Pardoux, ayez, avec votre ami, l'obligeance de venir tout de suite chez moi.

» Juliette d'Estorade. »

Cinq minutes après, nous entrions dans la cour délabrée du vieux manoir.

La servante qui nous avait remis le billet et qui nous conduisait dans les appartements avait l'air curieux des

gens qui flairent un mystère, et cette physionomie intriguée nous avait empêchés, Narcisse et moi, d'échanger, durant le trajet, nos réflexions sur cet incident inattendu.

Nous trouvâmes mademoiselle d'Estorade très-agitée.

— Il m'arrive, dit-elle en venant à nous, une aventure plus désagréable que tout le reste, et je vous appelle à mon aide. Vous voyez si je vous traite en amis dévoués. Écoutez ! Il vient de me tomber sur les bras une demoiselle que j'ai refusé de recevoir. Mais elle s'obstine et dit qu'elle restera à la porte toute la nuit, s'il le faut, afin de me guetter au passage et de me dire, devant mes gens, ce qu'elle a à me dire.

— Et pourquoi refusez-vous? dit Narcisse.

— Je ne refuse plus, j'hésite... Cette personne s'appelle Julia.

— Quelle Julia ? La chanteuse, la maîtresse d'Albany ?

— Précisément ; elle a décliné ses noms et qualités en demandant à me voir.

— Et elle attend à la porte? Nous ne l'avons pas rencontrée !

— Voyant qu'elle s'obstinait, et ne voulant pas qu'elle fît d'esclandre, je l'ai fait introduire dans le salon en bas, en lui envoyant dire que j'étais en affaires, mais que je serais probablement libre dans un quart d'heure.

— Ah ! dit Narcisse, et vous allez recevoir cette princesse-là ?

— Je n'en sais rien. Je vous ai fait venir tous deux pour que vous me donniez conseil.

— Je crois, lui dis-je, qu'il faut recevoir cette demoiselle et savoir ce qu'elle veut.

— Ce qu'elle veut ! je m'en doute, moi, dit Narcisse. Albany a dû, comme il l'a écrit hier à la demoiselle, partir la nuit dernière, et mademoiselle Julia vient demander son adresse pour lui écrire ou le rejoindre.

— Demander son adresse, à moi ? s'écria mademoiselle d'Estorade

— Dame ! vous seule pourriez la connaître.

— J'en conviens; mais comment cette demoiselle peut-elle supposer que je connais M. Albany ?

— S'il le lui a dit !

— Il ne l'a jamais dit à personne ; à elle, certes, moins qu'à tout autre !

— Qui sait ? Écoutez-la, vous saurez à quoi vous en tenir.

— La recevoir !... Oui, il le faut bien ; mais... j'ai peur d'elle, je vous le confesse !

— Et vous avez raison, dis-je à mon tour ; ne la recevez pas seule. Qui sait à quelle extrémité peut la porter la jalousie ?

— Vous voyez donc bien ! reprit Narcisse. La Julia est jalouse, et la demoiselle a peur ! Preuve qu'Albany n'est pas si discret.

— Mais, si je garde un de mes gens auprès de moi, dit mademoiselle d'Estorade en l'interrompant, elle affectera de m'insulter en sa présence.

— Sans aucun doute ! répondit Narcisse.

— C'est donc à vous de rester auprès de moi. Seulement, elle en parlera avec malveillance ; elle dira qu'elle m'a surprise à la campagne en compagnie de deux jeunes gens.

— Vous êtes bien bonne pour moi, dis-je en souriant à mademoiselle d'Estorade ; mais j'ai trente-huit ans, je suis marié et père de famille. Il n'y a rien d'inconvenant à ce que je sois ici avec Narcisse pour vous parler d'affaires. Vous nous vendez le petit terrain pour lequel nous avons été hier vous trouver à la ville. Voyons ! Ceci est un cabinet de travail. Nous nous mettons à cette table, nous venons de faire un sous-seing privé. Mademoiselle Julia entre, et nous achevons en sa présence notre petite comédie. Elle demande à vous voir seule ; vous lui dites que c'est inutile et qu'elle peut, si elle a un secret à vous confier, vous parler bas sur cette causeuse. Nous, nous restons dans l'embrasure profonde de la fenêtre, en ayant l'air de relire et de méditer l'acte *important* pour lequel nous attendons votre signature ; et nous ne vous perdons pas de vue. Est-ce convenu ?

— J'admire et j'obéis ! s'écria mademoiselle d'Estorade. Cette personne peut me dire, en votre présence, tout ce

qu'elle voudra. Vous en savez plus qu'elle, puisque vous savez la vérité !

Mademoiselle d'Estorade sonna et envoya dire à mademoiselle Julia qu'elle la priait de monter.

Dans l'intervalle, Narcisse prit une feuille de papier timbré dans un carton que lui désigna la châtelaine, et il rédigea l'acte en disant :

— Demoiselle, vous répugneriez à faire trop de comédie. Je fais l'acte en conscience, et vous le signerez, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit-elle en souriant, puisque vous tenez tant à condamner la porte de mon enclos de ce côté-là !

— Merci, demoiselle, vous avez compris ! Combien voulez-vous de ce terrain ?

— Combien voulez-vous le payer ?

— Les yeux de ma tête, si c'est là votre prix.

— Non, ce serait trop cher. Mettons cent francs, que vous porterez demain dans le tronc des pauvres de la paroisse.

— Cent francs, un terrain en ville ? C'est trop peu de moitié au moins ! Vous n'y songez pas. Ah ! si c'est comme ça que vous faites vos affaires...

— Eh bien, puisque c'est pour les pauvres, mettez le double, et n'en parlons plus. Voici cette demoiselle !

## VI

Julia entra, en effet. Elle était mise avec une simplicité élégante ; mais sa taille était la seule beauté réelle qu'elle eût conservée ; à dix-neuf ans, elle était ravagée par la fatigue du vice ou des passions. Elle était presque laide, vue de près.

Je crois que cette découverte, si elle ne fit pas un secret plaisir à mademoiselle d'Estorade, lui causa au moins cette sorte de soulagement intérieur que les femmes seules pourraient définir si elles voulaient bien être franches, et qu'à la vue d'une rivale laide ou enlaidie, la plus austère éprouve encore, sans se l'avouer à elle-même.

La scène que nous avions préparée ne s'engagea pas absolument comme nous l'avions prévu. D'abord Julia nous regarda d'un air d'ironie triomphante. Elle salua Narcisse en l'appelant par son nom de baptême, et en lui disant qu'elle était fort surprise de le trouver là. Narcisse, qui ne manquait pas d'à-propos quand il n'était pas intimidé, lui répondit qu'il était bien plus étonné lui-même de l'y voir se présenter. C'était provoquer d'emblée la

colère de la chanteuse, et ce n'était pas une mauvaise idée. Il valait beaucoup mieux que la discussion s'établît entre nous tous, que si nous eussions été forcés, Narcisse et moi, d'intervenir maladroitement.

Julia répliqua avec aigreur que les choses les plus surprenantes n'étaient pas si rares qu'on le croyait ; et elle ajouta :

— Mademoiselle d'Estorade me reçoit devant témoins. Puisque c'est son intention, je m'y conforme, et j'entre en matière sans préambule.

— Allez ! dit Narcisse ; ça ne nous fait rien ; nous sommes occupés, nous autres, et nous n'écoutons pas.

— Écoutez, au contraire ! reprit Julia avec une audace extraordinaire chez une si jeune femme. Aidez-moi à découvrir ce que mademoiselle d'Estorade a fait de mon mari.

— Votre mari ? qui donc, votre mari ? dit Narcisse en riant.

— Je n'en ai qu'un, répondit Julia. Il y a six mois que je vis exclusivement et maritalement avec Albany ; mais, si le mot de mari écorche de trop saintes oreilles, je dirai mon amant.

— C'est comme il vous plaira, lui dit mademoiselle d'Estorade avec une tranquillité singulière.

Je la regardai. Elle s'était assise un peu en arrière de la table, dans une attitude de résignation patiente et

digne. Elle était plus pâle que de coutume ; mais son regard avait la sérénité des âmes habituées à tous les genres de sacrifices.

Julia la regarda aussi, pour la première fois, avec une certaine attention.

— C'est donc là, dit-elle, après un silence moitié ému, moitié insultant, mademoiselle d'Estorade ? Eh bien, je la croyais affreuse, et elle ne l'est pas. On m'a trompée... On m'a dit qu'elle était toute déjetée, et elle-même, à ce qu'on prétend, se fait passer pour bossue, depuis qu'elle ne se montre plus dans la ville. Pourquoi toutes ces histoires-là ? Elle n'est ni vilaine ni contrefaite, et ces petites femmes minces, ça fait des caprices, et, à ce qu'on dit, des fureurs. On m'a menti, on m'a menti ! Ce n'est pas là une vieille petite maman qu'on ne peut pas regarder sans rire. C'est une vieille demoiselle mal attifée et qui fait la béguine et la prude, mais qui peut bien encore avoir le diable au corps et monter la tête à un fou comme...

— Avez-vous bientôt fini ? dit Narcisse en frappant du poing sur la table.

— Laissez-la dire, reprit mademoiselle d'Estorade ; tout cela m'est indifférent. J'attends le résultat de cette divagation.

Je calmai Narcisse, qui avait envie de jeter Julia à la porte. Selon moi, mademoiselle d'Estorade prenait le

seul parti convenable en de semblables rencontres, le parti du mépris impassible.

Elle éprouvait cependant, et nous éprouvions tous, une assez vive anxiété, relativement à ce que Julia pouvait avoir découvert de réel au milieu des inductions de sa jalousie. Il fallait le savoir. C'était donc une raison de plus pour prendre patience.

Elle épancha sa bile en un torrent de récriminations contre Albany. Elle le représenta comme le dernier des hommes, capable de tout. Il lui avait fait quitter ce qu'elle appelait un établissement sérieux, c'est-à-dire le protectorat d'un riche bourgeois de Montauban, pour l'abandonner, après six mois d'ingratitude et de brutalité, à la misère et au désespoir ; car elle l'aimait encore, malgré tout. Elle s'en vantait avec une sorte d'égarement, et trouvait, par moments, des paroles assez vives, sinon touchantes, pour peindre l'état de son cœur brisé et de sa cervelle en démence.

Quand elle eut tout dit, mademoiselle d'Estorade prit la parole avec son imperturbable douceur.

— Je vous plains, lui dit-elle, et, si vous veniez me demander des conseils, je vous ferais peut-être comprendre que vos chagrins ont leur cause dans votre passé. Mais vous êtes venue pour autre chose. Sont-ce des secours que vous désirez? M. Albany vous a-t-il, en effet, laissée sans ressources?

Je vis bien que la principale préoccupatiou de mademoiselle d'Estorade était de savoir si Albany lui avait extorqué de l'argent comme un misérable, ou si, réellement, sentant la honte de sa situation, il avait restitué à Julia ce qu'il prétendait lui devoir.

Celle-ci, comme si elle eût deviné ce qui se passait dans l'esprit de sa rivale, hésita un moment à répondre ; mais le désir de l'offenser l'emporta sur celui de se venger d'Albany par un mensonge.

— Il m'a restitué une somme que j'avais dépensée pour lui, répondit-elle, et, quand je parle de misère, c'est pour l'avenir. C'est à cause du tort qu'il m'a fait en m'avilissant par ses mauvais traitements, au point que ma voix en a souffert, tout le monde l'a remarqué ; et, si je perdais ma voix, je pourrais bien lui reprocher d'être véritablement mon assassin. Mais, quand même je serais sans pain, ce n'est pas ici que j'en viendrais demander. Non, non, je suis trop fière pour ça ! Je sais très-bien que c'est d'ici qu'est parti le coup.

— Comment cela ? dit Narcisse.

— Je le dirai si mademoiselle d'Estorade l'exige.

— Mais certainement, reprit mademoiselle d'Estorade. J'attends que vous le disiez, et vous perdez le temps en paroles inutiles. Vous voyez, je suis en affaires, expliquez-vous.

— Expliquez-vous vous-même ! s'écria Julia prenant

d'instinct une pose de théâtre assez réussie. Qu'avez-vous fait d'Albany ? Où est-il ? Dans quel coin de votre vieux château est-il caché ? Prétendez-vous me faire croire que vous n'en savez rien, et que vous n'avez pas avec lui des rapports mystérieux ? Tenez ! votre Albany est un maladroit et un étourdi ! En me renvoyant, hier au soir, l'argent qu'il me devait, au moment de s'enfuir ou de se cacher comme un coupable, il a fait la bévue d'envelopper les billets de banque dans un bout de papier que voici. Regardez, regardez, messieurs ! Il ne reste qu'une phrase à la fin d'une lettre, mais elle est claire : « Je bénirai vos bonnes résolutions. » Et la signature : *Juliette d'Estorade !* en toutes lettres ! hein ? Il a cru se servir d'une page blanche ; mais il y a un Dieu pour éclairer les femmes jalouses et pour perdre les hypocrites !

— Pourquoi diable, s'écria Narcisse en s'adressant avec humeur à mademoiselle d'Estorade, signez-vous vos œuvres de charité ?

— Parce que je suis une hypocrite, répondit-elle en souriant. Je signe tout et toujours, m'enlevant ainsi l'occasion de pouvoir jamais nier une ligne de mon écriture.

— Ainsi, vous en convenez? s'écria Julia exaspérée ; c'est bien vous qui lui avez fourni cet argent-là ; c'est bien vous qui lui avez conseillé de me quitter ; c'est bien vous qui me l'enlevez ?

— Oui, mademoiselle, répondit avec une fermeté glaciale mademoiselle d'Estorade.

Et elle me regarda comme pour me dire : « C'est à votre tour de me justifier comme vous l'entendrez. »

Je pensai que la vérité de fait était le meilleur moyen d'en sortir. Grâce au ciel, Julia ne savait rien du rendez-vous, de la correspondance et des sentiments secrets qu'à tort ou à raison nous pouvions attribuer à mademoiselle d'Estorade.

— Mademoiselle, dis-je en lui montrant Juliette, est une sœur de charité, et nous savons comment M. Albany lui a demandé à emprunter une somme dont il lui a dit être débiteur envers vous. Nous savons que mademoiselle d'Estorade, qui avait connu M. Alban Gerbier autrefois dans sa famille, en Touraine, a engagé cet artiste à réparer ses torts envers vous, s'il en avait, et à vous épouser, si vous étiez sage. Ce qu'il a répondu, nous vous l'épargnons. Nous étions témoins de l'entrevue, M. Pardoux et moi. Vous voyez donc bien que ces relations mystérieuses, qu'il vous plaît de souiller dans votre pensée, ont eu la sanction de deux personnes sérieusement dévouées à mademoiselle d'Estorade, qui ont approuvé sa générosité et apprécié son désir de rendre à la famille et à la société un esprit égaré, mais non perverti. Que voulez-vous faire pour contrarier ses pieux desseins ? Courir après M. Albany et le replacer dans les

conditions humiliantes où il se trouvait vis-à-vis de vous? A coup sûr, mademoiselle d'Estorade ne peut vous en empêcher; mais, si, par hasard, elle sait quel chemin il a pris pour vous fuir, je l'engage fort à ne pas perdre le fruit de sa bonne action en vous mettant sur sa trace. Tenez-vous donc tranquille, au moins vis-à-vis d'une personne que probablement vous n'êtes pas capable de comprendre, mais que ses amis sauront bien faire respecter comme elle le mérite. Vos soupçons ne peuvent la noircir, vos injures ne peuvent l'atteindre. Vous avez vu et vous voyez qu'ils ont glissé sur elle comme sur un marbre. Retirez-vous, on n'a plus rien à vous dire.

Mon speech eut un succès auquel j'étais bien loin de m'attendre. Je ne parle pas de Narcisse, qui était tout près de m'embrasser séance tenante, ni de mademoiselle d'Estorade, dont les beaux yeux clairs me remerciaient, mais de Julia, qui resta comme frappée de la foudre, et qui, tout à coup, par une de ces réactions propres aux caractères emportés, se jeta aux genoux de mademoiselle d'Estorade en sanglotant et en se tordant les mains.

Si elle eût calculé sa sortie pour une scène de drame, elle n'en eût pas trouvé de meilleure que ce qu'elle fit, d'instinct, avec des poses brisées d'un mouvement très-pathétique. Après s'être agenouillée devant la châtelaine, sans pouvoir lui dire un mot, elle alla tomber, suffoquée, auprès de la porte, et nous dûmes la ramener auprès de

la fenêtre ouverte, tandis que mademoiselle d'Estorade lui prodiguait ses soins. Narcisse, toujours méfiant, craignait que Julia ne fît cette scène pour attirer les domestiques et faire scandale dans la maison. Mais la pauvre fille était vraiment en proie à une crise de nerfs. Elle étouffa ses cris dans ses cheveux dénoués, et fit son possible pour comprendre ce que nous lui disions, mademoiselle d'Estorade et moi, pour la calmer, tandis que Narcisse fermait les portes et remuait les chaises pour que, de la cour, on n'entendît pas même ses soupirs et ses sanglots.

Au bout de quelques instants, elle s'apaisa, et, voyant que mademoiselle d'Estorade la soutenait dans ses bras avec la même sollicitude calme et attentive qu'elle eût témoignée à toute autre malade, Julia fut dominée par un grand attendrissement. Ses larmes coulèrent, et elle demanda pardon avec effusion.

— Ayez pitié de moi, disait-elle à mademoiselle d'Estorade en lui baisant les mains; ne me haïssez pas; je suis folle, je suis méchante, c'est vrai. Je vous ai insultée, vous si bonne et si charitable; que voulez-vous! j'ai cru que vous étiez une *Tartufe,* une *Catherine de Médicis!* Je n'ai pas compris, que voulez-vous! J'ai été si mal élevée, perdue si jeune! Ah! si vous saviez mon histoire! mais je n'oserais pas vous la raconter... Plaignez-moi! Ne me chassez pas sans m'avoir pardonné... ou

plutôt, gardez-moi chez vous, instruisez-moi dans la religion. Je veux quitter le théâtre, je veux me convertir, me faire religieuse, et mourir de chagrin pour qu'Albany me pleure et que vous m'estimiez !

Elle débita mille extravagances de ce genre, se confessant à tort et à travers, comme un enfant, et demandant la réhabilitation et la sainteté au bout d'un quart d'heure d'exaltation, qu'elle prenait pour du repentir. Mademoiselle d'Estorade la traita avec une grande douceur, sans faire montre, avec elle, d'un prosélytisme trop naïf, et, comme Julia était venue à pied, elle pensa à la faire coucher dans le château, mais sans consentir à passer la nuit sous le même toit, car elle donna tout bas des ordres pour son propre départ.

Quand, au bout d'un quart d'heure, on vint lui faire signe que sa voiture était prête, Julia étant tout à fait calmée, Juliette nous fit signe à son tour, et nous dit dans l'escalier :

— Je m'en vais tout de suite, bien que j'eusse l'intention de rester jusqu'à demain. Je ne sais si vous comptez partir ce soir; mais, dans tous les cas, je vous demande de ne vous mettre en route que dans une heure, afin que l'on ne nous voie pas rentrer en ville ensemble.

— Soyez tranquille, répondit Narcisse; mais comptez-vous réellement laisser cette Julia ici?

— Que voulez-vous que j'en fasse? Craignez-vous

qu'elle ne recommence ses fureurs et ses folies devant mon monde? N'est-elle pas sincère dans son repentir?

— Elle est sincère, répondis-je ; mais que le repentir soit durable, voilà qui est fort douteux. Elle est sans jugement et sans intelligence; elle ne peut dire et faire ici que des sottises. Partez, nous l'emmènerons chez Narcisse, et, de là, à la ville.

L'affaire était arrangée ainsi, et nous allions prendre congé de mademoiselle d'Estorade, lorsque Julia s'élança dans l'escalier en disant qu'elle s'en allait, qu'elle voyait bien qu'elle était à charge et qu'elle en demandait pardon, mais qu'elle sentait bien ne devoir pas rester un instant de plus. Elle vit que mademoiselle d'Estorade s'en allait, car celle-ci avait mis son mantelet dans le vestibule, et elle refusa également de passer la nuit au château et de venir à la Folie-Pardoux. Elle voulait partir seule, à pied, comme elle était venue.

— Je ne le souffrirai pas, lui dit mademoiselle d'Estorade. Je vous emmènerais plutôt dans ma voiture.

— J'espère que non! dit Narcisse. Cela ne se peut pas!

Cette parole, jetée sans ménagement, blessa profondément Julia.

— Vous pouviez bien m'épargner vos mépris, monsieur Naacisse, lui dit-elle avec amertume. Vous n'êtes pas un saint, vous! Je n'ai pas la prétention de monter dans la voiture de mademoiselle d'Estorade. Je sais bien qu'à

ses yeux, comme aux vôtres, je suis pire qu'un chien. Eh bien, si j'en suis là, que personne ne s'inquiète de moi. Peut-être que Dieu, qui ne méprise personne, aura pitié de moi, un jour ou l'autre.

— Vous avez raison, Julia, répondit mademoiselle d'Estorade, qui était arrivée au bas de l'escalier, et vous me rappelez à mon devoir, que j'oubliais. Je suis une sœur de charité, moi, on vous l'a dit, et c'est mon ambition. Il ne m'est donc pas permis de tenir personne à distance de moi. Montez dans ma voiture.

Et, sans tenir compte de la résistance de Julia, ni de l'opposition de Narcisse, elle fit asseoir auprès d'elle cette fille perdue, ordonna au cocher de partir, et nous dit, en s'éloignant, une parole qu'elle n'avait pas cru devoir nous dire le matin :

— Au revoir!

— Au revoir, où et quand? me dit Narcisse en reprenant avec moi le sentier qui conduisait à la Folie-Pardoux. Et puis, emmener cette fille à côté d'elle! Ah! ces dévotes, ça ne sait vraiment pas se gouverner!

— C'est ici tant mieux! lui répondis-je. Ce généreux cœur n'est gouverné que par l'idée du devoir et le sentiment de la pitié. Elle a donc pu, dans ses relations avec Albany, ne pas subir d'autre entraînement moral.

— Ah! oui, certes, elle est charitable, reprit Narcisse; mais, dans ces choses-là entre une femme et un homme,

il y a toujours quelque chose qu'on ne dit ni aux autres ni à soi-même, et qui rend la pitié plus tendre et la charité plus agréable. Tenez, nous avons acheté le bout de jardin, c'est-à-dire mûré la porte aux rendez-vous; mais nous n'en perdons pas moins la partie! Albany ne s'est pas si mal conduit que je l'aurais cru. Il a bien réellement payé et quitté sa mauvaise maîtresse. Mademoiselle d'Estorade a un grand poids de moins sur le cœur. Elle se dit qu'elle peut encore le sauver, ou le plaindre en secret. Qui sait si, dans son humilité chrétienne vis-à-vis de cette Julia, il n'entre pas un peu du désir d'entendre parler, soit en bien, soit en mal, de celui qu'elles aiment toutes deux, chacune à sa manière?

En parlant ainsi, Narcisse Pardoux regardait la voiture de mademoiselle d'Estorade, qui montait lentement la côte au-dessus de nous. C'était une longue carriole noire, percée d'étroites ouvertures, une sorte de voiture cellulaire, traînée de deux forts chevaux de labour, et menée par un paysan blond et bénin, de ces charretiers doucereux qui ne jurent ni ne boivent, natures sans malice et sans nerf, qui sont *mauvais ouvriers* chez les maîtres exigeants, *excellents sujets* chez les personnes douces et patientes.

— Elle s'en retourne dans son tombeau, me dit Narcisse en détournant la tête. Quelle triste vie elle a choisie! Après tout, ajouta-t-il en levant les épaules, c'est de son goût! Ça ne me regarde pas!

Une lettre du directeur de ma compagnie m'ayant fait partir plusieurs jours après celui que je viens de raconter, je passai une partie de l'hiver à Paris, ou en voyage à travers la France, toujours dans le but de me renseiger sur les chances, les déboursés et concurrences de l'exploitation industrielle que nous devions établir à la Faille-sur-Gouvre. Comme tous mes renseignements apportaient une nouvelle confirmation à la valeur du projet et à la sérieuse importance de l'idée première, M. T... poursuivait ses démarches pour obtenir la concession de l'entreprise, et, dans les premiers jours du printemps, elle lui fut accordée. Il ne s'agissait donc plus de cacher mon but, mais, au contraire, de le publier et d'y marcher avec activité. Je partis pour la Faille avec toutes les instructions nécessaires, les maîtres ouvriers dont j'avais besoin pour instruire et conduire ceux que l'on prendrait dans le pays, les modèles et les calculs que j'avais établis sur le papier, enfin avec un crédit de confiance illimité sur la maison T... et Cie.

J'avais eu avec Narcisse une correspondance très-suivie, mais exclusivement consacrée à des questions d'éclaircissement relatives à l'affaire, sans que le nom de mademoiselle d'Estorade fût échangé entre nous, toutes les lettres de Narcisse devant faire partie du dossier des informations.

Mon premier soin, en arrivant à la Faille, fut de cou-

rir chez cet excellent ami, et la première chose qui frappa mes regards, quand j'entrai sur la petite place de la Comédie, fut un nouveau nom imprimé en grosses lettres sur la lanterne du café : *Pitard, successeur de Pardoux.*

J'entrai pour demander la nouvelle adresse de Narcisse. M. Pitard, qui me connaissait déjà de vue, s'empressa à ma rencontre.

— Narcisse demeure toujours ici, me dit-il, car c'est d'hier seulement que je suis entré en possession et en en fonctions. J'espère, monsieur, que vous resterez acquis à notre clientèle. C'est moi le beau-frère à Narcisse, et voilà sa sœur cadette, mon épouse, que je vous présente. Nous tâcherons de faire aussi bien dans notre emploi que Narcisse, dont tout le monde était si content. Ça n'est pas facile, mais on y tâchera. Quant à lui, il demeurera avec nous jusqu'à ce que sa nouvelle maison soit bâtie. Il se fait faire un petit logement bien gentil dans son jardin, qu'il s'est réservé en toute propriété. Vous l'y trouverez, sans doute, en train de conduire ses ouvriers. Si vous voulez passer par le petit escalier de derrière, c'est le plus court. Ma femme, conduit donc monsieur!...

Je connaissais les êtres. Je remerciai et saluai madame Pitard, qui était une assez belle personne, de bonne tenue, et plus distinguée que son mari. J'eus aussi à dire bonjour à Jeannette, qui avait, à la hâte, allumé une chandelle pour me faire descendre par le petit escalier

noir, en me demandant *escuse* de ce qu'il n'était pas encore *baliyé*.

De l'autre côté de la ruelle, au lieu du mur et de la petite porte que je connaissais, je trouvai la carcasse d'une maisonnette de deux étages, dont les ouvertures principales étaient tournées vers le jardin. Je passai vite sous les échafauds, d'où pleuvaient avec activité la chaux et le mortier, et je trouvai Narcisse dans le parterre, causant avec son maître maçon.

Il ne m'attendait pas si tôt, et se jeta dans mes bras avec joie. Le kiosque étant détruit pour donner de l'espace au jardin et de l'air à la construction nouvelle, il me conduisit sur la butte, destinée aussi à disparaître, et nous nous assîmes sur les débris de ce qui avait été mon cabinet de travail, au milieu des pauvres arbustes tout brisées, qui suspendaient encore quelques grappes de fleurs sur nos têtes.

Narcisse était aussi changé que son jardin, et même, si je l'eusse rencontré ailleurs inopinément, j'eusse hésité à le reconnaître. Mais, bien loin de présenter l'aspect d'une ruine, sa personne était sensiblement améliorée de toutes les façons. Il avait pourtant considérablement maigri; mais il était aisé de voir que c'était par l'effet d'un meilleur régime et qu'il se portait beaucoup mieux que par le passé. Son teint blême et bouffi avait pris un ton plus solide; son vaste abdomen avait disparu, et ses

habits faisaient mieux valoir sa haute taille et sa belle figure.

C'est par mes soins que cette dernière métamorphose s'était opérée. Il m'avait chargé de lui envoyer *des habits de Paris*, et je lui avais fait expédier des choses simples à son usage, mais d'un choix de couleur moins mirobolant et d'une coupe moins fantastique que sa toilette indigène. Il était donc arrangé comme tout le monde, ce qui est la seule bonne manière de l'être; et, comme son type de famille était un fort beau type, la vulgarité ridicule de l'accoutrement ne le défigurait plus. Je lui fis compliment de sa bonne mine.

— Ma foi, répondit-il, je suis content de me sentir moins lourd et d'avoir perdu l'habitude de la bière et de l'absinthe. C'est un mauvais régime, et un homme qui veut vivre ne peut pas continuer plus de dix ans le métier de cafetier dans nos petits endroits, où il faut toujours trinquer avec la pratique, sous peine d'être malhonnête. Je me suis senti à bout, et j'ai repris le fusil de chasse et les courses dans la campagne. J'étais depuis longtemps en marché avec mon beau-frère pour lui céder l'établissement. J'y ai gagné de quoi vivre, et, comme c'était là le but, je n'ai pas voulu attendre d'y mourir. Il faut que je sois fort comme un cheval pour y avoir tenu si longtemps. Dieu merci, je ne m'en sens plus; je mange à présent comme tout le monde, et je dors quand je veux, ce qui me semble assez doux.

— Et pourtant vous n'allez pas vivre les bras croisés. Vous vous ennuieriez !

— Sans doute. En ce moment, ma construction m'occupe et m'amuse; mais, quand j'y serai installé, je sens que je suis trop jeune encore pour vivre en propriétaire, c'est-à-dire en *feignant*. Je vous demanderai peut-être un petit emploi dans votre grande affaire.

— Dites notre grande affaire. Elle est vôtre dès le principe et restera vôtre dans une juste et bonne proportion. Cela est réglé à vingt pour cent dans les profits, votre vie durant. Dans dix ans d'ici, vous aurez, si, comme j'en suis persuadé, nous prospérons, de quarante à cinquante mille livres de rente.

— Moi ! s'écria Narcisse stupéfait, moi ! J'aurais cette fortune-là sans rien faire ? Je ne veux pas !

— Vous n'avez pas été consulté; je savais votre désintéressement. M. T... n'est pas un spéculateur égoïste et ingrat. L'acte d'association entre lui et les capitalistes qui se sont présentés vous constitue la part de ce que je vous dis, et comme, en outre, vous êtes libre de choisir chez nous l'emploi qui vous conviendra, vous ne pourrez pas dire que vous n'avez rien fait pour la prospérité d'une entreprise qui, à son point de départ, est votre idée, par conséquent, votre œuvre.

Narcisse dut se rendre; il était si bouleversé, qu'il ne comprenait pas encore sa situation. Son maître maçon

étant venu le trouver pour lui dire qu'on allait poser les charpentes, mais que c'était grand dommage de ne pas monter le bâtiment d'un étage de plus, il répondit :

— C'est vrai, c'est vrai ; mais, que voulez-vous ! nous avons tout calculé ensemble, et ce serait trop cher. On fait ce qu'on peut, que diable !

— Montez d'un étage, lui dis-je. Quelques modestes que puissent être nos bénéfices de la première année, je vous réponds que vous aurez de quoi payer.

Il commanda son second étage avec une satisfaction enfantine, et, tout à coup, il fut pris d'une inspiration touchante.

— Attendez-moi, dit-il, il faut que j'aille à la maison chercher cent francs que je veux aller jeter dans le tronc des pauvres de la chapelle des *Sœurs bleues*. Ça nous portera bonheur.

— J'en accepte l'augure, lui répondis-je, et j'en veux faire autant pour mon compte. Nous irons ensemble tout à l'heure ; mais contentez donc d'abord mon impatience. Parlez-moi de mademoiselle d'Estorade. Est-elle morte, religieuse ou mariée, que vous n'avez pas trouvé un petit bout de papier à glisser dans vos lettres pour me donner de ses nouvelles ?

— Ah ! dame, c'est qu'un petit bout de papier, ça aurait été trop court pour tant de choses que j'avais à vous dire

là-dessus. C'est toute une histoire surprenante à vous raconter. M'écoutez-vous bien?

— De toutes mes oreilles.

— Figurez-vous qu'après votre départ, tout de suite après (on aurait dit qu'elle attendait ça pour se décider ou s'enhardir), la belle Julia, au lieu de suivre la troupe de comédiens qui s'en allait, dit bonsoir à la compagnie et s'en vint trouver mademoiselle d'Estorade à son couvent, en lui déclarant qu'elle voulait se retirer du mal et entrer en religion. Mademoiselle d'Estorade se méfia un peu d'une si belle résolution et lui dit qu'avant d'entrer dans une maison régulière, consacrée à l'éducation chrétienne des enfants, il fallait avoir fait preuve de bonne conduite, et réparer ses vieux péchés par des années de pénitence. Elle lui conseilla d'aller se mettre en apprentissage de mortification chez les sœurs de l'hospice, ou de consulter quelque prêtre de mérite, pour que l'on pût reconnaître si sa vocation n'était pas un caprice. Julia se soumit; mais les sœurs de l'hospice firent la grimace à l'idée de s'exposer aux rechutes d'une fille qui avait fait beaucoup de scandale dans l'endroit, et le curé de Morsaint, que mademoiselle d'Estorade considère comme un homme plus éclairé que les autres prêtres du pays, ayant questionné notre chanteuse, ne sut dire ni oui ni non sur son compte. Il voulait qu'elle se rendît auprès de l'évêque du diocèse, qui déciderait de son admission dans un cou-

vent, afin qu'elle fût instruite dans la religion, dont elle ne sait ni *a* ni *b*, et que l'on pût éprouver ses bons sentiments avant de l'admettre au noviciat.

» Julia envoya promener les précautions, et l'hospice, et le curé de Morsaint, et l'idée d'aller trouver un évêque. Elle retourna auprès de Juliette et la mit au pied du mur, en lui disant que, si elle refusait de l'encourager et de l'instruire directement, elle renoncerait à se convertir et rentrerait dans le chemin de la perdition.

» Mademoiselle d'Estorade, voyant qu'elle seule avait du pouvoir sur cette pauvre tête, l'envoya demeurer au château d'Estorade, où elle commanda à ses domestiques de la bien traiter, de lui rendre compte de sa bonne ou mauvaise manière d'être, et où elle promit d'aller la voir une fois par semaine, jusqu'à ce qu'elle pût juger si elle était assez raisonnable pour demeurer dans son couvent.

» Voilà le commencement de l'histoire de mademoiselle Julia avec notre Juliette ; mais, pour vous dire comment j'en ai su les détails, il faut que je vous dise mon histoire, à moi, avec cette bonne sainte fille que j'aime bien, allez ! malgré qu'elle soit dévote et que je ne le sois guère !

— Oui, oui, Narcisse, je sais que vous êtes un voltairien, vous ! Mais qu'importe ? continuez donc !

— Ah ! dame, que je continue... c'est une histoire

bien secrète et bien délicate. Mais je vous aime tant, vous !... et je suis sûr de vous ; je vas vous confier ça !

» Il y avait aux Sœurs bleues une petite fille de sept ans, jolie comme un bijou, et douce et aimable, que mademoiselle d'Estorade préférait à toutes les autres élèves. Elle ne le faisait guère paraître devant elles, crainte de les rendre jalouses ; mais cette petite, qui a nom Sylvie, couchait toujours auprès d'elle et ne sortait jamais en ville. C'était, disait-elle, une enfant de l'hospice qui avait été confiée à une paysanne d'Estorade pour la nourrir. Elle l'avait remarquée là, par hasard, comme un bel enfant, et ensuite comme une petite mignonne plus proprette et d'un plus joli babil que tous les autres de la paroisse. Elle l'avait donc prise en amitié, et, dès que cette fillette avait eu cinq ans, elle l'avait emmenée à son couvent pour en avoir soin et l'instruire elle-même. La petite l'adorait, et on peut dire que mademoiselle d'Estorade chérissait cette enfant comme si elle eût été son propre sang. Personne n'avait jamais pensé à s'en étonner dans le couvent. Il était tout naturel qu'au milieu de tant d'enfants plus ou moins terribles, mademoiselle d'Estorade se fût attachée à la plus abandonnée. Elle l'avait toujours à son côté, et, quand elle allait à Estorade, elle l'emmenait presque toujours pour lui faire embrasser sa nourrice, et pour la promener au soleil dans la montagne.

» Moi, je savais bien que Juliette avait une élève préférée, et qu'elle l'avait prise dans notre campagne ; mais, comme, depuis bien des années, nous ne nous parlions plus (vous savez, quand vous êtes venu ici, l'an passé, mademoiselle d'Estorade était pour moi comme une personne enterrée), si, par hasard, je la rencontrais une fois l'an à Estorade, je m'en allais d'un autre côté pour ne pas me trouver dans son chemin. Enfin, je boudais contre elle, pensant que la dévotion lui avait fait oublier ses vieux amis, et je n'avais jamais ni regardé ni vu de près la petite qui marchait à côté d'elle. Ça n'est pas étonnant, puisque j'avais oublié même la figure de mademoiselle d'Estorade.

» Quand vous avez été parti, au mois de septembre dernier, je pensais bien ne jamais reparler avec Juliette, malgré qu'elle nous avait dit en nous quittant : « Au » revoir ! » Je ne me serais pas permis d'aller à son couvent sans une bonne raison que je n'avais plus, ou sans un gros prétexte que je ne savais pas trouver. Je me disais que le hasard seul pouvait nous remettre en présence, et, cette fois, c'était *à augurer*, puisque je vendais mon établissement, ce qui me permettait d'aller souvent a ma campagne. Je savais que Julia habitait le château, et que mademoiselle d'Estorade s'y rendait toutes les semaines.

» Un jour, le même hasard me fit parler avec made-

moiselle Julia, qui se promenait au bord de la Gouvre, et, comme j'étais un peu curieux de savoir si mademoiselle d'Estorade avait déjà réussi à en faire une Madeleine repentante, je fis semblant d'y mordre, et je *lui causai* de manière à regagner sa confiance.

» Je trouvai une fille qui, quoi qu'elle fît, ne pouvait pas venir à bout d'avoir le sens commun. Elle disait oui et non, pour et contre, ciel et enfer, non pas seulement dans la même heure, mais dans la même réponse aux questions que je lui faisais.

» Je vis bien que mademoiselle d'Estorade perdait son temps et sa peine à la vouloir convertir. Pourtant, cette fille paraissait bien l'aimer, et je crois encore qu'elle l'aimait tout de bon. Elle lui savait gré de deux choses : l'une qui était d'avoir conseillé à Albany de l'épouser si elle s'amendait, l'autre qui était de l'avoir prise dans sa voiture le jour que vous savez, et de lui avoir parlé avec douceur et honnêteté tout le long du chemin. Les femmes perdues ont beau dire qu'elles se moquent de tout, je crois que la chose qui leur est toujours sensible, c'est le mépris que font d'elles les femmes honnêtes ; et, comme mademoiselle d'Estorade avait montré à celle-ci des égards, elle avait soif de s'en faire considérer, et même elle eût donné je ne sais quoi pour être son amie.

» Voilà pour moi tout le secret de la fantaisie de couvent qui était tombée dans la tête de cette Julia. Mais son

amitié pour Juliette n'était pas meilleure que l'amour qu'elle avait et qu'elle a encore pour Albany. Ce n'était qu'exigences déraisonnables et jalousie furieuse. Elle parlait d'elle, tantôt comme d'un ange du ciel, et tantôt comme d'une hypocrite ; tantôt comme d'une égoïste indifférente, et tantôt comme d'une vaniteuse qui voulait faire des conversions pour en avoir l'honneur et les compliments. Quand mademoiselle d'Estorade venait passer deux ou trois heures avec elle, elle en était si fière et si contente, qu'elle l'eût servie à genoux ; mais, quand celle-ci, la trouvant encore trop singulière dans ses idées religieuses, ou trop amoureuse d'Albany, lui refusait de l'emmener avec elle, les dépits, les colères et les reproches recommençaient. Elle en gardait rancune toute la semaine et passait son temps à lui écrire des lettres de cinquante pages pour se plaindre que *la grâce* ne lui tombait pas du ciel toute rôtie, et cinquante balivernes sur elle-même, sur le monde, sur Albany ; tout ça si mal en ordre et si mal griffonné, sans un mot d'orthographe, que mademoiselle d'Estorade ne pouvait pas trouver le temps de le déchiffrer et ne voyait rien d'utile à s'y crever les yeux.

» Quand je vis cette Julia si fantasque, si peu fixée dans ses projets, si ennuyée d'être à la campagne et d'y être seule, qu'elle en perdrait la tête, je me promis, à la première occasion qui se trouverait, d'en avertir made-

moiselle d'Estorade, qui ne savait peut-être pas le tout sur son compte ; et, comme, justement, ce jour-là, Julia me dit qu'elle l'attendait le lendemain, je passai la nuit à la Folie-Pardoux, afin de tâcher de la voir en particulier.

» De grand matin, j'allai à sa rencontre, sachant qu'elle venait d'habitude au petit jour. Elle n'aimait pas qu'on sût, dans la ville, où elle allait et où elle n'allait pas. En me voyant sur la route, à l'entrée du val d'Estorade, elle fit arrêter sa voiture, descendit avec la petite Sylvie, et me donna le bonjour bien amicalement, en disant à son domestique qu'elle ferait à pied le reste de son chemin.

» Ce que je lui appris de Julia ne parut pas l'étonner. Elle n'avait pas mis grand espoir en elle. Seulement, elle se croyait obligée d'attendre encore et d'essayer, sans se lasser, de la rendre meilleure. Elle ne comptait pas du tout d'en pouvoir faire jamais une religieuse.

» — Mais au moins, disait-elle, si je pouvais lui faire comprendre qu'on peut être une artiste honnête, j'aurais rempli mon devoir.

» Je trouvai mademoiselle d'Estorade si raisonnable dans tout ce qu'elle pensait, point du tout bigote, et pratiquant, de vrai, le bien pour l'amour du bien, que j'étais content de causer avec elle, et me réjouissais de la voir aussi aimable et aussi tolérante que par le passé.

» J'aurais bien voulu la questionner sur ce qu'elle pou-

vait savoir et penser, à présent, d'Albany; mais je n'osai pas et ne lui demandai rien.

» Nous étions entrés dans le village, qui est, comme vous le savez, composé d'une douzaine de petites maisons, dans le creux du val d'Estorade, entre le château et la Folie-Pardoux. Mademoiselle d'Estorade conduisit la petite Sylvie chez sa nourrice, et nous y trouvâmes Julia qui les attendait. Cette fille se jeta au cou de Juliette, l'embrassa malgré elle avec tant de manières exagérées, que cela en était désagréable à voir, et que je compris bien l'ennui que cela devait donner à une si digne personne, d'avoir à contenir une pareille familiarité. Julia, se sentant un peu remise à sa place, n'y fit pas d'abord grande attention, car elle est de ces natures qui ne comprennent pas du premier mot. Elle jeta son trop-plein de tendresse folle sur la petite Sylvie, au point de vouloir l'emmener tout de suite au château, dans ses bras, sans lui donner le temps de rester un peu avec sa nourrice. Mademoiselle d'Estorade lui fit observer que cela ne se devait pas, et la petite, qui se trouvait trop grande pour être portée au cou, se tira de ses grands bras de comédienne avec un peu d'impatience, pour aller, avec sa sœur de lait, dans le fond de la maison.

» Nous étions, dans ce moment-là, à l'entrée du petit jardin de la nourrice, et Julia s'y alla jeter sur un banc, tout à côté d'une ruche d'abeilles qu'elle manqua de ren-

verser dans sa colère. Là, elle se prit à pleurer et à bouder, et Juliette me dit :

» — La voilà déjà furieuse ! Vous voyez qu'il faut de la patience avec elle !

» Je lui répondis qu'elle devait faire semblant de n'y pas prendre garde, et j'allai m'asseoir à côté de Julia pour la sermonner sur sa bêtise, pendant que mademoiselle d'Estorade causait avec des paysans qui étaient venus la saluer et la consulter sur leurs peines et maladies.

» Cette Julia me reçut comme un hérisson reçoit un renard. Elle pleurait de rage et non de chagrin, car elle se mit à me dire pis que pendre de Juliette.

» — *Elle me déteste*, par-ci ; *elle se venge de moi*, par-là ! Elle veut m'humilier ; elle ne me pardonne pas d'avoir été aimée d'un homme qu'elle aime plus que vous ne pensez, et avec qui Dieu sait ce qu'elle a fait ! Vous êtes encore bon, vous, de croire qu'elle n'a jamais péché ! Allons donc ! Pourquoi est-elle si jalouse de cette petite ? Croit-elle que je lui donne la peste en la caressant ? Et qu'est-ce que c'est d'ailleurs que cette petite ? Un enfant trouvé ! Ah! oui, un enfant de l'amour ! De l'amour de qui ? Il y a sept ans qu'on est revenu de Touraine. C'est l'âge de l'enfant. Il ne sort pas de l'hospice de la Faille. Ça, je le sais ! et je sais même d'où il vient. On l'a apporté de Saumur, et, dès le premier jour qu'il a été mis en nourrice, la *demoiselle*, comme disent ces paysans, est

venue le voir, et s'en est occupée toujours depuis, comme de la prunelle de ses yeux... Il est notoire que l'on connaissait Albany, du temps qu'il s'appelait Alban Gerbier, en *Touraine !* Et peut-être que, dans ce temps-là, on n'était pas trop laide ! Quelquefois les accidents font tourner la taille, quand on est délicate de santé, etc., etc.

» J'étais furieux d'entendre les horreurs que cette fille disait de sa bienfaitrice ; et pourtant, voyez comme on a l'esprit faible, ça me faisait un effet comme si on m'apprenait une chose dont je m'étais toujours douté, et qui ne pouvait pas être autrement. Dieu sait, pourtant, que je n'y avais jamais songé, et que j'étais indigné de l'entendre dire.

» Je ne cachai pas à cette Julia que je la trouvais abominable, et que j'allais tout redire à mademoiselle d'Estorade pour la faire chasser. Elle continua quand même, jusqu'à ce que, la voyant revenir vers nous, elle se levât, sans rien faire connaître de son idée, et s'enfuît par une autre sortie du jardin.

» — Il faut que je vous parle, dis-je à mademoiselle d'Estorade. Cette fille est une vipère, et vous ne pouvez pas la garder un jour de plus auprès de vous.

» Et je lui rapportai sans ménagement tout ce qu'elle avait dit.

» — Bah ! bah ! répondit Juliette avec sa tranquillité ordinaire, elle est folle, voilà tout, et, si elle continue, je

crois bien que le couvent où nous serons forcée de l'envoyer sera une maison d'aliénés. Elle est à plaindre. Je vous en prie, Narcisse, ne la laissez pas courir seule on ne sait où. Je ne suis jamais sûre, quand elle a de ces colères-là, qu'elle ne va pas se jeter dans la Gouvre.

» Je me mis à suivre Julia, qui, en me voyant, parla justement de se tuer; mais elle n'en avait, je crois, nulle envie, et se laissa ramener au château, où mademoiselle d'Estorade, qui nous avait devancés, lui dit pour toute *gronde :*

» — Eh bien, ma pauvre folle, vous trouvez donc que vous me prouvez votre attachement en me donnant toujours de l'inquiétude?

» Julia recommença ses repentances et ses protestations, et puis vint l'attaque de nerfs obligée; après quoi, elle alla dormir, car elle n'en pouvait plus.

» — Et voilà, me dit mademoiselle d'Estorade, comment se passe le temps que je lui sacrifie à vouloir la consoler. En vérité, je me demande quelquefois s'il ne vaudrait pas mieux pour elle retourner à son métier, dont les tracasseries d'esprit et les fatigues lui sont peut-être nécessaires, que d'attendre ici que sa folie se tourne en rage et en désespoir. Mais que faire? Je ne peux pas la prendre au couvent, et, quand je parle de l'envoyer ailleurs que chez moi, elle veut se jeter par les fenêtres.

» J'admirai la patience et la bonté de Juliette; mais,

pendant qu'elle me parlait, je regardais, malgré moi, la petite Sylvie, qui jouait au fond du salon avec un petit chat, et je ne pouvais pas en arracher mes yeux. J'ai honte de vous avouer que, malgré moi, je lui cherchais une ressemblance, soit avec Juliette, soit avec *un autre*... Et, par moments, je trouvais une ressemblance avec quelqu'un que je connaissais ; mais ce n'était pas Albany, et, chose singulière, je ne pouvais pas dire qui.

» Tout à coup, je trouvai ce que je cherchais, et je ne pouvais pas m'en croire moi-même ; et pourtant, plus je regardais, plus j'étais sûr de voir clair ; je me sentis si bouleversé, que mademoiselle d'Estorade vit bien que je ne l'écoutais plus. Elle me dit tout doucement :

» — Vous regardez cette petite ? N'est-ce pas qu'elle est belle ? Vous savez, à présent, que je l'aime comme si elle était à moi. Un jour, je vous dirai qui elle est, car il est probable que vous vivrez longtemps et que je mourrai jeune... Eh bien, puisque nous en sommes là-dessus, je veux vous confier tout de suite une chose que je comptais vous dire un peu plus tard. J'ai fait hier mon testament. Je vous ai nommé mon exécuteur testamentaire e tuteur de cette petite fille, dans le cas où elle ne serait pas établie quand je *partirai*. Je ne vous ai pas consulté. Après ma mort, il vous sera remis des pièces qui vous feront accepter sans hésitation ni regret.

» Ce que disait là mademoiselle d'Estorade me boule-

versa encore plus. Je n'osais pas l'interroger, je ne lui répondais rien ; j'avais envie de m'arracher les cheveux, de me mettre en colère et de pleurer. Elle vit que je devinais tout; elle appela la petite, la mit sur mes genoux, et lui dit de m'embrasser.

» Ma foi, je n'y tins pas. Je me mis à pleurer comme un imbécile, et mademoiselle d'Estorade, pensant qu'elle me gênait, sortit tout doucement de la chambre.

» Je demandai à l'enfant si elle connaissait son père et sa mère. Elle me répondit que son père était le bon Dieu du ciel, et sa mère sainte Sylvie, sa patronne, qui est au ciel aussi.

» Ce nom de Sylvie qu'on lui avait donné me fit encore réfléchir. Je lui demandai si le portrait de sa patronne n'était pas quelque part dans la maison. Je l'y avais vu autrefois.

» — Oui, me répondit-elle. Il y est toujours, dans l'oratoire de la demoiselle. Voulez-vous venir le voir ?

» Je n'avais pas besoin de le voir. Je l'avais déjà vu. C'était une image pas bien belle, mais qui, par hasard, avait une ressemblance étonnante... Je me souvenais du temps où Juliette l'avait achetée à un colporteur, en disant à mes sœurs et à moi :

» — A cause de cette ressemblance-là, je vais la faire encadrer et je la garderai.

» Elle avait fait. Nous l'avions souvent revue, et

même, pendant quelque temps, nous avions donné le surnom de sainte Sylvie à... à une personne de ma famille dont je vous ai parlé quelquefois, que j'aimais plus que les autres et que mademoiselle d'Estorade aimait aussi particulièrement... une personne que je vous nomme tout bas, vous êtes incapable de le redire!... C'était ma sœur, celle qui est morte il y a sept ans, la pauvre Louise!

## VII

Narcisse essuya ses yeux, et, rentrant un gros soupir, il continua son récit.

— Quand je me sentis la force de parler, je priai la petite de nous laisser, car mademoiselle d'Estorade était revenue. Je lui fis connaître que je devinais tout, car cette ressemblance ne pouvait pas me tromper, et je m'étais toujours douté qu'il y avait eu un malheur dans la vie de ma pauvre Louise. On me l'avait si bien caché, que j'avais perdu de vue cette idée; mais pourquoi ma-

demoiselle d'Estorade avait-elle douté de moi au point de ne pas me confier plus tôt la vérité ?

» Elle m'apprit alors tout ce qui s'était passé : comment l'homme qui devait épouser Louise et qui s'était dédit, par intérêt, avait de nouveau refusé de revenir à elle en apprenant sa position. Mademoiselle d'Estorade, qui était alors en Touraine, avait reçu, par lettre, la confession de ma pauvre sœur ! Elle lui avait fourni les moyens et le prétexte de venir la voir, de s'établir ensuite à Saumur, chez une personne de confiance, et d'y cacher son malheureux état... Les précautions avaient été si bien prises, (avec de l'argent on vient à bout de tout !) que nous n'avions rien su. Nous nous imaginions qu'elle était là-bas, un peu malade de chagrin de son mariage manqué, et qu'elle y voulait rester quelque temps, comme elle l'écrivait, pour tâcher d'oublier son humiliation et sa peine. Elle y est morte quelques jours après avoir mis au monde cette pauvre petite, que Juliette a mise en nourrice à Estorade, et à laquelle sa résolution était déjà prise de sacrifier sa jeunesse et son avenir ; car c'était l'époque de sa majorité ; et, quand elle nous a dit, en nous faisant lire son histoire, qu'elle avait quitté le monde pour remplir des devoirs, elle a parlé des enfants pauvres, des orphelins en général ; elle ne nous a pas dit que son plus sérieux motif était d'élever ma nièce comme si c'eût été sa propre fille ; et, comme elle veut lui léguer la

moitié de son bien, c'est pourquoi elle n'a pas voulu ni se marier ni se faire religieuse, afin de garder la gouverne et la disposition de sa fortune.

» A présent, vous me demanderez pourquoi elle m'a toujours tout caché, ainsi qu'à tous mes parents, du temps qu'ils vivaient? C'est encore une délicatesse de sa part. Le lâche, le gredin qui a séduit et abandonné ma sœur vivait encore, riche, marié, honoré, populaire, influent, et décoré par Louis-Philippe, dans notre sotte ville de la Faille, il y a deux mois. Tout réussit aux hypocrites! Comme il n'avait pas compromis ouvertement ma sœur, et qu'après l'avoir demandée en mariage, il avait paru céder à regret, en se désistant, à la volonté de ses parents, ni mon père ni moi ne lui avions cherché querelle. Nous aurions craint d'ébruiter la chose, de faire un scandale qui aurait rejailli sur Louise, et enfin d'avoir l'air de convoiter la fortune et la considération, en nous obstinant à lui faire épouser cet homme malgré lui.

» Mais, Louise morte, si nous eussions connu son malheur, certainement nous en aurions fait un, nous autres! Il aurait fallu que ce drôle nous fît raison, à mon père et à moi. Il n'y eût peut-être pas consenti, il est lâche! Alors nous l'eussions roué de coups, et c'eût été pour nous la prison, peut-être pire ! Voilà pourquoi mademoiselle d'Estorade, non-seulement ne nous a rien dit, mais encore s'est éloignée de nous, et a eu l'air de ne plus se

souvenir de nos amitiés, afin de n'avoir pas d'explications embarrassantes à nous donner, dans le cas où nous aurions quelque soupçon de la chose.

» Cette enfant est encore la cause pourquoi Juliette a voulu se confier à vous et à moi, l'an passé, et voilà comment elle m'a expliqué son idée :

» — Je n'avais pas absolument besoin de vous dire tout ce que je vous ai raconté, ni de vous faire venir ici pour cela. Il aurait suffi que je vous dise au couvent, en trois mots : « J'ai connu Albany, il y a longtemps, dans » une position honorable; je l'ai retrouvé malheureux et » compromis; je lui ai rendu service en secret pour l'ai- » der à s'échapper d'une mauvaise liaison. » Vous auriez plus ou moins cru à ma parole. J'avais confiance dans votre honneur, et je savais que vous ne me trahiriez jamais. Mais je me suis dit : Je ne suis peut-être pas pour vivre longtemps; le moment de confier Sylvie à son oncle peut venir me surprendre. S'il lui reste dans l'esprit quelque soupçon contre moi, il aura, contre l'éducation que j'aurai donnée à cette enfant, des répugnances qui pourront rejaillir sur elle, et il la jettera peut-être dans des idées toutes contraires à celles que je lui enseigne. Non, non, il faut que Narcisse me connaisse, qu'il me conserve son estime, et qu'il me rende son amitié.

» Là-dessus, Juliette ajouta :

» — Malheureusement, je suis très-sincère, et, quand je vous ai dit que je ne pouvais pas m'empêcher de plaindre Albany plus que vous ne l'en jugiez digne, vous avez conservé, malgré moi, l'idée que je pouvais être follement coiffée de lui et songer à l'épouser. J'espère qu'aujourd'hui vous ne le croyez plus, et que la jalousie de mademoiselle Julia ne vous paraît pas très-fondée. Le ciel m'est témoin que, si j'avais pu ramener cette jeune fille à la décence et à la raison, la rendre digne du mariage, et capable de faire rentrer Albany dans le bon chemin avec elle, je me serais donnée de toute mon âme à les réconcilier et à leur procurer une position. Mais vous voyez où j'en suis avec elle... Et, à propos de cela, il faut que je vous quitte, et que j'aille m'occuper d'elle; car je n'ai pas encore renoncé à l'amender un peu.

» Mademoiselle d'Estorade allait donc me quitter, en me disant toutefois de rester, parce qu'elle voulait ensuite me faire lire les dernières lettres de ma pauvre sœur relativement à la naissance de Sylvie, lorsque le père Bondois vint nous apprendre que la Julia était partie, partie pour de bon. Elle avait fait son paquet, loué un cheval, et, sans écrire un mot à mademoiselle d'Estorade, sans la remercier de rien, ni s'excuser, ni s'expliquer, elle a si bien disparu, que jamais plus, depuis quatre mois, personne n'en a entendu parler.

» La bonne Juliette s'en affecta. Moi, je lui fis mon

sincère compliment d'être débarrassée d'une pareille croix, et je passai le reste de la journée auprès d'elle, à relire les lettres de Louise, à en parler avec bien des larmes, et à me prendre d'un grand amour, comme vous pouvez penser, pour ma nièce, la plus belle et la plus aimable enfant de la terre. Oh! vous la verrez, et vous l'aimerez aussi; car, à présent, nous la voyons assez souvent, Juliette et moi, ici à la campagne, sans que le monde en puisse jaser. Estorade est un pays perdu, où pas grand monde ne va. Nos bourgeois ont coutume de dire et de croire que c'est le plus vilain endroit de la France, parce que les chemins sont mauvais, et qu'il y a des rochers partout. D'ailleurs, à Estorade, la demoiselle est si aimée, si respectée, et si bien tenue en odeur de sainteté, comme elle le mérite, qu'il ne ferait pas bon venir faire aux paysans de chez nous une question sotte, ou une réflexion de travers sur son compte.

» Ici, ce serait bien autrement. Les malheureux l'aiment et la défendent; mais la bourgeoisie ne peut pas la souffrir. Les uns sont jaloux de sa fortune, les autres de sa vertu. Il y en a qui disent qu'elle est dans les eaux des jésuites, ce qui n'est point, dans le sens où on l'entend. J'en suis sûr à présent, moi! Il y en a d'autres, les femmes surtout, qui voudraient bien mettre leur mauvaise langue à l'ouvrage pour défaire sa bonne renommée. De tout ça, elle dit qu'elle se moquerait bien, si ce

n'était de la religion, qui en reçoit toujours quelque éclaboussure, et de l'enfant, qu'elle voudrait élever dans les rayons du soleil, comme les images des saints. Aussi a-t-elle changé sa manière de vivre, afin de mettre sa conduite au grand jour, et de voir quelques amis, sans qu'on en remarque un en particulier. Aussi a-t-elle refait amitié avec ma sœur Hortense, madame Pitard, depuis qu'elle est sa voisine. Auparavant, Hortense demeurait à cinq lieues d'ici avec son mari. A présent qu'elles sont porte à porte, elles se fréquentent, et ça n'étonne personne, parce que l'on sait qu'elles ont été amies ensemble dans leur jeune temps.

» Mon beau-frère, qui n'a pas inventé la poudre, mais qui est un homme excellent; le docteur Fourchois, qui est le médecin des pauvres; le nouveau curé de la ville, qui est l'ancien curé de Morsaint, celui dont je vous ai parlé comme d'un homme instruit et porté à la tolérance; deux ou trois dames de la ville, très-charitables et *bonnes dévotes*, sans intrigue et sans jalousie; enfin moi et vous qui, à présent, serez des nôtres; voilà les personnes que mademoiselle d'Estorade reçoit au couvent dans son logement particulier, et à Estorade, où elle va souvent, et où elle reste quelquefois plusieurs jours de suite. Il arrive même que, le soir, quand la nouvelle bâtisse est fermée de ses planches et que les ouvriers sont partis, mademoiselle d'Estorade vient ici rendre visite à ma sœur,

car elle ne peut pas aller dans une maison où il y a un café, et Hortense, qui le comprend bien, fait de bon cœur la moitié du chemin. Malgré que tout soit ici sens dessus dessous, on s'assoit sur la terrasse au fond du parterre, et on cause quelquefois jusqu'à dix heures du soir.

» Quand le docteur et le curé ne trouvent pas mademoiselle d'Estorade au couvent, ils savent la trouver ici, et ils viennent par cette porte du jardin des religieuses, qui n'a pas été supprimée, comme vous le voyez. De cette manière, nous nous rassasions de regarder et de caresser Sylvie, sans laquelle Juliette ne fait pas un pas. Hortense, qui amène aussi ses enfants jouer chez moi, est folle de cette petite. J'ai décidé Juliette à la mettre du secret, car Hortense est la discrétion même, et elle aimait tant Louise! Elle sait donc ce que son mari et les autres ne savent pas et ne sauront jamais. Vous voilà averti. J'espère que, ce soir, vous serez là, car justement Juliette nous a fait dire qu'elle viendrait, et je serai content que vous lui disiez que, grâce à vous, je suis sur le chemin de la fortune.

Cet aveu, qui venait naïvement couronner le naïf récit de Narcisse Pardoux, me fit penser qu'il avait conçu quelque projet ou caressé quelque rêve de mariage avec mademoiselle d'Estorade. Il rejeta bien loin cette supposition.

— Non, non, dit-il, je ne suis pas si fou que de prétendre... Ne lui parlez jamais de ça! Ça gâterait tout

entre nous. Je suis très-content comme je suis. On est ensemble, elle, ma sœur et moi, absolument comme autrefois à Estorade. Ça nous rajeunit tous trois de dix ans. Quant au mariage, c'est des folies ! Elle est une demoiselle noble, et moi un ex-cafetier ! ah bien, oui ! ça n'irait guère ensemble !

— A-t-elle les préjugés de la naissance?

— Non, pas du tout : c'est une justice à lui rendre. Elle pense, comme l'Évangile, qu'on est tous, autant les uns comme les autres, les enfants du bon Dieu.

— Alors, où serait l'empêchement?

— L'empêchement... l'empêchement... est-ce que je sais, moi ? Il y en a tant, que je ne sais lequel vous dire.

— La différence d'éducation ?

— Eh bien, oui, d'abord ! Elle est instruite, elle a des talents, elle est une dame du grand monde, elle ! Ça se voit toujours sous son air simple et doux. Et moi, j'aurai beau faire, je ne serai jamais qu'un cafetier, très-peu clerc, comme disait mon père, et habitué à vivre avec les gens du commun.

— C'est possible ; mais, en fait d'industrie, vous êtes extraordinairement intelligent, et, pour exposer une idée positive, vous rendriez des points à bien des gens plus lettrés.

Je disais la vérité. Narcisse parlait d'une façon famiière et rustique. Peut-être eût-il craint de paraître pré-

tentieux s'il eût fait autrement. Mais il écrivait si parfaitement bien, que j'eusse pu douter que ses lettres fussent de lui, si je n'eusse retrouvé dans son entretien, lorsqu'il abordait la question d'intérêt général, la même netteté d'expression et la même logique de raisonnement. Je me rappelais, par contre, que mademoiselle d'Estorade, tout en écrivant avec droiture et candeur, se servait d'une vieille orthographe qui n'était plus correcte, et que, dans sa conversation, elle m'avait paru très-peu apte aux connaissances exactes, et très-ignorante des choses positives. Elle était toute dans l'idéal et pas assez dans la réalité. Sa fortune était mal gérée; elle s'en plaignait, voyant bien que ce qu'on lui volait était volé à ses bonnes œuvres; mais elle ne savait pas y apporter remède. Un mariage entre ces deux personnes m'apparaissait comme une alliance providentielle pour remédier, par la mutuelle influence, à ce qui manquait à chacune d'elles. Je suis pour l'égalité d'action de cette influence dans le mariage, et je n'augure jamais rien de bon d'une supériorité trop marquée chez l'un des époux. Celui qui domine se lasse souvent de son autorité tout autant que l'autre de son obéissance. Mais il ne faut pas que cette égalité d'influence ait le même but. A dose égale de force et d'intelligence sur les mêmes points, il y a lutte inévitable. Je trouvais dans l'opposition du caractère de Juliette et de Narcisse un équilibre excellent, chacun des deux étant,

par un côté, supérieur à l'autre, et devant agir dans sa sphère sans avoir besoin d'empiéter, par la discussion, sur le domaine d'autrui.

Dans leurs personnes, je voyais le même accord résultant des mêmes différences : l'un, d'un type superbe, tendant à trop de développement dans la séve ; l'autre, frêle descendante d'une race étiolée, qui avait besoin de se régénérer en se mêlant au sang plébéien. Et puis je pensais au bien qu'un couple si probe et si dévoué devait faire autour de lui : Narcisse, actif pour activer le travail et la production ; Juliette, active pour panser les blessures et soigner les fatigues du travail ; l'un tout à fait propre à développer l'industrie qui répand le bienfait de l'aisance ; l'autre tout à fait capable de moraliser l'ouvrier et de lui donner le pain de l'âme.

Je communiquai mes idées à Narcisse, peut-être un peu à l'étourdie, car je vis bientôt plus de tristesse que d'espoir dans son trouble. Il s'obstina à nier la possibilité d'une telle union, et je ne vins pas à bout de lui faire avouer l'obstacle intérieur contre lequel se brisaient, je ne dirai pas les rêves de son imagination, mais les élans de son cœur. Il aimait Juliette avec un respect si religieux, qu'il eût cru la profaner en la désirant, et la retenue de ses épanchements sur ce point fut si entière, que je me demandai si je ne m'étais pas toujours trompé en le supposant amoureux d'elle.

Je lui demandai s'il la trouvait toujours laide et bossue.

— Bah, bah! me dit-il, je sais bien qu'elle n'est ni l'un ni l'autre. C'était bon autrefois de dire ça quand on avait du dépit. Et puis, comme tout le monde le disait par envie et par méchanceté, j'étais assez sot pour craindre de dire et de penser autrement que les autres. Je craignais aussi, il faut le dire, les mauvaises plaisanteries, non tant à cause de moi qu'à cause d'elle; et j'aimais mieux dire tout de suite : « C'est une fille disgraciée, mais très-bonne, » que de faire venir des discussions et du dénigrement à propos de sa personne. A présent, j'aurais plus de courage. Je dirais... ce que je peux bien vous dire : c'est un ange que je ne vois pas marcher sur la terre. Peu m'importe comment elle est, un peu mieux, un peu plus mal que celle-ci ou celle-là. Je m'en soucie peu, puisque je n'en sais rien. Elle me paraît la plus belle du monde parce qu'elle est la meilleure du monde, et que, quand je la vois, je suis le plus content et le plus heureux du monde. Je l'aime autant et peut-être plus que mes sœurs. Voilà tout ce que j'en peux dire, et c'est assez. Quant à de l'amour, je n'oserais pas y penser; il lui serait tout à fait impossible de me le rendre, et je ne veux pas devenir sot et malheureux en me fourrant des idées comme ça dans la tête.

Je passai la journée à déballer et installer une partie de mon attirail dans une maison assez commode que Nar-

cisse avait louée pour moi tout entière, à deux pas de celle qu'il se faisait bâtir. Je dînai avec lui et le consultai sur l'emploi qu'il désirait avoir dans l'entreprise. Il choisit l'un des plus modestes, et je dus céder, ayant la certitude que l'amour de la chose lui en ferait bientôt accepter un meilleur. Je n'avais pas l'intention de m'établir à jamais à la Faille-sur-Gouvre. Je comptais y faire venir ma famille pour quelques années tout au plus; après quoi, j'étais bien certain que Narcisse serait archicapable de me remplacer dans la direction des usines.

Il parlait de notre grand projet avec feu ; mais il revenait toujours à mademoiselle d'Estorade.

— Elle sera bien contente, disait-il, de me voir dans une si belle position ; elle est si bonne amie ! Et, quand je serai riche, je serai content, moi aussi, de faire du bien et de l'aider dans celui qu'elle fait... Votre *dame* sera une société de plus pour elle. Voilà encore qui me fait plaisir.

— Ma femme sera son amie, lui dis-je ; je vous en réponds, car elle en est digne.

A sept heures, nous nous rendîmes au jardin. Mademoiselle d'Estorade y était déjà avec Hortense et Sylvie, qui accourut au-devant de son ami Narcisse, avec de grandes démonstrations de joie. L'enfant était très-belle, en effet, et je remarquai en elle un grand air de famille avec le frère et la sœur Pardoux. C'était le même type

blanc et frais, la taille bien prise et très-grande pour son âge, la voix douce et même un peu grêle pour la stature et la force de la petite personne, encore un trait de ressemblance avec Narcisse et madame Pitard.

Quant à mademoiselle d'Estorade, je fus aussi surpris de la métamorphose opérée en elle que je l'avais été en voyant Narcisse. Ce qui me frappa, ce fut le changement de son costume. En prenant le parti de ne plus se cacher, elle avait compris qu'il n'était pas question de se produire pour attirer les regards, mais, au contraire, de se rendre assez semblable aux autres femmes pour n'être pas un objet de surprise. Elle était donc très-simplement, mais très-élégamment habillée, nullement en provinciale. Je la soupçonnai d'avoir fait venir toute une toilette de Paris, pour n'avoir pas à s'occuper de ces détails, qui prennent trop de temps aux personnes actives. Mais je la soupçonnai aussi de n'avoir jamais perdu les instincts de la femme, car elle portait avec beaucoup d'aisance et de grâce son ample robe de soie gris de perle et son grand fichu de mousseline brodée. Sa taille, à l'aise dans un corsage bien coupé, n'avait plus rien de désagréable, et même on y pouvait découvrir un charme particulier : c'était l'attitude intéressante de la faiblesse qui semble chercher un appui. Elle avait toujours une voilette noire sur la tête, mais une voilette de dentelle, qui laissait franchement voir les boucles devenues luxuriantes de sa cheve-

lure dorée. Cette tête bouclée lui donnait toujours l'air d'un enfant. Pourtant, comme je l'examinais avec attention, les idées de mort prématurée qui avaient paru la préoccuper toujours, et particulièrement dans ses confidences à Narcisse, à propos de Sylvie, me revinrent à l'esprit.

Dans un moment où la petite réunion se forma par hasard en deux groupes séparés, et où j'avais renouvelé connaissance avec le docteur Fourchois, je mis la conversation sur le compte de sa cliente et l'amenai à me répondre sur un point essentiel : à savoir si, dans le parti que Juliette semblait avoir pris de renoncer au mariage, il y avait quelque raison pathologique.

— Aucune que je sache, me répondit-il; et même avec cette forme exiguë et ce teint délicat, elle est plus forte que vous et moi pour marcher, veiller et supporter toutes les peines de la vie qu'elle mène. Elle a traversé toutes les épidémies, allant chez les malades et ne prenant aucune précaution, sans être jamais atteinte. Pourtant, si elle me demandait conseil à l'endroit du mariage, j'hésiterais beaucoup. Il faudrait que je fusse bien sûr qu'elle doit être parfaitement heureuse en ménage : car, si elle est très-capable, selon moi, de résister aux crises de la maternité, elle ne l'est nullement de surmonter le chagrin. Je l'ai vue, après la mort de sa mère, dépérir de manière à m'inquiéter, et, quand elle est revenue au pays,

à sa majorité, soit qu'elle eût vécu dans un milieu trop mièvre pour les habitudes de son enfance, soit qu'elle eût éprouvé quelque chagrin personnel que j'ignore, elle était retombée dans un état d'atonie assez peu rassurant. Ce qui l'a sauvée, c'est d'avoir une vie active avec le cœur tranquille. J'ai étudié sur elle les effets du mysticisme, et j'en suis venu à les croire souverains sur certaines organisations.

Ici le docteur entra dans une dissertation assez ingénieuse sur le besoin qu'éprouvent certaines âmes de s'attacher à un être insaisissable et de caresser sans cesse un rêve de perfection.

Le docteur n'était pas très-croyant. Pour lui, Dieu était un chiffre, un être de raison, un grand arcane, et l'amour humain envers cet être problématique, une sainte folie. Mais il admettait la réalité de cet amour et ses puissants effets. Persistant à donner improprement les noms d'ascétisme et de mysticisme à ce qui était tout simplement la foi, il accordait, en souriant, à cette faculté, des louanges raisonnées au point de vue philosophico-médical.

— Ce dieu que les âmes mystiques adorent, disait-il, est un époux sans tache, comme elles l'appellent, et c'est très-bien dit, car c'est un amant sans défaut et sans torts. A une femme impressionnable, nerveuse, et dont la sensibilité est trop développée, un tel amour n'apporte ja-

mais de déceptions. Elle peut vivre dans sa passion exaltée avec la sérénité d'une fleur de lotus dans l'eau fraîche. Si vous changez la nature de cette passion, si vous lui donnez pour aliment un être matériel, par conséquent fragile, inégal, brutal ou capricieux, vous verrez bientôt que ces âmes sublimes n'ont pas la force de supporter la réalité, et, bien que le corps soit sain, il faut qu'il se brise sous la douleur sans bornes de l'esprit. Croyez-moi, ne souhaitons pas que mademoiselle d'Estorade se marie, ou trouvons-lui un ange, un saint, un esprit de lumière : c'est ce dont je ne me charge pas.

Il me sembla qu'en ce qui concernait mademoiselle d'Estorade, le docteur avait raison. Je la regardais à la lueur de deux bougies que Narcisse avait fait placer auprès d'elle sur une petite table, afin qu'elle pût voir le plan du nouveau parterre qu'il voulait faire exécuter devant sa maison, à la place du tertre et du kiosque. La soirée printanière était douce et calme. La lune, très-sereine, éclairait le visage de Juliette de teintes bleues qui se mariaient étrangement au ton rougeâtre projeté sur elle par les bougies. Ce visage transparent avait ainsi, par moments, un aspect de fantôme. A côté de la solide carnation et de la réelle beauté de madame Pitard, elle semblait flotter comme une vision. Cette illusion s'empara de moi au point que j'en fus effrayé. Ces mains diaphanes, ces cheveux fins et brillants comme de la soie

vierge, cette peau satinée comme le tissu d'un lis, étaient, pour ainsi dire, invraisemblables chez une femme de trente ans qui avait vécu de labeurs et de dévouements actifs. C'est qu'en réalité, elle n'avait pas vécu. Elle avait glissé comme un souffle de grâce, comme un parfum subtil, entre le ciel et la terre, bénissant ce qui était sous ses pieds, mais n'aspirant qu'à ce qui l'appelait d'en haut.

Mademoiselle d'Estorade m'avait fait un accueil charmant. Elle ne s'expliqua pas auprès de ses autres amis sur l'origine de notre connaissance ; mais elle sut, à chaque mot, me faire comprendre qu'elle me regardait comme un ami sérieux, et qu'elle n'oubliait rien du petit roman qui avait commencé nos relations. Dans un moment où je me trouvais seul auprès d'elle, elle me demanda très-naturellement et avec beaucoup d'aisance si, par hasard, dans mes récentes tournées en province, j'avais rencontré Albany. Je ne pus rien lui en apprendre. Je n'avais pas été à Nantes, où il était engagé.

— Je suppose, lui dis-je, que vous avez quelquefois de ses nouvelles ?

Elle me répondit, sans trouble et sans détour, qu'elle en recevait souvent.

— Mais, ajouta-t-elle avec un sourire candide, ne dites pas cela à Narcisse ; il s'en tourmenterait.

— Vous le lui cachez donc ?

— Oui, en ce sens que je ne lui en parle pas ; car, s'il m'interrogeait, je ne voudrais pas mentir.

— Et vous espérez toujours ramener Albany dans la onne voie ?

— Mais oui, sans doute. Il n'a pas revu Julia, il a mis de l'ordre et de la dignité dans sa conduite, et il fait son état avec conscience. Que voulez-vous que je lui demande de plus, puisqu'il n'est propre à aucune autre carrière que celle du théâtre ? Je ne suis pas de ceux qui damnent les comédiens, et je suis persuadée qu'on peut être honnête homme et chanter devant le public. Ses lettres sont, à présent, très-convenables, très-sérieuses. Il s'est acquitté envers moi, et je suis d'autant plus touchée de la reconnaissance qu'il me conserve, qu'il n'a plus du tout besoin de moi, matériellement parlant. Mais parlons de vous. Je me réjouis d'apprendre que vous devez faire séjour ici, et j'espère que vous serez des nôtres tous les soirs.

— Tous les soirs où je serai libre, car je vais être bien occupé.

Je lui appris alors que Narcisse allait bientôt me seconder, et qu'un très-bel avenir s'ouvrait devant lui. Elle s'intéressa beaucoup à notre entreprise, et se réjouit du bon résultat général pour les pauvres gens du pays, du résultat particulier pour son ami Narcisse, dont elle me parla avec beaucoup plus d'affection et de vivacité qu'elle n'avait fait d Albany.

D'autres personnes étaient arrivées par la porte du couvent (je n'ai pas besoin de dire que la palissade n'existait plus), la conversation devint générale. Je remarquai là, une fois de plus, combien le milieu d'une petite ville influe, à la longue, sur les esprits même les mieux trempés. A force de s'isoler des intérêts généraux, ou l'on reste d'une cinquantaine d'années en arrière de la marche de l'humanité, ou on la devance d'autant, et, comme tout ce que l'on a sous les yeux a un caractère d'étroitesse inévitable, les gens qui ont du cœur et de l'imagination sont entraînés à se replier sur eux-mêmes pour ne pas s'habituer à donner une importance ridicule à ceux qui n'en ont pas.

Là où je me trouvais, la médisance était inconnue, et, au sein d'une telle localité, c'était une grande exception, à coup sûr. Mais, comme on se tenait dans les généralités sur le compte des petits événements de l'entourage, les questions et les réponses échangées étaient incolores, et il y avait des réflexions insignifiantes et des silences qui semblaient dire : « Nous ne voulons pas avoir d'opinion, pour ne pas tomber dans le blâme ou dans le dénigrement. » Le docteur et le curé se mirent à discuter l'un contre l'autre. C'était leur habitude, et l'auditoire bienveillant semblait attendre, pour s'égayer, quelque peu de dispute vive qui n'arrivait jamais. Sans les enfants, cette réserve eût dégénéré en mélancolie. Mais ils

venaient à propos interrompre la monotonie des idées et chercher des caresses où il semblait que ces personnes, privées d'autre effusion, missent plus de leur âme que les parents et les amis ordinaires.

Insensiblement, soit que le rayonnement intérieur de mademoiselle d'Estorade jetât des clartés douces sur cet ensemble assombri, soit que mon âme, fatiguée du tumulte et du mouvement, fût gagnée par le bien-être du repos intellectuel, je me trouvai fort à l'aise. Dès qu'en province on renonce à s'amuser, on ne s'ennuie plus. Cette placidité de l'habitude, cette langueur d'une intimité où les amis de tous les jours, n'ayant rien de neuf à se dire, ne se forcent plus pour dire quelque chose, ce laisser aller paresseux de gens qui ont fait leur petite tâche de la journée, et qui se permettent de végéter pour recommencer la même tâche le lendemain, un je ne sais quoi d'intime et de mystérieux comme l'eau qui coule sans murmurer, me pénétrèrent et assoupirent mes habitudes de réflexion. Je sentis la douceur de cette vie à émotions cachées ou lentement savourées, qui fait le charme des petites existences, et qui étonne tant quand on y entre, sans transition, au sortir de la fièvre de Paris.

Huit jours après, ma femme et mes enfants étaient installés à la Faille; les Pardoux, Pitard, Fourchois et Cie. se réunirent tous les soirs chez moi. J'avais un assez

grand jardin où les enfants pouvaient jouer et courir, et une maison qui nous offrait l'abri nécessaire, les jours de pluie. Comme tous ces enfants réunis étaient assez bruyants et qu'ils eussent fort troublé le silence du couvent, mademoiselle d'Estorade, pour ne pas les séparer, consentit à venir faire la veillée chez moi. Elle arrivait avec Sylvie à sept heures et se retirait à neuf. Quelquefois elle se laissait fléchir par la petite, quand les jeux étaient bien animés, et la veillée, avec nous, se prolongeait un peu plus; mais, quelque instance qu'on lui fît, elle ne voulut jamais confier à personne le soin de reconduire la petite fille et de la mettre au lit, pour avoir la liberté de rester un peu plus tard avec nous.

Notre petite réunion s'augmenta bientôt de mes principaux employés et de leurs familles. Le curé venait assidûment faire sa partie de piquet avec le docteur. Le fils et la bru de celui-ci vinrent aussi prendre le thé de temps en temps, et leurs enfants arrivaient avant eux pour se retirer plus tôt avec ceux d'Hortense.

Tant que les enfants étaient là, on s'occupait d'eux, on faisait la police de leurs jeux et on leur en enseignait de nouveaux, auxquels on se mêlait naturellement. Quand ils étaient partis, on causait, les femmes travaillaient à l'aiguille, les hommes de la localité dérogeant, sous l'influence de ma femme et l'exemple de mes employés, à la mauvaise habitude de faire bande à part pour fumer de-

hors ou causer entre eux de choses que les femmes ne peuvent pas entendre.

Dans la journée, nous étions très-occupés, Narcisse et moi. Je l'initiais pratiquement aux connaissances nécessaires à son action directe dans notre œuvre. Les travaux marchaient rapidement. Nous enrôlions des bandes d'ouvriers ; nous discutions avec tous les meuniers des bords de la Gouvre, qui s'inquiétaient de ce que nous voulions faire de leur eau, et auxquels il fallait expliquer et démontrer, souvent en vain, que, le lit de la rivière creusé et agrandi, ils en auraient davantage. Les curieux, les sceptiques, les railleurs et les envieux ne nous manquaient pas. On nous menaçait de beaucoup de procès iniques et absurdes, qui eussent pu être pour nous un grand moyen de retentissement et de succès. Mais nous voulions éviter la lutte, et Narcisse était l'homme par excellence pour soutenir ces discussions orageuses avec patience, et pour redresser ces terreurs erronées avec sa clarté ordinaire et son admirable bon sens. Parlant à chacun avec la connaissance approfondie qu'il avait de sa capacité, de ses intérêts, de son langage et de ses passions, il me devint d'un si grand secours, avec les paysans surtout, race têtue et matoise, mais facile à pénétrer, pour qui la connaît, et portée à la déférence pour les gens dont elle ne peut révoquer en doute la probité, que j'engageai notre administration à rétribuer largement,

d'emblée, un associé si utile et qui nous épargnait tant d'ennuis et de temps perdu.

Quand on vit s'élancer sur leurs vastes fondations les premiers murs de nos usines, la confiance commença à venir, et l'on nous offrit plus de fonds qu'il ne nous en fallait. Mademoiselle d'Estorade n'avait pas attendu d'autre certitude que ma parole pour nous offrir ses terrains et les fonds qu'elle avait disponibles. Elle comprenait que l'avenir de la population était là, et elle parlait de faire construire à ses frais l'infirmerie des ouvriers et l'école gratuite pour leurs enfants. Je refusai son concours pécuniaire : nous étions riches et nos intentions étaient bonnes; mais je lui attribuai, puisqu'elle voulait absolument nous aider de son zèle, la direction de nos futurs établissements de charité.

Je la voyais presque tous les soirs, mais sans être plus avancé, au bout de six mois, que le jour où je l'avais vue descendre, sans secousse et sans bruit, comme un oiseau de nuit aux ailes de duvet, les rapides sentiers de la Gouvre. Il y avait en elle un mystère impénétrable. Aimait-elle, pouvait-elle ou devait-elle aimer? Fallait-il s'en tenir, sans appel, au jugement du docteur sur son compte ? Cette âme, ravie dans la contemplation d'un monde meilleur, devait-elle passer sur nous sans jamais être des nôtres? Son immense bonté, sa tolérance inépuisable, sa réserve délicate et séante dans toute question d'applica-

tion des principes religieux, semblaient laisser la porte ouverte aux projets que j'avais formés et qui me revenaient sans cesse, en dépit du calme plat de ses relations avec mon ami Pardoux.

Il l'aimait, à coup sûr, lui, sans passion inquiète, sans espoir, peut-être sans désirs formulés, mais avec un abandon complet de son âme, de sa volonté, de sa vie entière. Elle était pour lui un objet d'admiration et de déférence sans conteste, et, du moment qu'elle trouvait bien de rester en dehors de l'humanité, il n'avait plus, contre ce terrible parti pris, ni blâme ni plainte. Sylvie était entre eux le lien sacré et l'arche d'inviolable réconciliation. Le respect de ce garçon était arrivé au point de ne vouloir pas savoir si Albany avait jamais existé, et si Juliette se souvenait de l'avoir jamais vu.

La manière dont leur vie s'était arrangée et comme clouée sur une situation inattaquable pour la malveillance, entretenait nécessairement le silence de l'un et la placidité de l'autre. Juliette, plus répandue que par le passé, car insensiblement les gens de la ville pénétraient dans mon intérieur, et elle ne paraissait pas éprouver le besoin de fuir les nouveaux visages, donnait pourtant, comme par le passé, toute sa vie aux pauvres, aux enfants et à Sylvie. Elle ne nous donnait chaque jour que deux heures d'une exactitude scrupuleuse, et, pendant ces deux heures, elle était toujours avec les enfants au

moins autant qu'avec nous. Elle ne se mêlait jamais d'aucune conversation, et, pour avoir l'opinion ou l'avis d'une personne si modeste et si discrète, il fallait la questionner directement. Elle répondait alors sans embarras et sans arrière-pensée; mais, si la discussion s'établissait, elle n'insistait pas, et s'en tenait à son sentiment intérieur avec une obstination muette qui eût été exaspérante, si le sentiment n'eût été bon et juste. Mais on sentait en elle une idée fixe, peut-être une volonté inébranlable. Rien ne l'entamait, et je lui disais quelquefois, en riant, qu'on ne la détesterait pas à demi, si l'on n'était pas forcé de l'adorer.

Un jour, les Pitard vinrent me prier d'user de mon influence sur Narcisse pour le décider au mariage. Sa position était faite, et, dût-il ne pas devenir aussi riche que je le lui avais annoncé, la vente de son établissement et les produits agricoles de la Folie-Pardoux lui constituaient un petit capital fort honnête. Il avait passé la trentaine. En province, c'est être déjà vieux garçon. Les parents des filles à marier commençaient à s'impatienter contre lui. Des pourparlers, en manière de causerie, avaient lieu à ce sujet, chaque jour, chez les avoués et notaires de la ville. Des parents très-riches, et d'une bourgeoisie plus relevée que celle des Pardoux, avaient été jusqu'à dire : « Eh bien, et Narcisse Pardoux, il ne songe donc pas à s'établir? » C'était bien significatif. Il n'en faut pas davan-

tage, dans une petite ville, pour se faire comprendre. Narcisse recevait donc là des avances auxquelles il était bien maladroit de ne pas répondre; mais à toutes les remontrances de son beau-frère et à toutes les prières de sa sœur, il répondait :

— J'ai bien le temps, nous verrons ça plus tard; les cheveux ne me blanchissent pas encore.

Je promis de l'interroger, et voici ce qu'il me répondit :

— Mon cher ami, vous direz aux Pitard que j'y réfléchis. Il ne faut pas leur faire de la peine. Ma sœur s'inquiète et s'affecte, parce qu'elle croit que je me lancerai dans les grandes affaires et que je prendrai le goût d'aller vivre à Paris. Elle se trompe; je veux rester ici, j'y resterai. Mais, à vous, je dirai la vérité. Je ne veux pas me marier, je ne me marierai jamais.

Et, sans attendre mes réflexions, il ajouta :

— Pourquoi ferais-je moins pour ma nièce que mademoiselle d'Estorade, qui lui a sacrifié toute sa vie? J'adore cette petite; mais, si j'avais des enfants à moi, des enfants jaloux d'elle peut-être, une femme qui ne l'aimerait pas... qui sait si j'aurais l'énergie d'être pour elle tout ce que je dois être? Non, non, c'est décidé, je resterai garçon, et je serai le père de Sylvie. Juliette ne serait pas tranquille, j'en suis sûr, si elle me voyait marié, elle qui se figure toujours qu'elle ne doit pas vivre longtemps. C'est une songerie qu'elle a comme ça; mais,

n'importe, je veux qu'elle ait l'âme en paix, et j'assurerai si bien mon avoir à notre petite, que Juliette pourra refaire son testament à son idée, et donner tout aux hospices, si c'est son plaisir.

— Ainsi, lui répondis-je, voilà deux existences sacrifiées pour que celle de cet enfant soit assurée? C'est pousser trop loin le dévouement, permettez-moi de vous le dire. Sylvie peut être très-bien élevée, très-riche et très-protégée, sans que deux personnes de mérite, et encore très-jeunes, renoncent aux joies et aux devoirs de la famille. Quant à Juliette, si c'est un besoin d'enthousiasme, une secrète manie qui la possède, nous n'y pouvons rien. Mais, quant à vous...

— Moi, moi!... j'ai aussi ma manie et peut-être mon enthousiasme... Qu'en savez-vous? Qu'en sais-je moi-même? L'idée du mariage me répugne; ne m'en parlez plus.

Je jugeai bien inutile de chercher à lui faire avouer sa passion pour mademoiselle d'Estorade. Il s'en fût défendu comme de coutume, et je voyais, dès lors, assez clair au fond de son cœur pour n'avoir pas besoin de le confesser.

Je résolus de faire enfin une tentative auprès de Juliette. Elle me paraissait devoir à un amour si fidèle et si résigné le sacrifice de ses instincts ascétiques; car, pour le coup, le mot du docteur était juste. Il sem-

blait qu'elle eût embrassé le célibat, non-seulement pour se consacrer à la charité, mais encore pour se soustraire systématiquement à la vie commune. En cela, je la trouvais dans le chemin de l'exagération, par conséquent de l'erreur.

Elle partait le surlendemain pour passer la journée à Estorade. Je lui demandai de m'y recevoir avec ma femme. J'avais donné le mot à celle-ci, qui sortit avec les enfants, et nous laissa seuls ensemble.

J'avais préparé un préambule plus ou moins ingénieux, qui fut tout à fait inutile. Juliette m'interrompit dès les premiers mots.

— Oui, oui, dit-elle, je vous entends, je vous vois depuis longtemps; vous voulez que je me marie avec Narcisse!

— Eh bien, c'est donc là une idée absurde et révoltante?

— Non, certes; car ç'a été mon idée aussi quand le secret de la naissance de Sylvie lui a été révélé. Quand j'ai vu qu'il aimait réellement cette enfant, et quand j'ai compris... ce dont je m'étais toujours doutée, qu'il m'aimait aussi, qu'il m'avait toujours aimée, j'ai pris la résolution de faire tout mon possible pour m'amener moi-même à l'épouser. Cela vous étonne, je le vois!

— Oui, sans doute. Tout en vous est énigme ou mystère. Eh bien, cette bonne pensée que vous avez eue?...

— N'a pas pu se réaliser. Je vous jure que ce n'est pas ma faute, que j'estime cet homme et que je l'aime comme mon frère; que je me suis dit tout ce que vous pourriez me dire, et que, puisque je ne me suis pas reconnue assez sainte ou assez forte pour être religieuse, je regardais comme un devoir de me marier. Ne croyez pas que je me fasse d'illusions sur mon genre de vie : il est égoïste. J'ai beau paraître me sacrifier aux bonnes œuvres, je ne fais là qu'une chose facile, à laquelle mon activité naturelle et mon goût pour la liberté d'action trouvent leur compte. Secondée comme je le suis, à présent que j'ai organisé les secours et les soins à donner aux malades et aux pauvres, tranquille sur ma maison d'éducation, qui est en bonnes mains et marche d'elle-même, j'aurais, certes, le temps d'être mère de famille, sans négliger mes autres devoirs, qui se bornent à une surveillance générale.

— A merveille! voilà des raisonnements fort justes, et vous avez le droit d'être heureuse pour votre compte!

— Heureuse? Cela m'est égal. Je n'ai jamais prétendu au bonheur, moi! De quel droit? Mais je reconnais que Narcisse est une si excellente créature, qu'il a ce droit-là. Eh bien, il y renonce, parce qu'il ne peut aimer que moi : il se condamne à la solitude plutôt que de tromper une femme. Oui, oui, je sais qu'il veut rester garçon. Hortense me l'a dit, comme elle vous l'a dit. Elle m'en-

gage aussi à lui conseiller le mariage; elle ne se doute pas du motif de ses refus. Et moi, je ne peux pas dire à Narcisse de se marier, parce que, malgré lui peut-être, il me ferait entendre la vérité. Je ne veux pas avoir l'air de le savoir; mon silence le blesserait, et, s'il s'expliquait complétement, mon refus le mettrait au désespoir. Je compte sur le temps, qui guérit tout. Vous voyez que ce que nous disons là ne peut que lui faire beaucoup de mal, et vous ne l'en informerez pas.

— C'est donc à dire que vous ne l'aimez pas?

— Je l'aime tendrement, sincèrement; mais je ne peux pas être sa femme.

— Pourquoi?

— Je n'en sais rien; mais tout mon être se révolte à cette idée. Je me la suis imposée cent fois déjà. Je m'en suis fait un devoir. J'ai prié Dieu de m'aider à l'accomplir. J'ai été au moment de vous écrire que j'étais décidée. Et puis, tout à coup, une voix intérieure me dit: « Non, non, non! » Et je me débats, je pleure, je me décourage. J'ai la certitude qu'à peine aurais-je dit *oui* à Narcisse, mes larmes couleraient devant lui, et une immense douleur s'emparerait de moi, de lui par conséquent.

En parlant ainsi, mademoiselle d'Estorade pâlit, et je vis qu'elle faisait, en effet, de douloureux efforts pour ne pas pleurer devant moi.

— Juliette! Juliette! m'écriai-je en lui saisissant la main, vous en aimez un autre!

Sa figure changea soudainement et prit une expression de fierté blessée que je ne lui connaissais pas.

— Ce que vous dites là est mal, dit-elle en essuyant à la dérobée deux larmes brûlantes. Si ce que vous soupçonnez était vrai à mon insu, vous seriez bien cruel ou bien imprudent de chercher à m'en convaincre! Et si, au contraire, c'est une rêverie qui vous passe par la tête, c'est mal récompenser ma confiance et ma sincérité que de me persécuter, comme autrefois Narcisse, de cette singulière fantaisie!

Je devais me le tenir pour dit. Juliette voulait garder, quel qu'il fût, le secret de son cœur ou la perplexité de son esprit. Je lui demandai pardon de l'avoir affligée. Elle revint aussitôt à son aménité ordinaire, et, bien certaine que j'userais prudemment de ses confidences dans l'intérêt de Narcisse, elle me proposa d'aller rejoindre ma femme et les enfants au jardin.

Sans rien confier à Narcisse de ce qui venait de se passer, j'essayai de le détourner de ses projets de célibat; mais ce fut bien inutile. Il n'y avait aucun espoir à lui ôter, puisqu'il n'en avait aucun. Son parti était pris, et le calme apparent de ses relations avec mademoiselle d'Estorade n'en fut pas troublé.

Il me sembla pourtant que celle-ci faisait d'abord son

possible pour se faire oublier. Pendant quelques jours, elle eut des prétextes pour ne pas venir aussi régulièrement chez nous, ou pour n'y rester que peu d'instants. Une fois, elle parla de voyager, d'aller en Italie pour je ne sais plus quels intérêts matériels ou spirituels de sa communauté à débattre auprès du pape. Narcisse, qui avait tenu bon contre les premiers essais de refroidissement, perdit courage, et lui laissa voir tant de chagrin, qu'elle y renonça. J'espérai encore, en voyant qu'elle se préoccupait sérieusement des souffrances de son ami, qu'elle en souffrait elle-même, et qu'une sorte d'agitation intérieure était entrée dans sa vie. Mais, tout à coup, par suite de je ne sais quelles réflexions nouvelles, elle reprit sa sérénité, et le calme plat sembla être revenu chez tous deux pour toujours.

Tant de travail nous était imposé, à Narcisse et à moi, que ces émotions secrètes ne pouvaient remonter qu'en de courts moments imprévus à la surface de notre existence. C'est ce qui m'explique, maintenant que je la raconte, comment une situation si tendue et si délicate put se prolonger encore pendant plus de trois mois sans amener un déchirement. Il n'en eût pas été ainsi dans un autre milieu ou dans d'autres circonstances; ou bien encore la raison en était dans cette muette persistance des sentiments et dans cette temporisation continuelle de la volonté qui caractérisent les provinciaux.

## VIII

Un soir d'hiver que nous étions réunis au salon autour d'un bon feu, on vint me dire tout bas qu'un voyageur, qui ne voulait pas dire son nom, demandait à me parler. J'allai le trouver dans mon cabinet.

Je vis un grand jeune homme pâle, étoffé dans un vêtement cossu, les cheveux courts plaqués aux tempes, l'air digne et cérémonieux. Il parla, et je reconnus Albany, l'ex-débraillé, métamorphosé en homme riche ou rangé.

Il entra en matière sans embarras, bien qu'il m'avertît qu'il avait une communication très-délicate à me faire.

— Je sais, monsieur, dit-il, par mademoiselle d'Estorade, que vous êtes son ami le plus sérieux et le plus dévoué. Ses lettres m'ont mis à même de connaître la confiance qu'elle a en vous, et, sans bien comprendre comment elle a été amenée à vous parler de moi, je sais que je ne vous apprends rien de nouveau en vous disant que de longues et anciennes relations d'estime et d'amitié réciproques existent entre nous.

Il s'aperçut, à mon attitude et à ma physionomie, que je trouvais déplacée et inexacte cette manière de s'exprimer. Il n'en parut pas troublé.

— Si, comme je le crois, poursuivit-il, vous savez tous les détails de cette liaison, vous devez reconnaître qu'après une vie assez déraisonnable, j'ai fait, grâce aux bons conseils et à la fidèle assistance morale de *Juliette* (ici, je fronçai le sourcil), de meilleures réflexions. Je me suis soumis, bien en vain, à une famille inexorable qui m'a repoussé, et, de guerre lasse, je suis retourné au théâtre, où je n'ai pas eu la position que j'avais le droit d'ambitionner. Et, pourtant, j'ai accepté un rôle infime dans les arts. Je chante depuis plus d'un an dans une mauvaise ville de province où, à force de patience et de résignation, je me suis mis à même de me faire estimer de mes amis et respecter de mes ennemis. Or, voici, monsieur, ce qui m'arrive aujourd'hui et ce que je confie à votre honneur.

» Une veuve riche, jeune et belle, s'est prise de passion pour votre serviteur, un peu malgré lui, il doit l'avouer; car il avait, pour s'abstenir de liaisons sérieuses, des raisons qu'il vous dira plus tard.

» Bref, cette veuve veut m'épouser, à la condition que je quitterai le théâtre, et, comme je n'ai qu'un mot à dire pour fixer mon sort, je viens vous consulter.

— Moi? répondis-je assez étonné. Je ne vous connais

pas assez pour avoir une opinion sur votre compte. Je ne vous ai jamais entendu chanter, et, à supposer que je fusse un bon juge, j'ignore encore si vous avez assez de talent pour regarder comme un sacrifice réel ce que l'on exige de vous.

— Il ne s'agit pas de cela, monsieur, reprit-il. Quant à renoncer aux planches, du moment que je serai à même de payer toutes mes dettes, mon parti en est pris. Les arts n'existent plus en France. Les artistes n'ont qu'à se voiler la face, à mourir ou à se marier.

— Est-ce que par hasard vous auriez été *chuté* à Nantes?

— Tout au contraire, j'y ai un immense succès, et j'y passe pour un très-grand homme; mais à Nantes!... Enfin, monsieur, si je viens vous consulter, c'est uniquement en vue de mademoiselle d'Estorade.

— Allons au fait; je ne conçois pas comment le nom de mademoiselle d'Estorade se trouve mêlé à vos projets.

— C'est que vous faites semblant d'ignorer ce que je n'hésite pas à vous dire : c'est que mademoiselle d'Estorade m'aime depuis dix ans.

— Vous *aime ?...*

— Oui, monsieur, d'un amour pur et chaste, mais tenace et profond. Toutes ses démarches pour me sauver de la misère et des embarras où j'étais tombé par ma faute, tous ses sacrifices... que je reconnais sans honte, parce que je me suis fidèlement acquitté envers elle;

toutes ses lettres, d'une tendresse angélique et d'une maternelle bonté, m'ont donné le droit de croire, sans être fat, qu'elle m'avait aimé dans le passé, qu'elle avait renoncé au monde à cause de cet amour malheureux, qu'elle m'aimait encore en dépit d'elle-même, et que, par conséquent, elle ne verrait pas mon mariage sans douleur. Or, comme je suis un noble cœur et un honnête homme, je suis résolu à renoncer aux plaisirs et aux avantages de cet établissement si elle-même ne me le conseille. Et, comme la chose est très-délicate, en outre très-pressée (on m'a mis au pied du mur pour prendre une décision dans la semaine), j'ai pensé que, par correspondance, je n'aurais pas la vérité sur les sentiments secrets de Juliette. Je suis donc venu m'adresser à un tiers, afin de n'être pas abusé par la fierté ou la résignation du style épistolaire; et si, après une explication sincère et complète, que je vous prie d'avoir avec elle, vous pouvez m'affirmer qu'elle se sacrifie sans trop d'effort à mon bonheur, je retournerai me marier sans l'avoir revue, puisqu'elle ne veut, sous aucun prétexte, me recevoir, mais du moins en emportant son pardon ou sa bénédiction. Sans cela, monsieur, il n'est pas de bonheur pour moi, et je renoncerais à la fortune d'un prince, aux caresses d'une houri, même à la gloire de l'artiste, qui a été mon plus beau rêve, plutôt que d'être ingrat envers la plus patiente, la plus miséricordieuse et la plus fidèle des amies.

C'étaient là de bons sentiments, et ils étaient sincères Seulement, je les trouvais associés à un orgueil insensé, peut-être à une fatuité démesurée.

— Tout cela est fort bien pensé et raisonné, lui dis-je. Certes, il vaut mieux renoncer à tous les biens de ce monde que de briser un cœur généreux, et, puisque vous avez la notion du devoir et de la reconnaissance, je suis certain que vous ne seriez jamais heureux avec un pareil remords. Mais permettez-moi de vous dire, d'avance, que vous prenez trop de souci. L'âme de mademoiselle d'Estorade est placée à une hauteur de religion et de dignité qu'aucune résolution de votre part ne saurait compromettre. De sa part, je crois pouvoir, dès à présent, vous dire que vous êtes libre, qu'elle se réjouira avec bonté de tout ce qui pourra vous arriver d'heureux, et que vous avez complétement rêvé des sentiments qui ne sont pas les siens.

Albany garda un instant le silence.

— Oui, je le vois, reprit-il avec hauteur, je vous fais l'effet d'un sot?

— Non, monsieur, mais d'un présomptueux.

— Alors, il faut que vous preniez connaissance des lettres qui m'ont été écrites depuis trois ans.

— Je les reçois, répondis-je en m'emparant du paquet qu'il me présentait, mais non pour les lire. Quelles que soient les expressions, je m'en tiendrai à l'interprétation

que leur donne mademoiselle d'Estorade, et c'est uniquement pour lui restituer ces lettres que je les accepte. Vous y consentez certainement; un homme d'honneur, comme vous, ne garde jamais, à la veille du mariage, même les témoignages du plus simple intérêt, quand ils sont signés d'un nom respectable.

Albany n'hésita pas un instant, je dois le reconnaître.

— Oui, certes, monsieur, dit-il; c'était là mon intention, et c'est pour cela aussi que j'ai fait le voyage. Ce que vous prononcez sur la nature des sentiments de mademoiselle d'Estorade est fait pour me tranquilliser. Pourtant je dois à ma conscience de rester deux ou trois jours dans cette ville pour savoir le résultat de votre entretien sur mon compte. Si Juliette prend bien la chose, je lui écrirai une dernière fois, car la personne que je dois épouser est fort jalouse, et, pour ne pas exposer Juliette à des désagréments, je sais que je dois cesser toute correspondance. Maintenant, monsieur, me permettez-vous de venir chercher votre réponse dans trois jours?

— J'irai vous la porter moi-même et vous rendre votre visite. Où logez-vous?

— A *la Tête-d'Or*.

Quand je rentrai au salon, on jouait aux petits jeux avec les enfants. On tirait les gages. Sylvie, avec la candeur de son âge, exigeait que son ami Narcisse embrassât la *demoiselle*.

Or, la *demoiselle* n'était jamais embrassée par personne, vu qu'elle n'avait jamais de gages. Méfiante à l'excès du résultat, elle n'avait pas de distractions au jeu. On en était donc à ce débat, Narcisse prétendant, avec beaucoup de bonhomie et point d'émotion apparente, que la demoiselle n'était pas en pénitence, et que, quant à lui, ce n'en serait pas une d'embrasser une personne qu'il aimait beaucoup.

L'enfant s'obstina.

— Eh bien, dit-elle, pourquoi me donnes-tu souvent pour pénitence de t'embrasser, toi ? On envoie les autres enfants embrasser leur papa et leur maman ; je veux que tu embrasses la demoiselle !

— Cela ne se peut pas, reprit Narcisse ; on n'embrasse pas les personnes à qui l'on doit le respect.

— Ça n'est pas vrai, répliqua Sylvie ; moi, j'embrasse la demoiselle, et j'embrasse aussi M. le curé.

— Vous verrez, dit le curé en riant, que Narcisse va être forcé tout à l'heure de m'embrasser aussi !

— Mais, au fait, dit alors M. Pitard, qui ne se doutait de rien, pourquoi Narcisse n'embrasserait-il pas la demoiselle ? Quel mal y trouvez-vous, monsieur le curé ?

— Moi ? dit celui-ci. Aucun. Ça m'est fort égal !

Et il reprit sa partie de piquet.

— Voyons, Narcisse, dit alors mademoiselle d'Estorade d'un ton singulièrement résolu, embrassez-moi donc,

pour que je n'aie pas l'air d'une prude. Nous n'y faisions pas tant de façons du temps que nous avions l'âge de ces enfants!

Narcisse ne s'attendait pas à cette avance. Il se troubla si complétement, qu'il fût devenu très-ridicule, sans mon intervention. Je poussai une table de jeu qui tomba avec deux flambeaux; les femmes, surprises par ce fracas, crièrent. On crut que je m'étais fait mal; le jeu fut interrompu et l'incident oublié.

Peu d'instants après, Juliette se retira. Je la suivis, et, la rejoignant dans la rue, je la priai de me recevoir sur l'heure au couvent, pour affaire pressante.

Je ne voulais pas remettre au lendemain l'explication. Je craignais que le hasard ne lui fît rencontrer Albany dans la ville, avant d'être informée du motif de sa présence.

Dès que Sylvie fut couchée, je m'acquittai de ma mission, d'abord avec ménagement, et bientôt avec toute franchise, car mademoiselle d'Estorade ne manifestait d'autre émotion qu'un peu de surprise et de curiosité.

Mais, quand je lui eus rapporté les termes dont Albany se servait pour qualifier l'intérêt qu'elle lui avait témoigné, elle retrouva ce visage froid et ce sourcil contracté que je lui avais déjà vus une fois.

— Voilà qui est ridicule et misérable! dit-elle en m'interrompant avec une certaine impatience; vous me don-

nez votre parole d'honneur qu'il vous a dit textuellement ces choses en vous parlant de moi ?

— Je vous la donne, et je le jure encore par mon affection pour vous.

— Je veux, reprit-elle, que vous lisiez mes lettres, toutes mes lettres ! Prenez-en connaissance, ce soir ou demain matin. Vous les brûlerez ensuite. Ou plutôt... non ! gardez-les ! Il se peut qu'un jour Narcisse soit content de les lire aussi, car, lui aussi, n'a pas cessé d'être inquiet, bien qu'il ait eu la délicatesse de ne pas me le dire. Brave et honnête homme ! Quelle différence !

— J'aime à vous entendre parler ainsi. Un jour viendra où vous l'aimerez comme il le mérite.

— Hélas ! non, mon ami ; ce jour ne viendra pas.

— Juliette ! Juliette ! quelle étrange créature êtes-vous donc? m'écriai-je, impatienté et presque irrité contre elle. Vous avez au fond de l'âme je ne sais quel sentiment invincible pour je ne sais quel être réel ou imaginaire ; et pourtant, ce soir, vous vouliez recevoir un baiser d'un homme que vous n'aimez pas et que vous savez éperdument amoureux de vous. Ce serait là une peccadille, peut-être, de la part d'une femme étourdie ; mais vous, il ne vous est pas permis d'oublier un instant combien votre vie sérieuse a rendu sérieuse la passion que vous inspirez.

— Hélas! que voulez-vous! répondit-elle en rougissant.

Je vais vous parler comme à un confesseur. Je voulais tenter une épreuve sur moi-même en ce moment-là. Oui, c'est une idée folle qui m'était venue tout à coup. On parle de l'empire des sens sur les secrets sentiments de l'âme, de certains troubles qui en changent la nature, et d'innocentes caresses qui peuvent soudainement nous faire passer de l'amitié à l'amour. L'austérité de la vie cloîtrée comporte tout un règlement, qui, vous l'avez vu, va jusqu'à nous défendre d'embrasser une femme et de nous laisser toucher la main par un homme; c'est nous dire que le plus chaste contact est dangereux, que la plus innocente familiarité cache un abîme. Je souriais de ces exagérations, tout en m'y soumettant pour ne scandaliser et n'étonner personne. Mon être était si tranquille! Il l'a toujours été. Voilà pourquoi, moi qui ne sais rien des passions, j'aurais de bon cœur livré mon âme à une émotion quelconque, qui m'eût fait envisager avec joie l'idée d'être la compagne de mon meilleur ami!

L'étonnante naïveté de mademoiselle d'Estorade me fit sourire. Il devenait bien évident pour moi qu'elle était aussi enfant que la petite Sylvie. Mais une chose m'étonnait encore plus, c'est qu'avec tant d'ingénuité, elle regardât comme une nécessité de partager l'amour de Narcisse pour s'unir à lui. Une personne si soumise à des principes austères avait-elle besoin d'entraînement et d'enthousiasme? Ne lui suffisait-il pas d'accomplir un de-

voir de conscience pour se trouver heureuse? Et, d'ailleurs, ne m'avait-elle pas dit cent fois qu'elle ne s'occupait jamais de son propre bonheur, mais de celui des autres?

Je lui rappelai ses propres paroles, et elle sourit mystérieusement, en me répondant qu'elle n'était ni si sublime ni si niaise que je la croyais.

— Je ne connais pas l'amour, me dit-elle, mais je le crois nécessaire dans le mariage. Je sais, par ma mère, que l'on est très-malheureux quand on l'éprouve sans l'inspirer. Narcisse serait donc à jamais à plaindre si je l'épousais sans l'aimer d'amour.

— Mais que savez-vous si vous ne l'aimez pas ainsi? Qui vous a rendue assez savante pour distinguer l'amour de l'amitié?

— Personne ne m'a rendue savante sur ce point, répondit-elle. Mais apparemment la femme la plus ignorante a un instinct qui l'éclaire. Je sens que je n'ai pas d'amour; et, pour en revenir à Albany, je tiens beaucoup à lui prouver qu'il s'est trompé sur mon compte. Entre nous soit dit, ceci m'affecte et m'offense, qu'un homme que j'estimais tout au plus, et à qui je croyais tendre la main pour l'attirer vers moi, se soit imaginé planer sur ma pensée et qu'il se dise le maître de mon cœur et de ma vie. Vous aviez bien raison, Narcisse et vous, de me reprocher cette correspondance, et j'arrive

à en rougir comme d'une faiblesse coupable. Tenez, mon ami, je voudrais revoir cet homme devant vous et devant Narcisse. Je ne puis souffrir qu'il emporte l'idée que je le pleure et que je me combats moi-même pour voir son mariage sans jalousie !

J'hésitai à répondre. Je demandai à n'avoir d'opinion sur ce projet qu'après avoir lu la correspondance. Juliette me remit toutes les lettres qu'elle avait reçues, et je les emportai avec celles qu'elle avait écrites.

Tout cela n'était pas très-volumineux. Je passai néanmoins la nuit à le lire attentivement, pesant chaque expression de Juliette, cherchant à deviner chaque pensée d'Albany.

Quand j'eus fini, je regardai Albany comme un sot, d'oser croire ouvertement à l'amour de mademoiselle d'Estorade pour lui, et de confier à un tiers le cas de conscience dont il se tourmentait. Comme il n'est de parole et de phrase dans aucune langue humaine qui ne soit susceptible d'un sens caché, il est bien certain qu'on pouvait voir, dans la généreuse et charitable sollicitude de Juliette, un amour qui se voile ou qui s'ignore lui-même ; mais, pour y trouver ce sens-là de préférence à l'autre, il fallait avoir le culte aveugle de soi-même. Il fallait être trois fois vain ; il fallait être Albany, en un mot.

Il était beaucoup plus facile de voir dans ses lettres, à

lui, percer, à chaque mot, cette vanité outrée, sous des semblants de modestie. Là, je m'étonnai du manque de pénétration de mademoiselle d'Estorade. A sa place, je ne me fusse jamais donné la peine de répondre et de discuter de bonne foi avec lui comme avec une personne sérieuse. La seule crainte que je pusse garder, jusqu'à un certain point, sur la nature des sentiments de Juliette, venait donc surtout de l'illusion qu'elle avait nourrie sur le compte de cet homme. N'y avait-il pas eu, de la part de cette sage personne, un peu de coquetterie épistolaire? Ses lettres étaient pourtant simples et concises. On n'eût pas pu les citer comme des modèles de grâce et de finesse féminine. On y sentait l'habitude invétérée et rigide du détachement de soi-même. C'est peut-être là ce qui avait abusé Albany. Il n'avait pas compris des phrases comme celle-ci, par exemple : « Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de vous, » et que l'on devait sans aucun doute traduire ainsi : « Je ne vous permets pas de regarder dans mon âme et dans ma vie; il s'agit de vous examiner vous-même. » Tandis qu'à ses yeux, il fallait apparemment lire : « Je vous préfère à moi-même. »

Les lettres d'Albany, très-développées, pleines de dissertations musicales assez fortes, et de mélancolies romantiques assez bien tournées, avaient bien pu éblouir une personne qui avait connu un monde plus relevé que son milieu actuel, et qui éprouvait les besoins de l'intel-

ligence. J'ai déjà dit et je répète que, quand Albany oubliait de parler de lui-même, il était intelligent, spirituel même. En outre, il avait l'âme honnête et des élans de fierté sincère. Ce n'en était pas moins, selon moi, un artiste manqué et un homme médiocre, à cause de son caractère irrésolu, trop facile à entraîner, trop facile à ramener, trop amoureux de sa propre cause, trop confiant dans ses propres forces, trop prêt, en toute occasion, à faire bon marché du dévouement des autres et à le considérer comme un hommage dû à son génie.

Comme je connaissais déjà les lettres qui avaient précédé la première explication de Juliette avec Narcisse et avec moi, dans les rochers de la Gouvre, je m'attachai à bien peser celles qu'Albany lui avait écrites depuis cette même époque. Elles étaient beaucoup moins exaltées. Il semblait qu'il eût fait alors cette prétendue découverte de l'amour de mademoiselle d'Estorade pour lui, et qu'il craignît de l'encourager par trop de reconnaissance; ou bien peut-être encore s'était-il cru tout à fait réhabilité à ses propres yeux, pour avoir fait cette chose si simple de quitter Julia, grâce à mademoiselle d'Estorade, et d'avoir rendu à ces deux femmes l'argent qu'elles lui avaient prêté. Il est certain que beaucoup d'autres artistes vagabonds ne l'eussent pas fait; mais, pour lui qui était né dans un milieu honorable et qui avait reçu une bonne éducation, il n'y avait réellement pas grand mérite.

Quelle qu'en fût la raison, cette nouvelle série de lettres était d'un tout autre ton que la première. Tout le mauvais passé de l'artiste paraissait effacé de sa mémoire. Il recommençait à parler de lui comme d'un homme supérieur méconnu, et semblait traiter d'égal à égal avec mademoiselle d'Estorade. Ceci me parut choquant. Je l'aimais mieux faisant de l'enthousiasme et l'appelant sa sainte et sa patronne, que lui écrivant sans façon *ma chère sœur* et *mon amie*. Juliette, en souffrant cette familiarité, avait été d'une indulgence trop chrétienne. Elle n'avait pas été assez femme, c'est-à-dire assez prudente et assez fière. Mais, en résumé, si elle avait eu pour lui, dans le secret de son âme, un peu de faiblesse, elle ne s'était jamais trahie, et Albany restait, à mes yeux, un impertinent de se croire adoré.

J'allai la trouver, le lendemain, et fus fort de son avis qu'elle devait voir Albany en ma présence, et lui montrer, par sa tranquillité, combien il s'était mépris.

— Je veux, me répondit-elle, que ce soit aussi en présence de Narcisse.

— Il faut alors, repris-je, que ce soit aussi en présence de tous nos amis, afin que, dans le cas où Albany aurait ici d'autres confidents que moi, plusieurs personnes fussent à même de constater qu'il s'est ridiculement vanté.

Nous convînmes de nos faits, et je me rendis sur-le-

champ à l'hôtel où Albany était descendu. Je l'y trouvai, déjeunant seul dans sa chambre. Il s'était véritablement rangé; il ne se montrait plus à toute heure dans les villes de province, et tenait à distance les flâneurs, avec lesquels il avait autrefois beaucoup trop frayé. Il n'entrait plus dans les cafés et ne jouait plus au billard. Il ne lorgnait plus les dames et n'embrassait plus les grisettes. C'était un tout autre homme. Il n'avait encore fait, à la Faille, qu'une visite, et c'était au docteur Fourchois, pour lui porter un petit présent et le remercier de ses soins. Il parlait déjà en homme établi qui a une fortune, une mission, un rang à occuper dans la société.

— Je pense, lui dis-je en souriant, que vous avez fait confidence au docteur de votre nouvelle position ?

— Non, monsieur, répondit-il; je n'ai pas encore de position matrimoniale. Tant que je n'y serai pas autorisé par mademoiselle d'Estorade, je ne ferai part à personne d'un projet dont elle peut empêcher l'exécution.

— C'est pousser trop loin la déférence, repris-je d'un ton sérieux. Mademoiselle d'Estorade en a été surprise. Elle ne se savait pas votre amie à ce point-là. Vous pensez bien que je n'aurais jamais osé lui dire l'étrange interprétation que vous avez donnée à ses lettres. Elle doit l'ignorer; elle en serait peut-être offensée, et votre intention n'est pas de la remercier par une impertinence de l'intérêt qu'elle vous a témoigné.

— Ainsi, vous ne lui avez pas dit ma pensée? s'écria Albany. Eh bien, vous avez eu tort. Elle ne doit pas ignorer que mon dévouement ne reculerait devant aucun sacrifice.

— Je le lui ai dit; elle le sait; mais je vous répète qu'elle s'en étonne. Elle se demande pourquoi vous supposez qu'elle puisse faire une objection à l'événement heureux qui vous arrive.

Albany me regarda avec un immense étonnement, puis avec méfiance.

— J'aurais dû, reprit-il, lui dire tout à elle-même. Le docteur m'a appris, ce matin, qu'elle n'était plus cloîtrée, qu'elle sortait, qu'elle recevait du monde, enfin qu'elle s'était complétement affranchie de la règle monastique. Elle n'a donc plus de raisons pour ne pas me recevoir, s'il est vrai qu'elle ne craigne aucune émotion pour elle-même de cette entrevue.

Je compris alors que la résolution prise par Juliette de ne plus voir Albany, et signifiée à lui par elle-même dans plusieurs lettres, avait été, aux yeux de celui-ci, comme un aveu de sa peur et de sa faiblesse. Je me hâtai donc de lui dire qu'il avait raison de vouloir s'expliquer de ses projets avec mademoiselle d'Estorade en personne, et que je l'invitais à venir dîner chez moi, où il la verrait le soir même. Il fut très-étonné, puis très-content, puis il me parut un peu blessé de voir les choses

s'arranger d'une façon si vulgaire. Il avait certainement craint un drame, et, bien que très-satisfait d'y échapper, il était désappointé d'être si facile à marier.

En le quittant, j'allai rejoindre Narcisse, à qui je racontai, de ce qui s'était passé, tout ce qu'il devait savoir, c'est-à-dire tous les faits accomplis, hormis les explications que j'avais eues avec mademoiselle d'Estorade, relativement à lui. Je m'abstins aussi de lui laisser pressentir qu'il me restait de légers doutes sur les sentiments secrets de Juliette. Ces doutes étaient trop peu formulés en moi-même, et, dans tous les cas, il me semblait que Juliette était à jamais guérie par la blessante leçon que lui infligeait la vanité d'Albany. Dès lors, j'espérais qu'elle pourrait aimer Narcisse, et, si cet excellent jeune homme pouvait être heureux par elle, c'était à la condition de ne plus souffrir du passé.

Mais Narcisse, ordinairement si ouvert et si facile à pénétrer, montra, cette fois, une sorte d'abattement dont je ne pus pas bien saisir la cause. Il ne fit aucune réflexion et se contenta de dire à plusieurs reprises :

— Elle veut que je sois là, j'y serai ! Si elle veut que je le jette par les fenêtres, me voilà prêt, et ça me fera plaisir. Si elle veut, au contraire, que je le reconduise avec beaucoup de politesse jusqu'à la diligence, ça ne m'amusera pas, mais je suis encore prêt. Ce qu'elle décidera sera bien, et je n'ai, en ceci comme en tout, qu'à lui obéir.

J'invitai le docteur et madame Pitard à dîner. J'avertis le curé que j'étais obligé d'avoir chez moi, le soir, un comédien ; à quoi il me répondit que cela lui était bien égal et qu'il viendrait comme à l'ordinaire. Je priai Narcisse de venir au dessert et d'entrer en même temps que mademoiselle d'Estorade.

Albany, qui avait fort mauvais ton dans l'occasion, avait aussi, dans l'occasion, le ton de la meilleure compagnie. Ma femme et Hortense le trouvèrent fort bien élevé, mais point aimable. En effet, il fut très-froid et comme méfiant. Il prenait sottement la situation. Il s'attendait à être mystifié, et se tenait d'avance sur la défensive.

Quand Juliette entra, avec Sylvie, déjà pendue au cou de Narcisse, qu'elles avaient trouvé dans l'antichambre, Albany sembla hésiter à la reconnaître. Le musicien avait peu d'aptitude, probablement, pour la peinture, car il n'avait jamais vu dans mademoiselle d'Estorade qu'une personne mal mise, sans charmes, d'une taille problématique, et beaucoup trop âgée pour lui. J'avais mis, à dessein, la conversation sur ce sujet pendant le dîner, et il s'était prononcé avec une sorte d'affectation, disant qu'il avait connu mademoiselle d'Estorade toute jeune et l'avait toujours trouvée vieille ; qu'elle avait de beaux yeux et l'air distingué, mais qu'elle ne régnerait jamais qu'au *royaume des ombres*.

— Parmi les bienheureux! ajoutait-il, car c'est une sainte; mais les saintes n'ont pas besoin d'être belles, et ce qu'elles doivent inspirer, avant tout, c'est le respect.

Ma femme avait vivement défendu la figure de Juliette, disant que, pour elle, c'était un idéal, et que, quant à la taille, elle avait l'air d'une fleur après l'orage. Albany avait souri singulièrement. Peut-être avait-il cru, un instant, que nous voulions lui faire épouser Juliette.

Lorsqu'il la vit mise avec élégance, coiffée avec goût et revenue à une manière d'être qui était beaucoup plus d'une duchesse que d'une béguine, il ne put surmonter son étonnement, et, comme il sentit qu'elle s'en apercevait, il perdit son assurance et la salua gauchement.

J'admirai le tact exquis de mademoiselle d'Estorade dans cette rencontre délicate. Elle lui parla la première, sans aucun malaise. Sa figure n'exprima ni joie, ni trouble, ni dépit, mais l'habituelle aménité et cette légère nuance, involontaire à coup sûr, d'indulgence protectrice, qui étaient le fond de son caractère.

Après le café, elle s'assit, avec lui et moi, dans un petit salon qui tenait au grand salon, et lui dit qu'elle avait appris avec satisfaction son prochain mariage.

— Car il paraît, ajouta-t-elle, que c'est ce que l'on appelle un *bon mariage*. Je vous connais assez pour croire que la personne vous inspire un véritable attachement. Je vous ai, pour ainsi dire, vu placé plusieurs fois entre

vos goûts et vos intérêts, et toujours pressé de sacrifier les uns aux autres.

— Je vous remercie de la bonne opinion que vous avez de moi, répondit Albany embarrassé.

Mais il se remit pour ajouter d'un ton assez expressif :

— Ainsi, vous ne me garderiez pas votre estime si vous ne pensiez que je fais, en même temps qu'un mariage d'argent, un mariage d'inclination ?

— Je vous estimerai d'autant plus que vous ferez du mariage une chose sérieuse et de la fortune un bon usage. Maintenant, pouvez-vous me dire pourquoi, au lieu de m'écrire tout simplement votre résolution, vous avez chargé M. E... de m'en faire part? Vous avez craint de me blesser, à ce qu'il m'a dit, parce que vous vous trouviez désormais empêché de me donner de vos nouvelles et de me demander conseil dans la gouverne de votre vie. Je suis encore assez de ce monde pour comprendre qu'une femme ne veuille pas souffrir d'autre influence sur son mari que la sienne propre, et, bien loin de m'en fâcher, je l'approuve. Il eût été cependant plus convenable et plus sincère de votre part, que votre femme, informée par vous de la sollicitude que je vous avais témoignée, m'écrivît à ce sujet quelques lignes affectueuses. J'y eusse été sensible, et j'aurais ouvertement déposé avec joie, entre ses mains, ce qu'il vous a plu d'appeler quelquefois, en riant, mon autorité souve-

raine dans vos conseils de conscience. Mais, apparemment, il s'est trouvé telle circonstance dont je ne puis être juge, et qui rend nécessaire et naturelle la manière dont vous avez cru devoir agir. Je suis persuadee que vos intentions sont bonnes, et vous voyez que j'accepte avec plaisir toutes les conditions de votre bonheur.

Albany, de plus en plus gêné, voulut s'excuser. Mademoiselle d'Estorade ne lui permit aucune révélation sur sa future moitié, et coupa court aux explications personnelles en lui faisant des questions bienveillantes sur son avenir, sur les relations et les occupations qu'il avait en vue. Puis elle rendit la conversation tout à fait générale, car le curé était venu, sans façons et très à propos, interrompre notre aparté.

Je remarquai un grand malaise chez Albany; son amour-propre souffrait de l'école qu'il avait commise et de la très-douce mais très-pénétrante leçon qu'il venait de recevoir. Il fit mine de se retirer; mais, soit qu'il désirât revenir, soit qu'il fût content de prendre une revanche quelconque, il céda aux sollicitations de ma femme, qui désirait l'entendre chanter. Il se fit bien un peu prier, attendant toujours que Juliette s'en mêlât, ce qu'elle fit de bonne grâce, mais sans avoir trop l'air d'y tenir. Il demanda alors le temps de la digestion et promit de revenir à neuf heures. Il ignorait que Juliette partait toujours à cette heure-là.

Elle resta cependant, disant qu'elle aurait du plaisir à entendre de la musique, mais effectivement pour se trouver bien en présence d'Albany, sous les yeux de Narcisse. Du moins, c'est ainsi qu'elle m'expliqua sa pensée, et Narcisse, à qui j'en fis part, s'en montra reconnaissant, mais sans cesser d'être, en dépit de lui-même, d'une tristesse mortelle.

A neuf heures, Albany reparut; les enfants firent silence; le curé même rangea vivement les cartes, et, notre auditoire se trouvant assez nombreux, Albany s'approcha du piano; mais ma femme, qui devait l'accompagner, se trouva saisie d'une invincible timidité et supplia mademoiselle d'Estorade de la remplacer.

Juliette s'y refusa d'abord. Nous la savions bonne musicienne, mais jamais elle n'avait posé ses doigts sur aucun piano devant nous. On disait, au couvent, qu'elle jouait l'orgue admirablement à la chapelle de ses religieuses; mais aucun homme, et très-peu de femmes étrangères à la communauté, n'étaient admis aux offices. Le docteur seul pouvait parler *ex professo* du talent de Juliette, l'ayant entendue par surprise un jour qu'elle étudiait. Elle se cachait de ce talent, soit qu'elle n'y crût pas elle-même, soit qu'elle en regardât l'exhibition comme une vanité mondaine dont elle devait s'abstenir.

Elle céda, cette fois, pour ne pas nous priver d'en-

tendre Albany, et ne pouvant attacher d'importance à un simple accompagnement.

Albany chanta très-bien, mais Juliette l'accompagna encore mieux qu'il ne chantait; et, comme si elle eût voulu le lui faire sentir, elle fit chanter au piano, en manière de ritournelle, le thème de certains motifs qu'il venait de dire, et où le modeste instrument trouva plus d'expression et de largeur que la voix humaine. Cela ne fut pas remarqué de tout le monde, mais de quelques-uns, qui y virent une leçon donnée à l'artiste présomptueux. Il parut le sentir lui-même, car il dit à mademoiselle d'Estorade, en manière de compliment enjoué, qu'elle lui faisait du tort, et que, s'il eût soupçonné en elle, autrefois, un pareil maître, c'est d'elle seule qu'il eût voulu prendre des leçons.

— Des leçons de chant? lui répondit Juliette. C'eût été difficile : je n'ai pas l'apparence de voix.

— Peu importe, reprit l'artiste. Je vous eusse priée de jouer les thèmes des maîtres, et, à vous écouter, j'en eusse appris plus qu'avec tous les autres.

Le curé déclara, avec une franchise un peu ronde, qu'Albany avait raison, et le docteur pria Juliette de jouer un certain *Sanctus*, ou toute autre chose, qu'il lui avait entendu étudier sur l'orgue du couvent, une veille de Pâques.

Elle s'en défendit, prétendant que cela ennuierait tout

le monde, mais ne paraissant point intimidée de révéler son savoir à Albany, qui était visiblement piqué de la sinvérité du curé. Narcisse était dans un coin, silencieux et comme étranger à ce qui se passait autour de lui. Il se leva en voyant qu'elle se levait pour quitter le piano, et la regarda d'une manière suppliante, qui ne fut probablement comprise que d'elle et de moi. Elle s'arrêta, comme si elle eût regretté de s'être levée, et me donna le temps d'insister pour qu'elle se rassît et cédât à nos instances.

Elle joua alors je ne sais quoi de magnifiquement suave, qu'elle nous dit avoir trouvé dans de vieux cahiers de sa mère, mais dont elle était peut-être l'auteur, bien qu'elle n'ait jamais voulu l'avouer. C'était un court chef-d'œuvre que, dans tous les cas, elle comprenait et rendait aussi bien que le maître qui l'avait écrit; et l'enthousiasme de ceux qui, en l'écoutant, le comprirent, se communiquant à ceux qui le comprenaient peu ou point, Juliette fut plus applaudie qu'Albany ne l'avait été. On lui cria *bis;* mais elle regarda la pendule et s'y refusa obstinément.

— Il faut, dit-elle, qu'à dix heures j'aille coucher ma fille, et je ne veux pas vous priver d'entendre encore une fois M. Gerbier.

Albany s'en défendit; mais tout le monde insista par politesse, et il chanta un grand air d'une façon remar-

quable. Il avait incontestablement une voix magnifique, beaucoup d'exercice et un grand savoir-faire; mais, pour moi, il manquait d'individualité. Il chantait comme beaucoup d'autres qui chantent bien, mais qui ont appris et non trouvé leur manière. Il y avait plus d'âme et d'originalité dans une phrase simplement jouée par Juliette, que dans toutes les difficultés vaincues dont il prétendait nous éblouir. Mais, chose étrange dans notre vie intime, ce fut la première fois, et en même temps la dernière fois, que nous entendîmes Juliette.

A dix heures, elle nous souhaita le bonsoir, et, s'adressant à Narcisse, qui ne l'avait pas applaudie, mais qui avait pleuré, à la dérobée, dans son coin, pendant le prétendu *Sanctus* :

— Il faut, mon ami, lui dit-elle tout haut, que vous ayez l'obligeance de porter *notre fille* jusqu'à ma porte, car la voilà qui dort tout debout.

Et, comme, en parlant ainsi, elle passait dans l'antichambre pour mettre son manteau, elle vit Albany qui la suivait pour lui faire ses adieux en particulier. Il partait le lendemain; c'était donc un éternel adieu. Juliette fit sentir qu'elle ne s'y trompait pas.

— Maintenant, lui dit-elle avec une sorte de gaieté, ce n'est probablement que dans une autre vie que j'aurai le plaisir de vous revoir, si toutefois nous prenons le même chemin. Je vous avertis que je ferai mon possible pour

aller en paradis, dussé-je ne jamais vous y rencontrer; et, en attendant, je prie Dieu de vous rendre très-excellent et, par conséquent, très-heureux sur la terre.

Albany était comme abasourdi de cette tranquillité d'âme. Il balbutia quelques mots que Narcisse n'entendit pas et qui ne parurent pas frapper Juliette; puis il revint au salon, où il resta jusqu'à ce que l'on commençât à se retirer. Je vis qu'il parlait longtemps bas avec le docteur, et je retins celui-ci après que le chanteur eut pris congé de nous, pour lui demander à quel propos il lui avait fait une mine si courroucée en frappant du pied et levant les épaules.

— Tiens! vous avez vu ça! répondit le docteur. Le fait est que j'ai été un moment fort en colère. Ces gens de théâtre, ça ne respecte rien. Imaginez-vous que ce faiseur de gargouillades s'est mis à m'interroger sur Juliette de la façon la plus étrange. Ne s'est-il pas mis dans la tête que Sylvie était sa fille? Oui, le diable m'emporte! la fille de mademoiselle d'Estorade et de Narcisse! parce qu'elle a dit *notre fille* en parlant à Narcisse de la petite! Cela m'a révolté! J'ai cru que cette idée courait la ville et qu'il l'avait déjà ramassée dans quelque guinguette. Je lui ai dit, je crois, des choses dures, à quoi il m'a répondu qu'il était très-content de mon indignation, puisqu'elle lui prouvait qu'il avait rêvé. Du reste, il m'a donné sa parole d'honneur qu'il ne fréquentait plus aucune buvette

et qu'il avait pris cette sottise sous son bonnet. Je ne lui en ai pas fait mon compliment. Alors il m'a très-bien parlé de mademoiselle Juliette, trop bien peut-être. On eût dit qu'il en était jaloux, amoureux, par conséquent. Et il vient pourtant nous annoncer son prochain mariage ! Je le soupçonne de n'être pas dans son bon sens ou de s'être moqué de nous. Peut-être qu'il ne se marie pas du tout et qu'il est venu ici... je n'ose dire à quelle intention.

Je feignis de trouver le docteur aussi fou qu'Albany lui-même; mais je n'étais pas tranquille, et, quand tout le monde fut retiré, j'avertis ma femme de mon dessein; j'attendis un quart d'heure, je m'enveloppai de mon manteau, et je sortis seul, résolu de veiller sur Juliette et de m'opposer à toute tentative pour la troubler ou la compromettre.

## IX

Je m'en allai, d'instinct, tout droit au jardin de Narcisse. Il était une heure du matin.

L'horloge du couvent jeta dans les ténèbres sa note

métallique, claire comme une voix d'argent, au moment où j'entrai dans la nouvelle maison de notre ami. Elle était terminée, mais encore humide, et il ne l'habitait pas encore. J'y avais fait déposer provisoirement certaines pièces de mécanique dont j'étais trop encombré chez moi. J'avais donc une clef de cette maison, et j'y pénétrai sans bruit. La nuit était assez froide. Des nuages fantastiques, qui semblaient pressés de courir à je ne sais quel sabbat, passaient sur la lune terne et triste. Par moments, on distinguait tout; dans d'autres, on ne voyait pas à se conduire.

Comme je m'avançais à pas de loup dans le jardin, par un de ces moments d'obscurité, je me sentis prendre le bras rudement, et une voix irritée me demanda qui j'étais.

— C'est moi, Narcisse, répondis-je; tranquillisez-vous, et parlons bas.

— Quoi? qu'y a-t-il de nouveau? me demanda-t-il avec anxiété.

— Il n'y a rien. Seulement, je crains quelque folie de la part de ce fat, et je ne veux pas que Juliette ignore à quel point elle doit se méfier de lui. Vous aviez la même pensée, puisque je vous rencontre ici?

— Moi, j'ai quelque raison de plus pour craindre. Quand il lui a fait ses adieux, il lui a dit des paroles que je n'ai pas entendues. Dieu sait ce qu'il peut y avoir

entre eux, mon ami! Je vous dis cela sans croire qu'il y ait aucun mal, je vous le jure! mais nous ne savons pas tout. Eh bien, qu'il en soit ce que Dieu voudra; mais ce monsieur agira ouvertement, ou je le tuerai. S'il plaît à Juliette d'ouvrir cette porte que nous lui avons déjà vu ouvrir une fois, et de venir ici écouter des secrets où, maintenant, nous serions de trop, je jure que je n'écouterai pas et que je me tiendrai tranquille; mais, s'il vient essayer de s'introduire chez elle par-dessus les murs, pour faire croire ce qui n'est point aux gens qui l'entourent, ce sera tant pis pour lui, aussi vrai que Dieu m'entend!

— Taisez-vous, lui dis-je, vous ne ferez rien sans ma volonté, à moins que vous ne soyez fou! Tuer, ou seulement maltraiter un homme ici, serait, en vérité, une heureuse idée pour préserver Juliette de la calomnie! Voyons, Narcisse, du calme! on vient par la terrasse. Observons! vous avez juré, d'ailleurs, que, si Juliette était d'accord avec lui, vous vous tiendriez tranquille.

Nous rentrâmes dans la maison, d'où, pendant une grande heure, nous vîmes, par intervalles, passer et repasser l'ombre d'Albany. Évidemment, il avait demandé et espéré un rendez-vous, et il l'attendait, en proie à l'inquiétude, à l'impatience et au froid de la nuit, dont nous ne souffrions guère moins que lui, mais auquel nous résistâmes héroïquement, pour ne pas le perdre de

vue et ne pas trahir notre présence par un mouvement quelconque.

Nous comptâmes ainsi, tous les trois, les quarts et demi-quarts d'heure sonnés par l'horloge des *Sœurs bleues*. Étrange similitude d'angoisses entre Narcisse et Albany, l'un attendant que la porte du couvent s'ouvrît, l'autre craignant qu'elle ne vînt à s'ouvrir !

Quand deux heures sonnèrent, Albany parut perdre patience. Il alla essayer d'ouvrir cette inflexible porte de l'enclos des religieuses. Narcisse voulut alors s'élancer sur lui. Je le retins. La porte était bien verrouillée en dedans. Elle résista à quelques tentatives d'Albany, lequel pourtant y mit des précautions, puis revint dans l'allée, et marcha encore en frappant des pieds pour se réchauffer. L'horloge de la ville sonna le quart après deux heures, puis celle du couvent, qui retardait de trois minutes. Il paraît qu'Albany venait d'accorder à Juliette le quart d'heure de grâce, car nous l'entendîmes maudire, d'un mot énergique, le moment qui mettait fin à son espérance, et retourner vers la terrasse pour recommencer son ancienne escalade par la tonnelle des comédiens. Comment il avait pu pénétrer dans le jardin de la maison de ville, c'est ce que nous n'avons jamais su. Il devait avoir mis le concierge dans sa confidence.

C'était le moment d'agir. Narcisse voulut bien comprendre qu'après les soupçons manifestés au docteur par

Albany, il devait à mademoiselle d'Estorade de me laisser seul prendre fait et cause pour elle. Il resta donc caché pendant que je courais après l'artiste. Je retins celui-ci au moment où il montait sur la terrasse auprès du pilastre.

— Permettez, monsieur, lui dis-je, vous ne passerez pas par ici. Vous ne pouvez pas ignorer que, dans les petites villes, on peut toujours être aperçu par un passant attardé, ou par un curieux cloué derrière une persienne. Or, je ne veux pas souffrir que, dans le voisinage d'une maison habitée par une personne que je respecte, vos étranges fantaisies d'escalade et de promenade nocturne donnent lieu à d'impudents commentaires. Vous aurez donc l'obligeance de repasser par ce jardin, de traverser la maison de M. Pardoux, qui précisément s'y trouve en ce moment, et d'en sortir avec nous, pour être vu, au besoin, par les gens qui veillent quelquefois dans le café une partie de la nuit, après la fermeture.

Albany voulut se fâcher; mais, comme il vit que cela était fort inutile, il prit le parti de m'ouvrir son cœur.

— Je ferai ce que vous voudrez, dit-il, je suis dans mon tort. Mais, avant que je sorte, laissez-moi vous parler cinq minutes, seul à seul dans ce jardin. C'est pour Juliette, peut-être, une question de vie ou de mort.

— Parlez simplement. Je vous écoute.

— Seul? Personne n'est là autour de nous?

— Personne.

— Eh bien, sachez qu'elle m'aime ; j'en suis plus certain que jamais. Vous vous y êtes mal pris pour faire ma commission. J'étais clairvoyant, sincère et dévoué ; vous m'avez dépeint aveugle, vantard et ridicule. Vous avez blessé le cœur de la femme et aigri le caractère de l'homme. J'avais le droit de vouloir me justifier, vous ne m'avez pas laissé, chez vous, la liberté de le faire...

— Pour cela, je vous demande pardon, monsieur. Vous êtes sorti pendant deux heures dans la soirée, au lieu de chercher l'occasion de causer avec elle. Vous le pouviez cependant, sans que je fusse intervenu, si tel eût été le bon plaisir de la personne dont nous parlons.

— Je suis sorti deux heures, espérant que Juliette comprendrait ma souffrance et serait mieux disposée à m'écouter plus tard. Mais vous l'aviez si fort prévenue contre moi, que je n'ai trouvé en elle qu'une femme offensée, jouant très-bien son rôle et vengeant son orgueil blessé avec beaucoup d'ironie et de froideur. Eh bien, j'ai compris son désespoir quand même, et, sur-le-champ, j'ai pris le seul parti digne de moi, qui est de renoncer à l'autre mariage et de lui offrir mon cœur et ma main !

— Ah ! ah ! vous daignez lui offrir ?... Vraiment, vous êtes d'une générosité chevaleresque !

— Raillez tant qu'il vous plaira, monsieur. Si vous êtes

un homme de cœur, vous vous en repentirez peut-être!

— Est-ce une menace?

— Non, monsieur, je ne suis point venu ici pour ferrailler, à moins qu'on ne m'y contraigne. J'ai fait mes preuves ailleurs que sur les planches, et ce qui m'occupe ici est trop sérieux pour ne pas planer au-dessus des épigrammes que vous m'adressez. Je veux, j'exige que mademoiselle d'Estorade sache mes intentions. Je les lui ai écrites ce soir. En dépit de vous, ma lettre est dans ses mains. Au moment où elle sortait, au bras de M. Narcisse Pardoux, il a bien fallu qu'elle me laissât la lui glisser, à moins de faire un esclandre ridicule et d'amener une querelle entre moi et ce monsieur qui se pose en protecteur, et auquel je ne reconnais pas le droit de se mettre en travers de mon chemin. A présent, Juliette connaît toute mon âme. Elle sait que j'ai toujours deviné la sienne, et aujourd'hui plus que jamais. Elle sait que je n'avais jamais osé être amoureux d'elle, et que, de ce soir seulement, je vois clair en moi-même. Oui, c'est elle, c'est elle seule que j'aime, et tellement, que, pour elle, j'accepte le rôle le plus humiliant et le plus ridicule, qui est de venir ici attendre en vain l'entrevue que je lui ai offerte, et de m'exposer aux railleries de témoins fort mal disposés pour moi. Qu'importe, après tout, si elle a assez d'énergie pour voir que ses gardes du corps la trompent et que je suis de bonne foi?

» Pardon, monsieur, pardon! ajouta-t-il, en voyant que j'allais répliquer avec vivacité. Je ne dis pas cela pour vous... et, quand j'aurais de l'humeur, n'est-ce pas naturel? Ce qui doit nous préoccuper avant tout, n'est-ce pas l'avenir de cette femme, qui aime sans espoir depuis si longtemps, depuis dix ans peut-être, et à qui, pour toute consolation, au moment où j'étais forcé de la quitter pour toujours, vous présentez une coupe de fiel et d'amertume? Croyez-vous que le dépit et la dissimulation soient un baume sur une plaie? Non! c'est du poison que vous y mettez, et j'ose vous le dire : prenez garde à ce que vous faites! Peut-être, en la voyant souffrir sans remède et finir sa jeunesse dans un morne silence, regretterez-vous amèrement de n'avoir pas mieux deviné à quelle fleur délicate, à quelle mystérieuse sensitive vous aviez affaire!

Albany continua sur ce thème, et, le développant avec animation, il me réduisit un peu au silence. Je n'avais jamais été bien tranquille sur le compte de Juliette, et j'avoue que j'eus très-grand'peur d'avoir fait fausse route. Pourtant, je ne pouvais me résoudre à encourager les prétentions d'un homme qui me paraissait, sinon indigne, du moins pas assez digne d'elle. Il vit que je me méfiais beaucoup de lui.

— Vous croyez, dit-il, que j'ai toujours eu l'ambition d'épouser la fortune, et que, maintenant, j'improvise cet

amour, après avoir inventé lâchement la fable d'un riche mariage à Nantes, pour amener l'explosion des sentiments de Juliette? Je veux vous donner la preuve de la vérité!

Et il me remit quelques lettres d'un homme d'affaires, que je pus lire ensuite, et qui attestaient la réalité de ses paroles. Mais il eut encore à se défendre d'un doute qui persistait en moi.

— Je n'ai pas précisément besoin de lire ces papiers, lui dis-je, pour vous croire incapable d'une bassesse; mais je vous crois incertain et capricieux, de plus très-incapable d'un grand amour, et, je vous en demande pardon (nous sommes ici pour tout dire), trop épris de vous-même pour apaiser moralement la soif du grand amour que vous croyez inspirer. Répondez à toutes mes questions. Vous avez connu Juliette jeune, aussi aimable, aussi bonne, aussi angélique probablement qu'elle l'est aujourd'hui. Mais elle était pauvre, et vous ne l'avez pas aimée...

— Quand je l'eusse aimée, répondit Albany, à quoi cela eût-il abouti? J'avais vingt-deux ans; pouvais-je songer à un mariage auquel mes parents riches n'eussent jamais consenti? Devais-je la compromettre?

— Je ne vous demande pas pourquoi vous ne lui avez pas parlé d'amour, je le comprends de reste; je vous demande simplement si vous avez ressenti pour elle quelque velléité d'amour?

— Je pourrais vous dire que je n'en sais rien, que j'avais pour elle, au su de tout le monde, une sympathie et une estime particulières; mais je ne veux ni vous tromper, ni me tromper moi-même. Je ne croyais pas qu'il fût possible d'aimer Juliette autrement que comme une âme. Sa personne était, à cette époque, d'une laideur tranchée. Maigre, jaune, fade, on l'appelait autour de moi la boscotte, ou la petite vieille.

— Fort bien. J'ai pourtant peine à croire qu'elle n'eût pas déjà ces beaux yeux et ce regard magnétique que le plus lourd paysan ne peut rencontrer sans être pénétré d'un étonnement et d'un respect singuliers. Vous n'étiez guère artiste à cette époque, à ce qu'il paraît; mais passons. Quand vous avez revu mademoiselle d'Estorade, il y a deux ans...

— Je serai franc. Elle m'a paru étrange. Elle était si mal fagotée!

— Et l'année dernière?

— Plus étrange encore, presque belle par moments, puis, tout à coup, vieille de cent ans et se rendant justice sur ce point par l'entier délaissement de ce qui fait le charme, je dirais presque le sexe de la femme. C'était un être qui n'appartenait pas à l'humanité, que l'on pouvait invoquer à genoux, mais non pas serrer dans ses bras.

— Et à présent?...

— A présent, c'est presque une femme, et, comme c'est toujours un ange, je sens qu'amoureux ou non comme on l'entend dans la vie ordinaire, je ne me détacherai jamais de ce souvenir. J'aurai toujours cette vision du ciel dans l'imagination, et ne verrai qu'avec dédain la robuste et matérielle beauté qui, ailleurs, me tend les bras sans émouvoir ni mon esprit ni mon cœur.

— Et c'est pourtant une robe de soie substituée à une robe de bure, qui a fait en vous ce miracle! car mademoiselle d'Estorade est la même personne qui m'est apparue, à moi, il y a un an, et dont j'ai dit, avec un esprit tout à fait tranquille et désintéressé : « Voici une vierge qui, sans être belle, efface toutes les beautés de la terre. »

Je m'aperçus que j'avais tort de dire ainsi mon opinion sur Juliette ; car je rendais Albany tout à fait amoureux. Comme, par moments, il parlait très-bien, je faillis m'y laisser prendre; mais quelques naïvetés lui revinrent qui me détrompèrent. Il était la proie d'un caprice subit, ne du dépit d'avoir manqué son effet, et il était résolu à manquer son riche mariage de Nantes, plutôt que de s'en aller humilié et pardonné. Je lui déclarai que je voyais le fond des choses, et que rien ne m'engagerait à me faire son avocat auprès de Juliette.

— Vous êtes libre, lui dis-je, de lui écrire ou d'obtenir d'elle qu'elle vous entende. Elle n'a aucun lien avec per-

sonne, aucune susceptibilité à ménager. Seulement, j'exige que vous agissiez au grand jour, et que vous ne cherchiez pas à la compromettre par de ridicules cachotteries. Vous savez que mademoiselle d'Estorade reçoit chez elle qui bon lui semble. En outre, ma maison vous reste ouverte. Je ne veux pas qu'il soit dit, surtout par vous, que j'exerce sur elle une influence contraire à son penchant. Pour compléter l'impartialité de mon rôle, je m'engage à ne pas lui dire un mot contre vous pendant trois jours. Après ce délai, si vous n'avez obtenu aucune espérance, vous partirez, je vous le déclare, et, si vous ne m'en donnez votre parole d'honneur, nous aurons très-sérieusement affaire ensemble.

— Je n'en crois rien, monsieur, répliqua Albany avec la douceur d'un homme peu facile à intimider. Vous savez que je ne reculerais pas, et vous ne voudriez pas m'amener à un éclat, si vous me jugiez capable de chercher à entacher la réputation de mademoiselle d'Estorade. J'ai eu tort de venir ici, j'en conviens; je croyais cette maison encore inhabitable et ce jardin à l'abri de tous les regards. Je me suis trompé. Je puis être imprudent, mais non infâme, et vous n'aurez pas besoin, si je suis repoussé, de chercher à me faire peur. Ce serait fort inutile; mais il ne s'agit pas de cela. Refusé, je me retire sans murmure et sans ressentiment. Encouragé, je reste, dussiez-vous me chercher querelle à toutes les heures du jour

En achevant sa phrase, Albany éleva un peu la voix à dessein d'être entendu de Narcisse, car nous nous étions rapprochés de la maison. Je vis, avec déplaisir, Narcisse précisément à portée de l'entendre. Il se promenait de long en large dans une chambre du rez-de-chaussée, la fenêtre ouverte; mais il avait réfléchi, et j'admirai l'empire qu'il avait repris sur lui-même. Il vint à notre rencontre sans dire un seul mot, et comme s'il n'eût pas vu Albany. Ce silence était peut-être plus éloquent que des paroles, car Albany ne trouva pas non plus un mot à lui adresser, et nous sortîmes tous les trois pour nous séparer, sans bruit, sur la place de la Comédie.

Il ne m'était plus possible de rien cacher à Narcisse des desseins et des espérances d'Albany. J'étais un peu ébranlé par l'assurance du comédien, et, précisément à cause de cela, j'essayais de m'en moquer. Je comptais sur Narcisse pour dissiper mes inquiétudes intérieures. Il devait être bien tranquillisé par la déception qu'Albany avait éprouvée dans son rendez-vous; mais je le trouvai presque aussi muet avec moi qu'il l'avait été avec son rival. Il semblait, ou ne vouloir se permettre aucune opinion sur Juliette, ou couver quelque secrète résolution. Je ne le quittai qu'après l'avoir vu entrer dans la maison Pitard, où il demeurait, et je me promenai quelque temps à distance, pour m'assurer qu'il ne sortait pas dans le dessein d'aller provoquer Albany. Mais aucune porte ne

se rouvrit, aucun autre pas que le mien ne résonna sur les pavés humides. Je rentrai chez moi à trois heures du matin.

J'avais résolu de ne pas aller interroger Juliette; mais, dès neuf heures du matin, elle me fit demander. Elle me montra la lettre d'Albany, qui n'était que le résumé échevelé des confidences faites à moi depuis dans le jardin de Narcisse. Elle n'en paraissait nullement émue.

— Voilà de grandes folies et qui font craindre de grandes sottises dans l'avenir, me dit-elle avec le calme du mépris. Ce jeune homme a décidément une pauvre cervelle, et je plains la femme qu'il va épouser.

— Vous croyez donc qu'il l'épousera quand même ?

— Qui l'en empêchera ?

— L'amour qu'il a pour vous peut-être?

— Peut-être ? Est-ce que vous aussi, mon ami, vous rêvez ?

— J'en aurais le droit; j'ai fort peu dormi cette nuit! Mais ne me faites pas de questions. Je me suis engagé, pour trois jours, à garder la neutralité.

— Vous avez eu tort. Cet amour improvisé ne méritait pas tant d'égards.

— N'importe; attendez trois jours, je vous prie, avant de répondre quoi que ce soit, afin qu'on voie bien que vous avez pris le temps de la réflexion.

— Oh! par exemple, répondit Juliette avec une cer-

taine vivacité, ce n'est point là mon avis ! Vous voulez que, pendant trois jours, je laisse cet homme compter sur mon idiotisme ? Non, non, pas pendant une heure de plus.

En parlant ainsi, elle mit au bas de la lettre d'Albany ce peu de mots :

« Vu et désapprouvé.

« JULIETTE D'ESTORADE. »

Puis elle la plaça sous enveloppe, cacheta et écrivit l'adresse d'une main ferme. Elle lui renvoyait purement et simplement sa déclaration d'amour sans daigner lui expliquer les motifs de son dédain.

Je m'abstins de toute réflexion. J'avais promis ! Ma réserve impatienta Juliette, et je la trouvai plus vive et plus énergique que je ne l'avais vue.

— En vérité, dit-elle, je ne vous croyais pas si impartial envers moi. On ne doit pas l'être à ce point avec les gens qu'on aime ! Vous semblez ne pas vous soucier de l'injure qui m'est faite.

— Ne dites pas de ces choses-là devant Narcisse, lui répondis-je. Je crains fort qu'il ne perde patience avec l'homme qui entre encore la nuit dans son jardin.

— Ah ! s'écria Juliette émue ; Narcisse l'a vu ? Narcisse sait tout cela ? Et que dit-il, lui ? Pense-t-il qu'il faille ne pas *m'influencer,* mais attendre trois jours ma réponse ?

— Narcisse ne dit rien; il est comme abasourdi. Mais le plus prudent serait de lui donner une commission à faire pour vous à Estorade.

— Eh bien, allez le chercher, répondit-elle. Je trouverai un prétexte pendant ce temps-là, et chargez-vous d'envoyer tout de suite ma lettre à Albany : le père Bondois serait trop long.

Je cherchai Narcisse au café Pitard; il était sorti. Je le cherchai dans la ville; on l'avait vu descendre à l'hôtel de *la Tête-d'Or*.

Je m'y rendis en toute hâte. On m'apprit qu'Albany et Narcisse étaient sortis ensemble, se dirigeant vers la route du Midi.

Je suivis leur trace, et les trouvai bras dessus, bras dessous, comme gens qui vont se battre en cachette, et qui affectent, devant les passants, d'être au mieux ensemble. Pourtant, ils causaient avec tant d'animation, à voix basse, qu'ils ne purent s'interrompre en me voyant. Au contraire, Narcisse me prit à témoin, et quelques paroles très-vives furent échangées. Je les engagai à quitter la route et à entrer avec moi dans une prairie où Narcisse, que je m'efforçais de calmer, s'expliqua devant moi.

— N'ayez crainte d'un duel, me dit-il. Monsieur voudrait fort que ce fût là mon idée, mais ce ne l'est point. Je n'ai jamais touché à une épée, et je ne sais ce que c'est

d'aller risquer sa vie devant un homme dont on est résolu à se défaire. J'ai averti monsieur de mes intentions, et je les lui réitère devant vous. Il ne me plaît pas qu'il entre la nuit dans mon jardin, et je me trouve insulté par cette habitude-là, qui date de loin. Je lui ai défendu d'y remettre les pieds, et il m'a répondu de manière à me aire croire qu'il ne se le tient pas pour dit. Eh bien, comme je ne voulais pas risquer d'élever la voix malgré moi dans l'auberge, je l'ai prié de sortir avec moi pour entendre ce que j'avais à lui dire, et voici ce que c'est : Si je retrouve monsieur dans ma maison ou dans mon enclos, ou seulement sur mon mur, je le tuerai comme une fouine, sans l'avertir, sans lui donner le temps de se défendre ; je l'assassinerai, en un mot. Monsieur dit que ce sera le fait d'un lâche; moi, je dis que non, car j'y risquerai bien assez ma vie ! J'irai faire ma déclaration sur l'heure et me constituer prisonnier ; la loi fera de mon cou ce qu'elle voudra. J'aurai là affaire à quelque chose de plus dangereux que l'épée d'un homme plus ou moins adroit. Je ne serai donc pas un poltron qui craint pour sa peau, et je me serai débarrassé d'un particulier qui m'offense.

Albany affecta de lever les épaules et de rire avec dédain du raisonnement terriblement serré de son rival. Il faisait bonne contenance, et j'approuvai le sang-froid dont il sut ne pas se départir. Il ne mêla pas plus made-

moiselle d'Estorade au fond de la querelle que Narcisse ne l'avait fait. Son nom ne fut pas prononcé Certes, Albany n'avait aucune envie de retourner dans le maudit jardir ; mais la manière dont Narcisse le lui interdisait ne lui permettait pas d'en faire la promesse. Pourtant, Narcisse s'obstinait à l'exiger, et une discussion si étrangement posée n'eût pu finir que par des voies de fait, si je ne me fusse trouvé là.

J'essayai d'apaiser Narcisse en lui disant qu'Albany m'avait donné, à moi, la parole d'honneur qu'il réclamait. Narcisse le savait bien, et il ne fut pas facile de l'amener à s'en contenter. Il était, à l'habitude, d'une douceur moutonnière ; mais, irrité, il avait aussi l'entêtement du mouton, qui se brise la tête contre un obstacle plutôt que de reculer. Les sarcasmes d'Albany l'exaspéraient. Il était rouge à faire craindre un coup de sang.

Je pris assez d'empire sur Albany pour l'amener à une sorte de conciliation, à savoir : de me renouveler, en présence de Narcisse, le serment qu'il m'avait fait, et j'obligeai Narcisse de s'en contenter. Aussitôt je le pris par le bras, pour lui dire que mademoiselle d'Estorade l'attendait et lui demandait un service qui ne souffrait pas un instant de retard. Je restai seul avec Albany.

Je lui remis la lettre que Juliette lui renvoyait, avec les deux mots sans appel et la signature accablante qu'elle

y avait ajoutés. Albany, assis à l'écart, les relut sans doute plus d'une fois, et en étudiant chaque caractère de l'écriture, car il resta plus d'un quart d'heure plongé dans ses réflexions. Il vint ensuite à moi, et me demanda des détails que je lui donnai avec une scrupuleuse exactitude.

— Ainsi, dit-il, elle était en colère, à ce que je vois? Pauvre folle! elle s'en repentira! Mais, moi, j'ai assez fait pour l'acquit de ma conscience, et c'est à mon tour d'être piqué. A quelle heure part la diligence?

— Dans une heure.

— Eh bien, je vais fermer ma valise, et je pars.

— Vous faites bien.

— Vous pensez que j'ai peur de M. Narcisse?

— Non, mais que vous avez raison de vous préserver de vos propres imprudences et des suites qu'elles peuvent avoir. Narcisse est fort exalté. Quelle bravoure y aurait-il à vous jeter sous les coups d'un homme qui a le mépris du duel et le fanatisme de la guillotine?

— Il est vrai que je n'aimerais pas à tomber dans un guet-apens, et que je n'entends rien à ce duel à l'américaine auquel il me convie. Mais là n'est pas la question. Un mot de Juliette m'eût fait tout braver. Je l'aimais... hier! oui, je l'aimais passionnément! mais, aujourd'hui, je retrouve en elle la béguine et la prude qu'elle ne peut pas ne pas être, et je pars content de moi, après le sa-

crifice que je lui ai offert, je pourrais dire aussi très-content d'elle, qui me préserve de l'insigne folie d'épouser une vieille fille dévote et bourgeoise.

Je laissai Albany exhaler ainsi son dépit. Narcisse ne l'eût pas souffert; mais, moi, j'étais trop content de le voir renoncer à ses projets pour protester contre ses impertinences. Il voulait partir la tête haute, et, pour cela, il fallait lui laisser la satisfaction de dire le dernier mot. Je l'accompagnai donc très-patiemment à l'hôtel, feignant un peu de craindre de l'irriter; et, quand je le vis, perché sur l'impériale de la diligence, enfoncer son bonnet de voyage sur ses oreilles, de l'air d'un homme qui pose l'éteignoir du dédain sur sa propre flamme, je m'applaudis de mon hypocrisie.

Je retournai au couvent. Narcisse y était encore.

— Arrivez donc, me dit Juliette, et regardez quelle figure de révolté l'on me fait! Je ne peux pas obtenir qu'il aille me chercher un acte qui est dans mon secrétaire, à Estorade, et dont j'ai absolument besoin. Il dit que je ferais mieux d'y aller moi-même, ou de vous y envoyer, et que, quant à lui, il ne peut s'absenter. Voici la première fois de ma vie qu'il me refuse quelque chose, et je vous prie d'en prendre note.

— Si vous m'en croyez, lui répondis-je, nous partirons tous trois pour Estorade avec Sylvie, vu que je sais qu'un certain Albany vient bien de monter en diligence

et de disparaître sur la route du Nord, en vous traitant de folle embéguinée et de prude embourgeoisée, mais que je ne sais pas si ce personnage, fort capricieux, n'aurait pas la fantaisie de revenir sur ses pas dans deux heures. Or, nous avons, je pense, assez supporté ses lubies; nous avons été fort patients; moi, pour mon compte, je l'ai été comme un saint! Nous pourrions l'être moins par la suite, et vous-même, vous ne le seriez plus du tout, je parie. Ces impertinences ont lassé votre dignité. Croyez-moi, quittons la partie, et, comme le chemin d'Estorade est fort connu, nous pousserons un peu plus loin, n'importe où, sans dire d'avance et sans savoir nous-mêmes où nous allons. C'est la seule manière de n'être pas suivis.

Mademoiselle d'Estorade accepta avec joie, Narcisse avec répugnance. Il éprouvait un vague mais violent besoin de brutaliser son rival plus que de raison, et il lui semblait que le fuir était une défaite. Mais Juliette faisait déjà son paquet et celui de Sylvie. Deux heures après, la légère et confortable calèche qui avait remplacé l'antique patache *cellulaire* de mademoiselle d'Estorade nous déposait à la porte de son château. Ma femme et ma fille aînée étaient de la partie. Nous fîmes à Estorade un repas improvisé, et, aussitôt après, nous prîmes la route de Sainte-Florence, où nous pûmes arriver avant la nuit.

Nous nous promenâmes ainsi trois jours durant, à

petites journées, de village en village, dans le plus romantique pays de la terre et par tous les chemins possibles ou impossibles. Cette flânerie, au cœur de l'hiver, eût paru insensée à des gens moins endurcis que nous aux hasards de la température et aux fatigues de la promenade. Mais la nature était magnifique à travers la brume rose du jour et sous le voile matinal de la gelée blanche. Le doux soleil de midi irisait les perles liquides pendues à toutes les herbes, et les arbres dépouillés accusaient les nobles formes de leur branchage, souvent trop voilées sous la feuillée de la belle saison. Tout nous semblait riant ou singulier, et tous les inconvénients de la route furent pris en bonne part. Sylvie et ma fille chantaient comme deux merles et folâtraient comme deux chevreaux au bord des ravins. Juliette, plus gaie et plus sensible aux choses extérieures que je ne l'avais jamais vue, semblait goûter un plaisir réel à enterrer le souvenir du passé pour saluer le sourire de l'avenir. Narcisse, en la voyant ainsi, était, par moments, plongé dans une muette ivresse. On eût dit qu'il craignait d'être réveillé au milieu d'un rêve de bonheur.

Le quatrième jour, avant midi, nous fûmes de retour à Estorade. Le temps s'était mis décidément au froid. Il avait gelé assez fort pour que les eaux fussent prises. Juliette nous demanda de lui *sacrifier* le reste de la journée. Elle voulait voir avec nous le ravin de la

Gouvre, où, pour la première fois, quinze mois auparavant, elle nous avait donné rendez-vous. On prit un âne pour les deux enfants, dont les petits pieds étaient las de trotter, et nous remontâmes le torrent jusqu'au carrefour de gros rochers où nous avions reçu les confidences de notre amie.

Le ravin était presque impraticable, et pourtant Juliette le suivit à pied avec intrépidité. C'est pour le coup qu'elle me sembla avoir des ailes, et que je me demandai comment, sans nulle attention et nul effort apparents, elle voltigeait ainsi sur les roches glissantes, sans même accrocher son vêtement aux ronces du sentier.

Le spectacle que nous offrit le lit encaissé de la Gouvre valait bien, du reste, la peine que nous prîmes pour l'explorer. Les mille ruisseaux qui descendent brusquement des flancs du rocher étaient devenus des cascatelles de cristal solide, et les eaux torrentielles de la petite rivière luttant encore en beaucoup d'endroits contre la glace, c'était une chose curieuse et frappante que cette agonie du mouvement, qui achevait de se tordre et de gronder sous la main lourde et pétrifiée de l'hiver.

Au retour, nous eûmes à doubler le pas; le jour baissait rapidement, et il fallait sortir avant la nuit de ces sentiers difficiles et périlleux. Quand nous fûmes auprès du feu petillant, dans la grande salle à manger du manoir, je fus frappé de la beauté surnaturelle de Juliette.

Elle avait eu très-chaud. L'ardeur du foyer séchait la sueur sur ses joues transparentes, et se reflétait en saphirs étincelants dans ses yeux bleus. Ses cheveux, ébouriffés par le vent, voltigeaient encore comme un nuage doré autour de son petit front découvert, luisant comme un marbre. Ce n'était plus la pâle et grêle madone byzantine; c'était un de ces beaux enfants que Rubens semble avoir peints aux reflets de la nacre.

Cette illusion de jeunesse adolescente, qui, chez elle, était produite par la délicatesse des lignes et l'expression de candeur, fut si complète, en ce moment, par l'éclat du teint et l'animation du regard, que Narcisse, assis à côté d'elle, m'apparut, dans sa beauté colossale, comme un contraste invraisemblable. Il ne pouvait pas ressembler au mari, mais au père de cette petite fille. Sylvie elle-même, avec ses formes solides et sa grosse tête, était trop accusée, trop réelle auprès de sa mère adoptive.

Je me rappelai le premier jour où, après six mois d'absence, je l'avais revue, au clair de la lune, dans le jardin de Narcisse, et où j'avais été ravi et en même temps effrayé de cette sorte d'*immatérialité* qui la caractérisait en ce moment-là. Maintenant, il me semblait la voir pour la première fois vivante, mais d'une vie qui ne pouvait se mêler à celle d'aucun être de ce monde, et une sorte de douleur inexplicable me pénétra. Peu à peu, la salle devint sombre; on n'avait pas encore allumé les

bougies sur la table, et le feu avait cessé de flamber. Les ombres fortement accusées, creusèrent les yeux, tout à l'heure si purs, et les lignes du visage s'accusèrent profondément. Le corps, fatigué, s'affaissa sur lui-même, et la personne devint si courbe et si ployée, que je crus voir une petite centenaire, et que Narcisse m'apparut alors comme un fils pieux, attendant avec douleur et résignation le moment de la prendre dans ses bras pour la déposer dans la tombe.

Les cris joyeux des enfants, qui étaient allés à la cuisine et qui revenaient annoncer la soupe, dissipèrent les incompréhensibles vertiges auxquels j'étais en proie. On apporta de la lumière, chacun reprit son aspect habituel, et je trouvai seulement Juliette un peu plus pâle que de coutume. Je lui demandai si elle était fatiguée, elle me répondit en souriant :

— Je n'en sais rien ; je sais seulement que j'ai faim.

Elle mangea aussi peu que les autres jours, mais en ayant l'air d'y prendre plus de plaisir. Jamais je ne l'avais vue si enjouée, et cette gaieté fine et caressante avait un charme inexprimable. Quand on eut dîné, Sylvie s'endormit, le nez dans son assiette, et mademoiselle d'Estorade alla elle-même la coucher.

— Eh bien, mon ami, dis-je à Narcisse en passant au salon, n'êtes-vous pas plus heureux aujourd'hui qu'il y a quelques jours?

— Non, pas du tout, répondit-il; j'aurais voulu tuer Albany, et il vit! Tant qu'il vivra... je croirai qu'il a jeté sur elle un mauvais sort.

— C'est trop de jalousie! Je vous conseille, si vous êtes incurable, de ne jamais songer au bonheur.

— Je n'y ai jamais songé, reprit-il.

— Au fait, pensai-je, c'est moi qui ai rêvé tout seul ce mariage. Il est impossible! Narcisse est sous le coup d'une recrudescence de jalousie qui ferait peut-être le malheur de Juliette.

J'en étais là de mes réflexions, quand on vint me dire que mademoiselle d'Estorade me priait de monter un instant chez elle. Je la trouvai assise, avec ma femme, auprès des deux petites filles endormies.

— Mon ami, me dit-elle d'une voix émue, j'ai voulu vous parler en même temps qu'à Blanche. J'ai fait mes réflexions durant ce voyage. En voyant Narcisse à toutes les heures du jour, si dévoué pour moi et si parfait en toutes choses, j'ai compris que je devais et que je pouvais l'aimer assez pour qu'il fût heureux avec moi. Je m'étais fait de fausses idées sur moi-même. Il me semble qu'enfin je vois et pense comme tout le monde. Dites-lui donc de me parler à cœur ouvert. Je lui ferai, moi, ma confession générale, et, comme, après tout, je ne suis pas bien coupable ni bien mauvaise, je suis sûre qu'il sera content de mes résolutions. Je peux vous les dire d'a-

vance. Je demande encore quelques semaines de repos moral absolu. Je compte me mettre en retraite au couvent pour tout le carême, à Pâques, j'en sortirai ressuscitée, et, si Narcisse veut que nous soyons liés pour toujours l'un à l'autre, comme c'est aussi ma pensée et ma religion, nous nous marierons au printemps.

— Juliette! Juliette! m'écriai-je, surpris par je ne sais quelle vague inquiétude, avec vous on marche de surprise en surprise. Il y a quatre jours, tout cela était *à jamais* impossible; aujourd'hui, c'est tout naturel, et vous l'annoncez avec une sérénité qui m'épouvante. Tout est arrangé, prévu comme pour un mariage de raison auquel vous songeriez depuis dix ans. Pourtant, il n'en est rien, et c'est peut-être une réaction... Je ne veux rien dire de plus; mais, ma chère, ignorez-vous que Narcisse éprouve pour vous une passion ardente et profonde?

— Quoi? que me dites-vous? reprit Juliette étonnée. Ne le sais-je pas? Mais ne me disiez-vous pas l'autre jour que l'on devait se trouver heureux du bonheur que l'on donne? Et lui en coûtera-t-il, à lui, de m'entourer de soins, de tendresse et de dévouement? Qu'est-ce que cette passion dont vous parlez, sinon de l'affection contrariée par l'inquiétude? Quant il aura reçu ma parole, il ne s'inquiétera plus. Il me connaît bien, j'espère! Allez donc lui dire ce que je viens de résoudre, et vous verrez

que sa tristesse passera tout d'un coup. Je le connais bien aussi, lui, peut-être! Depuis si longtemps! Je sais bien qu'il se défie toujours de lui-même, mais qu'il ne se méfiera jamais de ma loyauté. Allez, allez, vous dis-je; je suis une âme active, mais je suis un caractère indolent et irrésolu quand il s'agit de moi. Ne me laissez pas temporiser, cela pourrait durer encore dix ans. Ma parole est donnée à Dieu; prenez-la vite, et portez-la à ce brave cœur. S'il trouve que j'ai trop tardé, il me pardonnera, et, s'il trouve aussi le délai trop long, ou ma retraite au couvent trop pénible pour lui... eh bien, dites-lui que je ferai ce qu'il voudra; car je n'ai plus qu'une pensée, qu'un espoir dans la vie, pour mon compte, c'est de le rendre heureux.

Juliette parlait avec l'autorité de l'inspiration. Toutes les objections qui m'étaient venues à l'esprit dans la soirée s'évanouirent comme des songes devant la confiance qu'elle montrait dans sa destinée, et aussi, je dois le dire, devant celle qu'éprouvait ma femme. Je courus retrouver Narcisse. J'étais fort ému de la nouvelle que je lui apportais, d'autant plus qu'il me parut encore plus accablé qu'il ne l'était quand je l'avais quitté. Je crus donc devoir l'interroger d'abord sur cette soudaine désespérance qui s'était emparée de lui.

— Il n'y a rien de soudain là-dedans, répondit-il. J'ai du chagrin depuis quatre jours. Je le surmonte et je l'ou-

blie le plus que je peux; mais, ce soir, je ne sais pas ce qui m'a pris. Il m'a semblé que Juliette avait la fièvre.

— La fièvre ? pourquoi la fièvre ?

— Oh ! je m'entends, la fièvre dans le cerveau. Elle n'est pas vive et riante comme cela naturellement. Elle lutte, voyez-vous; mais, si Albany est un fat de dire qu'elle l'aime, il n'est pas un fou de le penser. Cette dernière lettre qu'il lui a écrite, je ne la connais pas, moi; mais ça doit être bien tourné, et les femmes se prennent aux belles paroles plus qu'aux sentiments vrais...

Je l'interrompis.

— Voyons, Narcisse, n'appliquons pas trop ces lieux communs, malheureusement trop vrais, à une âme d'exception. Avant de vous désespérer, répondez encore à une question sérieuse. Vous êtes et vous serez jaloux, cela est inévitable; mais sera-ce une jalousie éternelle, injuste et insupportable, par rapport au plus ou moins d'*émotion* que vous supposez dans le passé de Juliette, et dois-je me hâter de lui dire : « Préservez-vous d'un attachement immense, mais qui ne raisonne pas, et qui vous fera la vie amère ? » Ou bien dois-je croire que le jour où Juliette vous dira : « C'est vous que j'ai choisi et à qui je veux appartenir, » vous oublierez jusqu'au nom d'Albany, pour ne songer qu'à remercier Dieu et Juliette ?

Narcisse m'écoutait avec des yeux arrondis, presque hagards.

— Ah çà! s'écria-t-il en se levant, comment me parlez-vous donc là? Est-ce que vous vous amusez de moi, ou si c'est que je rêve? Mais non, mais non, c'est moi qui suis fou! Jamais Juliette ne me dira pareille chose!

Je lui rapportai mot à mot les paroles de Juliette. Il les écouta avec stupeur, ses yeux plongeant dans les miens, ou nageant dans le vague, comme ceux d'un extatique. Puis il mit sa figure dans ses deux mains et garda le silence. Mais je vis qu'il était secoué, de la tête aux pieds, par un tremblement nerveux, et les premières paroles qu'il essaya de me répondre furent inintelligibles. Enfin il se remit, et me dit, en se jetant dans mes bras :

— Devant Dieu, devant vous, sur la tête de Sylvie, et par l'âme de mon père, de ma mère et de ma pauvre sœur Louise, que j'ai tant aimés tous les trois, je jure que je crois à la parole de Juliette comme à celle de Dieu, et qu'à partir de ce jour, je ne sais plus s'il a existé un homme du nom d'Albany!

Narcisse disait la vérité. Il eût tenu parole!

## CONCLUSION.

Juliette entra avec Blanche au moment où Narcisse proférait ce serment dans toute la plénitude de sa foi, et elle lui prit les deux mains en lui disant :

— Moi aussi, mon frère, mon protecteur, mon ami d'enfance, je te jure, par Louise et par Sylvie, que je veux passer avec toi le reste de mes jours et t'aimer de toute la force de mon âme. A présent, décide des circonstances. J'aurais voulu me retirer quelques jours au couvent pour mettre ordre, sans préoccupation, aux devoirs que j'ai contractés envers cette fondation de charité. Pendant cette absence, je t'aurais chargé de faire arranger notre vieux château à ton goût, car il est triste, et cet air d'abandon que j'aimais, je te le sacrifie de bon cœur. Et puis, enfin, j'aurais voulu me sanctifier moi-même et rajeunir mon âme par de ferventes prières, pour la rendre digne de la tienne. Mais, si tu dois souffrir de ce projet, j'y renonce. J'ai promis à Dieu, avant tout, de te complaire, dès à présent et pour toujours.

Narcisse était ivre de bonheur. Il voulait tout ce que voulait Juliette. Je trouvai qu'il se sacrifiait trop en accordant six semaines de retraite. Juliette ne pouvait pas apprécier les agitations de l'attente et les tourments de l'espérance. Ella céda sans discussion, et je fixai à quinze jours l'absence qu'elle s'imposait. Dès le lendemain, elle alla s'enfermer au couvent, et je me chargeai, conformément à ses instructions, de préparer toutes choses pour la rédaction du contrat de mariage.

Comme le curé, consulté sans doute d'avance, devait publier les bans le dimanche suivant, le lendemain soir, conformément encore au désir que Juliette m'avait exprimé, je fis part officiellement, à la famille de Narcisse et à nos autres amis rassemblés chez moi, du prochain mariage de Narcisse Pardoux avec mademoiselle d'Estorade. Ce fut une grande surprise; on avait toujours cru, malgré ses dénégations, que Juliette avait prononcé certains vœux. A l'époque où elle avait établi sa communauté, les jeunes gens à marier, et leurs parents surtout, s'étaient émus de voir une si belle fortune *s'en aller aux hospices*, et certaines bourgeoises d'importance, qui avaient craint pour leurs filles la concurrence d'une dot comme celle de mademoiselle d'Estorade, s'étaient hâtées de publier, *comme le tenant de bonne part*, que le vœu de célibat de cette héritière était un fait accompli. Dans les petites villes de province, il n'y a rien de si aisé que d'é-

tablir l'autorité d'un mensonge, rien de si difficile ensuite à deraciner. Même chez moi, où l'on était aussi peu petite ville que possible, on se récria, et il fallut l'affirmation du curé pour que l'on voulût croire à l'indépendance absolue de mademoiselle d'Estorade.

L'étonnement passé, on approuva vivement cette union, mais sans se dissimuler qu'elle serait fort critiquée par les bourgeois de la Faille-sur-Gouvre. Les uns blâmeraient Narcisse d'épouser *pour sa fortune* une vieille fille adonnée aux momeries de la dévotion. Les autres blâmeraient Juliette d'oublier *son rang* jusqu'à descendre à porter un nom qu'on lisait encore sur l'enseigne d'un estaminet. Dès lors elle descendait, de la première société de l'endroit, à la troisième tout au plus!

D'autres ne devaient pas manquer de dire pis. Albany n'était probablement pas le seul qui eût fait ses commentaires sur la naissance de Sylvie. Nous devions nous attendre à tout cela et ne pas nous en préoccuper.

On s'était à peine remis chez moi de l'émotion causée par cette déclaration, que le docteur nous en apporta une moins agréable. Juliette était malade. Elle avait été prise, dans la nuit, d'un violent accès de fièvre. On n'avait appelé le docteur que dans la soirée, ce dont il était fort mécontent. En voyant entrer Narcisse, il se hâta de dire que ce n'était qu'une courbature; mais il me prit à part pour m'avouer qu'il était inquiet, et qu'il attendait un se-

cond accès pour se faire une opinion. Il me fit des questions sur notre voyage. Juliette s'était-elle beaucoup fatiguée? avait-elle eu chaud et froid? Je n'osais affirmer le contraire.

— Si c'est une affection pleurétique, me dit le docteur, je sais ce qu'il faut faire; mais, jusqu'à présent, je ne vois qu'un état nerveux très-violent, et que je crains de combattre avec trop ou trop peu d'énergie. J'ai affaire à une organisation exceptionnellement délicate, et sur laquelle les médicaments n'ont jamais produit de bons effets.

Nous ne pûmes cacher longtemps la vérité à Narcisse. Il la pressentait, et il s'attacha si bien aux pas du docteur, qu'il le vit retourner au couvent à minuit. Dès lors, il ne quitta plus le parloir, et, pendant huit jours, il devint l'ombre du docteur et du curé, qui seuls avaient accès auprès de la malade, et qui venaient, à chaque instant, lui donner de ses nouvelles.

Juliette fut malade pendant huit jours, sans que le docteur pût nous dire s'il était réellement tranquille ou réellement effrayé. Il n'y avait aucun symptôme d'accidents pulmonaires; c'était plutôt un affection du cœur, mais produite passagèrement par une grande excitation nerveuse, ou se déclarant à la suite d'une prédisposition négligée, voilà sur quoi il était impossible de se prononcer. Il n'y avait pas beaucoup de possibilité d'agir sur un

être si frele. Juliette était, du jour au lendemain, tombée dans un abattement extraordinaire.

Pourtant, il se fit un mieux très-marqué ; les craintes du docteur se calmèrent, et, comme la malade disait, à toute heure, qu'elle avait besoin de la campagne, et qu'elle avait souvent éprouvé, sans en parler, de grands malaises et des étouffements que l'air d'Estorade avait toujours dissipés, nous résolûmes, ma femme et moi, de l'y conduire avec toutes les précautions imaginables, et de nous y établir auprès d'elle pour la soigner et la distraire pendant quelques jours. Le docteur nous accompagna dans la voiture, et Narcisse se fit notre cocher, ne se fiant à personne pour éviter les secousses à la malade.

Quand nous revîmes Juliette, elle ne nous parut ni si affaiblie, ni si changée que le docteur nous avait préparés à la voir. Elle monta en voiture, sans être trop soutenue, sourit à Narcisse, en lui disant que ce n'était rien, et que le plaisir d'aller avec nous à Estorade lui faisait déjà du bien.

Le voyage parut, en effet, lui être agréable, et elle sortit de voiture aussi facilement qu'elle y était entrée. Le temps était superbe, les appartements bien chauffés. Elle s'assit avec satisfaction dans le vieux fauteuil de sa mère, et nous appela tous autour d'elle pour nous remercier de l'amitié que nous lui témoignions.

— J'espère, ajouta-t-elle, que je ne serai pas trop long-

temps ainsi, quoiqu'il me semble très-doux d'être dorlotée comme un enfant. J'ai bonne envie de pouvoir courir au jardin et de revoir bientôt le cher ravin de la Gouvre.

Elle prit ensuite ses arrangements pour quelques jours de convalescence et de paresse qu'elle voulait bien s'accorder. Je devais nécessairement retourner bientôt à mes affaires ; mais il était convenu qu'Hortense viendrait remplacer ma femme. Le docteur comptait partir le lendemain et revenir tous les jours. Narcisse n'était pas mis en question. Il se chargerait de faire travailler et promener Sylvie. Il n'était pas besoin de lui demander s'il quitterait la maison d'une heure, tant que Juliette ne serait pas guérie.

Tout en causant avec nous, elle s'assoupit. On fit silence, on s'éloigna sur la pointe du pied. Le docteur resta seul, avec Narcisse et moi, à la regarder attentivement. L'éclat, peut-être un peu fébrile, de ses joues s'était effacé. Elle devint blanche comme une figure de cire vierge ; le bruit et le mouvement de sa respiration étaient insaisissables. Il y eut un moment où je la crus morte. Mais la physionomie du docteur me rassura. Il tourna légèrement entre ses doigts le poignet affaissé de la malade, et, quand elle s'éveilla, il nous dit qu'il était content de l'état du pouls.

La nuit fut si bonne, que nous étions tous contents le lendemain. La journée confirma nos espérances, et le

docteur partit en nous recommandant de maintenir autour d'elle et en elle, autant que possible, un état de calme absolu.

Ce calme fut maintenu religieusement, et, lorsque Juliette essaya de nous parler de son mariage, Narcisse fut le premier à lui dire qu'il lui était permis d'être adorée, mais non pas de se donner même la peine d'aimer; à plus forte raison celle de songer à quoi que ce soit qui fût un acte de volonté, ou un sujet de réflexion.

— A la bonne heure, lui répondit-elle avec tendresse; je veux bien dormir toujours, mais vous ne me commandez pas absolument d'être morte. Dites-moi donc que vous m'aimez; car je sens que c'est là ce qui me fait vivre.

Trois jours s'écoulèrent ainsi. Il nous semblait voir arriver la guérison; mais le docteur, avec lequel je m'en retournais à la ville, me dit en confidence qu'il n'était pas content.

— Les forces auraient dû revenir un peu, me dit-il, et, au contraire, elles ont décliné. Vous ne vous en apercevez pas, vous autres, parce qu'elle s'appuie légèrement sur votre bras pour gagner son fauteuil, et que sa figure a des moments de coloration trompeuse. Mais le pouls ne ment pas, lui! C'est pour moi le révélateur indiscret des ravages que le dévouement et la volonté réussissent à vous cacher. Je suis persuadé maintenant que

cette maladie du cœur date de loin, et que nous avons été trompés, moi le premier, par une certaine animation insolite du caractère et de la physionomie. Elle nous a caché cela, ou elle ne s'en est pas rendu compte. Tant il y a que la maladie existe, et que, si les accidents nerveux reparaissaient, je ne serais pas du tout tranquille.

Le lendemain, il vint me donner de meilleures nouvelles; mais, le surlendemain, il m'effraya tout à fait. Les nuits étaient mauvaises. La femme de chambre, malgré la défense de Juliette, qui craignait d'alarmer ses amis, avait avoué au docteur qu'il n'y avait presque pas de sommeil et une inquiétude continuelle.

— Voilà, disait-il, ce qui explique l'abattement de la journée. Il faudra que je passe une ou deux nuits là-bas.

Il alla s'y installer, en me promettant de me faire donner des nouvelles tous les jours. Mais son absence se prolongea, et je ne reçus de lui que des mots problématiques : « Couci, couci. — Ce n'est pas merveilleux. — Toujours de même. — Moins bien. — Peu bien. — Pas bien. » Les billets de madame Pitard étaient plus rassurants. Il semblait que les progrès du mal ne fussent appréciables que pour le docteur. Narcisse n'écrivait pas. Au bout d'une semaine, l'inquiétude me prit, et, en dépit du travail qui me surchargeait, je courus un soir à Estorade.

Le docteur vint à ma rencontre.

— Elle veut absolument vous parler, me dit-il, je voulais vous envoyer un exprès.

— Et comment va-t-elle?

— Mal.

— Narcisse le sait?

— Peut-être; il ne dit rien.

— Et elle-même?

— Elle a l'air de ne pas s'en douter.

Je trouvai, cette fois, Juliette effrayante de maigreur et de faiblesse. Elle ne quittait plus sa chambre; mais, ne pouvant supporter le lit, elle était à demi étendue sur une chaise longue. Narcisse était auprès d'elle, rempli d'enjouement et de sérénité. Il s'était promis de ne pas lui montrer ses craintes. Il se dominait lui-même d'une manière inouïe. Pourtant son caractère n'avait ni les habitudes ni les instincts du stoïcisme, mais son amour avait les principes et la religion du courage à toute épreuve.

Juliette voulait être seule avec moi.

— Mon ami, me dit-elle, le curé sort d'ici. Je me suis confessée en cachette de nos amis, et il m'a promis de venir demain pour m'administrer. Je voudrais donc que, demain, vous eussiez un prétexte pour emmener Narcisse dans la campagne. Au bout de deux heures, vous pourrez le ramener, et, comme il verra que je ne suis pas plus mal qu'aujourd'hui, il ne s'affectera pas trop de ce qui, aujourd'hui, lui ferait l'effet d'un éternel adieu.

Je promis de faire ce qu'elle voulait; mais j'essayai de dire, comme elle, que cette mesure de précaution spirituelle ne devait pas et ne pouvait pas sérieusement alarmer ses amis.

— Oh ! vous, répondit-elle en me tendant sa main diaphane, vous êtes un homme raisonnable ! Il faut que vous soyez préparé à tout, pour soutenir mon pauvre Narcisse dans cette épreuve. Je crois que je ne me relèverai pas de ceci. Je me sens mourir un peu tous les jours. Je ne souffre pas beaucoup, si ce n'est d'étouffer la nuit. Mais les journées sont assez douces, et je n'ai pas de tristesse noire. Je suis résignée à mon sort, quel qu'il soit. Il y a si longtemps que je me suis donnée à Dieu, corps et âme, que je n'ai plus de mérite à m'en rapporter à lui pour ce qui convient le mieux à ma destinée en ce monde ou en l'autre. Vivre ou mourir, c'est comme il voudra.

» J'ai pourtant quelque chose à me reprocher que je veux vous dire, bien que je ne m'en sois pas confessée ouvertement au prêtre. Cela vous étonne? C'est qu'il n'y avait rien là de ce qui constitue un péché. Je me suis accusée seulement d'avoir manqué de clairvoyance envers moi-même et envers les autres, et d'avoir attaché trop de prix à une sympathie qui ne valait rien, tandis que je laissais souffrir, par ce fait, une amitié qui eût dû être tout pour moi. Il n'y a pas eu d'autre erreur dans la con-

duite de ma vie intérieure. Pour tout le reste, mes devoirs étaient si nettement tracés, que je n'ai pas eu de peine à les remplir. Mais, en ce qui concerne Narcisse, j'ai trop tardé à l'aimer, cela est certain. Dirai-je que ce n'est pas ma faute? Je ne l'ose pas. J'ai cru devoir m'en confesser dans les termes que je vous ai rapportés, parce que, quand une personne résolue à bien penser et à bien agir laisse prendre à son esprit une autre voie que celle de la justice et de la raison, il ne peut y avoir de la faute de la destinée.

» Pour moi, la destinée, c'est l'influence du ciel; c'est l'action de Dieu en nous. Or, je crois que la grâce ne nous fait jamais défaut, et que, quand, dans les choses délicates du cœur, une femme manque de lumière et de prudence, c'est parce que, à un moment donné, elle a cédé à quelque suggestion de l'orgueil ou de la vanité. Je me suis toujours persuadée qu'en m'occupant de la conduite d'Albany, je travaillais pour le bien, pour le vrai, pour ce que nous appelons le règne de Dieu dans les âmes; mais il est possible qu'au fond de ma sollicitude, il y eût autre chose. Quoi? Il m'est impossible de le définir. Je me suis interrogée en vain là-dessus, dans ces derniers temps, et, comme je ne m'intéressais plus à lui, je ne pouvais plus me donner aucune bonne raison de m'y être intéressée. Tout ce que j'ai pu trouver à me reprocher, c'est d'avoir cru imposer l'influence de ma vertu

et de ma simplicité à une conscience relâchée par la corruption du monde. Oui, ce doit être cela, car je me rappelle le plaisir que j'éprouvais à lire ses lettres, lorsqu'*il* m'écrivait qu'il me devait sa réhabilitation, et, de même, le chagrin que j'avais quand il se remettait à tout nier et à me contredire. C'était une lutte entre nous! Et moi, sainte Tranquille, comme on m'appelait, je prenais à cette lutte morale un plaisir nouveau et inconnu.

» Je ne puis que vous répéter ici ce que je vous ai déjà dit de mon ignorance en matière d'amour. Vous m'avez beaucoup affligée et humiliée en me disant plusieurs fois que j'aimais d'amour Albany. Je ne veux pas le croire; je veux mourir avec la conviction que je n'ai jamais connu que l'amitié, et que Narcisse a obtenu de la mienne un sacrifice que nul autre n'eût jamais pu obtenir, celui de ma liberté morale et de ce vœu de chasteté mystique longtemps caressé en moi comme un rêve sublime. Oui, je l'avoue, j'ai toujours regretté le serment que ma mère m'avait arraché de ne pas me consacrer à Dieu seul avant l'âge de trente ans. Si j'eusse pu prendre le voile à l'époque de ma majorité, je ne mourrais peut-être pas aujourd'hui! Mais les années de liberté que j'ai subies m'ont forcément créé des liens d'affection que j'ai senti ne pouvoir plus et ne devoir plus briser. Et voilà qu'au moment de me consacrer au bonheur d'un être en particulier, je m'en vas en langueur et en faiblesse, comme

si Dieu m'eût dit : « Tu n'iras pas jusque-là! » Que sa volonté soit faite! Je veux ce qu'il voudra, et il faudra bien que notre pauvre ami s'y soumette. J'ignore ce que le ciel exige de moi; c'est son secret! Ma guérison ou ma mort me le révéleront. Je sais, par expérience, qu'on l'interroge en vain dans les plus ardentes prières. Il ne m'a jamais envoyé d'extases ni de visions. Je sentais seulement dans mon âme une voix qui me répondait : « Qu'importe ton sort, à toi? As-tu le droit d'y tant réfléchir? Pense aux autres, cours auprès de ceux qui te » réclament, et, de ton état en ce monde, ne te préoccupe pas tant! La vie est courte, et le temps que tu » perds à vouloir que le ciel communique avec toi directement serait mieux employé à bercer un petit enfant » qui souffre, ou à relever le courage d'une pauvre mère » qui pleure. »

Juliette parlait ainsi avec une douceur déchirante. Ce qu'elle disait, en des termes encore plus simples et plus humbles que je ne puis les rendre, c'était bien le résumé d'une vie qui ne ressemblait à nulle autre, et dans laquelle il fallait faire un effort de *supériorité,* si je puis dire ainsi, pour voir aussi clair qu'elle-même. J'avais toujours été tenté d'en voir davantage, et maintenant j'étais certain qu'elle me disait tout. Qu'elle eût aimé Albany un peu plus qu'elle ne se le persuadait, cela restait acquis à ma conviction, et même je ne pouvais m'empêcher de

croire qu'elle avait été violemment frappée au cœur par l'inconvenance de sa conduite; mais qu'elle eût toujours ignoré la nature de son penchant pour lui, et qu'elle dût emporter cette chaste ignorance avec son secret dans la tombe, voilà ce qui m'était désormais bien prouvé. Je voyais bien aussi qu'elle était née avec l'instinct du célibat, instinct providentiel peut-être, et que je n'avais pas assez deviné, puisque la seule pensée de l'amour terrestre brisait sa vie, au moment où elle cherchait à le ressentir.

J'étais donc doublement affecté de l'idée de perdre cette adorable amie et de la crainte de l'avoir poussée dans une voie où il ne lui était pas possible de s'engager.

Je me hâtai de lui exprimer cette dernière appréhension, lui disant que, si la résolution qu'elle avait prise était une des causes morales de sa maladie, je pouvais répondre assez de Narcisse pour jurer qu'il resterait son frère et son ami sans plainte, sans reproche, et peut-être sans effort. Le dévouement fait des miracles dans de telles âmes, et je voulais aller chercher sur l'heure notre ami, pour qu'il le jurât lui-même.

— Non, non, ne faites pas cela, me répondit Juliette. Il a encore l'espérance que je vivrai; laissons-la-lui encore un jour, c'est autant de gagné.

Elle était fatiguée de parler: elle s'assoupit. Le lendemain, Narcisse, qui pressentait et devinait tout, fit sem-

blant, pour lui complaire, de ne pas voir les apprêts des derniers sacrements, et il s'en alla de lui-même à la Folie-Pardoux, dès le premier mot que je lui dis à ce sujet.

— Soyez tranquille, me répondit-il; j'obéirai à tout, et, jusqu'au dernier moment, j'aurai l'air de ne rien craindre.

Le soir, Juliette fut d'un calme angélique. Elle obéit au docteur, qui lui défendait de parler; mais, sentant sa fin approcher, elle voulut nous avoir autour d'elle. Elle fit apporter les échecs et les cartes, en nous priant de nous occuper au fond de la chambre, sans nous tourmenter de sa présence. Elle désirait seulement nous voir là; et, quand nous fûmes assis, elle fit déplacer une lumière qui ne lui permettait pas de voir principalement Narcisse avec Sylvie sur ses genoux.

Au bout d'une heure, elle s'agita un peu et nous dit que c'était le moment de coucher Sylvie. L'enfant vint lui dire bonsoir. Elle la fit asseoir sur le bord de son lit, et la tint longtemps embrassée. Puis elle la rendit à Narcisse, et il vit que des larmes baignaient son visage.

Le docteur nous invita à sortir de la chambre pour qu'on pût y ramener la fraîcheur et l'obscurité. Mais il revint bientôt nous chercher.

— Mes enfants, nous dit-elle, j'ai une crainte folle de mourir avant d'être mariée, et, bien que ce soit un en-

fantillage, je prie Narcisse de s'y prêter. Nos bans sont publiés, le maire est prévenu, le curé est là. Je veux que, quoi qu'il arrive, Narcisse reçoive de moi la plus grande marque d'estime, de confiance et d'affection que je puisse lui donner.

Le mariage civil fut conclu et le mariage religieux célébré dans cette chambre mortuaire. On avait ouvert les portes toutes grandes. Les gens de la maison et de la ferme etaient présents. Juliette, enveloppée d'un peignoir de mousseline blanche, s'était fait asseoir sur la chaise longue. Elle avait demandé et ouvert un coffret mystérieux, où elle prit le voile et la couronne de mariage de sa mère. Elle pria Hortense de l'en coiffer, et, blanche comme ses vêtements, pâle comme une morte, elle engagea civilement et religieusement sa foi à Narcisse Pardoux, avec une résolution ferme et un calme divin.

Quand ce fut fini, elle eut un accès de fièvre et dormit avec agitation jusqu'à minuit. En ce moment, elle s'éveilla et dit :

— D'où vient que la pendule ne sonne pas ? L'avez-vous donc arrêtée ?

— Voulez-vous qu'elle marche ? lui dit Narcisse.

— Oui, je veux compter les instants. Maintenant, j'ai quelque chose encore à vous dire. Sommes-nous seuls ?

Tout le monde sortit, excepté Narcisse et moi, que Juliette retint par un signe.

— Mes amis, nous dit-elle, le moment est venu. L'étouffement augmente, et cela va si vite, que je dois m'attendre, d'un moment à l'autre, à vous quitter. Je n'ai plus la force de le cacher, il faut que je m'avoue vaincue. Mon cher enfant, dit-elle à Narcisse, tu me regretteras bien, je le sais; mais je ne m'en vais d'ici que pour revivre ailleurs, et je t'attendrai. Songe que les âmes unies par un mariage d'amour et de foi ne se séparent jamais plus, et que tes douleurs en ce monde, je les ressentirai dans l'autre. Épargne-moi donc l'horreur de te voir découragé ou en révolte contre l'arrêt du ciel qui nous sépare pour un peu de temps.

Elle eut alors un peu d'agitation. Elle voulait encore parler, mais le trouble était dans ses idées.

— Qui sait, dit-elle tout à coup, si je suis digne d'aller au ciel? J'ai peut-être péché par ignorance; je me suis peut-être menti à moi-même... Me suis-je bien confessée? Il vaudrait mieux dire plus que moins, quand on veut laver son âme... Pourtant, c'est presque épouser le mal, que de s'accuser à la légère!... Non, je ne mentais pas... Je refusais de me marier, parce que je me sentais malade très-souvent! J'étouffais comme aujourd'hui... Et puis, e me suis dit, enfin : « C'est raison de plus. Si je ne peux pas vivre, il faut que je meure en aimant. » Et c'est pour aimer sans crainte, ne fût-ce qu'une heure, un moment, que je me suis mariée. Hélas! il est bien court,

ce moment. Oh! comme la pendule bat vite! aussi vite que mon cœur!... Narcisse, mets-y ta main... et compte...

Ce furent là ses derniers mots. Narcisse sentit le tumulte de ce pauvre cœur prêt à se rompre; et puis il ne sentit plus rien, et ses yeux hagards restèrent fixés sur ceux de Juliette. Peut-être le voyait-elle encore. Elle lui avait souri. Le sourire s'effaça insensiblement; la face prit une expression d'austère béatitude. Cette étrange beauté, que je lui avais vue par moments, et qui, depuis quinze jours, avait fait place aux apparences d'une vieillesse prématurée, reparut comme une auréole lumineuse sur les ombres de la mort.

Hortense, baignée de larmes, avança une main tremblante pour abaisser ses paupières. Narcisse, aussi maître de lui-même que s'il était encore sous les yeux vivants de Juliette, repoussa doucement la main de sa sœur, ne voulant laisser à personne le soin de fermer pieusement ces yeux si beaux qui ne devaient plus lui parler en ce monde.

Alors seulement il pleura, mais en silence, et sans donner aucun signe de désespoir. Il suivit ainsi Juliette jusqu'à ce que la terre se fût refermée sur elle. Le docteur s'inquiétait un peu d'une douleur si discrète et si renfermée. Il essaya de l'émouvoir pour amener une crise qu'il jugeait utile; mais ce fut en vain. Les dernières paroles de Juliette étaient gravées dans la mémoire de son époux.

Elle lui avait dit que son âme, à elle, ressentirait, jusque dans l'autre vie, les convulsions et les déchirements de la sienne. Et lui, qui longtemps s'était vanté de ne croire à rien, croyait à cette parole et y conformait religieusement sa vie.

Il en consacra la meilleure part à l'éducation morale et au bonheur de Sylvie, donnant toutes ses forces physiques et intellectuelles au travail. Nos affaires ont prospéré. Il est devenu riche, et jouit d'une grande considération. Mais il ne s'est jamais soucié de la fortune et du crédit que pour faire le bien; et, maintenant qu'il a près de quarante ans, quand sa famille revient encore parfois à l'idée de le marier, il ne répond que par un air de profonde surprise, qui semble dire : « Avez-vous donc oublié que je suis le mari de Juliette, et qu'elle m'attend dans un monde meilleur? »

FIN.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY